

U d'of OTTAWA



39003001002301

JAN 14 1965



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

THÉÂTRE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT,

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
P. CORNEILLE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET ANNOTÉE

PAR

M. J. TASCHEREAU

TOME I



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire



PQ

1103

.B5C675

1857

v.1.



AVERTISSEMENT

PRESQUE toujours, plus les œuvres d'un auteur classique ont été publiées, plus il est difficile d'en donner une bonne édition. A chaque réimpression le typographe a ajouté de nouvelles fautes aux fautes des impressions précédentes, et l'éditeur des bévues nouvelles aux bévues de ses devanciers. Pour peu qu'ensuite vienne un homme qui réunisse, sans grande critique, tous les travaux antérieurs, il se forme alors un assemblage inextricable d'erreurs dont la constatation est d'autant plus difficile que bon nombre ont pour elles la prescription séculaire.

Corneille avait pourtant pris des mesures qu'il devait croire suffisantes pour se mettre à l'abri contre ce danger. Non content d'avoir revu ses pièces presque à chaque réimpression successive, de leur avoir fait subir les changements qu'exigeaient et les progrès qu'il avait si puissamment concouru à faire faire à la langue, et les convenances auxquelles la scène s'était vu assujettir par lui, il avait donné avec soin, en 1660, 1663, 1664, 1668, quatre éditions de son Théâtre, complet jusqu'à chacune de ces époques, et en 1682, deux ans avant sa mort, une édition définitive de toutes ses œuvres dramatiques.

Dans ses éditions de 1663, 1664, 1668 et de 1682,

il avait exposé en partie ¹ et suivi un système orthographique que, depuis, l'usage a, dans plus d'un cas, sanctionné. C'est lui qui le premier proposa, entre autres modifications, d'écrire *ébloüir*, *ébranler*, *il étoit*, au lieu de *esbloüir*, *esbranler*, *il estoit*, et d'accentuer *sévérité* qu'on écrivait *severité*.

L'introduction de ces réformes semblait devoir assurer quelque attention à son système entier, au moins de la part de ses éditeurs. Mais ils n'entirent, sans savoir pourquoi, aucun compte, et ceux qui promirent le plus d'être fidèles au texte de l'auteur ne se bornèrent pas à changer sa manière d'écrire les mots ; ils lui prêtèrent leur manière de s'exprimer ².

Voici, quant à nous, sur ce point et quelques

1. Voir ci-après, dans ce même volume, pages 2-6.

2. Ne voulant ni multiplier des citations qui deviendraient fastidieuses pour le lecteur, ni aller chercher nos exemples bien loin, nous nous bornerons à les prendre uniquement dans la préface mise par Corneille en tête des éditions de 1663, 1664, 1668 et 1682, et reproduite ci-après, pages 2 et suivantes :

CORNEILLE a imprimé :

« ...Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut estre douteuse dans les impreffions où l'on garde le mesme ordre comme en celle-cy. »

« ...J'ay donc fait ORTHOGRAPHER... »

« ...Ce dernier verbe ne laiffe pas d'avoir quelques temps dans la conjugaison où il faut luy rendre l'

M. LEFÈVRE (T. XII de son édition de 1854-56) imprime :

« ...Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut être douteuse dans les impressions où l'on garde le même ordre qu'en celle-ci. »

« ...J'ai donc fait ORTHOGRAPHER... »

« ...Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison où il faut lui rendre l'

autres, le parti que nous avons adopté pour cette édition :

Nous nous sommes, dans les cas indiqués par Corneille, conformé à son système d'orthographe, dont l'adoption complète par l'usage eût mis souvent les étrangers à même de mieux saisir les différentes nuances de prononciation de notre langue. M. Jannet, dont tous les efforts et les sacrifices tendent à rendre cette jolie Bibliothèque digne de la faveur avec laquelle elle a été accueillie, n'a pas hésité à faire graver des lettres nécessaires pour cette reproduction fidèle, et les *f* longs nous ont, par exemple, permis d'écrire *résister* comme Corneille l'écrivait pour faire sentir la valeur distincte de chacun des deux *s* de ce même mot, et de différencier l'orthographe d'une syllabe commune, ayant des sons différents, comme la syllabe *EST* dans *le vent est à l'est*.

Nous avons ensuite reproduit ses habitudes orthographiques, alors même qu'il ne les avait pas érigées en principes dans ses préfaces :

Ainsi la suppression fréquente d'une des consonnes redoublées (Corneille écrit *confone*), comme

parcequ'elle allonge la syllabe; comme à l'impératif *arreste* qui rime bien avec *teste*; mais à l'infinitif et en quelques autres où elle ne fait pas cet effet...

« ...J'ay cru à propos de nous servir de différents caractères, puisque nous en avons... »

« ...Le mesme arrive... »

parce qu'elle allonge la syllabe; comme à l'impératif *arreste* qui rime bien avec *teste*; mais à l'infinitif et en quelques autres TEMPS où elle ne fait pas cet effet...

« ...J'ai cru à propos de ME servir de différents caractères, puisque nous en avons... »

« ...Le même cas arrive... »

dans ces quatre vers de *la Galerie du Palais* (acte III, sc. 4) :

Aussi ce grand amour a rallumé ma *flame* ;
Le change n'a plus rien qui chatoïlle mon ame,
Il n'a plus de douceurs pour mon esprit *flotant*,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant ;

Ainsi sa persévérance à écrire *maître* et *maîtresse*, comme dans ce vers de *l'Illusion comique* (acte II, sc. 7) :

Que votre *maître* enfin fasse une autre *maîtresse* ;

Ainsi son parti bien pris d'écrire à l'impératif, devant une consonne, *fay, tien, pren, atten*, et devant une voyelle *fais, tiens, prens, attens* ; à l'indicatif, dans le premier cas, *je voy, je finy*, et dans le second *je vois, je finis*, comme dans *la Place Royale* (acte V, sc. 8) :

Je *vy* dorénavant, puisque je *vis* à moy.

Nous pourrions multiplier ces indications, mais le lecteur y suppléera. Nous éprouvons seulement le besoin de lui dire que quant aux *e* muets, aux *é* aigus et aux *è* graves, hormis quelques cas précisés par Corneille, il pourra bien rencontrer dans notre édition, comme dans celle de 1682, *present* et *présent*, *premier* et *premier*, *cinquième* et *cinquième*. Corneille parle de la liberté qu'il avait, sur certains points, laissée à ses imprimeurs et de la peine qu'ils avaient eue d'ailleurs à s'accoutumer à ses innovations ; le nôtre aura bien quelquefois à invoquer la même excuse.

Mais ce que nous croyons avoir reproduit toutes les fois que Corneille en a donné l'exemple, c'est l'orthographe étymologique à laquelle il a ramené une foule de mots dans l'édition de 1682. Ainsi,

bien qu'il eût écrit dès 1637, dans l'épître dédicatoire de *la Place Royale, intrigues*, il écrivait constamment dans cette édition dernière *intrigues*¹; bien qu'il eût écrit *ambrosie* en 1639, il écrivait *ambrosie* alors²; il ne manquait pas d'écrire non plus *functions*³, *prétensions*⁴, *dissensions*⁵; il imprimait le plus ordinairement *submissions*⁶, et c'est par distraction sans doute qu'on l'a fait cesser d'imprimer *punctuellement*⁷.

Corneille a, dans le même esprit, ramené plusieurs mots à l'étymologie française. Ainsi il écrit *courier*, avec un seul *r* comme *courir*, et non avec deux comme *currere*. Il avait toujours écrit *vangeance*, longtemps même après que cette orthographe était abandonnée⁸; il écrit *vengeance* dans la seule édition de 1682. Il y écrit *orthographe*⁹ et volontiers *chois*¹⁰ devant une voyelle, au lieu de *choix* dont il s'était constamment servi antérieurement.

Nous avons la confiance qu'on ne nous repro-

1. Du latin *intricare*, embrouiller. Voir page 86 de ce volume et *passim*.

2. Voir Tome II, p. 119 et note.

3. Acte II, sc. 1 de *la Galerie du Palais*, p. 294 de ce volume.

4. Pages 77, 87, 200 et 219 de ce volume.

5. Acte V, sc. 6 de *la Galerie du Palais*, p. 347 de ce volume.

6. Pages 209, 312, 321 et 346 de ce volume. On le voit écrire aussi, mais plus rarement, *soumissions* et *soûmissions*.

7. Voir page 6 et note dans ce volume.

8. Dès 1651, dans l'*errata* des *Odes sacrées* de Racan, on invitait à lire *vengeance* au lieu de *vangeance*.

9. Page 4 de ce volume.

10. Voir page 297 et note.

chera pas de nous être trop étendu au sujet des théories lexicographiques que Corneille a fait en partie prévaloir, dont quelques-unes sont devenues des lois. L'exemple de notre premier tragique a été suivi par Voltaire, qui, lui aussi, a imposé à notre orthographe d'autres modifications. Charles Nodier a beaucoup tenu à établir qu'elles avaient été proposées avant Voltaire. Sans doute; mais la proposition n'avait pas même été prise en considération. Consacrer des réformes de cette nature, les faire passer dans la coutume, n'appartient qu'au génie.

Les détails dans lesquels nous sommes entré ici nous permettront de ne revenir dans la suite, sur ce sujet, que bien rarement, dans un très petit nombre de cas particuliers. Nous serons donc sobre de notes grammaticales ; nous le serons aussi de variantes : nous considérons comme insignifiantes toutes celles qui ne montrent pas Corneille faisant disparaître de son texte primitif les mots qu'il avait concouru à faire bannir de la langue, ou les expressions et les images devenues choquantes sur une scène qu'il avait soumise aux convenances ¹.

Quant aux autres notes, à celles qui tiennent à l'histoire dramatique, notre travail sur la vie et les ouvrages de Corneille, imprimé en tête de cette édition, nous dispensait d'en surcharger le bas de nos pages. Nous aurons cependant à consigner le fruit de recherches récentes. Nous ferons entrer ceux de ces renseignements nouveaux dont le peu d'étendue nous le permettra, et qui porteront sur une pièce, dans les notes qui l'accompagneront, et le

1. Voir, pour exemples, dans la seule comédie de *Mélite*, les variantes des pages 14, 22, 23, 45, 78 et 83 de ce volume.

plus habituellement dans la note bibliographique qui se trouve placée sur le faux titre de chacune d'elles. Pour les détails biographiques sur Corneille que nous avons recueillis depuis la réimpression de notre *Histoire*, classés par ordre chronologique, ils suivront cet Avertissement.

Nous aurions pu augmenter considérablement le nombre de ces notes et l'étendue de ces additions si nous avions voulu nous lancer dans le champ si vaste de l'hypothèse et de la fantaisie historiques. M. Lefèvre, dans son édition de Corneille, a donné place à des notes de M. Aimé Martin qui sont le *nec plus ultra* de l'affirmation sans commencement de preuve. Comme dans ses travaux sur le théâtre de Molière et sur celui de Racine, M. Aimé Martin vous dit sans hésitation, comme aussi, bien entendu, sans indication de sources, quels sont les acteurs qui ont joué d'original les rôles des pièces de Corneille. Il était ici plus à son aise pour inventer impunément, car, s'il s'est retrouvé des registres du théâtre du Palais-Royal, établissant qu'il n'a, pour les distributions de rôles dans les pièces de Molière, rien recherché, mais tout imaginé, les archives de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais paraissent plus sûrement détruites. Mais il avait compté sans les contemporains; et, par exemple, dans ses notes sur *l'Illusion comique*, à la suite d'un roman hypothétique sur Mondory et sur Corneille lui-même, le voilà qui, pour le besoin de sa fable, donne à Bellerose le rôle du capitaine Matamore. Les frères Parfait nous avaient cependant appris déjà que ce rôle était joué par un acteur « qui en prit le nom; » mais M. Aimé Martin n'en avait tenu compte, quand arrive Tallemant qui nous dit : « Ce fut lui (Mon-

« dory) qui fit venir Bellemore, dit *le capitain*
« *Matamore*, bon acteur. Il quitta le théâtre parce
« que Desmarests lui donna, à la chaude, un coup
« de canne derrière le théâtre de l'hôtel Richelieu.
« Il se fit ensuite commissaire de l'artillerie et y
« fut tué. Il n'osa se venger de Desmarests, à cause
« du Cardinal, qui ne lui eût pas pardonné¹. »
Bellerose, qui ne cessa jamais de s'appeler Belle-
rose, eut une tout autre carrière et une tout autre
fin; mais, malgré la générosité de M. Aimé Martin,
il n'eut donc pas plus ce rôle que la plupart des
acteurs et actrices mis en avant par le même
annotateur ne créèrent également les rôles qu'il
leur distribue par une inconcevable manie. Se taire
sur ce qu'il n'est pas possible de savoir est-il donc
si difficile ?

Cette édition sera plus complète que toutes celles
qui l'ont précédée. Dans le volume renfermant les
Œuvres diverses, on trouvera, outre des vers non
recueillis, une lettre et des vers inédits. Ce volume
sera précédé d'un avertissement, et la plupart des
pièces de vers seront accompagnées de notes fai-
sant connaître dans quelles circonstances elles ont
été composées.

Quant au Théâtre, la seule partie de ses Œuvres
que Corneille ait jamais recueillie, nous avons con-
sulté toutes les éditions qu'il en a données et ras-
semblé ce qui ne se trouvait être que dans les unes
ou dans les autres. Ainsi notre édition réunit les
Arguments, les Épîtres dédicatoires et les avis Au
Lecteur ne se trouvant les uns que dans les éditions
originales des pièces isolées, les autres que dans les
éditions des Œuvres publiées par Corneille avant

1. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, 2^e édit.,
T. X, p. 46 et 47.

1660. Elle renferme en outre les Extraits des historiens qui ont fourni à l'auteur quelques-uns de ses sujets, Extraits par lui supprimés également à partir de cette dernière date. Elle reproduit les Examens des pièces de théâtre et les Discours sur l'art dramatique par lesquels il remplaça alors tout ce que nous venons de le voir retrancher. Enfin, outre la préface qui est au premier volume de toutes ses éditions de 1663 à 1682, nous avons réimprimé deux préfaces se trouvant l'une en tête de la Première Partie de ses *Œuvres* publiée en 1644, l'autre en tête de la Seconde Partie publiée en 1648 ¹, cette dernière ignorée et non reproduite depuis plus de deux siècles.

Nous croyons utile, pour l'intelligence des dates d'éditions indiquées dans nos variantes, de terminer ces préliminaires par un tableau des éditions de Corneille qui nous paraissent constituer réellement la série bibliographique des recueils de son Théâtre publiés par lui. Nous ne tirerons hors ligne que ceux où il y a trace de révision de l'auteur, ne tenant pas plus compte ici que nous ne l'avons fait dans nos notes des réimpressions publiées par les libraires sans le concours de Corneille.

APPENDICE HISTORIQUE.

(1630 — 16..?)

Le *Trésor chronologique et historique* par le R. P. Dom Pierre de Saint-Romuald, dans sa Troi-

1. Voir ci-après, dans ce même volume, page 1, et Tome II, page 143. M. Lefèvre a donné à tort la première comme n'ayant paru qu'en 1654. Il n'a pas connu la seconde.

sième Partie, publiée en 1647, nous fournit, aux pages 899-900, le renseignement que voici :

« Achevons cette année (1629) par l'achèvement
« de la vie des deux plus grands ornemens de
« nostre Congregation, je veux dire de Dom Jean
« de S. François, premier assistant de nostre Père
« General, et de Dom Sens de Sainte Catherine,
« premier visiteur. Celuy-là nasquit à Paris l'an
« 1576, le 25 aoust feste de Saint-Louys. Son père
« s'appelloit Nicolas Goulou, et estoit Professeur du
« Roy en langue grecque, et sa mère se nommoit
« Magdelaine Daurat, et estoit fille de feu M. Dau-
« rat, poëte, et aussi professeur du Roy en la
« mesme langue, de qui Ronsard se vante d'avoir
« esté le nourrisson.... Il (*Jean Goulou*) repose
« à Paris dans le chœur de nostre monastère de
« Saint-Bernard sous une tombe de marbre noir
« que la beneficence de M. et de M^{me} de Ven-
« dosme luy ont fait faire et où se voit un bel épi-
« taphe en prose latine du style du sieur Cor-
« neille. »

Une note de la page 899 donne à penser que la mort de Jean Goulou n'est que du 5 janvier 1630. Le monument fut-il élevé immédiatement après cette mort et alors que Corneille n'avait fait que *Mélite*, ou bien monument et épitaphe sont-ils d'une date un peu postérieure et du temps où Corneille avait acquis un plus grand renom? Nous penchons de ce dernier côté.

Nous avons eu le regret de ne pas trouver cette épitaphe dans le *Recueil d'épitaphes* des églises de Paris, n° 5024 du supplément français du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale, recueil malheureusement incomplet de quelques volumes.

(1638—1643.)

Nous arrivons à un ensemble de découvertes beaucoup plus importantes faites dans les archives de l'ancien Parlement de Normandie ¹.

Nous avons dit (page 2 de l'*Histoire de Corneille*) que son père lui avait acheté à la fin de 1628 la charge d'Avocat du roi au siège général des eaux et forêts à la table de marbre du Palais à Rouen. A dix ans de là un sieur François Hays obtint, à ce qu'il paraît, des provisions de *second avocat du roi* au même siège. C'était un coup funeste porté aux intérêts de Corneille, avec qui le nouveau venu allait partager les profits de la charge. Aussi le voit-on, tout poète qu'il est, rédiger, écrire de sa main et signer l'acte suivant qu'il expédie *A Maistre Charles Ycard, advocat au privé conseil de Sa Majesté* :

« A la requeste de Pierre Corneille, escuyer,
« conseiller du Roy et advocat de Sa Majesté au
« siege general des eaües et forests à la table de
« marbre du Palais à Rouen, soit signifié en copies
« les exploicts d'opposition du quinziesme jour
« d'octobre 1638 et du troisesme de juin 1639 à
« Monseigneur le Chancelier ou à.....² garde des
« roolles des offices de finance, que le requérant
« s'oppose, comme de faict il s'oppose, à l'expe-
« dition des provisions ou lettres du pretendu of-
« fice de *second avocat du Roy* au dit siege,

1. Nous en devons la communication précieuse, on va le voir, à l'obligeance inépuisable de leur auteur, M. Gosselin, greffier à la Cour Impériale de Rouen.

2 Demeuré en blanc sur l'original.

« cy-devant possédé par Maistre Gilles Aubert, le-
 « dict office vacquant à cause de mort ; employant
 « pour moyen en la presente opposition qu'il n'y
 « avoit eu aulcun edict de creation dudict office, en
 « quoy Sa Majesté.....¹ y auroit esté surprise en la
 « delivrance desdictes provisions , et telles et
 « aultres raisons qu'il entend desduire en temps
 « et lieu. Elisant, aux fins de la presente opposi-
 « tion, son domicile en la maison et personne de
 « Maistre Charles Ycard , advocat au privé conseil
 « de Sa Majesté. Dont ledict Corneille a requis
 « acte.

CORNEILLE.

On voit par cet acte, écrit avec la plume qui servait peut-être en ce même temps à transcrire *Polyeucte*, on voit que la lutte avait commencé dès 1638 ; mais, pas plus au Conseil privé que devant les parlements, on ne se hâtait d'expédier les affaires. Les incidents ne manquaient pas alors : les arrêts de closion, les délais pour répondre éternisaient les plus simples procès et lassaient quelque fois les plaideurs, même en Normandie. C'est ainsi sans doute que Corneille fut déterminé à présenter au roi la requête ci-après dans laquelle il semble amené, par le désir d'en finir, à faire une concession :

« *Au Roy et à nos Seigneurs de son Conseil.*

SIRE ,

« Pierre Corneille, Vostre conseiller et advocat à
 « la table de marbre du Palais, remonstre qu'il y

1. Ici deux ou trois mots effacés par l'humidité.

« auroit instance pendante en Vostre Conseil sur l'op-
« position qu'il a formée aux provisions de l'office de
« second advocat à la table de marbre du Palais,
« entre luy d'une part, et François Hays, preten-
« dant obtenir, d'autre, et la vefve de M^e Gilles
« Aubert aussy opposante, en la quelle instance,
« bien que ses soubstiens soient justes tant contre
« ledict Hays que contre la dicte vefve, et bien que
« ses conclusions aillent à faire declarer ledict
« office supprimé et exteinct, neantmoins, si le bon
« plaisir de Vostre Majesté est tel que lesdictes
« provisions ayent lieu et que ledict office revive,
« Il Vous supplie de considerer que ledict office
« faict la moitié du sien qui est d'antienne crea-
« tion, et, à ces causes, d'estre receu à l'offre du
« faict de rembourser ledict Hays de ce qu'il aura
« financé en Vos coffres et que les provisions seront
« delivrées en blanc audict suppliant, pour par
« luy ledict office estre exercé conjointement ou
« separement.

« Et il priera Dieu pour Vostre prosperité, longue
« et heureuse vie. »

Un inventaire des pièces du dossier soumises au Conseil privé contient, comme il était d'usage alors, les moyens à l'appui de la demande de Corneille. Cette sorte de plaidoirie écrite est présentée par Jacques Goujon, avocat au Conseil privé du roi, au nom de son client. Elle tend à faire décider que les provisions de second avocat ne seront point délivrées par le motif que cette fonction n'a été créée que par l'abus d'un sieur Isaac Poyer, « seul advocat du Roy audict siege, lequel en 1611, « en un temps où ceulx de la religion pretendue « reformée faisoient leurs efforts de s'accroistre « en la magistrature, s'estant faict desinteresser par

« un nommé Gilles Aubert, huguenot comme luy,
« luy permit d'obtenir des provisions de second
« advocat; qu'Aubert estant decedé dernièrement,
« sa vefve n'a pu vendre à Francoys Hays un droit
« qui n'existoit pas et qui n'estoit que la suite d'un
« abus; qu'enfin ledict Hays, après avoir esté con-
« trainct par certaines considerations de vendre sa
« charge de M^e particulier au mesme siege des
« eaües et forests, ne desdaignant pas de s'y venir
« asseoir au dernier rang, monstroit par là com-
« bien peu il meritoit que le Roy prist sa demande
« en consideration. »

Comment se termina ce procès? c'est ce qu'il n'a pas été possible, du moins jusqu'ici, de découvrir dans les archives du Parlement de Normandie. Du reste la présence fort peu naturelle dans ces archives d'un volumineux paquet de papiers provenant de Jacques Goujon, avocat au Conseil privé, et au milieu desquels se trouve un dossier de huit pièces émanant de Corneille ou à lui relatives, semble pouvoir être expliquée seulement par une saisie opérée chez cet avocat. Rien n'indique si ce fut pendant les troubles de la Fronde ou dans telle autre circonstance.

Poursuivons le dépouillement de ces pièces qui vont achever de nous faire connaître Corneille sous un jour assurément tout nouveau, de nous montrer en lui l'entente des affaires et de leurs détails, et l'aptitude à mener de front la procédure et la poésie.

Vient dans l'ordre des dates une lettre de notre auteur à Jacques Goujon, son conseil, lettre fort étendue que nous imprimerons dans le volume des Œuvres diverses. Toute pleine de détails sur une contestation faite à la famille de Corneille à l'occa-

sion de droits qu'il considérait comme incontestables, elle le montre fort au fait des moyens de s'assurer la bienveillance de certains hommes de justice. « Que si, écrit-il à Jacques Goujon, il est
« besoin de lever des extraicts de la Chambre des
« Contes de Paris où se sont rendus les contes
« de Normandie au precedent l'année 1580, je
« vous supplie de les lever. La partie est assez
« considerable pour ne la vouloir pas perdre. Le
« plus court seroit de donner quelque chose à
« ceux qui font lesdictes verifications. On m'a dit
« qu'il y a un certain M. Nicolas, qui est Procureur du Roy de la commission, qui fait tout. Il
« vaudroit mieux lui donner double taxe et qu'il
« ne nous fist point de peine. On m'a dit aussi
« qu'il y a un certain M. de Courcelles, que nous
« avons veu à Rouen, grand amy de Dom Robert
« de Sainte Marie, feuillant, qui y peut beaucoup.
« Il demeure à la rue Jean-Pain-Mollet, près des
« coches. Si vous jugez qu'il en soit besoin, je luy
« escriray. Pour l'argent qu'il faudra debourser je
« donneray ordre à Courbin qu'il vous en baille...
« Obligez-moi de dresser les requestes l'une sous
« le nom de M. Antoine Corneille, prestre curé de
« Sainte-Marie ¹, et l'autre de M^e François Cor-

1. Antoine Corneille, curé de Sainte-Marie-des-Champs, arrondissement d'Yvetot, l'ainé des oncles de Pierre Corneille. (Voir *Histoire de Corneille*, p. 273.) Une note que nous devons à l'obligeance de M. Ch. de Beaurepaire nous le montre, par un registre de comptes du trésor ou fabrique de cette paroisse, curé de Sainte-Marie dès 1614, sans pouvoir déterminer l'époque où il avait été investi de cette cure, et nous apprend qu'il mourut dans ces mêmes et pieuses fonctions en janvier 1648.

« neille, procureur au Parlement¹. Si vous jugez
 « que mon nom soit assez considerable pour
 « rendre l'affaire plus aisée, vous pourrez dire
 « qu'ils me les ont donnez comme à leur heritier. »

Cette lettre est terminée par un alinéa qui porte à penser que Jacques Goujon et sa famille devaient être de Rouen et que Pierre Corneille n'avait pas de secret pour lui :

« J'ay veu icy M^r vostre frère que j'ay trouvé
 « fort melancholique. Je n'ay peu en savoir la
 « cause. — Je pense vous avoir mandé que je me
 « sens des benedictions du mariage et tire main-
 « tenant à coup perdu aussi bien que vous. »

Cet *aussi bien que vous* nous fait croire que la confiance de Corneille est faite ici dans les termes mêmes, peu irréprochables et peu Cornéliens, dont Goujon s'était servi pour lui faire la sienne. Il n'y a pas à se méprendre sur leur sens véritable : la lettre est datée de « *Rouen, ce 1^{er} de juillet 1641* », et le 10 janvier 1642 madame Corneille donnait le jour à sa fille Marie, l'aînée de leurs enfants².

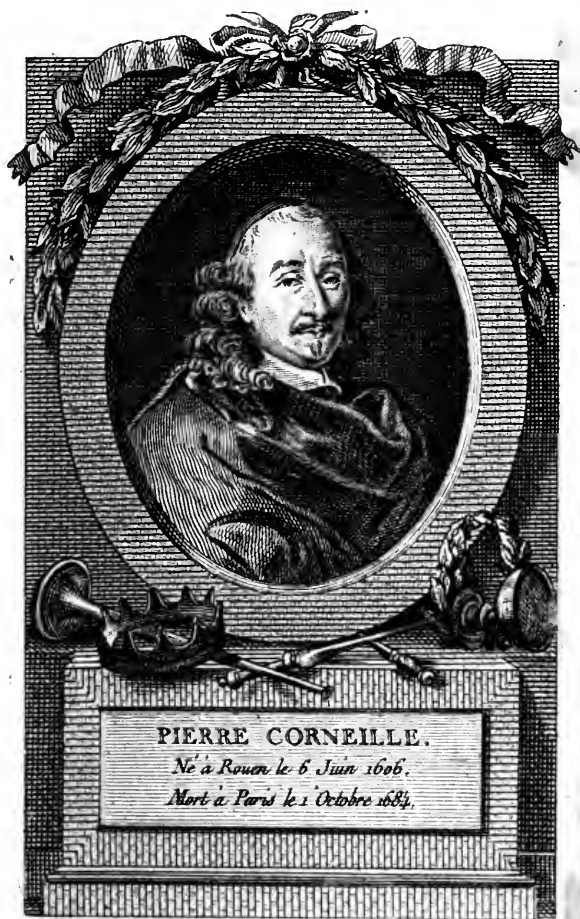
C'est à cette date de 1642 que vient se placer un quatrain qui fait partie du même dossier de pièces émanant de Corneille. Ce curieux quatrain, le voici :

La Sorbonne est heureuse et riche
 D'avoir eu gratis un bien,
 Pour lequel la maison d'Autriche
 Eust donné la moitié du sien.

Un brouillon d'acte au dos duquel ces vers sont

1. François Corneille, autre oncle de notre auteur. Voir *Histoire de Corneille*, p. 273.

2. Voir *Histoire de Corneille*, p. 334.



PIERRE CORNEILLE.

Né à Rouen le 6 Juin 1606.

Mort à Paris le 1 Octobre 1684.



écrits porte la date du 7 novembre 1642. Ils doivent être du mois suivant et l'événement auquel ils font malignement allusion est évidemment la mort du Cardinal de Richelieu, décédé le 4 décembre et enterré dans l'église de la Sorbonne, où se voit encore son tombeau.

Enfin la dernière de ces pièces rassemblées que nous ayons à mentionner est un projet de lettres patentes écrit par un clerc de Jacques Goujon et corrigé en plusieurs endroits de la main de Corneille. Il nous dit ce que l'auteur poursuivait dans un temps où la propriété littéraire était assez peu garantie et où les droits d'auteur étaient bien souvent illusoires.

« Louis, etc., à nos amez feaux conseillers les
« mes des reqtes ordres de nostre hostel, salut.
« Not. cher et bien ame conseiller et advocat au
« siege *gñal* de la table de marbre du Palais des
« eaües et forests de Rouen, le s^r Corneille nous a
« fait remonstrer qu'Il a cy-devant employé beau-
« coup de temps à composer plusieurs pièces tra-
« giques nommées CINNA, POLYEUCTE *et* LA MORT
« DE POMPÉE, lesquelles il avoit fait représenter
« par nos comediens ordinaires, représentant au
« Marais du Temple à Paris; et d'autant qu'il a
« appris que depuis quelque temps les aultres
« comediens auroient, à son grand prejudice,
« entrepris de représenter lesdictes pièces et que
« si Ils avoient cette liberté l'exposant seroit
« frustré *de son labeur* ¹, nous suppliant sur co

1. Ces trois mots sont écrits de la main de Corneille au-dessus des mots *ses intentions*, qui sont biffés dans le projet. Les mots que nous avons imprimés dans cette pièce en italiques sont également des additions et corrections de la main de Corneille.

« luy pourvoir et luy accorder nos lettres neces-
 « saires; nous, à ces causes, desirant favorable-
 « ment traiter l'exposant, luy avons de nos grace
 « speciale, pleine puissance et auctorité royalle,
 « permis et permettons par ces presentes de faire
 « joüer et représenter lesdictes pièces de théâtre
 « cy-dessus spécifiées, nommées CINNA, PO-
 « LYEUCTE *et* LA MORT DE POMPÉE par telle troupe
 « de nos comediens, en tels lieux et endroicts de
 « nostre royaulme que bon luy semblera, et ce
 « durant le temps de..... à compter du jour qu'elles
 « auront esté représentées la première fois, pen-
 « dant lequel temps vous ferez, comme nous faisons
 « par ces presentes, très-expresses inhibitions et
 « defenses à tous nos comediens représentant tant
 « en nostre dicte ville de Paris qu'aultres lieux de
 « nostre royaulme de jouer ny représenter lesdictes
 « pièces sans le vouloir et consentement dudict
 « exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à
 « peine de dix mille livres d'amende et de tous
 « despens, dommages et interests. Si vous mandons
 « que du contenu en ces presentes....¹ fassiez, souf-
 « friez et laissez jouir et.... exposant pleinement
 « et paisiblement, et à ce.... souffrir et obeir tous
 « ceux qu'il appartient.... Mandons au premier nos-
 « tre huissier et sergent royal sur ce requis faire,
 « pour l'exécution des presentes, tous exploits
 « de justice à ce requis et nécessaires sans aucune
 « aultre plus.... que ces presentes. Car tel est
 « nostre plaisir. Donné à.... le.... jour de.... l'an
 « de grace 1643 et de nostre regne le premier.

« Par le Roy. »

1. Ce blanc et les quatre suivants sont causés par une déchirure.

On lit au bas de ce projet, dans la marge, ces mots écrits perpendiculairement de la main de Jacques Goujon : *Privilège Corneille refusé.*

(1648.)

Dans le *Journal de Dubuisson-Aubenay*¹ de 1648 à 1653, manuscrit authographe de la Bibliothèque Mazarine (in-folio, H, n° 1775), on lit :

Janvier 1648. — « L'affaire de la comedie françoise d'*Andromède*, pour l'avancement de laquelle le sieur Corneille avoit receu 2,400 livres, et le sieur Torelli, gouverneur des machines de la pièce d'*Orphée*, ajustandes à celle-cy, plus de 12,000 livres, a esté de rechef rompue ou intermise, après avoir esté naguères remis sus. »

Janvier 1648 (vers le 15). — « La comedie d'*Orphée et Eurydice*, jouée au Palais-Royal tout l'hyver passé avec machines, se fait françoise par le sieur Corneille, qui, pour cela, a receu 2,400 livres d'avance, et Torrelli, conducteur des machines, plus de 13 à 14 mille livres pour les raccommoder. La maladie du roy survenant², a rompu tout le dessein qui en est demeuré d'en par delà. Mais les petits Comédiens du Marais ont joué la pièce d'*Andromède* et Persée la delivrant, un mois ou plus à present expirant, avec machines imitées de celles de l'*Orphée* des Italiens. »

Jeudy 13 février 1648. — « Comédie du *Cid*

1. Communication de M. Chéruel.

2. Louis XIV avait eu la petite vérole à la fin de 1647.

« au Palais-Cardinal¹ par les grands Comédiens.
 « Les petits Comédiens du Marais jouèrent aussi,
 « avec leurs machines, leur pièce d'*Orphée* qui
 « est une belle chose, et ne prennent plus que
 « 20 sols au parterre et quelques escus aux loges
 « où premièrement ils prenoient demi-pistole. »

(1652.)

Un commis au greffe du Parlement de Normandie, entraîné par la passion des livres, s'était composé une bibliothèque, et se trouva ensuite dans l'impossibilité de s'acquitter envers les libraires de Rouen, dans les boutiques desquels il avait puisé à crédit. Il y avait puisé assez largement, car le catalogue de sa collection ne contient pas moins de 92 pages. Les libraires, las d'attendre leur paiement, obtinrent du bailli l'autorisation de faire saisir et vendre tous ces livres à leur profit. On voit par le procès-verbal et par les noms des adjudicataires qui y figurent, que cette vente dura six jours, et attira tout ce que Rouen renfermait d'hommes instruits et lettrés. Corneille n'y manqua pas.

Dès le premier jour l'huissier constate sa présence par son procès-verbal, que nous transcrivons textuellement :

Corneille. « Neuf livres in-octavo couverts de
 10 « parchemin, tous différents, contre les
 « jésuites, numéro dix, de moy par-
 « phés, adjugés à monsieur Corneille,
 « demeurant rue de la Pie, à 6 livres. »

1. Dubuisson-Aubenay l'a appelé dans l'extrait précédent le Palais-Royal. Il emploie les deux expressions indifféremment.

A une des vacations suivantes :

Corneille. « Un BLONDI *De Roma triumphante*,
227 « in-folio couvert en bois, numéro
« deux cent vingt-sept, de moy para-
« phé, adjugé audit sieur Corneille, à
« 8 livres. »

Et enfin le sixième et dernier jour :

Corneille. « Un DANTE italien, in-folio, numéro
244 « deux cent quarante-quatre, paraphé,
« adjugé audit sieur Corneille, 12 li-
« vres. »

M. Gosselin; de Rouen, auquel nous devons encore la communication de ce procès-verbal, trouvé également par lui dans les archives du Parlement de Normandie, ajoute à ce renseignement la particularité suivante, de nature à causer quelque émotion aux bibliophiles : « D'après le « texte de ce procès-verbal, nous écrit-il, on pour-
« rait peut-être objecter que rien ne prouve que
« l'adjudicataire de ces livres fut plutôt Pierre que
« Thomas Corneille. A cela je n'ai qu'une réponse
« à faire : c'est que, l'année dernière, ayant trouvé
« à la foire de Saint-Romain un mauvais exemplaire
« de *De Roma triumphante*, j'y ai vu, à ne m'y
« pas tromper, cinq à six mots de la main de
« Pierre Corneille. J'ai voulu l'acheter, mais il était
« trop tard ; une personne que je n'ai pu connaître,
« l'avait, avant moi, payé et fait mettre en ré-
« serve. »

(1664.)

On lit dans les notes manuscrites de Tralago, à la Bibliothèque de l'Arsenal :

« M. de Corneille a refait jusqu'à trois fois le
« cinquième acte de sa tragédie d'*Othon*. Cet acte
« lui coûtoit plus de douze cents vers, à ce qu'il
« disoit, tant il avoit peine à se contenter¹. »

(1675.)

Nous exprimions le regret dans notre *Histoire de Corneille*, p. 361, de ne pouvoir dire si Corneille, en venant se fixer à Paris en 1662, y avait eu, dès cette époque, pour demeure la maison de la rue d'Argenteuil, où il mourut en 1684. Dans le nombre des documents mis à notre disposition par M. Gosselin, nous en trouvons un qui, sans nous apprendre où Corneille demeura à son arrivée, nous prouve que la maison de la rue d'Argenteuil ne fut pas sa première habitation. C'est une procuration donnée par Pierre Corneille, escuyer, à François Le Bovier, escuyer, sieur de Fontenelle, pour élire tuteur aux enfants mineurs de défunt Pierre Corneille (cousin paternel du constituant) et de Catherine de Melun. Cette procuration est passée par-devant M^{es} Torinon et Dumont, notaires au Châtelet

1. Nous sommes redevable de cette communication à M. Paul Lacroix, un des conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle apprendra aux écrivains qui s'occupent de l'histoire du théâtre, que les notes manuscrites de Tralage, qui étaient autrefois à la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, et que les frères Parfait ont souvent citées, ne sont pas complètement perdues, comme on se croyait autorisé à le penser par suite de leur absence du fonds Saint-Victor apporté par la révolution au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale. Une partie de ces notes s'est retrouvée à la Bibliothèque de l'Arsenal.

de Paris, le 23 août 1675. Le domicile de notre auteur y est indiqué *rue de Cléry, paroisse Saint-Eustache*.

Dans les délibérations du conseil de famille dont nous dirons un mot tout à l'heure, et pour lesquelles était donnée la procuration que nous venons d'énoncer, on voit que Thomas Corneille demeurait également rue de Cléry, sans doute dans la même maison que son frère. La vie en commun de la rue de la Pie, à Rouen, avait ainsi été continuée rue de Cléry, à Paris. Ceci peut porter à penser que c'est là que les deux frères s'installèrent à leur arrivée dans la capitale. Ils auront été forcés de se séparer plus tard, car, en octobre 1684, quand Pierre Corneille mourut rue d'Argenteuil, Thomas ne demeurait plus avec lui, mais demeurait non loin de lui, *rue du Clos-Georgeot*¹.

Quant au conseil de famille, dont les délibérations portent les dates des 17, 23, 30 août, 6, 9, 10 septembre et 8 octobre 1675, un sieur Emery, procureur au Parlement de Normandie, et oncle des mineurs du côté maternel, voulut s'opposer à ce que les deux frères Pierre et Thomas fissent partie ensemble du conseil de tutelle. « Il n'en doibt, » y est-il dit, « estre appelé qu'un de leur famille, de plus y en ayant un septuagenaire. » Cette opposition était produite le 23 août. L'affaire fut renvoyée au 30. Et le 30, Thomas Corneille, venu de Paris (où il demeurait *rue de Cléry*, dit le procès-verbal), demanda à n'être pas compris sur la liste, parce que, son frère aîné y figurant, « pas n'estoit besoin de deux de la mesme famille. » Le Bovier de Fontenelle produisit alors la procuration de Pierre Corneille, et il fut décidé que Pierre serait com-

1. *Histoire de Corneille*, p. 361.

pris dans le conseil de tutelle et que Thomas en serait dégagé. -

(1678.)

Nous clorons par un dernier détail assez curieux ces additions, qui jalonnent, pendant près de cinquante ans, la carrière de Corneille.

On a vu qu'il s'entendait fort bien en procédure et n'avait pas peur des procès; il va sembler, à soixante-douze ans, les rechercher comme de plus jeunes les fuiraient.

Son père, mort dès 1640, avait fait partie du conseil de famille appelé à élire un tuteur à deux mineures nommées Lengeigneur, filles de défunt Georges Lengeigneur, écuyer, vice-bailli à Rouen. Robert de Hanoy, sieur de la Coffinière, avait été élu. Ce tuteur ayant opéré, pour le compte de ses pupilles, le placement d'une somme de 2,000 livres dont le remboursement paraissait compromis, une de ces ex-mineures, devenue depuis longtemps épouse de Louis Duval, sieur de Beneray, intenta une action en garantie tant contre le fils de son tuteur, décédé, que, solidairement, contre les membres du conseil de famille qui avait élu ce tuteur, ou contre leurs héritiers. Soit ménagement pour Corneille, soit par suite de la translation de son domicile à Paris depuis seize ans, on ne l'avait pas compris dans la poursuite. Par une requête en date du 21 avril 1678, il s'empessa de demander à être reçu partie intervenante, et par une autre requête du 27 juin suivant, corrigée de sa main, il produisit ses moyens de défense¹.

1. Les documents auxquels sont empruntés les détails de cette dernière circonstance font également partie

Il se peut que, s'il se montrait aussi empressé à figurer dans ce débat, c'était qu'il redoutait d'être atteint par la condamnation pouvant intervenir contre les autres électeurs ou leurs héritiers, et qu'il espérait d'un autre côté que sa défense personnelle donnerait plus de force à celle de ses co-intéressés. Nous aimons mieux croire à cette hypothèse que d'admettre la recherche d'un procès pour un procès.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

1644. — OEUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Antoine de Sommarville, en la gallerie des Merciers, à l'Escu de France. Et Augustin Courbé, en la mesme gallerie, à la Palme. Au Palais. M. DC. XLIV.*

Petit in-12 de 654 pages numérotées et de 4 feuillets préliminaires, non paginés, comprenant le frontispice gravé, le portrait, le titre et l'avis *Au Lecteur*¹. — Le frontispice gravé porte : *OEuvres de Corneille. 1645*; et le portrait gravé par Michel Lasne : *Anno Dñi. 1644.* — On lit sur la dernière page du volume : *Imprimé à Rouen, par Laurens Maurry.*

Il n'y a ni Privilège à la fin ou au commencement du volume, ni mention de Privilège sur le titre. C'était, comme le fait bien comprendre du reste le Privilège de l'édition de 1648, c'était en vertu des permissions accordées pour chacune des pièces séparément qu'elles avaient été recueillies

des archives du Parlement de Normandie, et nous en devons encore la communication à M. Gosselin.

1. Celui que nous avons reproduit page 1 de ce volume.

dans cette Première Partie, qui ne contient que les huit premières pièces de Corneille, *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Place royale*, *la Suivante*, *Médée* et *l'Illusion comique*. Comme à la date où fut publiée cette *Première Partie* (1644), Corneille avait en outre fait représenter *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, *le menteur* et *la Suite du menteur*, on s'est demandé s'il n'avait pas publié en même temps une Seconde Partie, devenue, par une raison ou par une autre, introuvable. Il est pour nous évident qu'il n'en a pas publié et que la Seconde Partie n'est que de 1648. D'abord si *le Cid* avait été imprimé dès 1637, Corneille en avait fait faire une troisième édition séparée en 1644, dont la vente aurait été complètement arrêtée par la publication simultanée d'un recueil où, pour le même prix, on eût eu sept pièces au lieu d'une. *Polyeucte* n'avait été imprimé pour la première fois qu'en 1643, *la Mort de Pompée* et *le menteur* qu'en 1644, et *la Suite du menteur* qu'en 1645 : la même considération interdisait la réunion des trois premières de ces pièces, et il y avait impossibilité pour la dernière. Au contraire, en autorisant la réunion de pièces déjà anciennes et laissées bien en arrière par le succès de leurs cadettes, Corneille ne pouvait plus nuire à leur vente séparée, arrêtée depuis longtemps.

1648. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (— SECONDE) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Toussaint Quinet, au Palais sous la montée de la Cour des Aydes. M. DC. XLVIII. Avec Privilège du Roy.*

2 volumes petit in-12. Le premier, de 656 pages numérotées et de 4 feuillets préliminaires, est une reproduction exacte, sans corrections de l'auteur, avec les mêmes caractères et le même nombre de pages pour le texte, du volume de 1644. Le bas de la page 654 et les deux pages suivantes sont consacrés

au Privilège du Roi, daté du 25 février 1647, et accordé pour 7 années à dater de l'Achevé d'imprimer pour la première fois qui est du 30 mars 1648 pour ce premier volume. Le Privilège est au nom d'Augustin Courbé. Il est suivi d'une mention d'association pour son exploitation entre Courbé, Antoine de Sommaville et Toussaint Quinet.

Le second volume, ou plutôt la Seconde Partie destinée à compléter simultanément le recueil de 1644, renferme sept pièces : *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Pompée*, *le menteur* et *la Suite du menteur*. Corneille aurait bien pu y comprendre *Rodogune* et *Héraclius*, puisque ces tragédies avaient été imprimées l'une dès janvier 1647, l'autre dans le courant de la même année, mais le calcul que nous avons indiqué précédemment les fit laisser en dehors de cette Seconde Partie. Elle se compose de 639 pages numérotées, de 3 pages à la suite consacrées à la reproduction du Privilège et à la mention d'Achevé d'imprimer qui est, pour ce second volume, du 31 (*sic*) septembre 1648, et enfin de 2 feuillets préliminaires, non paginés, comprenant le titre et un avis *Au Lecteur*¹.

1652. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (— TROISIÈME) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Antoine de Sommaville, au Palais, en la galerie des Merciers, à l'Escu de France. M. DC. LII. Avec Privilège du Roy.*

3 volumes petit in-12. Les deux premiers sont conformes pour le nombre de pages et les caractères, l'un à la Première Partie de 1644 et de 1648, l'autre à la Seconde Partie de cette dernière date; l'un et l'autre publiés en vertu du précédent Privilège, et sans changements dans le texte. Le troi-

1. Celui que tous les éditeurs semblent avoir ignoré et que nous avons reproduit T. II, p. 143 de cette édition.

sième volume, portant sur le titre *Troisième Partie*, ne renferme que *Théodore, Rodogune* et *Héraclius*, et ne comprend que 287 pages numérotées. La pagination commence à la page 7; le volume débute par un feuillet blanc. Il n'est point accompagné d'un Privilège particulier, et la mention qu'il porte sur le titre, comme les deux premiers, se réfère, comme on le voit dans les éditions subséquentes, aux Privilèges accordés séparément pour la publication de chacune des pièces qu'il contient. Dans l'exemplaire de ce volume possédé par la Bibliothèque Impériale, on trouve à la fin, pour le compléter, *Don Sanche d'Arragon* (édition de 1653), *Andromède* (édition de 1651) et *Nicomède* (édition de 1652), dans le même format, même justification, et, pour les deux premières pièces, mêmes caractères¹.

1654. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (—TROISIÈME) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se*

1. Nous avons sous les yeux cette même *Troisième Partie*, en caractères à peu près identiques, avec le même nombre de pages (287), avec la pagination commençant également à la page 7, et le premier feuillet blanc. La disposition typographique du titre est la même, mais le fleuron et le nom du libraire sont différents : *A Paris, chez Louis Chamhoudry, au Palais, devant la Sainte Chapelle. M.DC.LV.* Le volume est complété avec *Andromède* (édition de 1655) et *Don Sanche d'Arragon* (édition de 1655), dans les mêmes format, justification et caractères. Le texte est entièrement conforme à la *Troisième Partie* de 1652. Il est à remarquer que nous allons trouver sous la date plus ancienne de 1654 une *Troisième Partie* corrigée, comme les deux premières, par Corneille, et renfermant sous une pagination continue *Théodore, Rodogune, Héraclius, Andromède, Don Sanche d'Arragon, Nicomède* et *Pertharite*.

vend à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la galerie des Merciers, à la Palme. M. DC. LIV. Avec Privilège du Roy,

3 volumes in-12, imprimés en caractères plus forts que tous les recueils dont nous avons précédemment parlé. Le premier volume renferme les huit pièces contenues dans le volume de 1644, dans la Première Partie de 1648 et de 1652, avec le même avis *Au Lecteur*. Il est suivi du Privilège qui accompagne le premier volume de 1648 et rappelle la date de l'Achévé d'imprimer de celui-ci. Il comprend 691 pages numérotées, plus 4 feuillets préliminaires non paginés, constitués comme ceux qui se trouvent en tête de 1644 et de 1648.

La Seconde Partie renferme les sept pièces contenues dans les tomes II de 1648 et de 1652 avec le même avis *Au Lecteur*. Il est suivi du Privilège déjà imprimé au tome I. Il comprend 643 pages numérotées et 2 feuillets préliminaires non paginés.

La Troisième Partie renferme : *Théodore, Rodogune, Héraclius, Andromède, Don Sanche d'Arragon, Nicomède et Pertharite*. Elle n'est précédée d'aucun avertissement. Le volume comprend 670 pages. Sa numérotation commence à la page 7. Il débute par un feuillet blanc. Chacune des quatre dernières pièces, recueillies là pour la première fois, est suivie de son Privilège particulier ou d'un Extrait de ce Privilège, avec indication de la date de son Achévé d'imprimer primitif. Du moins l'intention du libraire éditeur a été de donner cette indication; mais la manière dont cette intention a été réalisée fournit un commencement de preuve de la supposition de la date de 1654 portée sur le titre de cette Troisième Partie, qui paraîtrait n'avoir été publiée au plus tôt que dans les derniers mois de 1655. Disons les motifs que nous avons pour le supposer.

Nous répétons que chacune des quatre dernières pièces de cette Troisième Partie devait y être sui-

vie de l'indication de son Achevé d'imprimer primitif. Dans les deux tirages différents de ce volume, les seuls que nous ayons rencontrés, tous deux bien entendu portant la date de 1654, il a été commis par l'imprimeur des distractions de nature à éclairer la question. Dans l'un de ces tirages, celui que nous considérons comme le plus ancien, après avoir donné à l'Achevé d'imprimer d'*Andromède* la date du 13 août 1650, qui est bien en effet celle de l'Achevé d'imprimer de l'édition originale de cette pièce; à *Don Sanche* également la date exacte du 14 mai 1650, avant d'arriver à *Pertharite* qui termine le volume, avec l'indication irréprochable du 30 avril 1653, l'imprimeur, à la page 575, à la suite de *Nicomède*, imprime naïvement : « Achevé d'imprimer le 20 jour d'octobre 1655 ». Ce n'est pas là une erreur de millésime, car l'Achevé d'imprimer de la première édition de *Nicomède* est du 29 novembre 1651; c'est l'aveu naïf fait par un compositeur d'imprimerie qui croyait qu'on avait à accuser la date à laquelle on terminait l'impression dans ce volume de chacune des quatre pièces qu'on y recueillait pour la première fois. — Dans l'autre tirage la méprise de l'imprimeur jette encore un jour plus grand. Elle a été déterminée sans doute par celle que nous venons de signaler, mais elle est ici logiquement complète. On lit après *Andromède* : « Achevé d'imprimer le 6 jour d'octobre 1655; » après *Don Sanche* : « Achevé d'imprimer le 26 jour d'octobre 1655; » après *Nicomède* : « Achevé d'imprimer le 20 jour d'octobre 1655; » enfin après *Pertharite* : « Achevé d'imprimer le 29 jour d'octobre 1655 ». Tout cela, nous l'avons déjà dit, avec un titre portant la date de 1654.

Ceci expliquerait pourquoi l'édition de la Troisième Partie de 1655 dont nous avons précédemment parlé dans la note de la page xxxii, ne renferme pas les corrections de l'édition de 1654 : malgré les millésimes des titres, elle lui était an-

tériure. Elle avait paru sans doute dans les premiers mois de 1655 et la Troisième Partie, se disant de 1654, n'avait au contraire été publiée que tout à la fin de cette même année 1655.

1660. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR, I. (— III.) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la galerie des Merciers, à la Palme. Et Guillaume de Luyne, Libraire Juré dans la mesme gallerie, à la Justice. M. DC. LX. Avec Privilege du Roy.*

Nous abordons ici des éditions qui ne demandent pas à être décrites avec la même minutie que les précédentes. Non pas qu'elles soient moins recherchables : mais elles se sont conservées complètes et sont beaucoup plus connues que les éditions antérieures.

Nous nous bornerons à dire que l'édition de 1660 forme 3 volumes in-8° avec frontispices gravés et figures ; que Corneille, qui a revu son texte, a fait précéder chacun de ces volumes d'un Discours sur le poëme dramatique et des Examens des pièces qui y sont renfermées et que par contre il en a retranché les avis Au Lecteur, les Dédicaces, les Arguments et les Extraits d'historiens et d'auteurs imités.

Chacun des deux premiers volumes renferme huit pièces. Le troisième en renferme sept seulement : *Rodogune, Héraclius, Andromède, Don Sanche d'Arragon, Nicomède, Pertharite et Œdipe.*

Il est à remarquer que c'est en vertu d'un Privilege de janvier 1653, concédé pour neuf ans à partir du jour où il serait commencé à en faire usage, privilege qui n'a pas été invoqué pour l'impression des éditions de 1654 et années suivantes, qu'a été imprimée par les presses de Laurens Maurry, de Rouen, cette édition de 1660. L'A-

chevé d'imprimer, le même pour les 3 volumes, est du dernier d'octobre.

1663. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR. I. (— II.) PARTIE. *Imprimé à Rouen, Et se vend à Paris chez Guillaume de Luyne, Libraire-Juré, au Palais, en la gallerie des Merciers, à la Justice. M. DC. LXIII. Avec Privilège du Roy.*

2 volumes in-folio, avec frontispice gravé¹ au tome I. Cette édition, dont il y a également des exemplaires à la date de 1664, et au nom du libraire Louis Billaine comme à celui du libraire Thomas Jolly, est accompagnée du même Privilège que l'édition précédente. Elle sortit comme elle de l'imprimerie de Laurens Maurry de Rouen. Le premier volume fut achevé d'imprimer le 24 avril 1660 et le second le 15 septembre suivant. Elle renferme, outre les mêmes Discours et Examens, une pièce de plus que l'édition de 1660 : *la Toison d'or*.

Elle est précédée de l'avis *Au Lecteur* de Corneille sur son système orthographique, avis qui parut pour la première fois dans cette édition où Corneille commença à appliquer ce système.

1664. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR. I. (— III.) PARTIE. *A Rouen et se vend à Paris, chez Thomas Jolly, au Palais dans la petite Salle, à la Palme, et aux armes de Hollande. M. DC. LXIV. Avec Privilège du Roy.*

3 volumes in-8°, contenant le même nombre de pièces que l'édition in-folio. Ils furent publiés en vertu du Privilège de 1653 et Achevés d'imprimer le 15 août 1664, suivant la déclaration insérée dans le premier volume, ou le 14, suivant la déclaration insérée dans le second. Les 3 volumes

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 196.

ont, outre les mêmes figures à chaque pièce, les mêmes frontispices gravés que l'édition de 1660 sur lesquels on a encore laissé subsister cette dernière date.

1666. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR. IV. PARTIE. *A Paris, chez Thomas Jolly, au Palais, dans la Salle des Merciers à la Palme, et aux Armes de Hollande, M. D. C. LXVI. Avec Privilège du Roy.*

Cette Quatrième Partie in-8°, destinée à être ajoutée aux exemplaires des éditions de ce format de 1660 et de 1664, renferme *Sertorius*, *Sophonisbe* et *Othon* et forme un volume de 252 pages numérotées, plus 2 feuillets en tête non paginés. Elle est ornée de trois figures. Elle a été imprimée en vertu d'un privilège du 3 décembre 1657 accordé pour vingt ans à Augustin Courbé. L'Archevêché d'imprimer pour la première fois est du 30 octobre 1665.

1668. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR. I. (— IV.) PARTIE. *A Rouen, et se vend à Paris chez Guillaume de Luyne, au Palais, dans la petite Salle, à la Palme, et aux Armes de Hollande. M. DC. LXVIII. Avec Privilège du Roy.*

La Quatrième Partie de cette édition en 4 volumes in-12, se compose de 364 pages numérotées, outre les préliminaires, et renferme cinq tragédies, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas* et *Attila*. Elle est précédée de l'avis suivant :

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

« Je n'ay pû tirer de l'Autheur pour ce quatrième volume, un discours pareil à ceux qu'il a mis au devant des trois qui l'ont précédé, ny sa critique

« sur les pièces qui le composent, mais il m'a pro-
 « mis l'un et l'autre quand ce volume sera com-
 « plet, et qu'il en aura huit comme les précé-
 « dents. En attendant l'effet de cette promesse,
 « je vous donne icy les Préfaces dont il a accom-
 « pagné chacune de celles-cy quand il les a fait
 « imprimer. »

Cette promesse du libraire ne fut pas tenue. Corneille fit bien représenter et imprimer le nombre de pièces nécessaire pour compléter le volume, *Tite et Bérénice*, *Pulchérie* et *Suréna*, mais elles ne furent réunies à leurs aînées que quatorze ans plus tard, en 1682, sans quatrième Discours et sans Examens. Le libraire G. de Luyne et ses associés pour l'exploitation des privilèges de Corneille se bornèrent à ajouter au tome IV de cette édition de 1668 des exemplaires des éditions originales, puis des réimpressions séparées des trois dernières pièces de l'auteur. Pour hâter sans doute l'épuisement de ces quatre volumes, ils prirent même le parti, en 1672, de faire imprimer pour un certain nombre d'exemplaires 40 pages in-12, avec pagination particulière (36 pages numérotées et en tête 2 feuillets non paginés), mais avec signatures faisant suite à celles des 364 pages du volume, contenant les Vers et les Poèmes sur les victoires de Louis XIV, les uns composés, les autres traduits par P. Corneille.

Nous croyons que l'explication du long temps qu'il fallut pour épuiser cette édition est fournie par l'existence d'une contrefaçon, de la même date, d'un in-12 un peu plus grand, en 4 volumes également, supposant le même Privilège et accusant le même Achevé d'imprimer. Tous les volumes que nous en avons vus portent le nom de Thomas Jolly, un des libraires associés de Guillaume de Luyne. Le papier en est beaucoup moins blanc et moins fort que celui de la bonne édition ; mais ce qui la distingue particulièrement et ce qui nous dispense de donner le nombre de pages de chacun des vo-

lumes de l'une et de l'autre, c'est que la contrefaçon, au lieu d'avoir le nom du personnage qui parle en vedette, l'a, en abrégé, au commencement du vers.

Nous n'avons jamais trouvé un tome IV de cette contrefaçon complété par des exemplaires des trois dernières pièces de Corneille.

1682. — LE THÉÂTRE DE P. CORNEILLE, REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR. I. (— IV.) PARTIE. *A Paris chez Guillaume de Luyne, Libraire Juré, au Palais, en la galerie des Merciers, sous la montée de la Cour des Aydes, à la Justice.* M. DC. LXXXII. *Avec Privilège du Roy.*

4 volumes in-12. Cette édition, la dernière donnée par l'auteur, paraît être la première qui ne soit pas sortie des presses de Laurens Maurry de Rouen. Elle fait peu d'honneur, comme correction typographique, à l'imprimeur parisien dont elle peut être le produit. Toutefois c'est elle, au travers de ses fautes, qui seule donne le texte définitif de Corneille. L'Achevé d'imprimer est du 26 février 1682.

ERRATA

- Page 3, ligne 24. Au lieu de : *nous l'aspirons* : lisez :
nous l'aspirons.
- 7, entre la ligne 22 et la ligne 23 de la note,
ajouter ce qui suit : Dans l'édition de 1668,
achevée d'imprimer le 15 septembre, Cor-
neille dit, même passage, T. I, p. xvii :
« Je hazarderay quelque chose sur *quarante*
ans de travail sur la scène¹. »
- 104, ligne 5 de la note. Au lieu de : *Horace* (acte I,
sc. 2), lisez : *Horace* (acte III, sc. 2).
- 276, ligne 2 de la note. Au lieu de : Née vers
1660, lisez : Née vers 1600.

1. S'il était encore besoin, après toutes ces preuves, d'établir que le début de Corneille ne remonte pas à 1625, nous ajouterions ici que dans l'avis Au Lecteur de *Pertharite*, imprimé en 1653, notre auteur dit : « Il est juste qu'après vingt années de travail je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encor à la mode. »



AU LECTEUR

C'est contre mon inclination que mes libraires vous font ce présent, et j'aurois été plus aise de la suppression entière de la plus grande partie de ces poèmes, que d'en voir renouveler la mémoire par ce recueil. Ce n'est pas qu'ils n'ayent tous eu des succès assez heureux pour ne me repentir point de les avoir faits : mais il y a une si notable différence d'eux à ceux qui les ont suivis, que je ne puis voir cette inégalité sans quelque sorte de confusion. Et certes, j'aurois laissé périr entièrement ceux-cy, si je n'eusse reconnu que le bruit qu'ont fait les derniers obligeoit déjà quelques curieux à la recherche des autres, et pourroit être cause qu'un imprimeur, faisant sans mon aveu ce que je ne voulois pas consentir, ajouteroit mille fautes aux miennes. J'ay donc creu qu'il valoit mieux, et pour vostre contentement et pour ma réputation, y jeter un coup d'œil, non pas pour les corriger exactement (il eust été besoin de les refaire presque entiers), mais du moins pour en ôter ce qu'il y a de plus insupportable. Je vous les donne dans l'ordre que je les ay composez, et vous avouëray franchement que pour les vers, outre la foiblesse d'un homme qui commençoit à en faire, il est malaisé qu'ils ne sentent la province où je suis né. Comme Dieu m'a fait naître mauvais courtisan, j'ay trouvé dans la cour plus de louanges que de bien-faits, et plus d'estime que d'établissement. Ainsi étant demeuré provincial, ce n'est pas merveille si mon élocution en conserve quelque fois le caractère. Pour la conduite, je me dédirois de peu de chose si j'avois à les

1. Préface des *Œuvres de Corneille*, première partie, Rouen et Paris, 1644, pet. in-12.

CORNEILLE, I.

refaire. Je ne m'étendray point à vous spécifier quelles règles j'y ay observées; ceux qui s'y connoissent s'en apercevront aisément, et de pareils discours ne font qu'importuner les sçavans, embarrasser les foibles, et étourdir les ignorans.

AU LECTEUR ¹



es quatre volumes contiennent trente deux pièces de théâtre. Ils sont réglez à huit chacun ².

Vous pourrez trouver quelque chose d'étrange aux innovations en l'orthographe que j'ay hazardées icy, et je veux bien vous en rendre raison. L'usage de nostre langue est à présent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'États où elle ne soit connue; c'est ce qui m'a

1. Préface de : *Le Théâtre de P. Corneille, revu et corrigé par l'auteur*, édition de 1682, 4 vol. in-12.

2. L'édition de 1660, in-8°, n'est précédée d'aucun avis *Au Lecteur*. Voici les variantes que présentent les préfaces des éditions de 1663, in-folio, et de 1664, in-8° :

[1663] Ces deux volumes contiennent autant de pièces de théâtre que les trois que vous avez veus cy-devant imprimez in-octavo. Ils sont réglez à douze chacun, et les autres à huit. *Sertorius* et *Sophonisbe* ne s'y joindront point, qu'il n'y en aye assez pour faire un troisiéme de cette impression, ou un quatriéme de l'autre. Cependant comme il ne peut entrer en cellecy que deux des trois discours qui ont servy de préfaces à la précédente, et que dans ces trois discours, j'ay tasché d'expliquer ma pensée touchant les plus curieuses et les plus importantes questions de l'art poétique, cet ouvrage de mes réflexions demeureroit imparfait, si j'en retranchois le troisiéme. Et c'est ce qui me fait vous le donner en suite du second volume, attendant qu'on le puisse reporter au devant de celui qui le suivra, sitot qu'il pourra estre complet.

Vous trouverez quelque chose d'étrange...

[1664] Ces trois volumes contiennent autant de pièces de théâtre que les deux nouvellement imprimez in-folio. Ils sont réglez à huit chacun, et les autres à douze. *Sertorius*, *Sophonisbe* et *Othon* ne s'y joindront point qu'il n'y en aye assez pour faire un quatriéme.

Cependant vous pourrez trouver quelque chose d'étrange...

fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux étrangers, qui s'y trouvent souvent embarrassés par les divers sons qu'elle donne quelquefois aux mêmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, et donné ouverture à y mettre distinction par de différens caractères, que jusqu'icy nos imprimeurs ont employé indifféremment. Ils ont séparé les *i* et les *u* consonnes d'avec les *i* et les *u* voyelles en se servant toujours de l'*j* et de l'*v*, pour les premières, et laissant l'*i* et l'*u* pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut estre douteuse, dans les impressions où l'on garde le même ordre, comme en celle-cy. Leur exemple m'a enhardy à passer plus avant. J'ay veu quatre prononciations différentes dans nos *f*, et trois dans nos *e*, et j'ay cherché les moyens d'en ôter toutes ambiguités, ou par des caractères différens, ou par des règles générales, avec quelques exceptions. Je ne scay si j'y auray réüssi, mais si cette ébauche ne déplaist pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé sur cette matière, et peut-estre que ce ne sera pas rendre un petit service à nostre langue et au public.

Nous prononçons l'*f* de quatre diverses manières : tantost nous l'aspirons, comme en ces mots, *peste*, *chaste*; tantost elle allonge la syllabe, comme en ceux-cy, *paste*, *teste*; tantost elle ne fait aucun son, comme à *esblouir*, *esbranler*, *il estoit*; et tantost elle se prononce comme un *z*; comme à *présider*, *présumer*. Nous n'avons que deux différens caractères, *f*, et *s*, pour ces quatre différentes prononciations; il faut donc établir quelques maximes générales pour faire les distinctions entières. Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toujours; *foy*, *sien*, *sauver*, *suborner*; à la fin, elle n'a presque point de son, et ne fait qu'allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se commence par une consonne; et, quand il commence par une voyelle, elle se détache de celui qu'elle finit pour se joindre avec elle, et se prononce toujours comme un *z*, soit qu'elle soit précédée par une consonne, ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot, elle est, ou entre deux voyelles, ou après une consonne, ou avant une consonne. Entre deux voyelles elle passe toujours pour *z*, et après une consonne elle aspire toujours, et cette différence se remarque

entre les verbes compoſez qui viennent de la meſme racine. On prononce *préſumer*, *réziſter*, mais on ne prononce pas *conzumer*, ny *perziſter*. Ces règles n'ont aucune exception, et j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caractères à l'imprimeur, pour ſe ſervir du grand ou du petit, ſelon qu'ils ſe ſont le mieux accommodé avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de meſme, quand l's eſt avant une conſone dans le milieu du mot, et je n'ay pû ſouffrir que ces trois mots, *reſte*, *tempeſte*, *vous eſtes*, fuſſent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations ſi différentes. J'ay réſervé la petite *s* pour celle où la ſyllabe eſt aspirée, la grande pour celle où elle eſt ſimplement allongée, et l'ay ſupprimée entièrement au troiſième mot où elle ne fait point de ſon, la marquant ſeulement par un accent ſur la lettre qui la précède. J'ay donc fait orthographier ainſi les mots ſuivans et leurs ſemblables, *peſte*, *funeste*, *chaste*, *réſiſte*, *eſpoir*, *tempeſte*, *haſte*, *teſte*, *vous êtes*, *il étoit*, *éblouir*, *écouter*, *épargner*, *arrêter*. Ce dernier verbe ne laiſſe pas d'avoir quelques temps dans la conjugaiſon, où il faut luy rendre l'*s*, parce qu'elle allonge la ſyllabe; comme à l'impératif *arreſte*, *qui rime bien avec teſte*; mais à l'infinif et en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il eſt bon de la ſupprimer et écrire, *j'arrétois*, *j'ay arrêté*, *j'arréteray*, *nous arrétons*, etc.

Quant à l'*e*, nous en avons de trois ſortes. L'*e* féminin, qui ſe rencontre toujours, ou ſeul, ou en diphtongue, dans toutes les dernières ſyllabes de nos mots qui ont la terminaiſon féminine, et qui fait ſi peu de ſon, que cette ſyllabe n'eſt jamais contée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toujours une plus que les autres. L'*e* masculin, qui ſe prononce comme dans la langue latine, et un troiſième *e* qui ne va jamais ſans l's, qui luy donne un ſon plus élevé qui ſe prononce à bouche ouverte, en ces mots *ſucces*, *accés*, *expres*. Or, comme ce ſeroit une grande confulion, que ces trois *e* en ces trois mots, *après*, *verite*, et *après*, qui ont une prononciation ſi différente, euſſent un caractère pareil, il eſt aiſé d'y remédier, par ces trois ſortes d'*e* que nous donne l'imprimerie, *e*, *é*, *è*, qu'on peut nommer l'*e* ſimple, l'*e* aigu, et l'*e* grave. Le premier ſervira pour nos terminaiſons féminines, le ſecond pour les latines, et le troiſième pour les élevées, et nous écrirons ainſi ces trois mots et leurs

pareils, *apres, vérité, après*, ce que nous étendrons à *succès, excès, procès*, qu'on avoit jusqu'icy écrits avec l'*e* aigu, comme les terminaisons latines, quoy que le son en soit fort différent. Il est vray que les imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaison n'étant jamais sans *s*, quand il s'en rencontroit une après un *e* latin, ils la changeoient en *z*, et ne la faisoient précéder que par un *e* simple. Ils impriment *veritez, Deitez, dignitez*, et non pas *vérités, Deités, dignités*; et j'ay conservé cette orthographe : mais pour éviter toute sorte de confusion entre le son des mots qui ont l'*e* latin sans *s*, comme *vérité*, et ceux qui ont la prononciation élevée, comme *succès*, j'ay cru à propos de nous servir de différens caractères, puisque nous en avons, et donner l'*e* grave à ceux de cette dernière espece. Nos deux articles pluriels *les* et *des*, ont le mesme son, quoy qu'écrits avec l'*e* simple : il est si mal aisé de les prononcer autrement, que je n'ay pas crû qu'il fust besoin d'y rien changer. Je dy la mesme chose de l'*e* devant deux *ll*, qui prend le son aussi élevé en ces mots, *belle, fidelle, rebelle*, etc. qu'en ceux-cy *succès, excès*; mais comme cela arrive toujours quand il se rencontre avant ces deux *ll*, il suffit d'en faire cette remarque sans changement de caractère. Le mesme arrive devant la simple *l*, à la fin du mot, *mortel, appel, criminel*, et non pas au milieu, comme en ces mots, *celer, chanceler*, où l'*e* avant cette *l*, garde le son de l'*e* féminin.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'*e* aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l'*s* qui le suit; comme à *établir, étonner* : cependant il se rencontre souvent au milieu des mots avec le mesme son, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un *e* simple; comme en ce mot *severité*, qu'il faudroit écrire *sévérité*, pour le faire prononcer exactement, et je l'ay fait observer dans cette impression, bien que je n'aye pas gardé le mesme ordre dans celle qui s'est faite in-folio.

La double *ll* dont je viens de parler à l'occasion de l'*e*, a aussi deux prononciations en nostre langue, l'une sèche et simple, qui suit l'orthographe, l'autre molle qui semble y joindre une *h*. Nous n'avons point de différens caractères à les distinguer; mais on en peut donner cette règle infailible : toutes les fois qu'il n'y a point d'*i* avant les deux *ll*, la prononciation ne prend point

cette mollesse : En voicy des exemples dans les quatre autres voyelles : *baller, rebeller, coller, annuler*. Toutes les fois qu'il y a un *i* avant les deux *ll*, soit seul, soit en diphtongue, la prononciation y adjouste une *h*. On écrit *bailler, éveiller, briller, chatouiller, cueillir*, et on prononce *baillher, éveillher, brillher, chatouillher, cueillhir*. Il faut excepter de cette règle tous les mots qui viennent du latin, et qui ont deux *ll* dans cette langue, comme *ville, mille, tranquille, imbécille, distille, illustre, illégitime, illicite*, etc. Je dis qui ont deux *ll* en latin, parce que les mots de *filie* et *famille* en viennent, et se prononcent avec cette mollesse des autres qui ont l'*i* devant les deux *ll* et n'en viennent pas ; mais ce qui fait cette différence, c'est qu'ils ne tiennent pas les deux *ll* des mots latins, *filia* et *familia*, qui n'en ont qu'une, mais purement de notre langue. Cette règle et cette exception sont générales et assés. Quelques modernes, pour ôter toute l'ambiguïté de cette prononciation, ont écrit les mots qui se prononcent sans la mollesse de l'*h*, avec une *l* simple, en cette manière : *tranquile, imbécile, distile*, et cette orthographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles *a, o, u*, pour écrire simplement *baler, affoler, annuler*, mais elle ne s'accommoderoit point du tout avec l'*e*, et on auroit de la peine à prononcer *fidelle* et *belle*, si on écrivoit *fidèle* et *bele* ; l'*i* même sur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas souffrir toujours, et particulièrement en ces mots *ville, mille*, dont le premier, si on le réduisoit à une *l* simple, se confondroit avec *vile*, qui a une signification toute autre.

Il y auroit encor quantité de remarques à faire sur les différentes manières que nous avons de prononcer quelques lettres en notre langue : mais je n'entreprends pas de faire un traité entier de l'orthographe et de la prononciation, et me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy : comme les imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoustumer, ils n'auront pas suivi ce nouvel ordre si ponctuellement¹, qu'il ne s'y soit coulé bien de fautes ; vous me ferez la grace d'y suppléer.

1. [1663—1664] Punctuellement.

MÉLITE

COMÉDIE ¹

— 1629 ². —

1. Dans l'édition originale de cette pièce (A Paris, chez François Targa, 1633, in-4°), elle portait pour titre : *Mélite ou les fausses lettres, pièce comique*. Le privilège du roi, accordé au libraire Targa, est daté du dernier jour de janvier 1633, et l'achevé d'imprimer pour la première fois est du 12 février suivant. C'est à partir de l'édition de ses *Œuvres* de 1644 que Corneille donna à sa pièce le titre simplifié et la qualification que nous reproduisons ici.

2. Nous avons dit, pages 7 et 277 de notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* (édition de cette même Collection) les raisons que nous avons pour fixer à 1629, plutôt qu'à 1625 comme l'a fait Fontenelle, la première représentation de *Mélite*. Nous avons à ajouter en faveur de 1629 une autorité nouvelle à toutes celles que nous avons déjà citées, autorité décisive : c'est celle de Corneille lui-même, que nous a fournie la collation des textes de ses différentes éditions.

Dans l'édition in-8° de son *Théâtre* donnée par lui en 1660, Corneille dit T. I, p. 1x (*Discours de l'utilité et des parties du Poème dramatique*) : « Je hazarderay quelque chose *sur trente ans* de travail pour la scène... »

Dans l'édition de 1664, même format, Corneille dit au même passage, T. I, p. xix : « Je hazarderay quelque chose *sur plus de trente ans* de travail pour la scène... »

Dans l'édition de 1682, même passage. T. I, p. xvii, il imprime : « Je hazarderay quelque chose *sur cinquante ans* de travail pour la scène... »

Tous ces chiffres successifs s'appliquent bien à un début datant de 1629 et non à un début remontant à 1625. Dans cette dernière hypothèse, Corneille, en 1660, aurait eu *trente cinq ans* et non trente de travail pour la scène ; en 1664, *trente neuf ans* et non uniquement plus de trente ; en 1682, *cinquante sept ans* et non cinquante. Prenant le soin de refaire son compte à chaque fois, Corneille ne l'eût pas constamment fait inexact : la différence en valait la peine.

A MONSIEUR
DE LIANCOUR¹

Monsieur,



élite seroit trop ingratte de rechercher une autre protection que la vostre; elle vous doit cét hommage et cette légère reconnoissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom; quand je me souviens, dy-je, que les trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hyver, je ne puis rapporter de si foibles commencemens qu'au loisir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à vostre approbation, que chacun se croyoit obligé de suivre après l'avoir sçeuë. C'est de là, Monsieur, qu'est venu tout le bon-heur de *Mélite*; et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'estre connu de vous, et de vous pouvoir souvent asseurer de bouche que je seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très-humble et très-obéissant
serviteur,

CORNEILLE.

¹ Roger Du Plessis, d'abord seigneur de Liancourt, était, à l'époque de la publication de *Mélite*, premier gentilhomme de la chambre du Roi. Il fut, dans cette même année (1633), disgracié pendant quelque temps, à l'occasion des intrigues de la duchesse de Chevreuse et du garde des sceaux Châteauneuf. On lit dans une notice manuscrite sur lui, qui se trouve au cabinet des titres de la Bibliothèque Impériale : « L'amour du jeu, du « luxe, des amusements et ce que le monde se contente de « nommer galanterie, le possédèrent jusqu'à l'âge de 40 ans... « Il se nommait alors M. de Liancourt. » Il était né en 1599; il fut fait duc de La Roche-Guyon en 1643 et mourut en 1674. Nous verrons en 1637 Corneille dédier *la Galerie du Palais* à Madame de Liancourt.



AU LECTEUR

Je sçay bien que l'impression d'une pièce en affoiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir¹, et mesme il l'y rencontre un particulier desavantage pour moi, veu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je croy ; mais, par je ne fais quel mal-heur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronfard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé ; et, si je ne puis les imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenteray par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoy se divertir, aux autres de quoy censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la mesme affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moy ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au dessous doivent estre fort mauvaises.

1. Voir *Histoire de Corneille*, pages 20-21.



ARGUMENT

Eraste, amoureux de Mélite, la fait connoître à son amy Tircis, et, devenu puis après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Philandre l'étant résolu, par l'artifice et les suasions d'Éraste, de quitter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en desespoir, et se retire chez Lifis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de la mort. Elle se palme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lifis la défabuse et fait revenir Tircis qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu Mélite pasmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Éraste, saisi de remords, entre en folie : et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivans, il lui va demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amans Chloris, qui ne vouloit plus de Philandre après sa légèreté.

ACTEURS

ÉRASTE, amoureux de Mélite.
 TIRCIS, amy d'Éraste et son rival.
 PHILANDRÉ, amant de Chloris.
 MÉLITE, maîtresse d'Éraste et de Tircis.
 CLORIS, sœur de Tircis.
 LISIS, amy de Tircis.
 CLITON, voisin de Mélite.
 LA NOURRICE de Mélite.

La Scène est à Paris.



MELITE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avouë, amy, mon mal est incurable,
 Je n'y sçay qu'un remède, et j'en suis inca-
 [pable :
 Le change seroit juste après tant de ri-
 [gueur,

Mais malgré les dédains Mélite a tout mon cœur.
 Elle a sur tous mes sens une entière puissance,
 Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
 Et je ménage en vain dans un éloignement
 Un peu de liberté pour mon ressentiment,
 D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
 Me rend tous mes liens, en resserre l'étrainte,
 Et par un si doux charme aveugle ma raison,
 Que je cherche mon mal, et fuy ma guérison.
 Son œil agit sur moy d'une vertu si forte
 Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
 Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
 Et soutient mon amour contre sa cruauté :
 Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame,

N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui sans m'asseurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaître en ma peine et m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable!
Pour paroître éloquent tu te feins misérable;
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je scaurois adoucir les traits de tes malheurs?
Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole
D'une fausse douleur un amy te console :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachez, et s'en font mieux sentir,
Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRCIS.

En étant bien receu, du reste que t'importe?
C'est tout ce que tu veux des filles de la sorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert, et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.
Elle souffre aisément mes soins et mon service,
Mais, loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point : tu régles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoy, tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croy malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable
Régler d'une moitié le choix invariable;
Tu serois incivil de la voir chaque jour,
Et ne lui pas tenir quelques propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.

Tu sçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ÉRASTE.

Trêve de ces raisons,
Mon amour s'en offense, et tiendrait pour supplice,
De recevoir des loix d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attrails de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est-là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sçais guère encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est-là qu'un apprentif doit s'instruire à parler :
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence,
La mode nous oblige à cette complaisance,
Tous ces discours de livre alors sont de saison,
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles,
Mais du vent et cela doivent estre tout un.

ÉRASTE.

Passé pour des beautés qui sont dans le commun :
C'est ainsi qu'autrefois j'amulay Crisolite,
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle,
Les Graces à l'envy descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner les yeux,
Et l'Amour, qui ne pût entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.

Tu le prends d'un haut ton, et je croy qu'au besoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sçais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser !
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fust-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.

Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
 Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité ;
 Au premier qui luy parle, ou jette l'œil sur elle,
 Mille sottises frayeurs luy brouillent la cervelle,
 Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favory,
 Un charme pour tout autre, et non pour un mary.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
 Ne scauroient ébranler des cervelles bien saines,
 Et quiconque a sçu prendre une fille d'honneur
 N'a point à redouter l'appas d'un fuborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vray, mais ce choix difficile
 Assez et trop souvent trompe le plus habile,
 Et l'Hymen de soy-mesme est un si lourd fardeau,
 Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
 S'attacher pour jamais aux costez d'une femme !
 Perdre pour des enfans le repos de son ame !
 Voir leur nombre importun remplir une maison !
 Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

ÉRASTE.

Mais il y faut venir : c'est en vain qu'on recule,
 C'est en vain qu'on refuit, tost ou tard on s'y brûle ;
 Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :
 Toy-mesme, qui fais tant le cheval échapé,
 Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un vilage.
 Je règle mes desirs suivant mon intérêt :
 Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
 Je l'estimerois plus qu'Aminte et qu'Hippolyte,
 Son revenu chez moy tiendrait lieu de mérite :
 C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
 Pour l'amour conjugal a de puissans liens,
 La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
 Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine,
 Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
 Après quelques douceurs a bien de mauvais jours ¹.

¹ Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1660, cette pensée est exprimée beaucoup plus crûment :

La beauté, les attraits, le port, la bonne mine,

Une amitié si longue est fort mal affeurrée
 Dessus des fondemens de si peu de durée,
 L'argent dans le ménage a certaine splendeur
 Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ¹,
 Et tu ne peux trouver de si douces caresses,
 Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
 A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.

L'essay n'en coûte rien, Mélite est à la porte;
 Allons, et tu verras dans ses aimables traits
 Tant de charmans appas, tant de brillans attrait,
 Que tu seras forcé toy-même à reconnoître
 Que si je suis un fou j'ay bien raison de l'estre.

TIRCIS.

Allons, et tu verras que toute la beauté
 Ne saura me tourner contre la vérité.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MÉLITE, TIRCIS.

ÉRASTE.

De deux amis, Madame, appeidez la querelle :
 Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,
 Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
 Fier et vain qu'il en est, peut estre ainsi
 Comme dès le moment que je vous ay servie [nommé.
 J'ay creu qu'il étoit seul la véritable vie,

Échauffent bien les draps, mais non pas la cuisine,
 Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
 Pour quelques bonnes nuits, a bien de mauvais jours.

1. Ces deux vers, qui datent de 1644; ont fourni à Boileau :
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté.

Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
 Entre nos deux esprits fème quelque discord.
 Je me suis donc piqué contre la médifance,
 Avec tant de malheur, ou tant d'infuffifance,
 Que des droits si facrez et si pleins d'équité
 N'ont pû le garantir de la subtilité,
 Et je l'amène icy n'ayant plus que répondre,
 Affeuré que vos yeux le fcauroient mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'affeurer plutôt qu'il trouveroit
 En ce mépris d'amour qui le feconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
 Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
 Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
 Comme à d'étranges maux par leur fort destinez.

MÉLITE.

Ce reproche fans caufe avec raifon m'étonne :
 Je ne reçois d'amour et n'en donne à perfonne ;
 Les moyens de donner ce que je n'eus jamais ?

ÉRASTE.

Ils vous font trop aifez, et par vous déformais
 La nature pour moy montre fon injustice,
 A pervertir fon cours pour me faire un fupplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, et qui fent fon moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire et mon ame et mon cœur.

MÉLITE.

Il eft rare qu'on porte avec fi bon vilage
 L'ame et le cœur enfemble en fi triste équipage.

ÉRASTE.

Vofre charmant aspect fufpendant mes douleurs,
 Mon vilage du vofre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux, pour finir vos maux et vofre flame
 Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
 Et vous n'en confervez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Et quoy ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces !

ÉRASTE.

Penferiez-vous y voir la moindre de vos graces ?
De si frefles fujets ne fçauroient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut luy feul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiffance,
Cette légère idée et foible connoiffance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.

MÉLITE.

Voila trop vous tenir dans une complaiffance
Que vous deuffiez quitter, du moins en ma préfence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir fujet de m'entreprandre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmies
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'eftre ingrate, il faut de voftre part
Reconnoiftre les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un fecond mon droit fe fortifie.

MÉLITE.

Voyez que fon fecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la vóulez fuivre, elle eft de mon cofté.

TIRCIS.

Ouy fur voftre vilage, et non en vos paroles.
Mais cefsez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant déformais des fentimens plus doux,
Ne foyez plus de glace à qui brulle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemy d'amour me tenir ce langage !
Accordez voftre bouche avec voftre courage,
Pratiquez vos confeils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas,

Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc par l'issuë
Mon ame sur ce point n'a point été déceüe?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient mesme effet,
Croy-moy, que ton bon-heur seroit bien-tost parfait.

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose aussi-tost vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire;
Mais je pourrois bien-tost, à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter;
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend et ma joye et ma peine.

MÉLITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez vostre esprit et le mien en repos.

SCÈNE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Maintenant suis-je un fou? méritay-je du
[blasme?

Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma

TIRCIS. [flame?

Que veux tu que j'en die? elle a je ne sçay quoy
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soy;
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne le maintient qu'à force aux termes d'insensible,
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ÉRASTE.

Confesse franchement qu'elle a sçeu te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que nostre amitié ne t'en peut détourner;

Mais ta muse du moins, facile à suborner ¹,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puiffans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant veu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brulle jamais, je veux bruller sans crime.

ÉRASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvois surpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes
De soupirs, de sanglots, de tourmens et de larmes;
C'est de quoy fort souvent je baltis ma chanson,
Mais j'en connoy, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cét agréable feu que tu ne peux éteindre :
Tu le pourras donner comme venant de toy.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous la loy
Verra ma passion pour le moins en peinture :
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ÉRASTE.

Adieu, je suis content, j'ay ta parole en gage,
Et sçay trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS *seul*.

En matière d'amour rien n'oblige à tenir,

1. Ici, comme dans beaucoup d'autres passages, Corneille disparaître un archaïsme en révisant ses œuvres dramatiques pour l'édition de 1660. Il y avait d'abord :

Mais ta muse du moins s'en laissera suborner.

Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bien-tost vanité d'oublier leur promesse.

SCÈNE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon foucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te
CLORIS. [trahir.
Ne m'épouvante point : à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Si-tost que j'auray sçeu quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager, qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompez te puissent obliger
A chérir ta Cloris et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foy, qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conserver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle maitresse,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :
Ma passion en est la cause, et non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoy rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection :
Tu dois estre apleuré de mon affection ,
Et tu pers tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flaterie.
Une fausse loüange est un blafme secret.
Je suis belle à tes yeux, il suffit; sois discret ,
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sçais adroitement adoucir mon martyre¹ :
Mais parmy les plaisirs qu'avec toy je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à présent je te louë
Et qu'un mépris rusé que ton cœur délavouë
Me mette sur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sçache
Que je connois en toy des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut estre negligé,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, et qu'aurois-tu qui me fust comparable?

1. Toutes les éditions antérieures à 1660 portent :

Que tu sçais dextrement adoucir mon martyre!

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque chose auffi parfait que toy.

CLORIS.

C'est fans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta veuë est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçeus de ton charmant portrait,
Et qui, tout auffi-toft que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir s'est mis à la fenestre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais, mais puisqu'il te plaist tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mesmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un mesme cours,
Nous préparent un heur qui durera toûjours,
Cependant en faveur de ma longue souffrance ¹...

1. L'auteur a changé la fin de cette scène et le commencement de la suivante à partir de l'édition de 1660. Voici la rédaction primitive :

Cependant un baiser accordé par avance
Soulageroit beaucoup ma pénible souffrance.

CLORIS.

Prends-le fans demander; poltron, pour un baiser
Crois-tu que ta Cloris te vouluft refuser ?

SCÈNE DERNIÈRE.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS (*Il les surprend sur ce baiser*).

Voilà traiter l'amour justement bouche à bouche
C'est par où vous alliez commencer l'escarmouche ?
Encore n'est-ce pas trop mal passer son temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis ?

TIRCIS.

Je vous voy si contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me semble

CLORIS.

Tay-toy, mon frère vient.

SCÈNE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en croy l'apparence,
Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous voy li contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniés ensemble,
De moins forciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puis qu'un hymen sacré promis ces jours passez
Sous ton consentement les autorise allez.

TIRCIS.

Ou je te connoy mal, ou son heure tardive
Te desoblige fort de ce qu'elle n'arrive ¹.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Affeurément.

Du divertissement que vous preniés ensemble,
Je pense ne pouvoir vous estre qu'importun :
Vous feriez mieux un tiers, que d'en accepter un.

1. Vers supprimés :

Cette légère amorce irritant tes desirs
Fait que l'illusion d'autres meilleurs plaisirs
Vient la nuit chatouiller ton espérance avide,
Malsatisfaiscte après de tant mascher à vuide.

CLORIS.

Le fujet ?

TIRCIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vray, je te jure,

J'ay veu je ne çay quoy...

CLORIS.

Dy tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foy, si ton Philandre avoit veu de mes yeux,
 Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guère mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
 Trouve encore après moy qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanitez à part, repose-t'en sur moy,
 Que celle que j'ay veüe est bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie :
 Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord, sans nous mettre en pour-
 CLORIS. [point.

Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point ?

TIRCIS.

Non pas si-tost. Adieu, ma présence importune
 Te laisse à la mercy d'Amour et de la brune.
 Continuez les jeux que vous avez quittez ¹.

1. Dans les éditions antérieures à celle de 1660 cet acte finissait ainsi :

Continuez les jeux que j'ay...

CLORIS.

Tout beau! gauffeur,

Ne t' imagine point de contraindre une sœur;
 N'importe qui l'éclaire en ces chastes careffes,
 Et pour te faire voir des preuves plus expresse,

CLORIS.

Ne croy pas éviter mes importunités ;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inféparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret !

Et bien, nous allons voir si tu sçauras te taire.

PHILANDRE. *Il retient Cloris qui suit son frère.*
C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère !

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toy grande infidélité ;
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de son ame ;
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'est là tout l'état que tu fais de mes feux ?

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour estre curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse,
Conserve-moy le tien, et sois seur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah ! folle, qu'en t'aimant il faut souffrir de toy !

Qu'elle ne craint en rien ta langue, ny tes yeux,
Philandre, d'un baiser scelle encor tes adieux.

PHILANDRE.

Ainsi vienne bien-tost cette heureuse journée
Qui nous donne le reste en faveur d'Hyménée.

TIRCIS.

Sa nuit est bien plutôt ce que vous attendez,
Pour vous récompenser du temps que vous perdez.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE I.

ÉRASTE.

Je l'avois bien prévu, que ce cœur infidelle
 Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,
 Qui traite mille amans avec mille mépris,
 Et n'a point de faveurs que pour le dernier
 Si-tôt qu'il l'aborda, je leus sur son visage [pris.
 De sa déloyauté l'infailible présage;
 Un inconnu frisson dans mon corps épandu,
 Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
 Depuis, cette volage évite ma rencontre,
 Ou si malgré ses soins le hazard me la montre,
 Si je puis l'aborder, son discours se confond,
 Son esprit en désordre à peine me répond,
 Une réflexion vers le traître qu'elle aime
 Presques à tous momens le ramène en luy mesme,
 Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
 Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
 Lors par le prompt effet d'un changement étrange
 Son silence rompu se déborde en loüange;
 Elle remarque en luy tant de perfections,
 Que les moins éclairez verroient les passions;
 Sa bouche ne se plaist qu'en cette flatterie,
 Et tout autre propos luy rend sa rêverie.
 Cependant chaque jour au discours attachez,
 Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachez,
 Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble,
 Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,
 Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.

Que cét œil affeuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Eraste, et tout soin de luy plaire,
Ren, sans plus différer, ta vengeance exemplaire ;
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MÉLITE.

ÉRASTE.



uoÿ, seule et sans Tircis ! vraiment c'est un
[prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laiſſant ainſi couler la belle occasion

De vous conter l'excès de ſon affection.

MÉLITE.

Vous ſçavez que ſon ame en eſt fort dépourvuë.

ÉRASTE.

Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veuë,
Il en porte dans l'ame un ſi doux ſouvenir,
Qu'il n'a plus de plaifirs qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de ſ'y plaire avec quelque juſtice :
L'amour ainſi qu'à luy me paroît un ſupplice,
Et la froideur, qu'augmente un ſi lourd entretien,
Le réſout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû ſervir deux ans et davantage,
Qu'il faut ſi peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous ferez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne font pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ferois plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fut deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bien-tôt d'humeur et de langage :
Caressé maintenant aussi-tôt qu'aperçu,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçu ?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, trêve de jalousie !
Purgez votre cerveau de cette frénésie ;
Laissez en liberté mes inclinations ;
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à votre chagrin que j'en doy rendre conte ?

ÉRASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en soucy que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre luy qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance :
Adieu, souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moy plus que vous ne pensez.

SCÈNE III.

ÉRASTE.



'est-là doncce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'est ce que j'ay gagné par deux ans de service?
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé?

Tu m'oses préférer un traître qui te flatte;
Mais, dans ta lâcheté, ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colère
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincroit trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je scauray me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence :
Il fut toujours permis de tirer la raison
D'une infidélité par une trahison.
Tien, déloyal amy, tien ton ame assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée,
Et que par une adresse égale à tes forfaits
Je mettray le desordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite :
A servir qui l'achète il est toujours tout prest,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérest.
Allons sans perdre temps luy payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser la diligence.

SCÈNE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.



a sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un amy je flate sa maîtresse.
 Voy si tu le connois, et si, parlant pour luy,
 J'ay sceu m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET ¹.

prés l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
 De me rompre si-tost.

CLORIS.

C'étoit sans y penser.

1. Ce Sonnet a donné lieu à une singulière méprise de la part de Palissot, éditeur du *Corneille* de 1801, méprise reproduite depuis par tous les annotateurs et commentateurs des Œuvres complètes de Corneille jusqu'à M. Lefèvre inclusivement. Voici comment :

Clitandre, la seconde pièce de Corneille, représentée trois ans après *Mélite*, fut le premier ouvrage qu'il fit imprimer. Il le publia en 1632, grossit le volume de *Mélanges poétiques*, et, comme *Mélite* n'avait pas encore trouvé de libraire, il comprit dans ces *Mélanges* le Sonnet à Mélite, comme il y eût mis les stances de Rodrigue si *le Cid* avait été antérieur à *Clitandre* et non imprimé. En 1738, Granet, éditant un volume d'*Œuvres diverses de P. Corneille*, réimprima bien entendu ces *Mélanges poétiques* et n'eut pas de raisons pour en retrancher ce Sonnet puisqu'il ne publiait pas en même temps le Théâtre. Palissot, qui publia, lui, les *Œuvres complètes de Corneille*, ne s'aperçut pas que ce Sonnet était tout simplement et uniquement un fragment de *Mélite*, qu'il l'avait déjà imprimé comme partie intégrante de cette comédie, et il le reproduisit dans le volume des poésies diverses avec accompagnement de cette note romanesque : « Ce Sonnet était adressé à une femme charmante que Corneille, dans sa première jeunesse, avait aimée avec passion et chez laquelle il lui arriva l'aventure qui donna lieu à sa comédie de *Mélite*. Ce sont les seuls vers qui soient restés de tous ceux qu'il avait composés pour elle. » Et pendant plus d'un-demi siècle la bévus et la note ont eu beaucoup d'éditions.

Achève.

TIRCIS.

Tay-toy donc , je vay recommencer.

SONNET.



*près l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté,
Mon feu comme son teint se rend incom-*

[parable,

Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

*Quoy que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au sien la mesme cruauté,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans estre aimé je brusle pour Mélite.*

*Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moy j'ay tout l'amour.*

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraste ?

TIRCIS.

Ouy, j'ay dépeint la flame.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-estre dans ton ame ?

TIRCIS.

Tu sçais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :
Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
Sùpiroit sous les lois de quelque objet vainqueur,
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Si-tost qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brullois de sçavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, et de plus, que ta flame n'excite
 Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon sonnet?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
 Et par où ta finesse a mal pris les mesures.
 Un visage jamais ne m'auroit arrêté
 S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
 Ma rime seulement est un portrait fidelle
 De ce qu'Eraste souffre en servant cette belle ;
 Mais quand je l'entretiens de mon affection,
 J'en ay toujours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vray, quelque peu plus de joye,
 Et ren-toy moins resveur afin que je te croye.

TIRCIS.

Je resve, et mon esprit ne s'en peut exempter ;
 Car si-tôt que je viens à me représenter
 Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite
 Qu'Eraste s'en offense, et s'oppose à Mélite,
 Tantôt je suis amy, tantôt je suis rival,
 Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
 J'ay honte de me voir insensible, ou perfide ;
 Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
 Entre ces mouvemens mon esprit partagé
 Ne sçait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du conte
 Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte ;
 Tu présumes par là me le persuader,

Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre,
Chacun en son affaire est son meilleur amy,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demy.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie.

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect,
Son bien te fait rêver, et non pas son respect,
Et, toute amitié bas, tu crains que la richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur; cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jaser.

Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion.
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte
On prend soudain au mot les hommes de la sorte,
Et sans rien hasarder à la moindre longueur
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puissance absolue.

CLORIS.

Croy que déjà l'affaire en seroit résoluë,
Et qu'il auroit déjà de quoy se contenter
Si la mère étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminuë, et ma douleur s'appaise ¹,
 Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aïse.
 Avec cette lumière et ma dextérité
 J'en veux aller sçavoir toute la vérité.
 Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vay paiblement attendre
 Le retour désiré du pareilleux Philandre.
 Un moment de froideur luy fera souvenir ²
 Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCÈNE V.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE luy donnant une lettre.

a-t'en chercher Philandre, et dy-luy que
 A dedans ce billet sa passion décrite, [Mélite
 Dy-luy que sa pudeur ne sçauroit plus cacher
 Un feu qui la consume ³, et qu'elle tient si
 Mais pren garde surtout à bien jouer ton rôle, [cher.
 Remarque sa couleur, son maintien, sa parole,
 Voy si dans la lecture un peu d'émotion
 Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monsieur.

ÉRASTE.

Mais après ce message
 Sçache avec tant d'adresse ébranfler son courage,
 Que tu viennes à bout de sa fidélité.

1. On lit dans l'édition originale :

Pour de si bons avis il faut que je te baïse.

2. Éditions antérieures à 1654 :

Un baiser refusé luy fera souvenir.

3. Éditions antérieures à 1660 :

Un feu qui la consume.

CLITON.

Monfieur, reposez-vous fur ma fubtilité :
Il faudra malgré luy qu'il donne dans le piège,
Ma teſte fur ce point vous ſervira de plége ¹,
Mais auſſi, vous ſçavez...

ÉRASTE.

Ouy, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon expérience...
Mais tu reviens bien-toſt ?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monfieur, il ne nous faut qu'un moment de loilir,
Et vous pourrez vous-meſme en avoir le plaifir.

ÉRASTE.

Comment ?

CLITON.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, et de là ſçachez prendre
L'occafion commode à ſeconder mes coups.
Par là nous le tenons. Le voicy, ſauvez-vous.

SCÈNE VI.

PHILANDRE, ÉRASTE, CLITON.

PHILANDRE. *Eraste eſt caché et les écoute.*



uelle réception me fera ma maitreſſe ?
Le moyen d'excuser une telle pareſſe ?

CLITON.

Monfieur, tout à propos je vous rencontre icy,
Exprefſément chargé de vous rendre cecy.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce ?

CLITON.

Vous allez voir en liſant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oſeroit ſe promettre ;
Ouvrez-la ſeulement.

1. Plége, gage, caution, garantie.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Malgré le devoir et la bien-séance du sexe, celle-cy m'échape en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusques à ce qu'elle ait osté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ÉRASTE, feignant d'avoir leu la lettre par dessus son épaule.

C'est donc la vérité, que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de la seule vertu
Ce qu'Eraste et Tircis ont en vain débattu!
Vraiment dans un tel choix mon regret diminuë,
Outre qu'une froideur depuis peu survenuë,
De tant de vœux perdus ayant sçeu me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brulle pour cette belle?

ÉRASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ÉRASTE.

Luy-mesme.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer en faveur d'un amy;

Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre;
 Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
 Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
 C'est de m'en revancher par un zèle impuissant,
 Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
 De tourner, s'il se peut, la flame vers son frère.

ÉRASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris!

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en soy quelque chose d'aimable,
 Mais enfin, à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit, ou non, je n'examine pas
 Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas;
 J'aime l'une, et mon cœur pour toute autre insensible...

ÉRASTE.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en serois mal voulu des hommes et des Dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy giste ce mieux?

ÉRASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtresse!

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, et si je m'y connoy,
 Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moy.

ÉRASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
 A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hazarde.
 L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris,
 L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris:
 L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,

L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
 L'une au desceu des siens te montre son ardeur,
 Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur :
 L'une...

PHILANDRE.

Adieu ! Des raisons de si peu d'importance
 Ne pourroient en un siècle ébranler ma constance ¹.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE *seul*.

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce ;
 Cloris déjà sur luy n'a presque plus de force.
 Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
 Ruinant tout ensemble, et le frère, et la sœur.

SCÈNE VII.

TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE.

TIRCIS.



raste, arrête un peu.

ÉRASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre

Ce sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

MÉLITE, *au travers d'une jalousie, cependant
 qu'Eraste lit le sonnet :*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démeller ?

Ce jaloux à la fin le pourra quereller ;

Du moins les complimens dont peut-estre ils se jouent
 Sont des civilitez qu'en l'ame ils désavoient.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton fort inhumain,

1. L'édition originale de 1633 porte seule :

N'ont rien qui soit bastant d'ébranler ma constance.

Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ÉRASTE *luy rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire pressée,
Fait que je ne scaurois pour l'heure m'en charger.
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS *seul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux, quel personnage !
Quel amy j'avois fait de ce plaifant vilage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remerciement que j'auray de mes vers.
Je manque, à son avis, d'assurance ou d'adresse
Pour les donner moy-mesme à sa jeune maitresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que les yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
Ouy, mon ame de joye en est toute saisie.
Hélas ! et le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joye est courte, et qu'elle est cher venduë !
Toutefois tout va bien, la voila descenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moy,
Que dy-je ! en s'avancant elle m'appelle à loy.

SCÈNE VIII.

TIRCIS, MÉLITE.

MÉLITE.

é bien ! qu'avez-vous fait de vostre compagnie ?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ay-je eu loisir de luy dire deux mots,
Qu'aussi-tost le fantasque en me tournant le dos
S'est échapé de moy.

MÉLITE.

Sans doute il m'aura veuë,
Et c'est de là que vient cette fuite impréveuë ¹.

1. On lit dans l'édition de 1633 : *impourveuë*, au lieu d'*impréveuë*, qui l'a remplacé dès 1644.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eust jamais pensé?

MÉLITE.

Vous ne sçavez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux sçavoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en vostre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ay jamais connu d'amant si mal-adroit !
Il ne sçauroit souffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux ! qu'à vostre sujet il m'a fait de reproche !
Vous ne sçauriez me voir sans le desobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger ;
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque chose.

TIRCIS.

Mais afin qu'il receust un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
Et quitter ces discours de volonteé fujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous même consultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même ;
Un si digne sujet ne reçoit point de loy,
De règle, ny d'avis d'un autre que de loy.

MÉLITE.

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je doy tout à ma mère, et pour tout autre amant

Je voudrois tout remettre à son commandement :
Mais attendre pour toy l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop ; tes rares qualitez
Dispensent mon devoir de ces formalitez.

TIRCIS.

Que d'amour et de joye un tel aveu me donne !

MÉLITE.

C'est peut-estre en trop dire, et me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bon-heur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nù jusqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant et plus que luy.
Je le prens toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu, sois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O Ciel ! jamais amant eut-il un fort plus doux !

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite; il ne m'est pas possible
 D'être à tant de faveurs plus long-temps
[insensible :
 Tes lettres, où sans fard tu dépeins ton esprit,
 Tes lettres, où ton cœur est si bien par écrit,
 Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses;
 Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses,
 Ah, Mélite, pardon, je t'offense à nommer
 Celle qui m'empêcha si long-temps de t'aimer.

Souvenirs importuns d'une amante laissée,
 Qui venez malgré moy remettre en ma pensée
 Un portrait que j'en veux tellement effacer,
 Que le sommeil ait peine à me le retracer,
 Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joye,
 Et, retournant troubler celle qui vous envoie,
 Dites-luy de ma part pour la dernière fois
 Qu'elle est en liberté de faire un autre choix;
 Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,
 Ou que s'il en demeure encor un peu dans l'ame
 Je souhaite en faveur de ce reste de foy
 Qu'elle puisse gagner au change autant que moy.
 Dites-luy que Mélite, ainsi qu'une Déesse
 Est de tous nos desirs souveraine maîtresse,
 Dispose de nos cœurs, force nos volontez
 Et que par son pouvoir nos destins surmontez
 Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
 Enfin que tous mes vœux...

SCÈNE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre!

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur, au plus haut point monté,
Ne peut estre parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userois envers toy d'une sotte prudence,
Si je faisois dessein de te diffimuler
Ce qu'aussi bien mes yeux ne sçauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joye à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand.
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en don-

TIRCIS.

[nent.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
C'est quand tu l'auras sçeu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le sçauray pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut...

PHILANDRE.

De quoy?

TIRCIS.

D'une maitresse,

Belle, honneste, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant,
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il est vray qu'elle est belle,
Tu n'as pas mal choisi, mais...

TIRCIS.

Quoy, mais ?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle ?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur ?

TIRCIS.

Et de cœur.

Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite

PHILANDRE.

Écoute, j'en ay veu de toutes les façons.
J'en ay veu qui sembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte ;
J'en ay veu, mais beaucoup, qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-temps d'une vaine jeunesse,
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous-main d'autres affections :
Mais j'en ay veu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.
De la possession je me tiens aussi sûr
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est deceüe,
Ces deux amours auront une pareille issue ?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux estre d'accord.
Cependant, appren moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui le faire entendre aux esprits des amans,
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

TIRCIS.

Sa parole, et sa foy.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose ; achève et conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendresses ¹,
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort leurs témoignages,
Je n'ay que sa parole, et ne veux que sa foy.

PHILANDRE.

Je connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire, et pour ne te rien feindre,

1. Dans les éditions antérieures à celle de 1660 ces *petites douceurs* étaient fort complaisamment énumérées. Voici le passage :

Les douceurs que la belle, à tout autre farouche,
T'a laissé desrober sur ses yeux, sur sa bouche,
Sur sa gorge, où, que sçay-je ?

TIRCIS.

Ah, ne présume pas

Que ma témérité profane ses appas ;
Et quand bien j'aurois eu tant d'heur, ou d'insolence,
Ce secret étouffé dans la nuit du silence
N'échapperoit jamais à ma discrétion.

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Éraste, qu'ont banny les dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connoy que luy qui loupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède les amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons luy sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.

Tantost, sans y penser, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux désormais t'en promettre,

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Ue commence à m'estimer quelque chose puisque je vous plais, et mon miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut estre pour mériter vostre affection. Aussi je veux bien que vous sçachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tasche de suppléer au défaut des graces que le Ciel luy a refusées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison?

TIRCIS.

Le porteur a sceu combien je t'aime,

Et par galanterie il t'a pris pour moy-mesme,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flater plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PHILANDRE.

Ouy, j'ay quelque billet que tantost j'ay reçu,
Et puisqu'il est pour toy...

TIRCIS.

Que ta longueur me tuë!

Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le
souffre encore, afin que par sa hantise je
remarque plus exactement ses défauts, et
les fasse mieux goûter à ma mère. Après
cela Philandre et Mélite auront tout loisir de rire en-
semble des belles imaginations dont le frère et la sœur
ont repu leurs espérances.

PHILANDRE.

Te voilà tout resveur, cher amy! par ta foy,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toy?

TIRCIS.

Traître, c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée,
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit estre sans bornes?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain;

Il faut que pour tous deux ta teste me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoy, tu crains le duël !

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la fuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement et si peu de courage
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moy, je n'en puis disposer.
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendray dès ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCÈNE III.

TIRCIS.



u fuis, perfide, et ta légèreté
T'ayant fait criminel, te met en feureté !
Revien, revien défendre une place usurpée
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fay voir que l'infidelle en se donnant à toy
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moy ;
Soutien son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir ?
Peux-tu m'abandonner les faveurs sans mourir ?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées,
O gages qu'il néglige ainsi que superflus,
Je ne sçay qui de nous vous diffamez le plus,

Je ne ſçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle eſt une volage,
Son amant un parjure, et moy ſans jugement
De n'avoir rien prévu de leur déguiſement.
Mais il le falloît bien, que cette ame infidelle,
Changeant d'affection, priſt un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle à ſçeu rechercher
A ſa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fauſſe apparence
Dont elle repaiſſoit ma frivole eſpérance,
J'en croyois les regards, qui tous remplis d'amour
Étoient de la partie en un ſi laſche tour.
O ciel, vit-on jamais tant de ſupercherie
Que tout l'extérieur ne fuſt que tromperie?
Non, non, il n'en eſt rien, une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Foibles et ſeuils témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir ſa bouche,
Mélite me chérit, elle me l'a juré :
Son oracle reçu, je m'en tiens aſſuré.
Que dites-vous là-contre? êtes vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains,
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flamme ſe r'allume,
Je ne ſçay plus qu'y croire, ou d'elle, ou de ſa plume,
L'un et l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutez flatteurs que mon feu me ſuggère,
Je voy trop clairement qu'elle eſt la plus légère;
La foy que j'en receus ſ'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au viſ remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, et tous mes ſens troublez
D'un excès de douleur ſe trouvent accablez;
Un ſi cruel tourment me geſne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyr;
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins;

Que mon trépas secret empêche l'infidelle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCÈNE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLORIS.



Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas,
Dy-moy la vérité : tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais semblant de ne me pas con-
noître ?

O Dieux ! en quel état te voy-je icy paroître !
Tu passis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine !
Ton pied mal affermy ne te soutient qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens !

TIRCIS.

Puisque tu veux sçavoir le mal que je ressens,
Avant que d'affouvir l'inéxorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vay t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon mal-heur et le tien :
En nos chastes amours de tous deux on se moque,
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe et me suffoque,
Adieu, ma sœur, adieu, je ne puis plus parler,
Lis, et si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS.

Quoy ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Hélas ! quelle injustice !

CLORIS *après avoir leu les lettres qu'il luy
a données.*

Est-ce là tout, fantasque ?


Quoy ? si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te falcher d'estre défabusé ?
Appren qu'il te faut estre en amour plus rusé,
Appren que les discours des filles bien sentées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que, les yeux aidant à ce déguisement,
Nostre sexe a le don de tromper finement.
Appren aussi de moy que ta raison s'égare :
Que Mélite n'est pas une pièce si rare
Qu'elle soit seule icy qui vaille la servir :
Assez d'autres objets y scauroient te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée,
Qui n'a d'autre ambition que d'estre cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flatant les beautés,
Ont assez de malheur pour en estre écoutez.
Damon luy plût jadis, Aristandre, et Géronte ;
Éraste après deux ans n'y voit pas mieux son conte ;
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'huy l'objet de ses amours,
Et peut-estre déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le supplante et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous les attraits,
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélitez font ses jeux ordinaires,
Et les plus doux appas sont tellement vulgaires
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRCIS.

Penfes-tu m'arrêter par ce torrent d'injures ?
Que ce soient véritez, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir :
Adieu, rien que la mort ne peut me secourir.

SCÈNE V.

CLORIS.

 on frère ! Il s'est sauvé, son désespoir l'em-
[porte,
 Me préserve le ciel d'en user de la sorte,
 Un volage me quitte, et je le quitte aussi ;
 Je l'obligerois trop de m'en mettre en soucy.
 Pour perdre des amans celles qui s'en affligent
 Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent,
 Il n'est lors que la joye ; elle nous venge mieux,
 Et la fist-on à faux éclater par les yeux,
 C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
 Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
 Que Philandre à son gré rende ses vœux contents,
 S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
 Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose,
 Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose,
 Et l'amour qui pour luy m'éprit si follement
 M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
 On enchérit pourtant sur ma faute passée :
 Dans la même folie une autre embarrassée
 Le rend encor parjure, et sans ame, et sans foy,
 Pour se donner l'honneur de faillir après moy.
 Je meure s'il n'est vray que la moitié du monde
 Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde !
 A cause qu'il parut quelque temps m'enflamer,
 La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,
 Et sur cette croyance elle en a pris envie ;
 Luy pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie !
 Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
 Dieux , par là seulement punissez son péché.
 Elle verra bien tost que la digne conquête
 N'est pas une aventure à me rompre la teste,
 Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
 Ah ! si mon fou de frère en pouvoit faire autant,
 Que j'en aurois de joye, et que j'en ferois gloire !
 Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,

Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
 Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
 Je me veux toutefois en venger par malice;
 Me divertir une heure à m'en faire justice;
 Ces lettres fourniront assez d'occasion
 D'un peu de défiance et de division.
 Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matière
 A les jouer tous deux d'une belle manière.
 En voicy déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCÈNE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.



uoy, tu passes, Philandre, et sans me regarder ?
 PHILANDRE. [der ?
 Pardonne-moy, de grace; une affaire impor- [tune

M'empêche de jouir de ma bonne fortune,
 Et son empressement, qui porte ailleurs mes pas,
 Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ay donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime:
 Je ne pense qu'à toy, j'en parlois en moy-mesme.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose ?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy !

Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
 Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
 Ta flame un peu plus loin eust porté la tendresse,
 Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
 Pour le charmant objet de ses nouveaux fouscis.
 Je viens de les surprendre, et j'y pourrois encore,
 Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore ;
 Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, si tu veux
 Perdre un demy-quart-d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demy-quart-d'heure
S'olera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croy pas...

PHILANDRE *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire,
Donne, donne-les moy : tu ne les sçaurois lire,
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CLORIS *les refferrant.*

Philandre, tu n'es pas encor où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne:
Je les garderay mieux; tu peux en asseurer
La belle qui pour toy daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colère,
Mais je sçay comme il faut les r'avoir de ton frère,
Tout exprès je le cherche, et son sang ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre est vaillant, et je n'en sçavois rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,
Et mon frère, qui sçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir¹.

PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu, connoissant ta vertu;
Pourveu qu'il y consente, il fera bien batu.

1. C'est le germe du vers du *Menteur* :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrette
M'accuse injustement d'être trop peu dis-
MÉLITE. [crette.
Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sçay point, te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Éraste un peu moins assiduës,
Témoignent quelque ennuy de ses peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement :
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère,
Mais je pourrois enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE.

C'est à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point; le fruit qui t'en est demeuré,
(Je parle sans reproche et tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Appren-moy ce que c'est.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine ?
Dégoutté d'un esprit si grossier que le mien

Il cherche ailleurs peut-estre un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
 D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie;
 D'affeurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
 Mais ce n'eſt pas un trait qu'il faille pratiquer,
 Une fille qui voit, et que voit la jeuneſſe,
 Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe,
 Le délain luy meſſied, ou quand elle s'en fert,
 Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd;
 Une heure de froideur à propos ménagée
 Peut rembraſer une ame à demy dégagée,
 Qu'un traitement trop doux diſpenſe à des mépris
 D'un bien dont cét orgueil fait mieux ſçavoir le prix.
 Hors ce cas, il luy faut complaire à tout le monde,
 Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
 Et ſans embaraſſer ſon cœur de leurs amours,
 Leur faire bonne mine, et ſouffrir leurs diſcours.
 Qu'à part ils penſent tous avoir la préférence,
 Et paroiſſent enſemble entrer en concurrence ¹.
 Que tout l'extérieur de ſon viſage égal
 Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival;
 Que les yeux partagent leur donnent de quoy craindre
 Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre;
 Qu'ils vivent tous d'eſpoir juſqu'au choix d'un mary,
 Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chery,
 Et qu'elle cède enſin, puis qu'il faut qu'elle cède,
 A qui paira le mieux le bien qu'elle poſſède.
 Si tu n'euffes jamais quitté cette leçon,
 Ton Éraſte avec toy vivroit d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage;
 Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
 Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy

1. On trouve ici, juſque dans l'édition de 1654, les quatre vers ſuivants qui ont été ſupprimés en 1660 :

Ainſi lors que pluſieurs te parlent à la fois,
 En répondant à l'un, ſerre à l'autre les doigts,
 Et ſi l'un te deſrobe un baiſer par ſurpriſe,
 Qu'à l'autre incontinent il ſoit en belle priſe.

Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entends à demy mot; achève et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avois, nourrice, entenduë à demy,
Tu scaurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoy! son meilleur amy!

N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoître?

MÉLITE.

Il voudroit que le jour en fust encor à naître,
Et si d'auprès de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Éraсте à mon costé.

LA NOURRICE.

J'ay regret que tu sois leur pomme de discorde;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Éraсте n'est pas homme à laisser échaper;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper,
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et tasche d'en jouïr.

MÉLITE.

Il fuit un faux éclat qui ne peut m'ébloïr.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens sont toutes les vertus,
Ne peut estre estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?

Etant riche on méprise assez communément

Des belles qualitez le solide ornement,

Et d'un luxe honteux la richesse suivie

Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnoy...

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien

Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête

T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la teste.

Si ta mère le sçait...

MÉLITE.

Laisse-moy ces fous

Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-estre elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle,

Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend ;

Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCÈNE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.



e chéris tellement celles de vostre sorte

Et prens tant d'intérêt en ce qui leur im-

[porte,

Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis con-

Ny même en rien sçavoir, sans les en avertir. [sentir,

Ainsi donc, au hazard d'estre la mal-venue,

Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,

Je viens vous faire voir que vostre affection,
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cét artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et mon affection ne l'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonneriez, j'en ay de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance :
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blamer,
Ayant quelque intérêt vous-mesme à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimay jadis, et je l'aime et l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime,
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lors que sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ay sur son courage.

MÉLITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahisons?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous : il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Ouy, mais ayant déjà reçu mon amitié
Sur un vœu solennel d'estre un jour sa moitié,

Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

MÉLITE.

De grace, excusez-moy; je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'ébloüir, une ame déloyale
Contrefait la fidelle ? ah ! Méлите, sçachez
Que je ne sçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous penlez qu'il vous aime,
Mais, sortant d'avec vous, il me conte luy-mesme
Jusqu'aux moindres discours dont vôtre passion
Tasche de suborner son inclination.

MÉLITE.

Moy, suborner Philandre ! Ah, que m'osez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vrayment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons-là, s'il vous plaist :
Je ne voy point Philandre, et ne sçay qui il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins vôtre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah ! Dieux, quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
Que vous persisteriez dans la méconnoissance,
Je les vous laisse. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau ! mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, et perdez vostre peine.
Que sert le défaveu quand la preuve est certaine;
A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...

MÉLITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que si jamais j'ay dit mot à Philandre...

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre:
C'est le brave Lifis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCÈNE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

LISIS à *Cloris*.



réparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit in-
[fidelle,

Quittez son entretien, et venez avec moy
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foy.

MÉLITE.

Quoy! son frère au cercueil!

LISIS.

Ouy, Tircis, plein de rage
De voir que vostre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que vostre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux désolez...

MÉLITE.

Je n'en puis plus, je pafme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

SCÈNE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE.

LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix;

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas ! elle se meurt, son teint vermeil s'efface.
 Sa chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS à Cliton.

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON à Lisis.

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défaillent,
 Et je vay succomber aux douleurs qui m'affaillent.

SCÈNE V.

ÉRASTE.



la fin je triomphe, et les destins amis
 M'ont donné le succès que je m'étois promis,
 Me voila trop heureux, puisque par mon

[adresse

Mélite est sans amant, et Tircis sans maitresse;
 Et comme si c'étoit trop peu pour me venger,
 Philandre et la Cloris courent même danger.
 Mais par quelle raison leurs ames défunies
 Pour les crimes d'autrui seront-elles punies !
 Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords ?
 Fuyez de ma pensée, inutiles remords !
 La joye y veut régner, cessez de m'en distraire,

Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère,
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite?

SCÈNE VI.

ÉRASTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, tout est perdu, votre fourbe mau-
[dite,
Dont je fus à regret le damnable instru-
[ment,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE.

Courage, tout va bien! le traître m'a fait place.
Le seul qui me rendoit son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivy.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivy! que dis-tu, misérable?

CLITON.

Monsieur, il est trop vray; le moment déplorable
Qu'elle a sçu son trépas a terminé ses jours.

ÉRASTE.

Ha Ciel! s'il est ainsi...

CLITON.

Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amans trouvent la sépulture ¹,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avoit de parfait et de beau.

1. On lit dans toutes les éditions depuis 1633 jusqu'à 1654
inclusivement :

Ce pair d'amans sans pair est sous la sépulture.

ERASTE.

Tu m'oses donc flater, infame, et tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demy ?
Acheve tout d'un coup : dy que maîtresse, amy,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sceut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux.
Dy que j'ay violé les deux lois les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay suborné,
Falsifié, trahy, séduit, assassiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis est donc mort, et Mélite est sans vie ?
Je ne l'avois pas sceu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'Amour ;
J'ignorois qu'aussi-tost qu'il assemble deux ames
Il vous pust commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'huy
Que vous êtes pour nous aveugles comme luy !
Vous en relevez donc, et vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaist les destins les plus rares !
Mais je m'en prens à vous, moy qui suis l'imposteur,
Moy qui suis de leurs maux le détestable auteur.
Hélas ! et falloit-il que ma supercherie
Tournast si laschement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus !
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre ;
Elle a suivy Tircis, et moy je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je luy fasse raison
Et de ma jalousie et de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle ?
Quel murmure confus, et qu'entends-je hurler ?
Que de pointes de feu se perdent parmy l'air ?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et, pour leur obeir, son sein me recevant,

M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant. .
 Je vous entens, grands Dieux, c'est là-bas que leurs
 Aux champs Eliziens éternisent leurs flammes; [ames.
 C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
 La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
 Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
 Je l'aperçoy déjà, je suis sur son rivage.
 Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux Dieux,
 Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
 N'entre point en courroux contre mon insolence ¹
 Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
 Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
 Mélite est-elle icy? mais, qu'attens-je, insensé?
 Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
 Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire.
 Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
 Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
 A qui Charon cent ans refuse la nacelle;
 Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
 Parlez, et je promets d'employer mon crédit
 A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monfieur, que faites-vous? Votre raison troublée
 Par l'effort des douleurs dont elle est accablée
 Figure à vostre veuë..:

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Charon;
 Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron
 Passe-moy, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monfieur, rentrez en vous, regardez mon visage,
 Reconnoissez Cliton.

ÉRASTE.

Dépêche, vieux nocher,
 Avant que ces esprits nous puissent approcher,
 Ton bateau de leur poids fondroit dans les abîmes,

1. Toutes les éditions depuis 1633 jusqu'à 1654 inclusive-
 ment portent :

Ne te colére point contre mon insolence.

Il n'en aura que trop d'Éraste et de ses crimes.
 Quoy ! tu veux te sauver à l'autre bord sans moy ?
 Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toy.

*Il se jette sur les épaules de Cliton qui l'emporte
 derrière le théâtre.*

SCÈNE VII.

PHILANDRE.

Préfomptueux rival, dont l'absence impor-
 Retarde le succès de ma bonne fortune, [tune
 As-tu si-tôt perdu cette ombre de valeur
 Que te prétoit tantôt l'effort de ta douleur ?
 Que devient à présent cette bouillante envie
 De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
 Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content :
 Ton ennemy t'appelle, et ton rival t'attend.
 Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
 Se rit impunément de ma vaine poursuite.
 Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
 En demeurer toujours l'injuste possesseur,
 Ou que ma patience à la fin échappée
 (Puisque tu ne veux pas le débatre à l'épée)
 Oubliant le respect du sexe et tout devoir,
 Ne laisse point sur elle agir mon desespoir ?

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PHILANDRE.

ÉRASTE.

Détacher Ixion pour me mettre en sa place !
 Mégères, c'est à vous une discrète audace.
 Ay-je avec mesme front que cet ambitieux
 Attenté sur le lit du monarque des cieux ?

Vous travaillez en vain, barbares Euménides ¹ ;
Non , ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoy, me presser encor ! fus, de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits, vengez-vous de vos peines,
Écrasons leurs serpens, chargeons-les de vos chaînes,
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissans.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Éraste, cher amy, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie.

ÉRASTE.

Équitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apreste des fers.
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vray que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre,
Luy seul en est la cause, et son esprit léger
Qui trop facilement résolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuny, traître : de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts.
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands Dieux, que je suis plein de confusion !

1. On lit dans toutes les éditions, depuis 1633 jusqu'en 1660
inclusivement, *bourrelles* au lieu de *barbares*.

SCÈNE IX.

ÉRASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare, et me laissant en
[proye
A ces cruèles sœurs, tu les combles de joye?
Non, non, retirez-vous, Tiliphone, Aleuton,
Et tout ce que je voy d'officiers de Pluton;
Vous me connoissez mal : dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vay tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moy seul ces ténébreux manoirs ;
Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière,
J'iray du fond d'enfer dégager les tirans,
Et, si Pluton l'oppose à ce que je prétens,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'iray d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCÈNE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point
[mort,
Mais, ayant sçeu de luy son déplorable fort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié,
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclaircy,
Sois seure que dans peu je te le rens icy.
Ma parole fera d'un prompt effet suivie ;

Tu reverras bien-tôt ce frère plein de vie ;
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ?
Le cœur me le disoit : je sentoie que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignast plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique
Jusques au desespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu ; son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse :
Autrement je scaurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moy de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième acte.

Croy que ce n'est pas moy qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moy, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux desir.

LA NOURRICE.

Quoy qu'il puisse arriver, j'en auray le plaisir.

SCÈNE II.

ÉRASTE, LA NOURRICE.

ÉRASTE.



n vain je les r'appelle, en vain pour se dé-
[fendre
La honte et le devoir leur parlent de m'at-
[tendre;

Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et, se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et dans ce vaste effroy
La peur saisit si bien les ombres et leur roy,
Que se précipitant à de prompts retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrettes.
Le bouillant Phlégéon parmi les flots pierrenx
Pour les favoriser ne roule plus de feux :
Tifiphone tremblante, Alecton et Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière :
Les Parques même en haste emportent leurs fuseaux,
Et, dans ce grand désordre oubliant leurs ciseaux,
Charon les bras croisez dans la barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avvenu,
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eust consenti ma perte,

Et si ce que le ciel me donne icy d'accès
 Eust de ma trahison devancé le succès.
 Dieux, que vous sçavez mal gouverner vostre foudre!
 N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre
 Que le simple dessein d'un si lasche forfait?
 Injustes, deviez-vous en attendre l'effet?
 Ah Mélite! ah Tircis! leur crûelle justice
 Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
 Ils doutoient que l'enfer eust de quoy me punir
 Sans le triste secours de ce dur souvenir.
 Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaînes,
 Ne sont auprès de luy que de légères peines :
 On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
 Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment,
 Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures sombres
 Je puisse rencontrer ces bien-heureuses ombres;
 Use après, si tu veux, de toute ta rigueur,
 Et si pour m'achever tu manques de vigueur,
Il met la main sur son épée.

Voicy qui t'aidera; mais derechef, de grace,
 Cesse de me gésner durant ce peu d'espace.
 Je voy déjà Mélite. Ah! belle ombre, voicy
 L'ennemy de vostre heur qui vous cherchoit icy,
 C'est Éraсте, c'est luy, qui n'a plus d'autre envie
 Que d'épandre à vos pieds son sang avec la vie.
 Ainsi le veut le sort, et tout exprès les Dieux
 L'ont abimé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénésie
 Règne si puissamment sur vostre fantaisie?
 L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ÉRASTE.

Aussi ne la tient-il que de vostre beauté;
 Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux! desfiliez la paupière,
 Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont, de vérité, je ne sçay quoy de plat,
 Et plus je vous contemple, et plus sur ce vilage

Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge;
Je ne reconnoy plus aucun de vos attraits;
Jadis votre nourrice avoit ainfi les traits,
Le front ainfi ridé, la couleur ainfi blefme,
Le poil ainfi grifon. O Dieux! c'est elle-mefme.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroy?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moy?

LA NOURRICE.

Cliton la vit palmer, et le brouilla de forte
Que, la voyant fi paffe, il la crût estre morte.
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reste elle est vivante, et peut-estre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le falaire.

ÉRASTE.

Deformais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURRICE.

Vostre douleur vous trouble, et forme des nūages
Qui séduifent vos sens par de fausses images,
Cét enfer, ces combats ne font qu'illufions.

ÉRASTE.

Je ne m'abufe point de fausses vilions.
Mes propres yeux ont veu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton de frayer en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-estre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant vostre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez fi l'enfer refsemble à cette place;
Ces murs, ces bastiments ont-ils la mefme face?
Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune différence?

ÉRASTE.

De vray, ce que tu dis a beaucoup d'apparence;
Nourrice, pren pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy séparé;
Ma guérifon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez pour le mieux un peu cette vilite,

Tant que, maître absolu de votre jugement,
 Vous soyez en état de faire un compliment.
 Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage ;
 Donnez-vous le loisir de changer de vilage.
 Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux,
 Et ma faible raison, de guide dépourvue,
 Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE.

Si je vous suis utile, allons ; je ne veux pas
 Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCÈNE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.



e m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
 Me rappaiser jamais passe ton industrie.
 Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus
 [penser,

Tes protestations ne font que m'offenser,
 Scavante à mes dépens de leur peu de durée,
 Je ne veux point en gage une foi parjurée,
 Un cœur que d'autres yeux peuvent si tost bruler,
 Qu'un billet supposé peut si-tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah ! ne remettez plus dedans votre mémoire
 L'indigne souvenir d'une action si noire,
 Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
 Étouffez l'ennemi du pardon que j'attens.
 Mon crime est sans égal, mais enfin, ma chère ame...

CLORIS.

Laisse-là désormais ces petits mots de flame,
 Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
 Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié passée

Le rang que je tenois dedans vostre pensée :
 Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
 Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens ¹,
 Par ce que vostre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'est où dorenavant tu ne dois plus prétendre.
 Ta sottise m'instruit, et par là je voy bien
 Qu'un vilage commun, et fait comme le mien,
 N'a point assez d'appas, ny de chaine assez forte
 Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
 Mélite a des attraits qui sçavent tout dompter,
 Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter;
 Il te faut un sujet qui la passe, ou l'égale.
 C'est en vain que vers moy ton amour se ravale;
 Fay-luy, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
 Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien : un autre a pris ma place.
 Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé.
 Mais je te changeray pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
 Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
 Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
 De tant de criâutez le juste repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite et moy nous aurons de quoy rire
 De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
 Que luy veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dy luy de ma part

1. On lit après ce vers dans toutes les éditions de 1633 à 1654 les vers suivants, que l'auteur a supprimés depuis :

Par mes flammes, jadis si bien récompensées,
 Par ces mains si souvent dans les miennes pressées,
 Par ces chastes baisers qu'un amour vertueux
 Accordoit aux desirs d'un cœur respectueux.

Qu'elle, ton frère, et toy, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne croy pas la chaleur du courroux qui t'emporte :
Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou

PHILANDRE.

[deux.

Tu railles, mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux ;
Je sçay trop comme on venge une flame outragée.

CLORIS.

Le sçais-tu mieux que moy, qui suis déjà vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il suffit ;

Je sçay comme on se venge.

CLORIS.

Et moy comme on s'en rit.

SCÈNE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.



maintenant que le sort attendry par nos plaintes
Comble nostre espérance, et dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversez
Que par le souvenir de nos malheurs passez :
Ouvrons toute nostre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amants les pleines allégreses,
Et d'un commun accord chérifions nos ennuy
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidelles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secretes.
Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de vostre confidence :
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur,
Luy faisoient mendier la crainte et la pudeur.

Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème
 La bouche est impuissante où l'amour est extrême.
 Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
 Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
 Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage,
 Et quoy qu'elle m'ait dit, dites-moy davantage.
 Mais tu ne me dis mot, ma vie; et quels foudris
 T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il est vray, si tes desirs secondent
 Cét amour qui paroît et brille dans tes yeux,
 Je n'ay rien désormais à demander aux Dieux.

MÉLITE.

Tu peux t'en affeurer; mes yeux si pleins de flamme
 Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
 On en a veu l'effet, lors que ta fausse mort
 A fait sur tous mes sens un véritable effort;
 On en a veu l'effet, quand te sachant en vie
 De revivre avec toy j'ay pris aussi l'envie?
 On en a veu l'effet lors qu'à force de pleurs
 Mon amour et mes soins, aidez de mes douleurs,
 Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée
 Et gagné cet aveu qui fait nostre hymenée,
 Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
 Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
 Cependant l'aspect seul des lettres d'un faulxaire
 Te sceut persuader tellement le contraire,
 Que sans vouloir m'entendre, et sans me dire adieu,
 Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais appren qu'il n'étoit pas possible¹
 D'aimer comme j'aimois et d'estre moins sensible;
 Qu'un juste déplaisir ne scauroit écouter
 La raison qui s'efforce à le violenter,

1. On lit dans toutes les éditions de 1633 à 1654 :

Mon cœur, j'en suis honteux; mais songe que possible,
 Si j'eusse moins aimé, j'eusse été moins sensible.

Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela feroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encor aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimeray l'autheur de cette perfidie,
Et si jamais je scay quelle main si hardie...

SCÈNE V.

CLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

CLORIS.



l vous fait fort bon voir, mon frère, à ca-
[joler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incer-
[taine,

Touchant vostre retour, la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au sang un peu de trahison¹,

1. Au lieu des trois vers qui suivent, on lit dans l'édition originale le long morceau que voici ;

Mais deux ou trois baisers t'en feront la raison.
Que ce soit toutefois, mon cœur, sans te déplaire.

CLORIS.

Les baisers d'une sœur satisfont mal un frère ;
Adresse mieux les tiens vers l'objet que je voy.

TIRCIS.

De la part de ma sœur reçois donc ce renvoy.

MÉLITE.

Recevoir le refus d'un autre ! à Dieu ne plaise.

TIRCIS.

Refus d'un autre, ou non, il faut que je te baise,

Mais Philandre pour moy t'en aura fait raïson.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux sermens,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de complimens
Meslez de repentir...

MÉLITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoy? tu l'as dédaigné

CLORIS.

Du moins tous les discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus vostre dépit s'obstine?

CLORIS.

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois il me dupe qui veut,
Mais, pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'est à dire, en un mot...

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.

Et que dessus ta bouche un prompt redoublement
Me venge des longueurs de ce retardement.

CLORIS.

A force de baiser vous m'en feriez envie,
Tréve.

TIRCIS.

Si nostre exemple à baiser te convie,
Va trouver ton Philandre avec qui tu prendras
De ces chastes plaisirs autant que tu voudras.

CLORIS.

A propos, je venois pour vous en faire un conte.
Sachez donc que, si tost qu'il a vu son mesconte,
L'infidelle.....

En vain deffous mes loix il revient le ranger,
 Il m'est avantageux de l'avoir veu changer.
 Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
 M'attachant avec luy, me rendist misérable :
 Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
 J'attendray du destin quelque meilleur hazard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
 Ne luy doit pas porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
 A volage volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE.

Ma sœur, ce fut pour moy qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenserez.

MÉLITE.

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble ¹.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-estre qu'après tout
 Vostre dextérité n'en viendrait pas à bout.

1. On lit jusque dans l'édition de 1654 inclusivement :

Si vous veux-je pourtant remettre bien ensemble.

SCÈNE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ÉRASTE,
MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon soucy, laissons cette causeuse,
Qu'elle soit à son choix facile, ou rigou-
[reuse,
L'excès de mon ardeur ne sçauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir :
Tous nos penfers sont dûs, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité qu'il va récompenser...

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-tôt autre chose à penser.
Vostre rival vous cherche, et, la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE à *Mélite*.

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'aspre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naître l'envie
De sortir de sa gese en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa teste à l'abandon;
La mort luy sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Méлите,
Et de qui l'imposture, avec de faux écrits,
A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MÉLITE.

Éclaircis du seul point qui nous tenoit en doute,
Que serois-tu d'avis de luy répondre?

TIRCIS.

Écoute

Quatre mots à quartier.

ÉRASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !

CORNEILLE, I.

6

De grace, hâtez-vous d'abrèger mon supplice,
Ou ma main prévientra votre lente justice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts
Pour le faire obéir malgré nos vains efforts.
Vostre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire,
De son falcheux succès, dont nous devons périr,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue,
Obligez désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour;
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère
Que cette occasion prise comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux,
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime.
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubly,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE.

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorenavant chérir ma jalousie,
Et puisque c'est de là que vos félicitez...

LA NOURRICE à Éraсте.

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités,
Ils ont tous deux leur conte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Scaura bien se venger sur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle pensoit tenir.

ÉRASTE à Cloris.

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Éraсте, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prest de réparer le tort qu'il vous a fait.

Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité,
Et c'est avec raison que, ma flamme contrainte
De réduire les feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux desirs, vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frère?

TIRCIS.

Tu sçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sçais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme, ouy, ma sœur, j'y consens,
Bien sçeur que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissans Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur.

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie!
Mais ma félicité ne peut estre accomplie.
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moy seulement, et pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Ouy, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour ¹.

1. Jusque dans l'édition de 1654 inclusivement, on lit, au lieu de ces deux derniers vers, les six qui suivent :

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
Je n'ay receu de luy ny devoirs, ny services.

MÉLITE.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moy d'une reconnoissance,
Dont un autre destin m'a mise en impuissance,
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de vostre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croiray seulement la mère de Mélite,
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc, et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, et elle demeure
seule.*

Là, là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais soleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,

Ouy, jusqu'à cette nuit, qu'ensemble ainsi que nous
Vous gousterez d'hymen les plaisirs les plus doux.

CLORIS.

Ne le présumes pas, je veux après Philandre
L'éprouver tout du long de peur de me méprendre.

LA NOURRICE.

Mais de peur qu'il n'en fasse autant que l'autre a fait
Attache-le d'un nœud qui jamais ne défait.

Je n'avois rien en moy qui ne fust un miracle,
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moy seule; amoureux, qu'est-ce-cy?
Vous êtes bien hâtez de me quitter ainsi! ¹
Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte.
On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je feray bien voir à vos feux empressez
Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

1. Dans l'édition originale, cet acte se termine par les vers suivants :

Vous êtes bien pressé de me laisser ainsi !
Allez, je vay vous faire à ce soir telle niche
Qu'au lieu de labourer vous laisserez tout en friche.

Fin du cinquième et dernier acte.





EXAMEN DE MÉLITE

Cette pièce fut mon coup d'essay, et elle n'a garde d'estre dans les règles, puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eust. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, et de quelques modernes, qui commençoient à se produire et qui n'étoient pas plus réguliers que luy. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, et me fit connoître à la cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma règle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par un seul intrigue ¹, et m'avoit donné assez d'averfion de cet horrible dérèglement qui mettoit Paris, Rome, et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le stile naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnestes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu jusque-là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-cy faisoit son effet par

1. *Intrigue*, aujourd'hui *intrigue*. C'étoit alors la forme la plus habituelle de ce mot, qui, ainsi écrit, étoit d'ordinaire masculin.

l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étoient que des marchands. Avec tout cela, j'avoué que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avoit aucune justesse. Éraсте y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'estre aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connoit point l'écriture, et qui luy défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus : sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, et qui étoit presté d'avoir son effet. Éraсте n'est pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne sçavoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse, et qu'il rompra avec elle sans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraсте ne pouvoit estre supportable à moins d'une révélation, et Tircis qui est l'honneste homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au desespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahy, et luy donner par là l'occasion de le desabuser. La folie d'Éraсте n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois des-lors en mon ame; mais comme c'étoit un ornement de théâtre qui ne manquoit jamais de plaire et le faisoit souvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, et en tiray un effet que je tiendrois encore admirable en ce temps : c'est la manière dont Éraсте fait connoître à Philandre, en le prenant pour

Minos, la fourbe qu'il luy a faite, et l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénoûement.

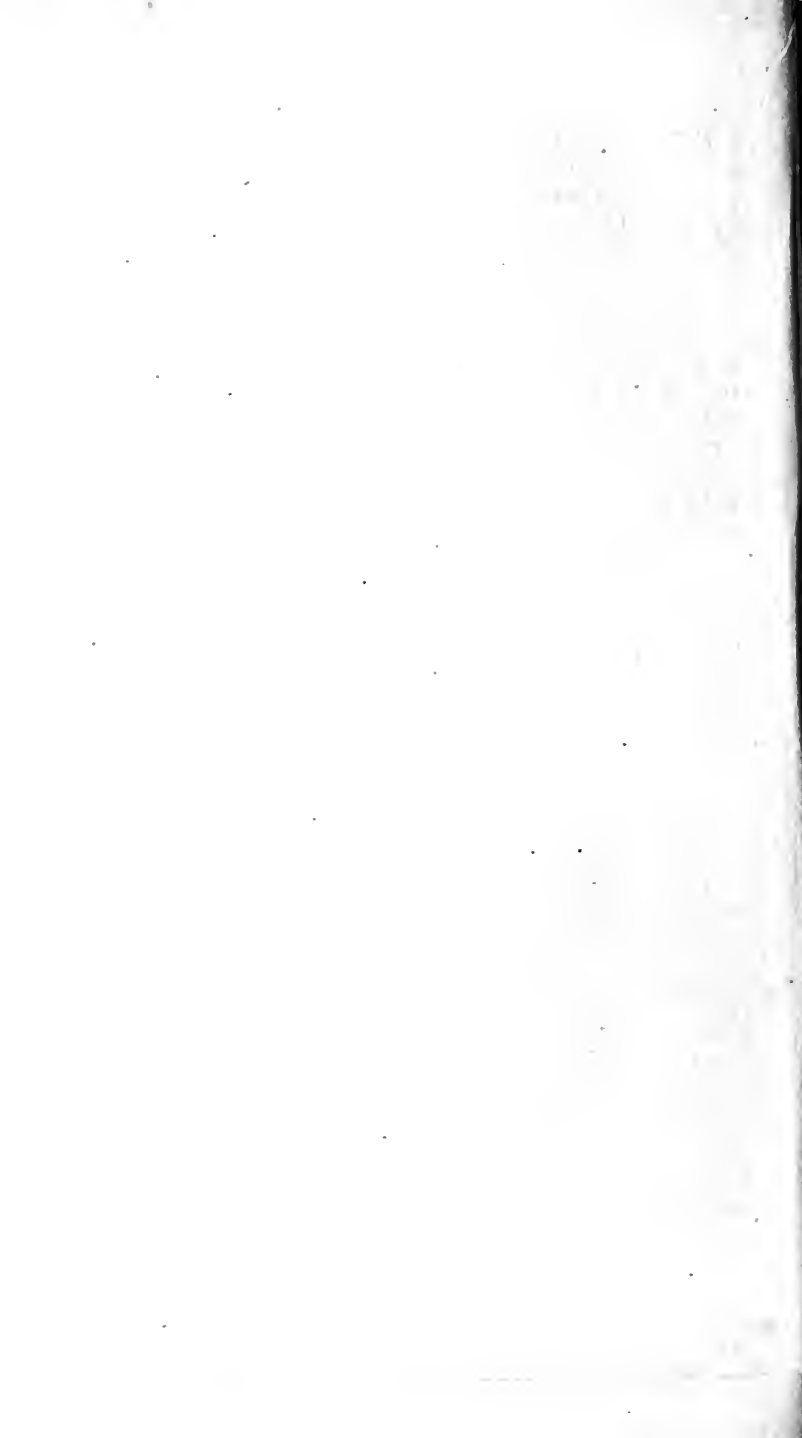
Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodez avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres, et il pouvoit l'avoir Iceu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour le justifier. Il est vray que cet acte retire Érase de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, et fait son mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre, quand la principale est finie; et sur tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il luy falloit quelque couline de Mélite, ou quelque sœur d'Érase pour le réunir avec les autres. Mais deslors je ne m'affujettissois pas tout à fait à cette mode, et je me contentay de faire voir l'affiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'estre passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur qui jette Érase dans l'égarement d'esprit. Je ne sçay même si les personnages qui paroissent deux fois dans un même acte (posé que cela soit permis, ce que j'examineray ailleurs) je ne sçay, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être

si éloignez l'un de l'autre, que les acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sçay bien que la représentation racourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce racourcissement se ménageast dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît : en sorte que chaque acte n'en eust pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour la représentation.

Ce coup d'essay a sans doute encor d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables, et pour peu que le lecteur aye d'indulgence pour moy, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.





CLITANDRE¹

TRAGÉDIE

— 1630 —

1. Dans son édition originale, cette pièce, la première que Corneille ait publiée, porte sur le titre : « *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie, dédiée à Monseigneur le duc de Longueville; A Paris, chez François Targa, 1632. » In-8, dont l'achevé d'imprimer est du 20 mars. — *Clitandre* se termine à la page 118 du volume; viennent ensuite, avec un frontispice, mais avec continuation de la pagination générale : *Meslanges poetiques du mesme*. Ce sont des pièces de poésie que nous réimprimerons dans le dernier volume de cette édition, et que Corneille faisait précéder de ce qui suit : « Au Lecteur. — « Quelques-unes de ces pièces te déplairont, sçache aussi que je ne les justifie pas toutes et que je ne les donne qu'à l'opportunité du libraire pour grossir son livre. Je ne croy pas cette tragi-comédie si mauvaise que je me tienne obligé de te récompenser par trois ou quatre bons sonnets. »

A partir de l'édition de 1644, *Clitandre* perdit son second titre (*ou l'Innocence délivrée*), et, en 1660, de tragi-comédie, devint tragédie.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LONGUEVILLE ¹

Monseigneur,

Je prends avantage de ma témérité; et quelque défiance que j'aye de *Clitandre*, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir veu la hardiesse que j'ay de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de vostre rang, et à des esprits de l'excellence du vostre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vray que vous avez un tel dégoust des mauvaises choses, et les sçavez si nettement démeller d'avec les bonnes, qu'on fait paroistre plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir ². Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudroit n'estre pas du monde pour igno-

1. Henri II d'Orléans, duc de Longueville, né en 1595, petit-neveu et filleul du roi Henri IV, avait été d'abord nommé au gouvernement de Picardie, puis investi du gouvernement de Normandie. Il avait alors pour femme Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, qu'il perdit en 1637 et remplaça en 1642 par la sœur du grand Condé, si célèbre par sa beauté, son esprit, ses faiblesses et son rôle pendant la Fronde. Le duc de Longueville, qui s'était montré jaloux de l'empire qu'exerça Richelieu, et qui s'en était mal trouvé, ne se mit pas mieux avec Mazarin. Le cardinal de Retz a dit de lui dans ses Mémoires : « M. de Longueville avait, avec le beau
« nom d'Orléans, de la vivacité, de l'agrément, de la libéralité,
« de la justice, de la valeur et de la grandeur; et il ne fut
« jamais qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des
« idées infiniment au-dessus de sa capacité. » Du reste, on voit, pages 138 - 139 de l'*Histoire de Corneille*, que M. et Mme de Longueville ne purent entraîner l'auteur de *Clitandre* dans le parti de la Fronde.

2. Chapelain ne lui dédia pas moins son poëme de *la Pucelle* en 1647.

rer que votre condition vous relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur étoit dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la seule reconnaissance de vos vertus. Aussi, Monseigneur, ces considérations m'auroient intimidé, et ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et comme assuré que vous l'aviez en quelque sorte d'estime, veu qu'il ne vous étoit pas tout à fait inconnu. C'est le même qui, par vos commandemens, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvoient contenir deux actes de ce poëme encor tout informes, et qui n'étoient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutoit point encor son innocence, et ses contentemens devoient estre en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince lui rendoient la possession de sa maitresse presque infailible ; les faveurs toutefois ne luy étoient point si chères que celles qu'il recevoit de vous ; et jamais il ne se fust plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant la vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers ; il espère que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du supplice qui l'alloit perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, Monseigneur, dont vous supplie très-humblement celui qui n'est pas moins, par la force de son inclination que par les obligations de son devoir,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

CORNEILLE.

PRÉFACE

Pour peu de souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main plus différentes et d'invention et de stile. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en déduire un petit; si je m'étois aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerois avoir, en quelque façon, approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement les sujets, qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soy-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront icy de quoy se satisfaire, si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intrigues et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnoître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant veu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, veu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands-mouvemens dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnemens continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ay renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'huy, quelques-uns adorent cette règle; beaucoup la méprisent : pour moy, j'ay voulu seule-

ment montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ay renversé leur ordre, vu qu'au lieu de meslagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ay mis les accidens mesmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns ; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aye mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aye pris la beauté, sans tomber dans les incommoditez que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont sceu d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne icy quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout sceu, et que de leurs instructions on peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un país fort rude, nous ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribueray jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des règles particulières qu'ils se feront eux-mêmes prescrites ; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, et s'imprimer tant de contraires mouvemens, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit nostre imagination tumultuairement et sans nostre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jettée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avoit sceu venir à bout ; mais il ne se

lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât icy qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ay raison de le taire; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sçays quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un país des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume? Ma scène est donc en un chasteau d'un roy, proche d'une forest; je n'en détermine ni la province ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aye connues, et j'ay toujours creu que, pour belle que fust une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne icy.





ARGUMENT¹

Rofidor, favori du roy, étoit si passionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-cy en dédaignoit Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections toutefois n'étoient que pour la première, de sorte que cette amour mutuelle n'eust point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier étoit le mignon du prince, fils unique du roy, qui pouvoit tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendoit; et de là procédoient les refus de la reine toutes les fois que Rofidor la supplioit d'agréer leur mariage. Ces deux damoiselles, bien que rivales, ne laissoient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignoit que son amour n'étoit que par galanterie, et comme pour avoir de quoy répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon, elle entroit dans la confidence de Caliste, et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnoit plus de moyen de voir Rofidor, qui ne s'en éloignoit que le moins qu'il lui

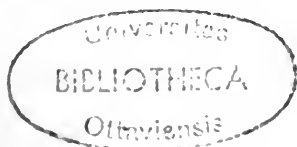
1. La mode des Arguments en tête des pièces de théâtre n'eut qu'un temps. Corneille en mit un au devant de ses trois premières pièces, puis, de loin à loin, au devant de quelques-unes de celles dont la fable étoit de pure invention. Le plus long de tous ses Arguments est celui de *Clitandre*, dont l'intrigue a, en effet, assez besoin d'être débrouillée. Mais il semble bien que ce n'est pas la conscience de ce défaut qui a porté l'auteur à lui consacrer une aussi longue analyse; il avait évidemment un faible pour cette pièce qu'il fit imprimer la première, et l'on est tenté de lui dire, comme Alceste à Célimène :

Mais, au moins, dites-moi... par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?

CORNEILLE, I.

étoit possible. Cependant la jalousie la rongeoit au dedans, et excitoit en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne qu'elle luy rendoit de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roy, avec toute la cour, s'étoit retiré en un chasteau de plaisance proche d'une forest, cette fille, entretenant en ces bois les pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'étoit celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avoit été tué en duel, disputant la maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse, dans la profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et à son retour conte à Daliste que Rolidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et luy, et enfin qu'ils avoient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les luy faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui luy promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire les yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se défaire de Rolidor, comme du seul qui l'empêchoit d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de la faveur auprès du roy, dont il n'eût peu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cét écuyer écrit un cartel à Rolidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avoient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masquez et déguisez en païsans. L'heure étoit la même que Dorise avoit donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre vouloient être assez tost de retour pour se trouver au lever du roy et de la reine après le coup exécuté. Les lieux mêmes n'étoient pas fort éloignés ; de sorte que Rolidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avoit l'épée à la main, preste de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse, toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que, retirant son épée, elle se

rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnoître, il la lui arrache, et passe tout d'un temps le tronçon de la lienne, en la main gauche, à guise d'un poignard, se defend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi, le voyant désarmée par Rosidor; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconneuë, se pafme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont les domestiques, et qu'il étoit venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce moment, il voit Caliste pasmée, et la croit morte : les regrets avec les plaies le font tomber en foiblesse. Caliste revient de pasmoison, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un païsan, où elle luy bande les bleffures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui alloit rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avoit jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque méconte, Dorise se feint estre un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échapatoire; mais s'étant apperceu à ses discours qu'elle avoit veu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fust Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'étoit elle, de se servir de l'occasion, sinon d'oster du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il étoit assésuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui luy étoit demeuré dans les cheveux, il la reconnoît et se fait connoître à elle : ses offres de service sont aussi mal reçues que par le passé; elle persiste toujours à ne vouloir chérir que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empesche pas ce païsan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, talfchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un



œil de son poinçon; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de luy, dont l'amour tourné en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par la mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avoit pu se dérober si secrètement qu'il ne fust suivy de son écuyer Lyfarque, à qui par importunité il conte le sujet de la sortie. Ce généreux serviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans luy, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier amy, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venoit de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude; et, ne sachant tous deux que juger de ce méconte, ils vont de compagnie en avertir le roy. Le roy, qui ne vouloit pas perdre ces cavaliers, envoie en mesme temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lyfarque avec une troupe d'archers au lieu de l'affignation, afin que si Clitandre s'étoit échapé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fust assez fort pour les léparer. Lyfarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusques au lieu où Rosidor et Caliste s'étoient retirés. La veüe de ces corps fait soupçonner au roy quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre luy, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on luy en dist mesme le sujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roy le cartel de Clitandre, signé de la main (contrefaite toutefois) et rendu par son page : si bien que le roy ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que peult faire son innocence, il le condamne à perdre la teste dans le jour mesme, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils, s'il attendoit son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle; et redoutant que le prince ne se

prist à luy de la perte de ce cavalier qu'il affectionnoit, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempeste surprend le prince à la chasse; ses gens, effrayez de la violence des foudres et des orages, qui çà qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous luy. La tempeste finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un païsan poursuivait l'épée à la main (c'étoit Pymante et Dorise). Il étoit déjà terrassé, et prest de recevoir le coup de la mort; mais le prince ne pouvant souffrir une action si meschante, tasche d'empescher cet assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de seureté pour soy, après avoir été veu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnoit le prince, et s'entrelasse tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitost sur luy, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paroissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise, et Lycaste. Ils les luy présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avoit consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginoient, sans toucher à leurs habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connoître au prince, et de luy déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avoit réduit en l'extrémité où il étoit. Cela luy fait reconnoître Pymante pour l'auteur de ces perfidies; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le chasteau, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roy avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après luy. Le roy venoit de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitost qu'il seroit guéry, dont Caliste étoit allée porter la nouvelle au blessé; et après que le prince luy eust fait connoître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et luy promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il

lui avoit pensé faire. De là il envoie Pymante à son conseil pour être puny, voulant voir par là de quelle façon les sujets vengeroient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avoit assuré la vie; et la voulant désormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roy, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entraimer; puisque lui et le prince le désirent, leur donnant jusqu'à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

ACTEURS

ALCANDRE, roy d'Écosse.

FLORIDAN, fils du roy.

ROSIDOR, favori du roy, et amant de Caliste.

CLITANDRE, favori du prince Floridan, et amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, et dédaigné.

CALISTE, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.

DORISE, maîtresse de Pymante.

LYSARQUE, écuyer de Rosidor.

GÉRONTE, écuyer de Clitandre.

CLÉON, gentilhomme suivant la cour.

LYCASTE, page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEURS.

*La scène est en un château du roy, proche
d'une forêt.*



CLITANDRE

TRAGÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hy-
 [poërite
 Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte,
 Dorise m'en a dit le secret rendez-vous,
 Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous,
 Et, pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
 Si-tôt que le soleil commencera de luire.
 Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver!
 La dormeuse m'oublie, et ne se peut lever;
 Toutefois sans raison j'accuse sa paresse,
 La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse,
 Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
 Ont troublé mon repos avant le point du jour,
 Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
 Étant sans intérêt, est sans impatience.
 Toy, qui fais ma douleur, et qui fis mon foucy,
 Ne tarde plus, volage, à te montrer iey,
 Viens en haste affermir ton indigne victoire,
 Vien t'assurer l'éclat de cette infame gloire,

Vien signaler ton nom par ton manque de foy,
 Le jour s'en va paroître, affronteur, halte-toy.
 Mais hélas ! cher ingrat, adorable parjure ¹,
 Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
 Si j'écoute l'amour, il devient si puissant
 Qu'en dépit de Dorise il se fait innocent :
 Je ne sçay lequel croire, et j'aime tant ce doute,
 Que j'ay peur d'en sortir entrant dans cette route ;
 Je crains ce que je cherche, et je ne connoy pas
 De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
 Ah, mes yeux, si jamais vos fonctions propices
 A mon cœur amoureux firent de bons services,
 Apprenez aujourd'huy quel est vostre devoir,
 Le moyen de me plaire est de me décevoir :
 Si vous ne m'abulez, si vous n'êtes faulxaires,
 Vous êtes de mon heur les cruels adverxaires ².

1. C'est ici pour la première fois que Corneille a allié deux adjectifs dont on voit l'un servir d'épithète à l'autre, et qu'on verra même, en d'autres occasions, former parfois une antithèse très-prononcée. Il semble dans la suite adopter tout à fait cette habitude de style. On trouvera dans *Horace* (acte I, sc. 2) : *Cruels généreux*, et dans *Héraclius* (acte IV, sc. 8) : *Perfide généreux*. Voltaire a dit à ce sujet : « Une nuée de critiques s'est élevée contre Lamotte pour avoir affecté de joindre ainsi « des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas « de reprendre le *Perfide généreux* de Corneille... J'avoue que je « ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non ; mais je ne « voudrais pas employer cette expression. » Si c'est pour l'alliance des deux épithètes, Voltaire oubliait qu'il avait dit lui-même dans *la Henriade* :

L'amitié que les rois, ces illustres ingrats,
 Ont souvent le malheur de ne connaître pas.

Si c'est pour l'incohérence apparente des deux idées que l'on attache aux mots *perfide* et *généreux*, nous préférons de beaucoup à l'opinion de Voltaire celle de Boileau qui, lui, n'a pas craint de dire : *Hâtez-vous lentement*.

2. On lit ici, dans toutes les éditions jusqu'à 1654 inclusive-ment, à la place des deux vers qui suivent dans notre texte, les dix que nous rapportons dans cette note :


Un infidèle encor regnant sur mon penser,
 Vostre infidélité ne peut que m'offenser,

Et toy, soleil, qui vas en ramenant le jour
 Dissiper une erreur si chère à mon amour,
 Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
 Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
 Mais je luy parle en vain, et l'aube de ses rais
 A déjà reblanchy le haut de ces forests.
 Si je puis me fier à sa lumière sombre
 Dont l'éclat brille à peine, et dispute avec l'ombre,
 J'entrevoiy le sujet de mon jaloux ennuy,
 Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec luy.
 Rentre, pauvre abusée, et cache-toy de forte,
 Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCÈNE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

 e devoir, ou plutôt cette importunité,
 Au lieu de m'asseurer de ta fidélité, [sance :
 Marque trop clairement ton peu d'obéissance :
 Laisse-moy seul, Lysarque, une heure en ma
 Que retiré du monde et du bruit de la cour [puissance,
 Je puisse dans ces bois consulter mon amour.
 Que là Caliste seule occupe mes pensées,
 Et par le souvenir de ses faveurs passées
 Assure mon espoir de celles que j'attens ;
 Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
 M'instruise des moyens de plaire à cette belle,

Apprenez, apprenez par le traître que j'aime
 Qu'il vous faut me trahir pour estre aimez de mesme.
 Et toy, père du jour, dont le flambeau naissant
 Va chasser mon erreur avecque le croissant,
 S'il est vray que Thetis te reçoit dans sa couche,
 Prens, Soleil, prens encor deux baisers sur sa bouche,
 Ton retour me va perdre, et retrancher ton bien :
 Prolonge en l'arrestant mon bon-heur et le tien.

Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle ;
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moy suivre icy mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'icy vous mène,
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monsieur, beaucoup l'examiner,
L'heure et le lieu suspects font assez deviner
Qu'en même temps que vous s'échape quelque dame...
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flame,
Et ne présume point que je manque de foy
A celle que j'adore, et qui brulle pour moy ¹.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.
Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vay... mais pourrois-tu le sçavoir, et le taire?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais aussi l'ayant sceu,
Avisé à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.

Au pied du grand rocher il me doit seul attendre,
Et là l'épée au poin nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

1. Corneille a retranché ici les quatre vers suivants qui se trouvent encore dans l'édition de 1654 :

LYSARQUE.

Bien que vous en ayez une entière assurance,
Vous pouvez vous laisser de vivre d'espérance,
Et tandis que l'attente amuse vos desirs
Prendre ailleurs quelquefois de solides plaisirs.

LYSARQUE.

De forte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense.
Nous devons seul à seul vuidr nostre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moy terminer ce combat,
L'écuyer de Clitandre est homme de courage;
Il fera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers luy d'un semblable devoir.
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit, va-t'en donc, et déliste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *est seul.*

Vous obeir icy me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir sçeu le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'estre de la partie.

SCÈNE III.

CALISTE.



u'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en ses flames
[éteintes,

Et que mon nom luy sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est,
Hippolyte le charme, Hippolyte luy plaist,
Et ses lâches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flame nouvelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, DORISE,

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu desabusé
 Ne tient plus le party de ce cœur déguilé.
 Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance,
 Allons de ses douceurs tirer quelque allé-
 Allons, et sans te mettre en peine de m'aider, [geance,
 Ne prens aucun souci que de me regarder;
 Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
 D'elle j'auray la force, ainsi que le courage,
 Et, déjà dépouillant tout naturel humain,
 Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
 Vois-tu comme suivant de si furieux guides
 Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
 Et comme de fureur tous mes sens animez,
 Menacent les appas qui les avoient charmez?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
 Ils sont trop violens pour estre de durée,
 Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loin,
 Réserve ton courroux tout entier au besoin:
 Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
 Ses résolutions en deviennent plus molles;
 En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit,
 Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
 Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
 Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
 A ce que ma colère a droit d'exécuter.

DORISE *seule*.

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
 Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
 Un fer caché me donne en ces lieux écartez
 La vengeance des maux que me font tes beautés.
 Tu m'ostes Rosidor, tu possèdes son ame,

Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flamme,
 Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
 J'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCÈNE V.

PYMANTE, GÉRONTE,

sortant d'une grotte déguisez en paisans.

GÉRONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoître,
 Et sans doute bien-tôt le jour qui vient de
 [naître
 Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,
 Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
 Vos vœux si mal receus de l'ingrate Dorise,
 Qui l'idolatre autant comme elle vous méprise,
 Ne rencontreront plus aucun empeschement.
 Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
 Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
 Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice,
 Vos rares qualitez...

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
 Voyons si le projet ne sçauroit avorter,
 Si la supercherie...

GÉRONTE.

Elle est si bien tissüë,
 Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issüë.
 Clitandre aime Caliste, et comme son rival
 Il a trop de sujet de luy vouloir du mal :
 Moy que depuis dix ans il tient à son service,
 D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
 Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
 A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages !
 Mais le nom du porteur ?

GÉRONTE.

Lycaste, un de les pages.

PYMANTE.

Celuy qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

GÉRONTE.

Luy-mesme, et le voicy qui s'avance vers nous.

A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCÈNE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE,
aussi déguisé en païsan.

PYMANTE.



t bien, est-il venu ?

LYCASTE.

N'en foyez plus en peine,

Il est où vous sçavez, et tout bouffi d'orgueil
Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.

*Lycaste les va quérir dans la grotte d'où ils sont
fortis.*

Qu'il me tarde déjà que dans son sang trempées

Elles ne me font voir à mes pieds étendu

Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû !

Ah ! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !

Mais pourquoy ces habits ? qui te les fait reprendre ?

*LYCASTE leur présente à chacun un masque et une
épée et porte leurs habits.*

Pour nostre feureté portons-les avec nous,

De peur que cependant que nous serons aux coups

Quelque maraut conduit par la bonne aventure

Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.

Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,

Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc mesme soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déjà devroit estre masqué,
Allons, qu'il tombe mort aussi-tost qu'attaqué.

SCÈNE VII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

Réserve à d'autres temps cette ardeur de courage,
[gnage,
Qui rend de ta valeur un si grand témoin.
Ce duél que tu dis ne se peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que nostre jeune prince enlevait à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les a veus passer ?

CLÉON.

Par cette mesme place.

Sans doute que ton maistre a quelque occasion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connoy sa franchise.

CLÉON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier, sous le nombre abatu,
Ne cède aux envieux que luy fait sa vertu.

LYSARQUE.

A présent il n'a point d'ennemis que je sçache.
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions ensemble avis de tout au roy.

SCÈNE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *cependant que Dorise s'arrête à chercher derrière un buisson.*



a sœur, l'heure s'avance, et nous serons en
Si nous ne retournons, au lever de la reine,
Je ne voy point mon traître, Hippolyte non
[peine,
[plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buisson,
et saisissant Caliste par le bras.*

Voicy qui va trancher tes foudis superflus,
Voicy dont je vay rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flame vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connoy trop pour m'en inquiéter,
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bien-tôt toute nostre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours
Dont le récit n'étoit qu'une embusche à tes jours,
Rolidor t'est fidelle, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour luy, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

Tay-je donc pû, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Ouy, puisque Rolidor t'aime et ne m'aime point,
C'est assez m'offenser que d'estre ma rivale.

SCÈNE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE,
CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est prestee de tuër Caliste, un bruit entendu luy fait relever son épée, et Rosidor paroist tout en sang poursuivy par ces trois assassins masquez. En entrant il tue Lycaste, et retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnoistre il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier et met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

[fatale

M

eurs, brigand, ah malheur! cette branche
A rompu mon épée. Assassins... Toutefois
J'ay de quoy me défendre une seconde fois.

DORISE s'enfuyant.

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va causer de périls et de larmes!
Fuy, Dorise, et fuyant laisse-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est luy-mesme, de vray. Rosidor, ah je pâlme,
Et la peur de la mort ne me laisse point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR après avoir tué Géronte.

Cettuy-cy dépesché,

C'est de toy maintenant que j'auray bon marché,
Nous sommes seul à seul. Quoy! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds la dernière esperance?
Marche, sans emprunter d'aïsses de ton effroy,
Je ne cours point après des lâches comme toy.
Il fustit de ces deux. Mais qui pourroient-ils estre?

CORNEILLE, I.

8

Ah ciel, le masque osté me les fait trop connoître,
Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Cettuy-cy fut toujours vêtu de les couleurs,
Voilà son écuyer, dont la passeur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreurs de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celui que la fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetes quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir veu renverser ton dessein,
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas : sans autre conjecture
Je te rends convaincu de ta seule écriture,
Si-tôt que j'auray pu faire ma plainte au roy.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moy?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau vilage,
Attendant Rosidor, l'essay de vostre rage?
C'est Caliste elle-mesme ! ah dieux ! injustes dieux,
Ainsi donc pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Vostre faveur barbare a conservé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auteurs que vostre envie;
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eust vengé ce forfait,
Et vous eust accablez si vous n'étiez les maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.

O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux.
Ah, pour l'estre trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Et quoy ? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avait-il seul le droit de me blesser au cœur ?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si mal traité, respecte son image ?
Noires divinitez, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau ?
Inferné que je suis ! en ce malheur extrême

Je demande la mort à d'autres qu'à moy-mesme !
Aveugle, je m'arreste à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main !
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée,
C'est à luy qu'elle est deuë, il se l'est réservée,
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'oste à des voleurs.
Pouffons donc hardiment. Mais hélas ! cette épée
Coulant entre mes doigts laisse ma main trompée,
Et la lame timide à procurer mon bien
Au sang des assassins n'ose mesler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas l'oppose,
En vain je m'y réfous, en vain je m'y dispose.
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer,
J'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuër,
L'un me manque au besoin, et l'autre me résiste.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de passeur,
Et j'entens un soupir qui flate ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré vostre envie
L'Amour luy sçait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame désormais suffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas ! qui me rappelle à de nouveaux tourmens ?
Si Rosidor n'est plus, pourquoy reviens-je au monde ?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde !

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,
Dépêche comme à luy de me percer le flanc,
Pren de luy ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidelle ?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime : encor pleine d'effroy,
Je ne t'ay méconnu qu'en songeant trop à toy.
J'avois si bien gravé là dedans ton image
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton visage ;
Mon esprit glorieux et jaloux de l'avoir

Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'affassins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toy-mesme, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te voy mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amour une fois règne sur un courage...
Mais tatechons de gagner jusqu'au premier village,
Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là j'auray tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puissant
Rend déjà la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE.

Il donne en mesme temps une aide à ta foiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laisse,
Et qu'en dépit du fort ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelans pourra servir d'appuy.

Fin du premier acte.

Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Luy donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons et du moins perdons-nous dans la mort.

Sortez de vos cachots, infernales furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir dessein
Qu'un sanglant desespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse, il y faut vostre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, terre, pour m'engloutir,
N'attens pas que Mercure avec son caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée,
N'attens pas qu'un supplice, hélas, trop mérité
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté,
Prévien-en la rigueur, ren toy-mesme justice
Aux projets avortez d'un si noir artifice.

Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent sans fruit.
Dedans mon desespoir tout me fuit, ou me nuit,
La terre n'entend point la douleur qui me presse,
Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toy-mesme,
Et si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême ;
Passe pour villageois dans un lieu si fatal,
Et, réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un mesme habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril, te mette en assurance.
Mais ce masque l'empesche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable instrument de mon traître artifice
Après mon coup manqué n'en est plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantost inutile en ma main

Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Sceut si mal attaquer et plus mal me défendre,
N'est propre desormais qu'à me faire surprendre.

Il jette son masque et son épée dans la grotte.

Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcheray sans crainte,
Tant que...

SCÈNE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.



on grand amy.

PYMANTE.

Monfieur.

LYSARQUE.

Viença, dy nous,

N'as-tu point icy veu deux cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, monfieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux se fauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, monfieur.

LYSARQUE.

Ny passer dedans ces bois fans fuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laiffe-là ces discours,
Répons précifément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je penfe...

Toutefois fi la chofe étoit de conféquence,
Dans le prochain village on fçauroit aifément.

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

PYMANTE *seul*.

Ce départ favorable enfin me rend la vie
 Que tant de questions m'avoient presque ravie.
 Cette troupe d'archers aveugles en ce point
 Trouve ce qu'elle cherche, et ne s'en fait point;
 Bien que leur conducteur donne assez à connoître
 Qu'ils vont pour arrêter l'ennemy de son maître,
 J'échape néanmoins en ce pas dangereux
 D'aussi près de la mort que je me voyois d'eux.
 Que j'aime ce péril dont la vaine menace
 Promettoit un orage et se tourne en bonace,
 Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
 Ou plutôt qui se montre et n'ose m'accabler:
 Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée
 J'ay leur crédulité sous ces habits trompée,
 De sorte qu'à présent deux corps defanimés
 Termineront l'exploit de tant de gens armés:
 Corps qui gardent tous deux un naturel si traître,
 Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maître,
 Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
 Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté.
 Mes habits rencontrent sous les yeux de Lysarque
 Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque,
 Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroy
 Je n'ay qu'à me ranger en hâte auprès du roy,
 Où je verray tantôt avec effronterie
 Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCÈNE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde le corps de Géronte et de Lycaste.*



ela ne suffit pas, il faut chercher encor,
 Et trouver, s'il se peut, Clitandre, ou Rosidor.
 Amis, Sa Majesté par ma bouche avertie
 Des soupçons que j'avois touchant cette partie,

Voudra ſçavoir au vray ce qu'ils ſont devenus.

1^{er} ARCHER.

Pourroit-elle en douter ? ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccès de toute l'entreprife.

LYSARQUE.

Et qu'en préſumes-tu ?

1^{er} ARCHER.

Que malgré leur ſurpriſe,
Leur nombre avantageux, et leur déguifement,
Roſidor de leurs mains ſe tire heureuſement.

LYSARQUE.

Ce n'eſt qu'en me flattant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçois que de mauvais augures,
Et préſume plutôt que ſon bras valeureux
Avant que de mourir s'eſt immolé ces deux.

1^{er} ARCHER.

Mais où ſeroit ſon corps ?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant noſtre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loifir de mettre encor ceux-cy,
De qui le ſeul aspect rend le crime éclaircy.

2^e ARCHER *luy préſentant les deux pièces rompues
de l'épée de Roſidor.*

Monſieur, connoiſſez-vous ce fer et cette garde ?

LYSARQUE.

Donne-moy que je vöye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maître qui n'a pü s'en deſſaifir que mort.

2^e ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meſlez de ſang diſtilé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez ¹

1. On lit dans toutes les éditions, juſqu'à celle de 1654 incluſivement :

Dont les traces vont loin.

LYSARQUE.

Suivons à tous hazards.

Vous autres, enlevez les corps de ces pendants.


Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

Lyfarque et cet archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.

SCÈNE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à son page.*

 e cheval trop fougueux m'incommode à la
 chasse, [place
 Tien-m'en un autre prest, tandis qu'en cette
 A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre
 Clitandre m'entretient de ses travaux passez. [enlacez,
 Qu'au reste, les veneurs allant sur leurs brisées,
 Ne forcent pas le cerf s'il est aux repolées,
 Qu'ils prennent connoissance et pressent mollement,
 Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le page rentre.

Achève maintenant l'histoire commencée
 De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
 Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
 J'ay tout dit en un mot, cette fière Caliste
 Dans ses cruels mépris incessamment persiste,
 C'est toujours elle-même, et sous la dure loy
 Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moy,
 Cependant qu'un rival, ses plus chères délices,
 Redouble les plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puissamment épris
 Ton courage demeure insensible aux mépris,
 Et je m'étonne fort comme ils n'ont de ton ame
 Rétabli ta raison, ou dissipé ta flamme.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mêlez dans ses rigueurs

Étouffent en naissant la révolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoy qu'il le dispose,
Murmurant de son mal en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain au lieu de te guérir
Ranime ton amour qu'il dût faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la reine
Tient et tiendra toujours Rosidor en haleine,
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met à ma prière au comble de tes vœux.
Avise donc, tu sçais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE,

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toujours du respect pour ses perfections,
Et je serois marry qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, et le bonheur de vaincre ses froideurs
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moy, le succès espéré.
A la longue ennuyez, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence.
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourfuy vainement,
Mon prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,

Cettuy-cy qui me vient faire quelque message,
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCÈNE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.

Pardonnez-moy, seigneur, si je romps vos
[discours,
C'est en obéissant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui ?

CLÉON.

Clitandre, seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le roy ?

CLÉON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en sçay que penser, et la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me résoudre à te laisser aller,
Sans sçavoir les motifs qui te font rappeler ?

CLITANDRE.

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moy seul est remise,
Mais quoy que là dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moy d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret, va, mais qu'il te souviene
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et si tu veux m'oster de cette anxiété,
Que j'en sçache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu, toute la chasse presse,
N'attend que ma présence à relancer la beste.

SCÈNE VI.

DORISE *achevant de vêtir l'habit de Géronte
qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir,
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sçeut donner un faux crime à la mesme in-
Recherche maintenant par un plus juste effet [nocence,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte ?
Il t'abhorre luy-mesme, et ce déguisement
En le désavouant l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur qui te messied sans elle,
Dérobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta teste au bourreau ;
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, et paroy moins coupable ;
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté scache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
Icy de tous costez l'effroy suit mon erreur,
Et j'y suis à moy-mesme une nouvelle horreur :
L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor, si son trépas secondant mon desir
Melloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir !
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine, et n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croistre sa gloire avec mon infamie.
N'importe, Rosidor de mes cruels destins

Tient dequoy repouffer les laches affaffins,
 Sa valeur inutile en la main defarmée
 Sans moy ne vivroit plus que chez la renommée.
 Ainfi rien deormais ne pourroit m'enflamer;
 N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
 Falcheufe loy du fort qui s'obstine à ma peine,
 Je falue mon amour et je manque à ma haine;
 Ces contraires fuccés demeurant fans effet
 Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
 Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur foupire
 De moy feul aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
 Il m'en eft redevable, et peut-eftre à fon tour
 Cette obligation produira quelque amour.
 Dorife, à quels penfers ton espoir fe ravale!
 S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale.
 N'atten plus, n'atten plus que haine de fa part;
 L'offense vient de toy, le fecours du hazard;
 Malgré les vains efforts de ta rufe traitrefse,
 Le hazard par tes mains le rend à la maitrefse:
 Ce péril mutuel qui conferve leurs jours
 D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
 Heureux couple d'amants que le destin affemble,
 Qu'il expose en péril, qu'il en retire enemble.

SCÈNE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte et l'embrassant.*



dieux ! voicy Géronte, et je le croyois mort,
 Malheureux compagnon de mon funeste
 [fort...

DORISE *croyant qu'il la prend pour*

Rofidor, et qu'en l'embrassant il la poignarde.

Ton œil t'abuse, hélas ! misérable, regarde
 Qu'au lieu de Rofidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident.

Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
 Où m'alloit engager mon erreur indiscrete !
 Monsieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
 Un berger d'icy près a quitté les brebis
 Pour s'en aller au camp presque en pareils habits,
 Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
 Mes sens d'aïse aveuglez ont fait cette escapade.
 Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
 Qui, seul et defarmé, court à travers ces bois ¹.
 D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
 Me deffend des discours de plus longue durée,
 A mon empressement pardonnez cet adieu,
 Je perdroy trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu sois, si ton ame sensible
 A la compassion peut se rendre accessible,
 Un jeune gentil-homme implore ton secours;
 Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
 Durant ce peu de temps accorde une retraite
 Sous ton chaume rustique à ma fuite secrete,
 D'un eunemy puissant la haine me poursuit,
 Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
 Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vostre attente;
 Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
 Je vous asseurerois d'estre icy promptement,
 Et j'estime qu'alors il me seroit facile
 Contre cet ennemy de vous faire un azile.

1. Dans les premières éditions, jusqu'à celle de 1654 inclusive-
 ment, on lit, au lieu de ce vers, les cinq vers suivants, que Cor-
 neille en a retranchés depuis, sans doute comme alanguissant la
 situation, mais qui méritent d'être conservés ici comme respi-
 rant le parfum et la fraîcheur des prairies de Normandie :

Qui, seul et défarmé, cherche dedans ces bois
 Un bœuf piqué du taon, qui, brisant nos clofages,
 Hier, sur le chaud du jour, s'enfuit des paturages.
 M'en apprendrez-vous rien, Monsieur? J'ose penser
 Que par quelque hasard vous l'aurez vu passer.

DORISE.

Mais avant ton retour si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'empportement de son humeur altière...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derrière.

DORISE.

Souffre que je te suive, et que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ay des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre :
Avisez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCÈNE VIII.

PYMANTE.



Enfin, graces au ciel, ayant sçeu m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire,
Qui qu'il soit, il a veu Rosidor attaqué,
Et sçait asseurément que nous l'avons manqué.
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puisqu'ainli déguilé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, et plus je pense voir
Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'auteur de ma ruïne :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la sienne :
Et mesmes on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forests.
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,

C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
 Je ne m'y puis résoudre; un reste de pitié
 Violente mon cœur à des traits d'amitié;
 En vain je luy résiste, et tâche à me défendre
 D'un secret mouvement que je ne puis comprendre,
 Son âge, la beauté, la grace, son maintien,
 Forcent mes sentimens à luy vouloir du bien,
 Et l'air de son visage a quelque mignardise
 Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
 Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
 Si c'étoit elle-même en habit déguisé:
 J'en meurs déjà de joye, et mon ame ravie
 Abandonne le soin du reste de ma vie,
 Je ne suis plus à moy, quand je viens à penser
 A quoy l'occasion me pourroit dispenser.
 Quoy qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
 Je porte du respect à ce qui luy ressemble.
 Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds!
 Encor qu'il tienne un peu de celle que tu fers,
 Étouffe ce témoin pour affermer ta teste:
 S'il est, comme il le dit, battu d'une tempeste,
 Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
 Fay que dans cette grotte il rencontre la mort.
 Modère toy, cruel, et plutôt examine
 Sa parole, son teint, et sa taille, et sa mine;
 Si c'est Dorise, alors évoque cet arrest,
 Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
UN PRÉVOT.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux amans s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit de quoy t'en dégager,
Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble en même lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacé
Avec tant de justesse a les temps compassez.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence.
Sur deux amans il verse une même influence,
Et, comme l'un par l'autre il a sçu nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Rosidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à les justes décrets
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Et bien, je veux moy-même en parler à la reine,
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis la palmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.

Lyſarque et vos archers depuis ce lieu funeſte
Se laiſſèrent conduire aux traces de mon ſang
Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc,
Et, me trouvant enfin deſſous un toit ruſtique
Ranimé par les ſoins de ſon amour pudique,
Leurs bras officioux m'ont icy rapporté,
Pour en faire ma plainte à Voſtre Majeſté.
Non pas que je ſoupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauſſe allégeance ;
Le prince aime Clitandre, et mon reſpect conſent
Que ſon affection le déclare innocent :
Mais ſi quelque pitié d'une telle infortune
Peut ſouffrir aujourd'huy que je vous importune,
Oſtant par un hymen l'eſpoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la ſource de nos maux.

ALCANDRE.

Tu ſuis à te venger ; l'objet de ta maîtrefſe
Fait qu'un tel deſir cède à l'amour qui te preſſe :
Auſſi n'eſt-ce qu'à moy de punir ces forſaits,
Et de montrer à tous par de puiffants effets
Qu'attaquer Roſidor c'eſt ſe prendre à moy-meſme,
Tant je veux que chacun reſpecte ce que j'aime.
Je le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrois au public, par un honteux ſupplice,
De telles trahiſons l'exemplaire juſtice.
Mais Roſidor ſurpris, et bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intérêt.
Je luy feray ſentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puiſſe ou veuille prendre
Combien mal à propos ſa folle vanité
Croyoit dans ſa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cét aſſaſſin ; un ſoupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple déteſtable
De ſon lâche attentat m'avoit ſi bien inſtruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.

Toy qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſeurer que Dorife trouvée,
Comme ils avoient choiſi meſme heure à voſtre mort,
En meſme heure tous deux auront un meſme ſort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable :
Rosidor garanty me rend sa redevable,
Et je me sens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à vostre État conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sçait pardonner les crimes :
Mais vostre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens;
Ce teint passe à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sçait-on ? peut-estre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tost qu'il vous plaira d'écouter sa défense¹,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? la main d'un trait mortel
A signé son arrest en signant ce cartel.
Peut-il defavoüer ce qu'affeure un tel gage,
Envoyé de sa part, et rendu par son page ?
Peut-il defavoüer que les gens déguisez,
De son commandement ne soient autorisez ? [bouë,
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la
L'autre aussi-tost que pris se verra sur la rouë,
Et pour le scélerat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons luy sera le dernier.
Qu'on l'amène au conseil ; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toy, pense à te guérir, et croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'aussi-tost qu'il se feroit paroître
Ton sang rejailliroit au vilage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, et souvent on a vu
Sortir la vérité d'un moyen impréveu,

1. On lit jusque dans l'édition de 1654 inclusivement :

Lors qu'en vostre conseil vous orrez sa défense.

Bien que la conjecture y fust encor plus forte :
Du moins, Sire, appeaisez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, et l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies,
Douter de ce forfait c'est manquer de raison.
De rechef, ne pren soin que de ta guérison.

SCÈNE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.



h ! que ce grand couroux sensiblement m'afflige !

CALISTE.

C'est ainsi que le roi te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit :
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine ;
Ses violens transports sont d'asseurez témoins
Qu'il t'écouterait moins s'il te chériffoit moins.
Mais un plus long séjour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laisse-moy te conduire ¹
Jusque dans l'antichambre où Lyfarque t'attend,
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achève pas ta plainte,
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte,

1. Toutes les éditions portent jusqu'en 1654 inclusivement :

Vien donc, mon cher soucy, laisse-moy te conduire.

Dans sa révision générale, Cornelle a fait disparaître cette expression de plus d'un endroit.

Mais d'un falcheux respect la tyrannique loy
 M'appelle chez la reine, et m'éloigne de toy.
 Il me luy faut conter comme l'on m'a furprife,
 Excuser mon abfence en accusant Dorife,
 Et lui dire comment, par un cruel destin,
 Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, et quand fon ame, après la chofe fçeuë,
 Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
 Figure luy fi bien Clitandre tel qu'il eft,
 Qu'elle n'ofe en les feux prendre plus d'intéreff.

CALISTE.

Ne crains pas déformais que mon amour s'oublie,
 Répare feulemeut ta vigueur affoiblie,
 Sçache bien te fervir de la faveur du roy,
 Et, pour tout le furplus, repofe-t'en fur moy.

SCÈNE III.

CLITANDRE *en prifon.*

Je ne fçais fi je veille, ou fi ma rêverie
 A mes fens endormis fait quelque tromperie,
 Peu s'en faut, dans l'excès de ma confufion,
 Que je ne prenne tout pour une illufion.
 Clitandre prifonnier ! je n'en fais pas croyable,
 Ny l'air fale et püant d'un cachot effroyable,
 Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
 Ny le poids de ces fers dont je fuis arrêté;
 Je les fens, je les voy, mais mon ame innocente
 Dément tous les objets que mon œil luy préfente,
 Et, le défavoüant, défend à ma raifon
 De me perfuader que je fois en prifon.
 Jamais aucun forfait, aucun defsein infame
 N'a pü fouiller ma main, ny gliffer dans mon ame,
 Et je fuis retenu dans ces funeftes lieux !
 Non, cela ne fe peut, vous vous trompez, mes yeux.
 J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
 J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,

Que de m'imaginer sous un si juste roy
 Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moy.
 Cependant je m'y trouve, et bien que ma pensée
 Recherche à la rigueur ma conduite passée ¹,
 Mon exacte censure a beau l'examiner,
 Le crime qui me perd ne se peut deviner,
 Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
 Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
 Ah ! prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
 Qui m'impute à forfait d'estre chéry de vous,
 Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie,
 Comme une liberté d'attenter sur ma vie,
 Le cœur vous le disoit, et je ne sçay comment
 Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
 De rejeter l'avis de mon Dieu tutélaire;
 C'est là ma seule faute, et c'en est le salaire,
 C'en est le châtiment que je reçois icy,
 On vous venge, mon prince, en me traitant ainsi ;
 Mais vous sçauvez montrer, embrassant ma défense,
 Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
 Les perfides auteurs de ce complot maudit,
 Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
 A vostre heureux retour verront que ces tempestes,
 Clitandre préservé, n'abatront que leurs testes.
 Mais on ouvre, et quelqu'un dans cette sombre horreur,
 Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.



ermettez que ma main de ces fers vous dé-
 [tache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà?

1. On lit dans l'édition originale *épluche*, au lieu de *recherche* qui y est substitué dès l'édition de 1644.

LE GEOLIER.

Non, encor, que je sçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta seule pitié s'y hazarde pour moy ?

LE GEOLIER.

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roy.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lasche imposteur ainfi me persécute ?

LE GEOLIER.

Descendons, un prévost qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter sur ce cas.

SCÈNE V.

PYMANTE, DORISE.

*PYMANTE regardant une aiguille qu'elle avoit laissée
par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

n vain pour m'ébloüir vous usez de la ruse,
Mon esprit, quoy que lourd, aisément ne
s'abuse, [yeux :

Ce que vous me cachez, je le ly dans vos
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux.
N'est-il pas vray, Monsieur ? et mesme cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille ;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa loy.

DORISE.

O malheureuse aiguille ! hélas, c'est fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute vostre playe à ce mot s'est r'ouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence ou sa perte ?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?
Vous ne répondez point ! cette rougeur confuse,
Quoy que vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons-là, ce discours vous fâcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin
Qu'après plusieurs discours, ne sçachant que vous dire,
J'ay touché sur un point dont vostre cœur soupire,

Et de quoy fort souvent on aime mieux parler,
Que de perdre son temps en des propos en l'air.

DORISE.

Amy, ne porte plus la sonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaist.
Ta conversation est tellement civile
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile,
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang,
Tes rares qualitez te font un autre sang;
Même plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, et ton air et ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux, et de ma part je prise
Vostre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le Ciel appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un présent de son cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise?

PYMANTE.

Une jeune crüelle

Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Rosidor.

DORISE.

Amy, ce nom si beau

Chez vous donc se profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous les faux habits il reconnoit Dorise.

Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois,
Ne passer à vos yeux que pour un villageois.

Vostre haine pour moy fut toujours assez forte

Pour déferer sans peine à l'habit que je porte;

Cette fausse apparence aide et fuit vos mépris :

Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris.
 Je ſçay trop que le ciel n'a donné l'avantage
 De tant de raretez, qu'à voſtre ſeul viſage,
 Si-toſt que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
 Doris déguilée, ou quelqu'un de nos Dieux;
 Et li j'ay quelque temps feint de vous méconnoiſtre
 En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
 Admirez mon amour, dont la diſcrétion
 Rendoit à vos défirs cette ſoumiſſion¹,
 Et diſpoſez de moy, qui borne mon envie
 A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, et quoy, faut-il qu'en l'état où je ſuis
 Tes importunitéz augmentent mes ennuis!
 Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeſte,
 Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reſte,
 Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
 N'oſe plus eſpérer de n'être pas connu?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
 Et, comme pour les faire entre nous deux communes,
 Nous réduiſant enſemble à ces déguilemens,
 Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de vi-
 Nous changeons bien d'habits, mais non pas de cou-
 Et ces masques trompeurs de nos conditions [rages,
 Cachent, ſans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujourn! et pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu! ſon mépris plus que ton feu m'oblige,
 J'y trouve malgré moy je ne ſçay quel appas
 Par où l'ingrat me tuë, et ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'eſpérez-vous enfin d'un amour ſi frivole
 Pour cet ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole?

1. Toutes les éditions antérieures à 1682 portent ici et ailleurs *ſubmiſſion*. Dans l'édition de 1682 on trouve tantôt l'une, tantôt l'autre forme, parſois même auſſi *ſoumiſſion*.

DORISE.

Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Rofidor une idole, ah, perfide, c'est toy,
Ce sont tes trahisons qui l'empeschent de vivre,
Je t'ay veu dans ce bois moy-mesme le poursuivre
Avantagé du nombre, et vestu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon :
Ton embusche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vray, j'ay puny l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui, maintenant par terre et percé de mes coups,
Epreuve par la mort comme un amant fidelle
Venge vostre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, exécration bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte !
Fuy, fuy, que dessus toy ma vengeance n'éclate ;
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport,
Mais, comme il n'a pour luy que la seule impuissance,
A force de grossir il meurt en sa naissance,
Ou s'étouffant soy-mesme, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne préten pas que le mien s'adoucisse,
Il faut que ma fureur ou l'enfer te punisse ;
Le reste des humains ne sçauroit inventer
De geste qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le ciel m'a départy de charmes ;
Tu sçais quelle est leur force, et ton cœur la ressent,
Crains qu'elle ne m'affeure un vengeur plus puissant.
Ce courroux dont tu ris en fera la conquête

De quiconque à ma haine exposera ta teste,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-tôt si je vau quelque chose
Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-mesme avec vous y courir.

DORISE.

Traître, ne me sùy point.

PYMANTE.

Prendre seule la fuite!

Vous vous égareriez à marcher sans conduite,
Et d'ailleurs vostre habit où je ne comprends rien
Peut avoir du mystère aussi bien que le mien.
L'azile dont tantôt vous faisiez la demande
Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous seroit mal acquité
S'il ne vous avoit mise en lieu de seureté.
Vous pensez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous, malgré vos dures loix,
Sçait trop ce qu'il vous doit et ce que je me dois.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me suivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entre-

PYMANTE. [tiens.

Prenez à vostre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tarissez ce déluge de larmes.
Pour rappeler un mort ce sont de foibles armes,
Et, quoy que vous conseille un inutile ennuy,
Vos cris et vos sanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,
S'il luy faut un passage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos secouffes,
Pour un tel desespoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puissans efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, Madame, à réjoindre les morts !
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie,
Que d'employer pour vous le reste de leur vie ;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert,
Accepté vous conserve, et refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime,

Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime¹?
 A ce conte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
 Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir?
 Je chérissois en toi la qualité de traître,
 Et mon affection commenceroit à naître
 Lorsque tout l'univers a droit de te haïr?

PYMANTE.

Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
 Si pour vous posséder mon esprit tout de flamme
 N'a creu rien de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
 Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur;
 Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté, que j'y voy trop certaine,
 N'a fervy qu'à donner des raisons à ma haine.
 Ainsi ce que j'avois pour toi d'aversion
 Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
 C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
 Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sçache raison qui s'oppose à mes vœux,
 Puisqu'icy la raison n'est que ce que je veux,
 Et, ployant dessous moy, permet à mon envie
 De recueillir les fruits de vous avoir servie.
 Il me faut des faveurs malgré vos crûautez.

DORISE.

Exécrable, ainsi donc tes desirs effrontez
 Voudroient sur ma foiblesse user de violence?

PYMANTE.

Je ry de vos refus, et sçay trop la licence
 Que me donne l'amour en cette occasion.

1. On a beaucoup loué dans *Andromaque* l'ellipse rapide :

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?

Geoffroy a dit que c'était le génie qui l'avait dictée à Racine. Le dernier vers que vient de prononcer Pymante et ce second vers de Dorise prouvent que le génie ici en jeu est celui de Corneille, et que notre auteur ne s'est pas borné à tracer à ses successeurs la route de la véritable tragédie, qu'il a su encore augmenter les richesses de notre langue.

DORISE *luy crevant l'œil de son aiguille.*
Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE *portant les mains à son œil crevé.*
Ah, crüelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire!

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corsaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la caverne
où il l'avoit jettée au 2^e acte.*

Ton sang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy, Dorise, et laisse-le crier.

SCÈNE II.

PYMANTE.



ù s'est-elle cachée? où l'emporte la fuite?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite?
La tigresse m'échape, et, telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux elle se perd en l'air;
Ou plutôt l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule, coule, mon sang; en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs,
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je voy de tous costez mon supplice approcher,
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrâce,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet! pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, et sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.
O toy, qu secondant son courage inhumain

Loin d'orner les cheveux, deshonores sa main ¹,
 Exécrable instrument de sa brutale rage,
 Tu devois pour le moins respecter son image :
 Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux
 Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
 Quoy que te commandast une ame si cruelle,
 Devoit estre adoré de ta pointe rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
 Quoy, puis-je en ma maitresse adorer mon bourreau ?
 Remettez-vous, mes sens, rassure-toy, ma rage,
 Revien, mais revien seule animer mon courage.
 Tu n'as plus à débattre avec mes passions
 L'empire souverain dessus mes actions,
 L'amour vient d'expirer, et les flammes éteintes
 Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
 Dorile ne tient plus dedans mon souvenir
 Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
 Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à sa vie.
 Sus donc, qui me la rend ? destins, si vostre envie,
 Si vostre haine encor s'obstine à des tourmens,
 Jusqu'à me réserver a d'autres châtimens,
 Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
 Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
 Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
 Que mon feu, ny mon fer ne touchent point son cœur.

1. On lit dans l'édition originale au lieu de ces deux vers :

Bourreau, qui, secondant son courage inhumain,
 Au lieu d'orner son poil, deshonores sa main.

Nous avons dit pages 15-16 de l'*Histoire de Corneille* qu'on avait à tort avancé que cette apostrophe avait donné naissance au proverbe : *Discourir sur la pointe d'une aiguille*. Ici nous nous bornerons à remarquer combien les auteurs de ce temps aimaient à faire adresser la parole par leurs personnages à des objets inanimés. Dans la scène I du premier acte, Caliste apostrophait ses propres yeux, et, dans la scène X, Rosidor ses blessures. Tout cela, Palissot l'a fait observer, ressemble fort aux deux vers de la tragédie de *Pyrame et Thisbé* de Théophile :

Le voilà, ce poignard qui du sang de son maître
 S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

Mais ma fureur le jouë, et demy-languissante
 S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante,
 Recourons aux effets; cherchons de toutes parts,
 Prenons dorenavant pour guides les hazards,
 Quiconque ne pourra me montrer la crüelle,
 Que son sang aussi-tôt me réponde pour elle,
 Et, ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
 Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.

Une tempeste survient.

Mes menaces déjà font trembler tout le monde,
 Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde,
 L'œil du ciel s'en retire, et, par un voile noir,
 N'y pouvant résister, le défend d'en rien voir;
 Cent nûages épais, se distilants en larmes,
 A force de pitié veulent m'ôter les armes.
 La nature étonnée embrasse mon couroux,
 Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups,
 Tout est de mon party, le ciel même n'envoie
 Tant d'éclairs redoublez qu'afin que je la voye.
 Quelques lieux où l'effroy porte ses pas errants,
 Ils sont entrecoupez de mille gros torrents.
 Que je serois heureux, si cet éclat de foudre
 Pour m'en faire raison l'avoit réduite en poudre!
 Allons voir ce miracle, et desarmer nos mains
 Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
 Destins, foyez enfin de mon intelligence,
 Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance !

SCÈNE III.

FLORIDAN.



quel bonheur m'accompagne en ce moment
 [fatal !
 Le tonnerre a sous moy foudroyé mon cheval,
 Et consumant sur luy toute sa violence ,

1. On lit dans l'édition originale, au lieu de ces deux vers :

Satisfait par sa mort, mon esprit se modère,
 Et va sur sa charoigne achever sa colère.

CORNEILLE, I.

10

Il m'a porté respect parmy son insolence.
 Tous mes gens écartez par un subit effroy,
 Loin d'estre à mon secours, ont fuy d'autour de moy,
 Ou déjà disperfez par l'ardeur de la chaffe,
 Ont dérobé leur teste à la fière menace.
 Cependant seul à pied je pense à tous momens
 Voir le dernier débris de tous les élémens,
 Dont l'obstination à se faire la guerre
 Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
 Dieux ! si vous témoignez par là vostre courroux,
 De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous ?
 La perte m'est égale, et la même tempeste
 Qui l'auroit accablé tomberoit sur ma teste.
 Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,
 Souffrez que je le puisse avec luy partager.
 J'en découvre à la fin quelque meilleur prélage,
 L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage,
 Les éclairs, indignez d'estre éteints par les eaux,
 En ont tary la source et séché les ruisseaux,
 Et déjà le soleil de ses rayons effuye
 Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
 Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
 Les petits oisillons encore demy-cachez...
 Mais je verray bien-tost quelques-uns de ma fuite,
 Je le jure à ce bruit.

SCÈNE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saïsit Dorise qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite

Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas !

PYMANTE.

Songe à mourir,

Tout l'univers icy ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veüe ! ô l'indigne spectacle !

Sus, fus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arreste, scélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu ?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE.

Traître, n'avance pas, c'est le prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main et se battant de l'autre.*

N'importe :

Il m'oblige à la mort m'ayant veu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce-là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE.

Je ne connois icy ny qualitez ny sang ;

Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour affermer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable ?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrationnel.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.
Affassin, ren l'épée.

SCÈNE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,
trois veneurs, *portans en leurs mains les vrais habits*
de Pymante, Lycaste et Dorise.

1^{er} VENEUR.

Écoute, il est fort proche,
C'est la voix qui résonne au creux de cette roche,
Et c'est luy que tantost nous avons entendu.

FLORIDAN *désarme Pymante et en donne l'épée à*
garder à Dorise.

Pren ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah cieux ! je suis perdu.

2^e VENEUR.

Ouy, je le voy. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cet état vous range ?

FLORIDAN.

Garottez ce marant : les couples de vos chiens
• Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Luy fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'État,
Que m'attaquer n'est pas un léger attentat.
Sçachez que s'il échappe il y va de vos testes.

1^{er} VENEUR.

Si nous manquons, seigneur, les voila toutes prestes.
Admirez cependant le foudre et ses efforts
Qui dans cette forest ont consumé trois corps :
En voicy les habits, qui sans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre,
Connoissez-les, grand prince, et voyez devant vous

Pymante prisonnier et Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
Jette dans vostre esprit que vos yeux ont deceu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout sçeu.
La honte de paroître en un tel équipage
Coupe icy ma parole et l'étonffe au passage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtemens l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable

FLORIDAN.

Cette honte me plaist; ta prière équitable
En faveur de ton sexe et du secours prêté
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vay sur ce côteau pour découvrir la chasse,
Tu l'y ramèneras; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

*Le Prince sort, et un des veneurs s'en va avec Dorise
et les autres mènent Pymante d'un autre costé.*

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

Dans ces funestes lieux où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'atten désormais du reste des humains
Ny faveur, ny secours, si ce n'est par tes

LE GEOLIER.

[mains.

Je ne connois que trop où tend ce préambule:
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous, dans cette prison dont je porte les clefs,
Se disent comme vous du malheur accablez,
Et la justice à tous est injuste, de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.

Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien sçavoir ;
Le roy, quoy qu'il en soit, vous a mis à ma garde,
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas ;
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a pas de si douce province
Où le jour m'agréait loin des yeux de mon prince.
Hélas ! si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans luy je ne sçaurois sortir,
Ou qu'il luy fust porté de ma part une lettre,
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en serve et d'arrhe et de garand ,
Ten la main et l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monfieur, jusqu'à present j'ay vécu sans reproche,
Et pour me suborner promesses ny présens
N'ont et n'auront jamais de charmes suffisans.
C'est de quoy je vous donne une entière assurance,
Perdez-en le dessein avecque l'espérance,
Et puisque vous dressez des pièges à ma foy,
Adieu : ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCÈNE VII.

CLITANDRE.



a, tygre, va, crüel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'ef-
[froyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont
Peut seule aux innocens imprimer la terreur. [l'horreur
Ton vilage déjà commençoit mon supplice
Et mon injuste sort dont tu te fais complice
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouventer,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel ?

Mes gens assassinez me rendent criminel ,
 L'auteur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie,
 On le comble d'honneur, et moy d'ignominie;
 L'échafaut qu'on m'apreste au fortir de prison,
 C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
 Mais leur déguisement, d'autre côté, m'étonne :
 Jamais un bon dessein ne déguisa personne.

Leur masque les condamne, et mon feing contrefait,
 M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
 Mon jugement s'aveugle, et, ce que je déplore,
 Je me sens bien trahy, mais par qui? je l'ignore,
 Et mon esprit, troublé dans ce confus rapport,
 Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.

Traître, qui que tu sois, rival ou domestique,
 Le ciel te garde encore un destin plus tragique,
 N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
 Aurent pour ton supplice encor de pires fers.
 Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames.
 Moins les corps sont punis, plus ils gèsnent les ames,
 Et par des crûautez qu'on ne peut concevoir,
 Ils vengent l'innocence au-de-là de l'espoir.
 Et vous que désormais je n'ose plus attendre,
 Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
 Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
 Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
 Que le prétexte faux d'une action si noire
 Ne laisse plus de moy qu'une sale mémoire,
 Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
 Dure sans infamie en vostre souvenir,
 Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
 Comme chez un perfide indignement placées ;
 J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
 Paroîtra toute nue à la postérité,
 Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
 Qu'elle adoucît déjà la rigueur de ma peine.
 Mon ame s'en chatouille, et ce plaisir secret
 La prépare à fortir avec moins de regret.

SCÈNE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE,
en habit de femme, trois veneurs.

FLORIDAN à *Dorise et Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges avan-
tures. [tures
Ah, Clitandre! ainsi donc de fausses conjec-
T'accablent, malheureux, sous le courroux
Ce funeste récit me met tout hors de moy. [du roy!

CLÉON.

Hastant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas,
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes :
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que soit Rosidor, il le suivra de près,
Et je sçauray changer les myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence ?

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence,
J'en veux comme le roy faire autant à mon tour,
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre ?
Je me tiens presque leur de sauver mon Clitandre,
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de son malheur fatal.
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise ;
Vous autres, gardez bien de lâcher votre prise,
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudroit luy ressembler.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PRÉVOST,
CLÉON.

FLORIDAN *parlant au prévost.*

Dites vous-mesme au roy qu'une telle inno- [cence
Légitime en ce point ma desobéissance,
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour luy de quelque autorité :
Je vous luy. Cependant que mon heur est extrême,
Amy, que je chéris à l'égal de moy-mesme,
D'avoir sceu justement venir à ton secours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Aprestoit de ta teste un indigne spectacle !

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des enfers,
Et moy dorenavant j'arreste mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je doy la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoy désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins ! quoy, désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché

De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
 Ait souvent pour le sien quitté vostre service :
 C'est par là que j'avois mérité mon supplice,
 Et pour m'en faire naître un juste repentir,
 Il semble que les dieux y vouloient consentir ;
 Mais vostre heureux retour a calmé cét orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage.
 La crainte de la mort en chasse des appas
 Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
 Puisque sans cét amour la fourbe mal conçue
 Eust manqué contre toy de prétexte et d'issue :
 Ou peut-estre à present tes desirs amoureux
 Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux ou cruels, aucun désormais ne me touché.

FLORIDAN.

L'amour dompte aisément l'esprit le plus farouche,
 C'est à ceux de nostre âge un puissant ennemy ;
 Tu ne connois encor les forces qu'à demy.
 Ta résolution un peu trop violente
 N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
 Mais que veux-tu, Cléon, et qu'est-il arrivé ?
 Pymante de vos mains se seroit-il sauvé ?

CLÉON.

Non, seigneur, acquittez de la charge commise,
 Vos veneurs ont conduit Pymante, et moy Dorise,
 Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du chasteau.
 Allons, allons au roy montrer ton innocence :
 Les auteurs des forfaits sont en nostre puissance,
 Et l'un d'eux, convaincu dès le premier aspect,
 Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCÈNE II.

ROSIDOR *sur son lit.*

Amans les mieux payez de vostre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmy vous de qui l'ame contente
Gouste plus de plaisirs que moy dans son attente ?
En est-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris
Si le sort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois, Clitandre, et la colère
D'un grand roy qui te perd me semble trop sévère ;
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis :
Nous voulant séparer, tu nous a réunis.
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toy-mesme autheur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince ose plus traverser nostre amour ;
Ton crime t'a rendu désormais trop infame,
Pour tenir ton party sans s'exposer au blâme :
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas, mes penfers, qui vous vient diviser ?
Quel plaisir de vengeance à présent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien ;
Que seul dorenavant il soit vostre entretien ;
Ne vous repaïssez plus que de la seule idée ;
Faites-moy voir la mienne en son ame gardée ;
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté :
C'est par où mon esprit est le moins enchanté ;
Elle sertit d'amorce à mes desirs avides,
Mais ils ont sçeu trouver des objets plus solides ;

Mon feu qu'elle alluma fust mort au premier jour,
 S'il n'eust été nourry d'un réciproque amour.
 Ouy, Caliste, et je veux toujours qu'il m'en souvienne,
 J'aperçus aussi-tost ta flame que la mienne.
 L'Amour apprit ensemble à nos cœurs à bruller,
 L'Amour apprit ensemble à nos yeux à parler,
 Et la timidité luy donna la prudence
 De n'admettre que nous en nostre confidence.
 Ainfi nos passions se déroboient à tous,
 Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux¹...
 Mais qui vient jusqu'icy troubler mes rêveries?

1. La fin de cette scène et le commencement de la suivante diffèrent complètement dans l'édition originale comme dans celle de 1644, et nous croyons devoir reproduire ici ces passages tout entiers malgré leur longueur, afin que le lecteur puisse juger par cet exemple des immenses progrès que firent en peu d'années les bienséances théâtrales :

Ainfi nos feux secrets n'avoient point de jaloux,
 Tant que leur sainte ardeur, plus forte devenuë,
 Voulut un peu de mal à tant de retenuë,
 Lors on nous vit quitter ces ridicules soins
 Et nos petits larcins souffrirent les témoins.
 Si je voulois baiser ou tes yeux, ou ta bouche,
 Tu scaurois dextrement faire un peu la farouche,
 Et me laissant toujours de quoi me prévaloir,
 Montrer également le craindre et le vouloir.
 Depuis, avec le temps, l'amour s'est fait le maître ;
 Sans aucune contrainte il a voulu paroître ;
 Si bien que plus nos cœurs perdoient de liberté,
 Et plus on en voyoit en nostre privauté.
 Ainfi, dorenavant, après la foy donnée,
 Nous ne respirons plus qu'un heureux hyménée,
 Et ne touchant encor ses droits que du penfer
 Nos feux à tout le reste osent se dispenser.
 Hors ce point tout est libre à l'ardeur qui nous presse.

Caliste entre et s'affied sur son lit.

SCÈNE III.

CALISTE, ROSIDOR.

CALISTE.

Que diras-tu, mon cœur, de voir que ta maîtresse
 Te vient effrontément trouver jusques au lit?

SCÈNE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.



elle qui voudroit voir tes bleffures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

[sur moy
Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois

De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De nostre amour naissant la douceur et la gloire,
De leur charmante idée occupoient ma mémoire,
Je flatois ton image, elle me reflatoit,
Je lui faisois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des desirs, elle en aimoit l'hommage;
La délavoutras-tu, cette flatteuse image?
Voudras-tu démentir nostre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de ta part te faire tant promettre,

ROSIDOR.

Que diray-je? sinon que, pour un tel délit,
On ne m'échappe à moins de trois baisers d'amende.

CALISTE.

La gentille façon d'en faire la demande!

ROSIDOR.

Mon regret, dans ce lit qu'on m'oblige à garder,
C'est de ne pouvoir plus prendre sans demander;
Autrement, mon foucy, tu sçais comme j'en use.

CALISTE.

En effet, il est vray, de peur qu'on te refuse,
Sans rien dire souvent, et par force, tu prends.

ROSIDOR.

Ce que, forcée ou non, de bon cœur tu me rends.

CALISTE.

Tout beau, si quelquefois je souffre, et je pardonne
Le trop de liberté que ta flamme se donne,
C'est sous condition de n'y plus revenir.

ROSIDOR.

Si tu me rencontres d'humeur à la tenir,
Tu chercherois bien tost moyen de t'en dédire.

Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre :
 Quoy qu'à dire le vray je ne ſçay pas trop bien
 En quoy je dedirois ce ſecret entretien,
 Si ta pleine ſanté me donnoit lieu de dire
 Quelle borne à tes vœux je puis et doy prescrire.
 Pren ſoin de te guérir, et les miens plus contens...
 Mais je te le diray quand il en fera temps.

ROSIDOR.

Cét énigme enjouée n'a point d'incertitude
 Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquiétude,
 Et, ſi j'oſe entrevoir dans ſon obſcurité,
 Ma guérifon importe à plus qu'à ma ſanté.
 Mais dy tout, ou du moins ſouffre que je devine
 Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaiſance au peu que j'ai d'appas
 Feindre d'entendre mal ce que je ne dy pas,

Ton ſexe qui defend ce que plus il deſire,
 Voit fort à contrecœur...

CALISTE.

Qu'on luy deſobeit,
 Et que noſtre foibleſſe, au plus fort, le trahit.

ROSIDOR.

Ne diſſimulons point, eſt-il quelque avantage
 Qu'avec nous, au baiſer, ton ſexe ne partage ?

CALISTE.

Vos importunitez le font aſſez juger.

ROSIDOR.

Nous ne nous en ſervons que pour vous obliger :
 C'eſt par où noſtre ardeur ſupplée à voſtre honte ;
 Mais l'un et l'autre y trouve également ſon conte
 Et toutes vous deuſſiez prendre en un jeu ſi doux,
 Comme meſme plaiſir, meſme intérêt que nous.

CALISTE.

Ne pouvant le gagner contre toy de paroles,
 J'oppoſeray l'effet à tes raiſons frivoles,
 Et ſçauray deſormais ſi bien te reſuſer
 Que tu verras le gouſt que je prends à baiſer :
 Auſſi bien ton orgueil en devient trop extrême.

ROSIDOR.

Simple, pour le punir, tu te punis toy-meſme
 Ce deſſein mal conceu te venge à tes deſpens.

Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, et montre un cœur gelé,
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
Tremble sans craindre trop, hésite, mais aspire,
Atten de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
Et, sans en concevoir d'espoir trop affermy,
N'espère qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais, un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux font du tien de mauvais truchemens,
Ou rien plus ne s'oppose à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien prévu, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

Déjà (n'est-il pas vray, mon heur,) tu t'en repens?
Et déjà la rigueur d'une telle contrainte
Dans tes yeux languissans met une douce plainte;
L'amour par tes regards murmure de ce tort
Et semble m'avouer d'un agréable effort.

CALISTE.

Quoy qu'il en soit, Caliste au moins t'en desavoue.

ROSIDOR.

Ce vermillon nouveau qui colore ta joue
M'invite expressément à me licencier.

CALISTE.

Voilà le vray chemin de te disgracier.

ROSIDOR.

Ces refus attrayans ne sont que des remises.

CALISTE.

Lors que tu te verras ces privautez permises,
Tu pourras t'asseurer que nos contentemens
Ne redouteront plus aucuns empeschemens.

ROSIDOR.

Vienne cet heureux jour! mais jusque là, mauvaise,
N'avoir point de baisers à rafraîchir ma braise!
Deussay-je estre impudent autant comme importun,
A tel prix que ce soit, sçache qu'il m'en faut un.

Il la baise sans résistance.

Dégoustée, ainsi donc ta menace s'exerce?

ROSIDOR.

Quoy, la reine ose encor soutenir mon rival,
Et, sans avoir l'horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, et chérit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontez du roy,
Qui d'un heureux hymen recompense ta foy.

ROSIDOR.

Si nostre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes bleffures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déjà guéry.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mary,

CALISTE.

Aussi n'est-il plus rien, mon cœur, qui nous traverse;
Aussi n'est-il plus rien qui s'oppose à nos vœux.
La reine, qui toujours fut contraire à nos feux,
Soit du piteux récit de nos hazards touchée,
Soit de trop de faveur vers un traître faschée,
A la fin s'accommode aux volontez du roy
Qui d'un heureux hymen recompense ta foy.

ROSIDOR.

Qu'un hymen doive unir nos ardeurs mutuelles!
Ah mon heur! pour le port de si bonnes nouvelles
C'est trop peu d'un baïser.

CALISTE.

Et pour moy c'est assez.

ROSIDOR.

Ils n'en font que plus doux étant un peu forcez.
Je ne m'étonne plus de te voir si privée
Te mettre sur mon lit aussi tost qu'arrivée.
Tu prends possession déjà de la moitié
Comme étant toute acquise à ta chaste amitié.
Mais à quand ce beau jour qui nous doit tout permettre?

CALISTE.

Jusqu'à ta guérison on l'a voulu remettre.

ROSIDOR.

Allons, allons, mon cœur, je suis déjà guéry

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mary.

Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton roy la prudence retarde.
Pren soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croy que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet ! qui te le persuade ?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade ?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur,
Mais je sçay le remède aux blessures du cœur.

Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecin mes yeux qui les ont faites :
Je me rends désormais assiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il est de mon devoir
Que, sans perdre de temps, j'aille rendre en personne
D'humbles graces au roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remerciement.

Tout beau, j'aurois regret, ta santé hazardée,
Si tu m'allois quitter si tost que possédée.
Retiens un peu la bride à tes bouillans desirs,
Et, pour les mieux goûter, assure nos plaisirs.

ROSIDOR.

Que le sort a pour moy de subtiles malices !
Ce lit doit estre un jour le champ de mes délices,
Et recule luy seul ce qu'il doit terminer,
Luy seul il m'interdit ce qu'il me doit donner.

CALISTE.

L'attente n'est pas longue, et son peu de durée...

ROSIDOR.

N'augmente que la soif de mon ame altérée.

CALISTE.

Cette soif s'éteindra : ta prompte guérison
Paravant qu'il soit peu t'en fera la raison.

ROSIDOR.

A ce conte, tu veux que je me persuade
Qu'un corps puisse guérir dont le cœur est malade.

Toutefois qui ſçauroit que, pour ce compliment,
Une heure hors d'icy ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-mefme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux eftre un peu plus tard à toy.
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton roy.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point, dans leurs foibles atteintes,
Sur quoy ton amitié puiſſe fonder les craintes.

CALISTE.

Vien donc, et, puisqu'enfin nous faiſons meſmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCÈNE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE,
PYMANTE, DORISE, CLÉON,
prévôt, trois veneurs.

ALCANDRE.

[rence



ne ſouvent noſtre eſprit trompé par l'appa-
Régle les mouvemens avec peu d'aſſurance!
Qu'il eſt peu de lumière en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raifonnemens!
Qui voudra deſormais ſe fie aux impoſtures
Qu'en noſtre jugement forment les conjectures!
Tu ſuffis pour apprendre à la poſterité.
Combien la vray-ſemblance a peu de vérité.
Jamais juſqu'à ce jour la raiſon en dérouté
N'a conçu tant d'erreur avec ſi peu de doute,
Jamais par des ſoupçons ſi faux et ſi preſſans
On n'a juſqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en ſuis honteux, Clitandre, et mon ame confuſe
De trop de promptitude en ſoy-mefme s'accuſe.
Un roy doit le donner, quand il eſt irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'autorité.
Perds-en le ſouvenir; et, pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que voſtre Majeſté, Sire, n'eſtime pas

Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
Et je perdrois le mien si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir penchast au refroidissement,
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colère,
On est trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et, tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connoy le fond de son courage
Et qui n'ay jamais veu de fard en son langage,
Je tiendrois à bon-heur que vostre Majesté
M'acceptast pour garand de la fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance
Et de mon injustice, et de son innocence.
Passons aux criminels. Toy dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage,
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et, présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présens et d'infâmes pratiques
D'un autre cavalier corrompt les domestiques,
Prend d'un autre le nom et contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures!
Parle, parle, confesse, et prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Vostre seule faveur a fait ma lâcheté,
Vous, dy-je, et cet objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur des gens de ma sorte,
Mais, recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous ou de Dorise?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor

L'attentat sur mon fils comme sur Rolidor ;
 Car je ne touche point à Dorise outragée,
 Chacun en te voyant la voit assez vengée,
 Et, coupable elle-même, elle a bien mérité
 L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, et, de peur d'un supplice,
 On tache, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
 De paroître innocent à force de forfaits.
 Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
 Et sans l'aspre rigueur du sort qui me tourmente
 Vous pleureriez le prince et souffririez Pymante.
 Mais que tardez-vous plus ? j'ai tout dit, punissez.

ALCANDRE.

Est-ce-là le regret de tes crimes passez ?
 Otez-le moy d'icy, je ne puis voir sans honte
 Que de tant de forfaits il tient si peu de conte.
 Dites à mon conseil que, pour le châtement,
 J'en laisse à ses avis le libre jugement,
 Mais qu'après son arrest je scauray reconnoître
 L'amour que vers son prince il aura fait paroître.
 Vien ça, toy, maintenant, monstre de cruauté,
 Qui joins l'affassinat à la déloyauté,
 Détestable Alecton, que la reine déceüe
 Avoit n'aguère au rang de les filles receüe.
 Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'enfer
 Se rendit ton complice et te donna ce fer ?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par aventure,
 Sire, il donna sujet à toute l'imposture :
 Mille jaloux serpens qui me rongioient le sein,
 Sur cette occasion formèrent mon dessein,
 Je le cachay deffors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
 Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
 Du malheureux duel où le triste Arimant
 Laissa son corps sans ame et Daphné sans amant.
 Mais, quant à son forfait, un ver de jalousie
 Jette souvent nostre ame en telle frénésie,

Que la raison, qu'aveugle un plein emportement,
Laisse nostre conduite à son dérèglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoy qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous vostre bon plaisir sa défense entreprend,
Innocente ou coupable, elle assure ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie;
Ta prière obtient mesme avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis, relève-toy, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le prince aujourd'huy te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante et des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive,
Puisque vostre clémence ordonne que je vive,
Permettez deformais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglez et plus sains.
Souffrez que, pour pleurer mes actions brutales,
Je fasse ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'estre au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'estre obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur va te rendre assez considérable
Pour t'acquérir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois et qui me doit la vie;
Fay-le voir, cher Clitandre, et tourne ton desir

Du costé que ton prince a voulu te choisir,
Réuny mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penfers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, et je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées
Que je luy veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous : j'aperçoy nostre blessé qui vient.

SCÈNE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLÉON,
CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
DORISE.

ALCANDRE.



u comble de tes vœux, leur de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? Que veux-tu davan-

ROSIDOR.

[tage?

L'apprendre de vous, Sire, et, pour remerci-
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandemens. [mens,

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toy quelque chose
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahison des liens.
Le prince heureusement l'a sauvé du supplice;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avoient juré ta mort:
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort;
Et, ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le sçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et si peu que j'avois près de vous de crédit
Je l'employay deslors contre vostre colére.

A Clitandre.

En moy dorenavant faites état d'un frère.

CLITANDRE à Rosidor.

En moy d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE à Caliste.

Si le pardon du roy me peut donner le vôtre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prends pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéry termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tatellera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, et que je veux,
A qui pour réparer sa faute criminelle
Je défens désormais de se montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquième et dernier acte.





EXAMEN DE CLITANDRE

Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt et quatre heures. C'étoit l'unique règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blafmoient de peu d'effets, et de ce que le stile en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avoit les vraies beautés de théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est à dire dans ces vingt et quatre heures) pleine d'incidens, et d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout; en quoy je réussis parfaitement¹. Le stile en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes, comme dans cette première, mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si desordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rolidor et Caliste sont ceux qui le paroissent le plus par l'avantage de leur caractère, et de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril, et ce qu'ils

1. Nous avons déjà dit, avec détails, pages 13 et 14 de l'*Histoire de Corneille*, que ce dire de l'auteur ne pouvait, suivant nous, être considéré comme sérieux, et qu'au contraire Corneille eut très-longtemps la meilleure opinion de *Clitandre*. Nous sommes revenu précédemment sur ce sujet, page 97.

difent au troifième et au cinquième ne fait que montrer leurs vilages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorife y ont le plus grand employ, mais ce ne font que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit comme celui de Mélite après la conclusion des épiodes, et n'a rien de surprenant, puisque dès le quatrième on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorife, qui est encore plus étrange que celui d'Éraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le roy et le prince son fils y paroissent dans un employ fort au-dessous de leur dignité. L'un n'y est que comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut, aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roy, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et généralement un homme d'autorité, peut paroître sur le théâtre en trois façons : comme roy, comme homme, et comme juge ; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme roy seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône, ou de sa vie qu'on attaque pour changer l'État, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans *Cinna*, et Phobas dans *Héraclius*. Il paroît comme homme seulement, quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre, ou à vaincre, sans aucun péril pour son État ; et tel est Grimoald dans les trois premiers

actes de *Pertharite*, et les deux reines dans *Don Sanche*. Il ne paroît enfin que comme juge, quand il est introduit sans aucun intérêt pour son État, ny pour la personne, ny pour les affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poëme et dans *le Cid*, et on ne peut defavoïer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs, mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisième ordre. Il peut paroître comme roy et comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'État, et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme *Antiochus* dans *Rodogune*, et *Nicomède* dans la tragédie qui porte son nom; et c'est à mon avis la plus digne manière, et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un roy paroisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour luy, et un soin de régler ceux des autres, sans aucun péril pour son État : mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans *Polyeucte*, et l'autre dans *Théodore*. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si foiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital, et qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui, par cette crainte dominante, condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquents en

cette pièce : c'étoit une beauté en ce temps là ; les comédiens les louhaitoient , et croyoient y paroître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun, et vous n'en trouverez point dans *Pompée*, *la Suite du menteur*, *Théodore* et *Pertharite*, ny dans *Héraclius*, *Andromède*, *Oedipe* et *la Toison d'Or*, à la réserve des Itances.

Pour le lieu, il a encor plus d'étenduë, ou si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans *Mélite* : il comprend un chasteau d'un roy avec une forest voisine, comme pourroit estre celui de Saint Germain, et est bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.





LA VEFVE

COMÉDIE¹

— 1634 —

1. Cette pièce, représentée au commencement de 1634, fut imprimée immédiatement. Le privilège du roi est du 9 mars et l'achevé d'imprimer du 13 du même mois. Dans l'édition originale (A Paris chez François Targa, in-8), elle a pour titre : *La Vefve ou le Traistre trahy, comédie*. Dès 1644 le second titre avait disparu.

Corneille, en imprimant cette comédie, se laissa aller pour cette seule fois à une mode à laquelle il ne se sacrifia plus ensuite, celle de faire précéder son ouvrage de pièces diverses composées par des poètes amis pour célébrer le succès de l'auteur. *La Veuve* est précédée de vingt-six hommages de ce genre. On en compte soixante-neuf en tête des *Chevilles de Maître Adam*, 1644, in-4, et soixante-dix-sept en tête de *La Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante du petit de Beauchasteau*, 1657, in-4. Molière s'est ri de cet usage dans la Préface des *Précieuses ridicules*. — Nous reproduisons après l'avis *Au Lecteur* les vingt-six pièces admises par Corneille dans son édition originale.



A MADAME
DE LA MAISONFORT¹.

Madame,

Le bon accueil qu'autrefois cette *Vefve* a receu de vous l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Étant expolée aux coups de l'envie et de la médifance, elle n'en peut trouver de plus affeurée que celle d'une perfonne fur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne la méconnoîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornemens que les liens, et que vous la traiterez aufli bien qu'alors que la grace de la représentation la mettoit en fon jour. Pourveu qu'elle vous puiſſe divertir encore une heure, elle eſt trop contente, et ſe bannira ſans regret du théâtre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle eſt honteufe de vous reſſembler ſi peu, et a de grands ſujets d'appréhender qu'on ne l'accuſe de peu de jugement de ſe préſenter devant vous, dont les perfections la feront paroître d'autant plus imparfaite ; mais quand elle confidère qu'elles ſont en un ſi haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures ſans des privilèges tout particuliers

1. Éliſabeth d'Estampes, veuve (dès 1630) de Louis de La Châtre, baron de La Maifonfort, maréchal de France. Elle ne ſe remaria pas, et mourut le 14 ſeptembre 1654.

du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature. En effet, Madame, quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnoissiez en vous-même, ou que vous ne vous connoissiez pas, puisqu'il est tout vray que des vertus et des qualités si peu communes que les vôtres ne sauroient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire icy les éloges; outre qu'il seroit superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profaneroit des choses si relevées. Ma plume est trop foible pour entreprendre de voler si haut; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

CORNEILLE





AU LECTEUR

Si tu n'es homme à te contenter de la naïveté du stile et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce : son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissans et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le moins les éblouit ; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions ; autrement c'est en faire parade mal à propos, et, pour gagner le nom de poëte, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime, je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diroient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnestes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poëte parle qu'il faut parler en poëte ; Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Icy donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutesseins sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnoistras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde ; celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paroît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à tirer. Si tu en pénétrés bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point.

Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ay mis ny dans la févérité des règles, ny dans la liberté, qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre françois : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui prend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de la scène. Cela sent un peu trop son abandon, mésséant à toute sorte de poëme, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ay donc cherché quelque milieu pour la règle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seroient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité; mais comme on épouse malaisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respects de luy partager mes ouvrages; et de six pièces de théâtre qui me sont échappées¹, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite; je n'ay point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement; mais j'interprète la dernière à ma mode; et la première, tantost je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantost je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ay poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures; mais bien que j'en puisse trouver de bons garands et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliqueray davantage sur ces matières; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume : cette préface n'est déjà que trop longue pour une comédie.

1. En mars 1634, quand Corneille écrivait ceci, il avait déjà fait représenter *Mélite*, *Clitandre* et *la Veuve*, et tenait à la disposition des comédiens *la Galerie du Palais*, *la Servante* et *la Place-Royale*, comédies dont les deux premières furent représentées dans la même année que *la Veuve*, et la dernière en 1635, au commencement de l'année sans doute.



ARGUMENT

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste, son particulier amy, de peur qu'il ne s'en aperçent, feint d'aimer la sœur Doris, qui, ne s'abusant point par les caresses, consent au mariage de Florange, que sa mère lui propose. Ce faux amy, sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la mènent ensemble à un chasteau de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentimens de son amy, fait rompre le mariage de Florange : sur quoy Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avoit toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avoit même facilité l'enlèvement de sa maîtresse ; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide : de sorte que, ramenant Clarice à Philiste, il obtient de luy en récompense la sœur Doris.



POUR

LA VEFVE DE MONSIEUR CORNEILLE ¹.

AUX DAMES.

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles ;
 Remarquez son éclat à travers de les voiles ;
 Petits feux de la nuit qui luisez en ces lieux,
 Souffrez le même affront que les astres des
 Orgueilleuses beautés que tout le monde estime, [cieux.
 Qui prenez un pouvoir qui n'est pas légitime,
 Clarice vient au jour ; votre lustre s'éteint ;
 Il faut céder la place à celui de son teint,
 Et voir dedans ces vers une double merveille :
 La beauté de la Vefve, et l'esprit de Corneille.

DE SCUDÉRY.

1. Il y a parmi les poètes dont les noms suivent des auteurs bien connus, comme Scudéry, Mairet, Rotrou, Du Ryer, Boissier, D'Ouville, Claveret, sur lesquels nous avons dit, dans l'*Histoire de Corneille*, ce que nous n'avons plus par conséquent à redire ici.

Il y a ensuite des anonymes que l'on ne saurait aujourd'hui découvrir et que personne sans doute n'a jamais eu envie de chercher.

Il y a enfin d'autres rimeurs qui sont demeurés aussi inconnus, tout en s'étant nommés : Guérente, Pilastre, de Canon, Burnel, Marcel, Voille, Beaulieu. Voille se dit un des plus intimes amis de Corneille. Il devait y avoir là plus d'un Rouennais. Du Petit-Val doit être Raphaël Du Petit-Val, libraire de Rouen, dont on trouve des vers en tête de plus d'un ouvrage de Béroalde de Verville. De Marbeuf était maître des forêts au Pont-de-l'Arche et s'est montré rude poète dans : *Recueil des vers de M. de Marbeuf, chevalier, sieur de Sahurs*, Rouen, David Du Petit-Val, 1628, in-8. Villeneuve était également en commerce poétique avec Guillaume Colletet (voir les *Divertissements de Colletet*, 1631, p. 38). Enfin J. Collardeau est évidemment Julien Collardeau, de Fontenay-le-Comte, qui débuta par être poète latin et dont les meilleurs vers français sont dans son poème *la Description de Richelieu*.

A MONSIEUR CORNEILLE.

poëte comique, sur sa Vefve.

ÉPIGRAMME.

Rare écrivain de nôtre France,
 Qui, le premier des beaux esprits,
 As fait revivre en tes écrits
 L'esprit de Plaute et de Térence,
 Sans rien dérober des douceurs
 De Mélite ny de ses sœurs,
 O Dieu ! que ta Clarice est belle,
 Et que de vefves à Paris
 Souhaiteroient d'estre comme elle,
 Pour ne pas manquer de maris !

MAIRET.

A MONSIEUR CORNEILLE,

SUR SA CLARICE.

Corneille que ta Vefve a des charmes puif-
 fans ! [nocens,
 Ses yeux remplis d'amour, les discours in-
 joints à la majesté plus divine qu'humaine,
 Paroiffent au théâtre avec tant de splendeur
 Que Mélite, admirant cette belle germaine,
 Confesse qu'elle doit hommage à la grandeur.
 Mais ce n'est point assez ; la parlante peinture,
 A tant de ressemblance avecque la nature
 Qu'en lifant tes écrits l'on croit voir des amans
 Dont la mourante voix naïvement propose
 Ou l'extrefme bon-heur, ou les rudes tourmens,
 Qui furent le fubjet de leur métamorphofe.
 Fay la donc imprimer, fay que la déité
 Jour et nuit entretienne avecque privauté

Ceux qui n'ont le moyen de la voir au théâtre :
 Car, si Mélite a pleu par les divins appas,
 Tout le monde sera de Clarice idolatre,
 Qui jouit de beautez que Mélite n'a pas.

GUÉRENTE.

MADRIGAL

pour la comédie de *la Vefve* de Monsieur Corneille.

A CLARICE.



larice, la plus douce veine
 Qui fçache le métier des vers
 Donne un portrait à l'univers
 De tes beautés et de ta peine ;

Et les traits du pinceau qui te font admirer
 Te dépeignent au vif fi constante et fi belle,
 Que ce divin portrait, bien que tu fois mortelle,
 Demande des autels pour te faire adorer.

J. G. A. E. P.

A MONSIEUR CORNEILLE.

ÉLÉGIE.



our te rendre justice autant que pour te
 plaire, [me taire.

Je veux parler, Corneille, et ne puis plus
 Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal

Par la confeffion de ton propre rival.

Pour un mefme fujet, mefme defir nous preffe ;

Nous pourfuivons tous deux une mefme maitrefle.

La gloire, cet objet des belles volontez,

Préfide également deffus nos libertez ;

Comme toy je la fers, et perfonne ne doute

Des veilles et des foins que cette ardeur me coufte.

Mon espoir toutefois eft décreu chaque jour

Depuis que je t'ay veu prétendre à fon amour.

Je n'ay point le thrésor de ces douces paroles
 Dont tu luy fais la cour et dont tu la cajolles;
 Je voy que ton esprit, unique dans son art,
 A des naïfvetés plus belles que le fard,
 Que tes inventions ont des charmes étranges,
 Que leur moindre incident attire des louanges,
 Que par toute la France on parle de ton nom,
 Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.
 Depuis, ma muse tremble et n'est plus si hardie;
 Une jalouse peur l'a longtemps refroidie,
 Et depuis, cher rival, je serois rebuté
 De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
 Si cet ange mortel qui fait tant de miracles,
 Et dont tous les discours passent pour des oracles,
 Ce fameux cardinal, l'honneur de l'univers,
 N'aimoit ce que je fais et n'écoutoit mes vers.
 Sa faveur m'a rendu mon humeur ordinaire;
 La gloire où je prétens est l'honneur de luy plaire,
 Et luy seul réveillant mon génie endormy
 Est cause qu'il te reste un si foible ennemy.
 Mais la gloire n'est pas de ces chastes maîtresses
 Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses;
 Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
 Et faire mille amans sans en faire un jaloux.
 Tel je te sçay connoître et te rendre justice,
 Tel on me voit partout adorer ta Clarice.
 Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits;
 Tout ce que j'ay produit cède à ses moindres traits;
 Toute vefve qu'elle est, de quoy que tu l'habilles,
 Elle ternit l'éclat de nos plus belles filles.
 J'ay veu trembler Silvie, Amaranthe et Filis,
 Célimène a changé, ses attraits sont pallis;
 Et tant d'autres beautés que l'on a tant vantées
 Si tost qu'elle a paru se sont épouvantées.
 Adieu; fais nous souvent des enfans si parfaits,
 Et que ta bonne humeur ne se lasse jamais.

DE ROTROU.

A MONSIEUR CORNEILLE.


e mille adorateurs Mélite est pour suivie;
 Ses autres belles sœurs le font également;
 Clarice, quoy que vefve, a surmonté l'envie
 Et fait de tout le monde un party seulement.

C. B.

A MONSIEUR CORNEILLE

sur sa *Vefve*.

ÉPIGRAMME.



a Vefve s'est assez cachée,
 Ne crain pas de la mettre au jour;
 Tu fais bien qu'elle est recherchée
 Par les mieux senlez de la cour.

Déjà des plus grands de la France,
 Dont elle est l'heureuse espérance,
 Les cœurs luy font assujettis,
 Et leur amour est une preuve
 Qu'une si glorieuse vefve
 Ne peut manquer de bons maris.

Du RYER, parisien.

AU MESME,

PAR LE MESME.



ue pour louer ta belle Vefve,
 Chacun de son esprit donne une riche preuve,
 Qu'on voye en cent façons les mérites
 Pour moy, je pense dire assez [tracez;

Quand je dy de cette merveille
 Qu'elle est sœur de Mélite et fille de Corneille.

A MONSIEUR CORNEILLE.

Belle Vefve adorée,
 Tu n'es pas demeurée [tes ans;
 Sans supports et fans gloire à la fleur de
 Puisque ton cher Corneille

A ta conduite veille

Tu ne peux redouter les traits des médifans.

BOIS-ROBERT.

A MONSIEUR CORNEILLE

SUR SA VEFVE.

Cette belle Clarice à qui l'on porte envie
 Peut-elle estre ta Vefve et que tu sois en vie?
 Quel accident étrange à ton bon-heur est
 [joint?

Si jamais un auteur a vécu par son livre,
 En dépit de l'envie elle te fera vivre,
 Elle fera ta Vefve et tu ne mourras point.

D'OUVILLE.

A MONSIEUR CORNEILLE

sur la Vefve.

ÉPIGRAMME.

La Renommée est si ravie
 Des mignardises de tes vers,
 Qu'elle chante par l'univers
 L'immortalité de ta vie.

Mais elle te trompe en un point

Et voici comme je l'épreuve:

Un homme qui ne mourra point

Ne peut jamais faire une vefve.

Quoy que chacun en soit d'accord,

Il faut bien que du ciel ce beau renom te vienne,

Car je ſçay que tu n'es pas mort,
Et touteſſois j'adore et recherche la tienne.

CLAVÉRET.

MADRIGAL

DU MESME.



hiliste en ſes amours a dû craindre un
Puisque la vefve eſt la copie [rival,
De ce charmant original
A qui ta plume la dédie ¹.

Ton bel art nous peint l'une adorable à la cour;

La nature a fait l'autre un miracle d'amour;

Je ſçay bien que l'on nous figure

L'art moins parfait que la nature,

Mais, laiſſant ces raiſons à part,

Je ne ſçay qui l'emporte, ou la nature ou l'art.

Ta Vefve touteſſois par ſa douceur extrême

Sçait ſi bien celui de charmer,

Qu'à la voir on la peut nommer

Un original elle-même,

Et toutes deux de raviffans accords

D'un bel eſprit et d'un beau corps.

A MONSIEUR CORNEILLE

SUR L'IMPRESSION DE SA VEFVE.



a vefve qui n'a d'autres ſoins

Que de ſe tenir enfermée,

Et de qui l'on parle le moins,

Eſt plus chaste et plus estimée.

Mais celle que tu mets au jour

Accroît ſon luitre et nôtre amour,

Alors qu'elle ſe communique;

Bien loin de la faire blaſmer,

Tant plus elle ſe rend publique

Plus elle ſe fait eſtimer.

J. COLLARDEAU.

1. Madame de La Maſonfort. Voir page 174 et note.

POUR LA VEFVE
DE MONSIEUR CORNEILLE.

Bien que les amours des filles
Soient vives et sans fard, florissantes, gen-
tilles, [mans,
Et que le pucelage ait des goûts si char-
Cette Vefvé, en dépit d'ellés,
Va posséder plus d'amans
Qu'un million de pucelles.

L. M. P.

A MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.

Tous ces présumptueux dont les foibles es-
[prits
S'efforcent vainement de te suivre à la trace,
Se trouvent à la fin des Corneilles d'Horace,
Quand ils mettent au jour leurs comiques écrits.

Ce style familier non encore entrepris
Ny connu de personne, a de si bonne grace
Du théâtre françois changé la vieille face
Que la scène tragique en a perdu le prix.

Saint-Amant, ne crains plus d'avouer ta patrie,
Puisque ce Dieu des vers est né dans la Neustrie
Qui, pour se rendre illustre à la postérité,

Accomplit en nos jours l'incroyable merveille
De cet oiseau fameux parmy l'antiquité,
Nous donnant un phœnix sous le nom de Corneille.

DU PETIT-VAL.

A MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.

Mélite, qu'un miracle a fait venir des cieux,
Les cœurs charmés à foy comme l'aymant
attire; [admire
Mais c'est avec raison que tout le monde
La Vefve qui n'a pas moins d'attraits dans les yeux.

Faire parler les rois le langage des Dieux,
Faire régner l'amour, accroître son empire,
Peindre avec tant d'adresse un gracieux martire,
Fermer si puissamment la bouche aux envieux ;

Faire honneur à son temps, enseigner à notre âge
A polir doucement son vers et son langage,
Corneille, c'est assez pour avoir des lauriers

Deffus le mont sacré, toujours tranquille et calme ;
Mais, pour dire en un mot, de venir des derniers
Et les surpasser tous, c'est emporter la palme.

AU MESME.

SIXAIN.

Ce n'est rien d'avoir peint une vierge beauté,
Mélite, vray portrait de la divinité.
La grace de l'objet embellit la peinture
Et conduit le pinceau qui ne s'égare pas ;
Mais de peindre une Vefve avec autant d'appas,
C'est un effet de l'art qui paffe la nature.

PILASTRE, avocat en parlement.

A MONSIEUR CORNEILLE.

ÉPIGRAMME.

Toy que le Parnasse idolatre,
 Et dont le vers doux et coulant
 Ne fait point voir sur le théâtre
 Les effets d'un bras violent,
 Esprit de qui les rares veilles
 Tous les ans font voir des merveilles
 Au-dessus de l'humain pouvoir,
 Reçoy ces vers dont VILLENEUVE,
 Ravy des beautez de ta Vefve,
 A fait hommage à ton ſçavoir.

A MONSIEUR CORNEILLE.

Corneille, je fuis amoureux
 De ta Vefve et de ta Mélite,
 Et leurs beautez et leur mérite
 Font naître tes vers et mes feux.
 Je veux que l'une ſoit pucelle ;
 L'autre icy me ſemble ſi belle
 Qu'elle captive mes efprits,
 Et ce qui m'en plaift davantage
 C'eſt que les traits de ſon viſage
 Viennent de ceux de tes écrits.

DE MARBEUF.

A MONSIEUR CORNEILLE

sur sa Vefve.

SIXAIN.



n vante les exploits de ces mains valeureufes
 Qui font dans les combats des vefves mal-
 heureufes, [rieux
 Mais j'estime, pour moy, qu'il t'est plus glo-
 D'avoir fait en nos cours une Vefve fans larmes,
 Et que l'on ne fçauroit, fans t'estre injurieux,
 Donner moins de lauriers à tes vers qu'à leurs armes.

DE CANON.

A MONSIEUR CORNEILLE.

sur sa Vefve.

SONNET.



orneille, que ta Vefve eft pleine de beauté !
 Que tu l'as d'ornemens et de grace pour-
 [veuë !
 Le plaifir de la voir tous mes fens diminuë,
 Et trahir tant d'appas ce feroit lacheté.

Quoy que puiſſe à nos yeux offrir la nouveauté,
 Rien ne les peut toucher à l'égal de la veuë ;
 Il n'eſt point de mortel , après l'avoir connuë,
 Qui ſe puiſſe vanter d'avoir la liberté.


Admire le pouvoir qu'elle a ſur mon eſprit ,
 Ne cherche point le nom de celui qui t'écrit ,
 Qui jamais ne connut Apollon ny ſa lyre.

Ton mérite l'oblige à te donner ces vers
 Et la douceur des tiens le force de te dire
 Qu'il n'eſt rien de ſi beau dedans tout l'univers.

L. N.

A MONSIEUR CORNEILLE


EN FAVEUR DE SA VEFVE.

orneille, que ton chant est doux !
Que ta plume a trouvé de gloire !
Il n'est plus d'esprit parmy nous
Dont tu n'emportes la victoire.

Ce que tu feins a tant d'attraits
Que les ouvrages plus parfaits
N'ont rien d'égal à son mérite,
Et la Vefve que tu fais veoir,
Plus ravissante que Mélite,
Monstre l'excez de ton ſçavoir.

BURNEL.

A MONSIEUR CORNEILLE.

larice est fans doute ſi belle
Que Philiste n'a le pouvoir
De gouſter le bien de la voir,
Sans devenir amoureux d'elle.

Ses diſcours me font eſtimer
Qu'on a plus de gloire à l'aimer
Que de raiſon à s'en défendre,
Et que les Argus les plus grands,
Pour y trouver de quoy reprendre,
N'ont point d'yeux aſſez pénétrans.

Apollon, qui, par ſes oracles,
A plus d'éclat qu'il n'eut jamais,
Tient ſur les deux ſacrez ſommets
Tes vers pour autant de miracles;
Et les plaiſirs que les neuf ſœurs
Trouvent dans les rares douceurs
Que parfaitement tu leur donnes,
Sont purs témoignages de foy
Qu'au partage de leurs couronnes
La plus digne ſera pour toy.

MARCEL.

A MONSIEUR CORNEILLE.

sur sa Vefve.

STANCES.

Divin esprit, puissant génie,
 Tu vas produire en moy des miracles divers;
 Je n'ay jamais donné de louange infinie,
 Et je ne croyois plus pouvoir faire de vers.

Il te falloir pour m'y contraindre,
 Faire une belle Vefve et luy donner des traits
 Dont mon cœur amoureux peut se laisser atteindre;
 L'amour me fait rimer et louer les attrait.

Digne fujet de mille flames
 Incomparable Vefve, ornement de ce temps,
 Tu vas mettre du trouble et du feu dans les ames,
 Faisant moins d'ennemis que de cœurs inconstans.

Qui vit jamais tant de merveilles?
 Mes sens sont aujourd'huy l'un de l'autre envieux;
 Ton discours me ravit l'ame par les oreilles,
 Et ta beauté la veut arracher par les yeux.

Quand on te voit, les plus barbares
 A tes charmes sans fard et tes naïfs appas
 Donneroient mille cœurs, et des choses plus rares
 S'ils en pouvoient avoir, pour ne te perdre pas.

Lorsqu'on t'entend, les plus critiques
 Remarquent tes discours et font tous un serment
 De les faire observer pour des loix authentiques,
 Et de condamner ceux qui parlent autrement.

Cher amy, pardon si ma muse,
 Pour plaire à mon amour manque à nostre amitié;
 Donnant tout à ta fille, elle a bien cette ruse
 De juger que tu dois en avoir la moitié.

Prends donc en gré tant de franchise,
 Et ne t'étonne pas si ceci ne vaut rien :
 Par son desordre seul tu sauras ma surprise ;
 Un cœur qui sait aimer ne s'exprime pas bien.

Il me suffit que je me treuve
 Dans ce rang qui n'est pas à tout chacun permis,
 Des humbles ferviteurs de ton aimable Vefve,
 Et de ceux que tu tiens pour tes meilleurs amis.

VOILLE.

STANCES

SUR LES OEUVRES DE MONSIEUR CORNEILLE.



orneille, occupant nos esprits,
 Fais voir par ces divins écrits
 Que nous vivions dans l'ignorance,
 Et je croy que tout l'univers
 Sçaura bien-tôt que nôtre France
 N'a que toy seul qui fais des vers.


La nature tout à loisir
 A pris un extrefme plaisir
 A créer ta veine animée,
 Et, parlant ainfi que les Dieux,
 Le temps veut que la renommée
 T'aille publier en tous lieux.

Apollon forma ton esprit
 Et d'un foin merveilleux t'apprit
 Le moyen de charmer les hommes ;
 Il t'a rendu par son métier
 L'oracle du fiécle où nous fommes,
 Comme son unique héritier.

BEAULIEU.

A LA VEFVE DE MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.

 larice, un temps si long sans te monstrier au
 jour [vage,
 M'a fait appréhender que le deuil du vef-
 Ayant terny l'éclat des traits de ton visage,
 T'empeschast d'établir parmy nous ton séjour.

Mais tant de grands esprits, ravis de ton amour,
 Parlent de tes appas dans un tel avantage
 Qu'après eux tout l'orgueil des beautez de cet age
 Doit tirer vanité de te faire la cour.

Parois donc librement, sans craindre que tes charmes
 Te fuscitent encor de nouvelles alarmes,
 Exposée aux efforts d'un second ravisseur,

Puisque, de la façon que tu te fais paroistre,
 Chacun sans t'offenser peut se rendre ton maître
 Comme depuis un an chacun l'est de ta sœur.

A. C.

ACTEURS

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, amy de Philiste et amant de Doris.

CÉLIDAN, amy d'Alcidon et amoureux de Doris.

CLARICE, vefve d'Alcandre et maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, mère de Doris.

DORIS, fœur de Philiste.

LA NOURRICE de Clarice.

GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris.

LYCAS, domestique de Philiste.

POLIMAS, }

DORASTE, } Domestiques de Clarice.

LISTOR, }

La scène est à Paris.



LA VEFVE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode,
 Mais la tienne pour moy seroit trop incom-
 [mode,
 Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de
 S'il falloit que ma bouche en témoignast si peu. [feu
 Depuis près de deux ans tu brusles pour Clarice,
 Et plus ton amour croist, moins elle en a d'indice,
 Il semble qu'à languir tes desirs sont contens,
 Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
 Quel fruit espères-tu de ta persévérance
 A la traiter toujours avec indifférence ?
 Auprès d'elle assidu, sans luy parler d'amour,
 Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour ?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flate en vain se l'imagine,

Clarice avec raifon prend pour Itupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-estre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye?
Qu'indifférent qu'il est, mon entretien l'ennuye?
Que je luy sois à charge, et, lors que je la voy,
Qu'elle use d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en foudroy quelle en fera la fuite,
Appren comme l'amour doit régler sa conduite.
Aussi-tost qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir nostre service au hazard d'un mépris,
Et, nous abandonnant à nos brusques faillies,
Au lieu de nostre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si mal-adroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare;
Nostre submiffion à l'orgueil la prépare :
Luy dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Ufons pour estre aimez d'un meilleur artifice,
Et, fans luy rien offrir, rendons-luy du service;
Régions sur son humeur toutes nos actions;
Régions tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme infensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on léme aux dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'amour pourroit estre un prodige,
Que le seul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau,
Mon fen me déplairoit caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour ! pour moy, je me déffe
Des fantasques raifons de ta philosophie;
Ce n'est pas là mon jeu. Le joly passe-temps,
D'estre auprès d'une dame et causer du beau temps,
Luy jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,

Qu'Aglante avec Philis dans un mois le marie !
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens et de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainfi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid silence et l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croy que de la façon dont j'ay sceu me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de la foy.
Mes soupirs et les siens font un secret langage,
Par où son cœur au mien à tous momens s'engage :
Des coups d'œil languissans, des souris ajustez,
Des penchemens de teste à demy concertez,
Et mille autres douceurs, aux seuls amans connus,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous font de bons garands d'un feu qui chaque jour¹...

1. Au lieu de ces cinq derniers vers, on lit, dans toutes les éditions de 1634 à 1654 inclusivement, les treize vers qui suivent :

Nos vœux, quoyque muets, s'entendent aisément,
Et quand quelques baisers font deus par compliment...

ALCIDON.

Je m'imagine alors qu'elle ne t'en dénie.

PHILISTE.

Mais ils tiennent bien peu de la cérémonie.
Parmy la bienséance il m'est aisé de voir
Que l'amour me les donne autant que le devoir.
En cette occasion c'est un plaisir extrême
Lorsque de part et d'autre un couple qui s'entraîne,
Abuse dextrement de cette liberté
Que permettent les lois de la civilité,
Et que le peu souvent que ce bonheur arrive,

ALCIDON.

Tout cela cependant fans luy parler d'amour ?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science,

Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit luy-mesme des partis,
A tes feux et les miens prudemment assortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette vefve il a sçeu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur la nourrice ménage,
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je doy prendre.
Le reste une autrefois se pourra mieux apprendre,
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon amy,
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demy.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites :
Ma maitresse m'attend pour faire des visites
Où je luy promis hier de luy prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu, jusqu'à demain.

Picquant nostre appétit, rend sa pointe plus vive.
Nostre flame irritée en croist de jour en jour.

SCÈNE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *seul.*



it-on jamais amant de pareille imprudence,
Faire avec son rival entière confiance ?
Simple, appren que ta sœur n'aura jamais
[de quoy

Affervir sous les loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, et brusse pour Clarice.
Ton agente est à moy. N'est-il pas vray, nourrice ?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et nostre amy rival ?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON

Tu luy promets pourtant.

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,

Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Et bien, que t'a-t'il it ?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que, rendant toujours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toy ?

ALCIDON.

Je l'ay poussé

A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoy ?

ALCIDON.

Pour deux railons : l'une, qu'il me propofe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement;
L'autre, que ta maitrefle après ce compliment
Le chaffera peut-eftre ainfi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardy pas tant; j'aurois peur, au contraire,
Que, malgré tes railons, quelque mal ne t'en prit;
Car enfin ce rival eft bien dans fon esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois paffe
Notre adrefle fous-main ne le mette en difgrace.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu chéris.
Cependant continuë à caresser Doris,
Que fon frère éblouy par cette accorte feinte
De nos prétentions n'ait ny foupçon, ny crainte.

ALCIDON.

A m'en oüy contenter, l'amour de Céladon¹
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon;
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle eft croit tout fur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie eft fi folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,
Et fon frère pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je foupire après fon mariage,
Penfant bien m'obliger m'en parle tous les jours;
Mais quand il en vient là, je fçay bien mes détours.
Tantoft, veu l'amitié qui tous deux nous afsemble,
J'attendray fon hymen pour eftre heureux enfemble;
Tantoft il faut du temps pour le confentement

1. Céladon, héros de *l'Astrée* de d'Urfé, roman encore en pleine vogue à l'époque où Corneille écrivait ceci, fans qu'il pût venir affurément à la pensée de perfonne qu'il songeât à faire la critique d'un genre cultivé avec tant de succès par Mlle de Scudéry, la fœur d'un des prôneurs de *la Veuve*.

D'un oncle dont j'espère un haut avancement;
Tantôt je scay trouver quelque'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entraît en cervelle
S'il avoit découvert un si long entretien;
Joué aussi bien ton jeu que je jouërai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monfieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous plus que pour vostre argent.

SCÈNE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.



'est trop désavouer une si belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au
[blasme,

Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur;
Ne vous entr'appeller que *mon ame* et *ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie
Et que d'un mesme trait vos esprits sont blesez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon frère aime Alcidon, et sa prière expresse
M'oblige à luy répondre en termes de maitresse,
Je me fais comme luy souvent toute de feux,
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toujours libre, et qui garde une amitié sincère
A celui que voudra me prescrire une mère.

CHRYSANTE.

Ouy, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, pûssiez vous lire dans mon esprit,

Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance :
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te séparois d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal : son ame a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes les fictions,
Il ne me prête rien que je ne luy r'envoie,
Nous nous entrepayons d'une même monnoye,
Et, malgré nos discours, mon vertueux desir
Attend toujours celui que vous voudrez choisir :
Vostre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy ; mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal, entre autres nouveautez,
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautez.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lylandre à Célidée, Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

Et, nommant celles-cy, tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce vilage inconnu qu'on appeloit Florange ?

CHRYSANTE.

Luy-mesme.

DORIS.

Ah Dieu ! que c'est un cajoleur étrange !
Ce fut paisiblement de vray qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retint,
Soit que son bel esprit me jugeast incapable
De luy pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais en suite ?

DORIS.

La fuite est digne qu'on l'admire.

Mon baladin muet se retranche en un coin,
 Pour faire bien jouer la prunelle de loin;
 Après m'avoir de là long-temps considérée,
 Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
 Il m'aborde en tremblant avec ce compliment:
Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant.
 (Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
 Entendant ce haut style aussitôt je seconde,
 Et répons brusquement, sans beaucoup m'émouvoir:
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
 Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
 Et, pour toute réplique, il se mit à sourire.
 Depuis il s'avisa de me ferrer les doigts,
 Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
 Il prit un de mes gands. *La mode en est nouvelle,*
 (Me dit-il) *et jamais je n'en vy de si belle.*
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré.
Vostre éventail me plaist d'estre ainsi bigarré.
L'amour, je vous assure, est une belle chose.
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose.
La ville est en hyver tout autre que les champs.
Les charges à présent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy ressemble,
 Ny qui melle en discours tant de diversitez.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des universitez,
 Mais après tout fort riche, et que la mort d'un père,
 Sans deux successions que de plus il espère,
 Comble de tant de biens qu'il n'est fille aujourd'huy
 Qui ne luy rie au nez et n'ait dessein sur luy.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Et bien, avec ces traits est-il à ton usage?

DORIS.

Je douterois plutôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

Je sçay qu'asseurement il te veut force bien ,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deormais un peu d'une autre sorte.

DORIS.

Commandez seulement, Madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite,
Géron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
Au desceu d'un chacun a traité ces amours,
Et, puisqu'à mes desirs je te voy résoluë,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau semblant ne rien diminuer,
Il faut jouer au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frère en la faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avisez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voicy Géron, de qui la conférence
Doit rompre ou nous donner une entière assurance.

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.



Ils se sont veus enfin.

GÉRON.

Je l'avois déjà sçeu,
Madame, et les effets ne m'en ont point
Du moins quant à Florange. [deçu,

CHRYSANTE.

Et bien, mais, qu'est-ce encore?

Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah, Madame, il l'adore!

Il n'a point encor veu de miracles pareils.
Ses yeux à son avis font autant de soleils,
L'enflure de son sein un double petit monde,
C'est le seul ornement de la machine ronde,
L'amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent pour la voir il ôte son bandeau,
Diane n'eut jamais une si belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne seroit rien qui vaille,
Ce ne font rien que lys et roses que son teint,
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il pèche innocemment,
Et s'il sçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'est un homme tout neuf, que voulez vous qu'il face?
Il dit ce qu'il a lu¹. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention,
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous sçavez les deux points... mais aussi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette supercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous sçavez donc les deux difficultés
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtez?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

Va, Géron (m'a t'il dit), et pour l'une et pour l'autre,

1. Ce pédant, amoureux échappé des bancs du collège et parlant comme un livre ridicule, était dès lors une esquisse plaisante dont Thomas Diafoirus est devenu le portrait achevé.

*Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
 Accorde tout plutôt que de plus différer,
 Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue
 Qu'il faut bien qu'il m'en coute un peu pour l'avoir
 Mais qu'en dit vostre fille?* [veué.

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
 Et montre une ame prête à recevoir mes loix,
 Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte,
 Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
 Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
 Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON.

A ce conte c'est fait. Quand vous plaist-il qu'il vienne
 Dégager ma parole et vous donner la lienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagez dextrement,
 Pour disposer mon fils à mon contentement.
 Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
 Il peut hors du logis rencontrer sa maitresse,
 Allez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCÈNE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'huy conduisoit vos vi-
 lites, [mérites,
 Et sembloit rendre hommage à vos rares
 Vous avez rencontré tout ce que vous cher-

CLARICE. [chiez.

Ouy, mais n'estimez pas qu'ainfi vous m'empêchiez
 De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
 Combien de chez Daphnis je fors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
 Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plains d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, et, que je pense, au tien.
Deux filles possédoient seules ton entretien,
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valoient tiroit pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris ;
Avec tant de beautez et tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'affailline, et n'a qu'un certain jen
Qui m'étourdit beaucoup et qui me plaît fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaîtoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaîsoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux se portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille et mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse, et l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame ?

Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux, de grace, et croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux ; Bélinde et Chrysolite
Manquent donc à ton gré d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille amans ?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs vilages charmans,
 Et j'en ferois état si le ciel m'eust fait naître
 D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître.
 Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
 Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
 Et, plein de vostre idée, il ne m'est pas possible
 Ny d'admirer ailleurs, ny d'estre ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'ébloût pas à force de flater.
 Revenons au propos que tu veux éviter :
 Je veux sçavoir des deux laquelle est ta maîtresse.
 Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse...

PHILISTE.

Que Chrysolite et l'autre, égales toutes deux,
 N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
 Si blessé des regards de quelque beau vilage
 Mon cœur de sa franchise avoit perdu l'usage...

CLARICE.

Tu serois assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut. L'amour est tout de feu,
 Il éclaire en brûlant et le trahit soy-mesme ;
 Un esprit amoureux absent de ce qu'il aime
 Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est.
 Toujours morne, rêveur, triste, tout luy déplaît.
 A tout autre propos qu'à celui de la flamme,
 Le silence à la bouche, et le chagrin en l'ame,
 Son œil semble à regret nous donner les regards,
 Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
 Qu'ainsi la fonction confuse ou mal guidée
 Se ramène en soy-mesme et ne voit qu'une idée.
 Mais auprès de l'objet qui possède son cœur,
 Ses esprits ranimez reprennent leur vigueur,
 Gay, complaisant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire ?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
 Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,

Jugiez par quel objet l'amour m'a sçeu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?

Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous, je n'ay rien qu'avec plaisir je voye,
Tout me devient fascheux, tout s'oppose à ma joye,
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maitresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour,
Pour un sujet si haut, les effets de l'amour.

SCÈNE VI.

CLARICE.



as! il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se sont assez com-
prendre, [deur,
Mais, pour nous déclarer une si belle ar-
L'un est muet de crainte, et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaist! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune!
Égale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'asseurer bien-tost de nostre sympathie.
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oste le nom d'amour à ses submissions,
Et, sous l'injuste loy de cette retenuë,
Le remède me manque et mon mal continuë :
Il me sert en esclave, et non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement.

CORNEILLE, I.

14

Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t'il au hazard de me plaire?
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'oste de mes yeux.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE.

Secrets tyrans de ma pensée,
 Respect, amour, de qui les loix
 D'un juste et fâcheux contrepoids
 La tiennent toujours balancée;

Que vos mouvemens opposez,
 Vos traits l'un par l'autre brisez,
 Sont puissans à s'entre-détruire!

Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur!
 Et, tandis que tous deux tâchent de me séduire,
 Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moy-même je fais mon supplice

A force de leur obéir:

Mais le moyen de les haïr?

Ils viennent tous deux de Clarice.

Ils m'en entretiennent tous deux,

Et, forment ma crainte et mes vœux

Pour ce bel œil qui les fait naître,

Et de deux flots divers mon esprit agité,

Plein de glace et d'un feu qui n'oseroit paroître,

Blâme la retenue et la témérité.

Mon ame dans cet esclavage

Fait des vœux qu'elle n'ose offrir;

J'aime seulement pour souffrir,

J'ay trop, et trop peu de courage.

Je voy bien que je suis aimé,

Et que l'objet qui m'a charmé

Vit en de pareilles contraintes,
 Mon silence à ses feux fait tant de trahison
 Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
 Pour accroître son mal, je fuy ma guérison.

Elle brulle, et par quelque signe
 Que son cœur s'explique avec moy,
 Je doute de ce que je voy,
 Parce que je m'en trouve indigne.
 Espoir, adieu, c'est trop flaté,
 Ne croy pas que cette beauté
 Daigne avouer de telles flammes,
 Et, dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
 Voy que si même ardeur embrasse nos deux ames,
 Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, voy par son silence
 Qu'elle t'en commande un égal,
 Et que le récit de ton mal
 Te convaincroit d'une insolence.
 Quel fantasque raisonnement,
 Et qu'au milieu de mon tourment
 Je deviens subtil à ma peine!
 Pourquoi m'imaginer qu'un discours amoureux
 Par un contraire effet change l'amour en haine,
 Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, si cette belle
 Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
 Du moins si sa nourrice a soin de nos amours,
 C'est de moy qu'à présent doit estre leur discours.
 Une humeur curieuse avec chaleur m'emporte
 A me couler sans bruit derrière cette porte,
 Pour écouter de là, sans en estre aperceu,
 En quoy mon fol espoir me peut avoir déçu.
 Allons; souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure;
 Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
 Et peut-estre qu'enfin nous en pourrons tirer
 Celle que nous cherchons pour mieux nous déclarer.

SCÈNE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flamme,
Dont je ne pense pas qu'autre que toy me
[blasme.

Estre vefve à mon âge, et toujours déplorer
La perte d'un mary que je puis réparer!
Refuser d'un amant ce doux nom de maitresse!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adrefse
Le voir toujours languir deffous ma dure loy!
Cette vertu, nourrice, est trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au voftre ne réliste
Qu'alors que voftre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un, mais, comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arrête voftre choix.

CLARICE.

Brife-là ce discours dont mon amour s'irrite;
Philiste n'en voit point qui le paffe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
Et que tu connois mal et Philiste et moy-mefme,
Si tu crois que l'excès de la civilité
Paffe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rufé qui toujours vous affiége
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans fon piège.

CLARICE.

Ce cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime voftre bien, et non voftre perfonne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un et l'autre luy donne,
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vauz,
Qu'un peu de bien que j'ay supplée à mes defauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre et le rang qu'il vous laisse
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il est né gentilhomme, et sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers luy fut avare;
Nous avons, elle et moy, trop de quoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux infenlez
Que Philiste n'est pas tout ce que vous penlez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le monde,
J'ay de l'expérience, et c'est où je me fonde.
Éloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essay d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, et, défintéressée,
Comparez luy l'objet dont vous êtes blessée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!
Trahir tous mes desirs! éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plustost toute vive au tombeau.
Fay venir cet amant: deussay-je la première
Luy faire de mon cœur une ouverture entière,
Je ne permettray point qu'il sorte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé nostre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage:
Vous pourriez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et, sans me répliquer, fais ce que je te dis.

SCÈNE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Ue te feray cracher cette langue traitresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma
Détestable forcière ? [maitresse,

LA NOURRICE.

Et bien, quoy ? qu'ay-je fait ?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ay veu ton forfait ?

LA NOURRICE.

Quel forfait ?

PHILISTE.

Peut-on voir l'ascheté plus hardie ?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison ?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison :

Que t'avois-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrois ta maitresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune et simple novice en matière d'amour,

Qui ne ſçaurois comprendre encor un fi bon tour.
 Flater de nos discours les paſſions des dames,
 C'eſt aider lâchement à leurs naiſſantes flames,
 C'eſt traiter lourdement un délicat effet,
 C'eſt n'y ſcavoir enfin que ce que chacun ſçait.
 Moy, qui de ce métier ay la haute ſcience
 Et qui pour te ſervir brulle d'impatience,
 Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant
 J'ay ſçeu croiſtre la flame en la contredifant,
 J'ay ſçeu faire éclater, mais avec violence,
 Un amour étouffé ſous un honteux ſilence,
 Et n'ay pas tant choqué que piqué les deſirs,
 Dont la ſoiſ irritée avance tes plailirs ¹.

PHILISTE.

A croire ton babil, la rufe eſt merveilleuſe,
 Mais l'épreuve à mon goùt en eſt fort périlleuſe.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'eſt veu de tours plus aſſûrez.
 La raiſon et l'amour ſont ennemis jurez,
 Et lors que ce dernier dans un eſprit commande
 Il ne peut endurer que l'autre le gourmande,
 Plus la raiſon l'attaque, et plus il ſe roidit,
 Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
 Je le dy ſans beſoin, vos yeux et vos oreilles
 Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
 Vous-mème avez tout veu, que voulez-vous de plus ?
 Entrez, on vous attend; ces discours ſuperflus
 Reculent voſtre bien et font languir Clarice.
 Allez, allez cueillir les fruits de mon ſervice,
 Uſez bien de voſtre heur et de l'occafion.

PHILISTE.

Soit une vérité, ſoit une illuſion
 Que ton eſprit adroit employe à ta déſenſe
 Le mien de tes discours plus outre ne s'offenſe,

1. Cette ſituation, cette déſenſe adroite de la perfide nourrice ſont de la bonne comédie, et peuvent déjà faire préſager *le Menteur*. La ſcène ſuivante ſemble avoir fourni à Marivaux l'idée de celle où, dans *le Legs*, la comteſſe en eſt réduite à faire ſa déclaration au timide marquis.

Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCÈNE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Pareffleux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de vostre

CLARICE. [veuë ?

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourveuë ;
Vous bannir de mes yeux ! une si dure loy
Feroit trop retomber le châtiment sur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-mesme.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi que sçavez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections ?

PHILISTE.

Madame, excusez-moy, je sçay mieux reconnoître
Mes défauts, et le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oubliez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites ?
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites ;
Laissez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir sur vostre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'insensible.
Une si douce erreur tâche à s'autoriser,
Quel plaisir prenez-vous à m'en desabuser ?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
 Ce sont les mouvemens les plus sains de mon ame.
 Il est vray, je vous aime, et mes feux indiscrets
 Se donnent leur supplice en demeurant secrets,
 Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire,
 Mais si j'ose bruler, je sçais aussi me taire,
 Et, près de votre objet, mon unique vainqueur,
 Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.
 En vain j'avois appris que la seule espérance
 Entretenoit l'amour dans la persévérance,
 J'aime sans espérer, et mon cœur enflamé
 A pour but de vous plaire et non pas d'estre aimé.
 L'amour devient servile alors qu'il se dispense
 A n'allumer les feux que pour la récompense;
 Ma flamme est toute pure, et, sans rien présumer,
 Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'estre aimé, sans que tu le prétendes,
 Préviendra tes desirs et tes justes demandes..
 Ne déguisons plus rien, cher Philiste, il est temps
 Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
 Donnons-leur, je te prie, une entière assurance,
 Vengeons-nous à loisir de nostre indifférence,
 Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
 Où la fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouiez, madame, et cette accorte feinte
 Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange ! en me voyant bruler
 Tu t'obstines encor à le dissimuler,
 Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte
 De te dire à quel point l'amour pour toy me dompte.
 Tu le vois cependant avec pleine clarté,
 Et veux douter encor de cette vérité?

PHILISTE.

Ouy, j'en doute, et l'excès du bon-heur qui m'accable
 Me surprend, me confond, me paroît incroyable:
 Madame, est-il possible, et me puis-je assurer

D'un bien à quoy mes vœux n'oseroient aspirer ?

CLARICE.

Cesse de me tuër par cette défiance.

Qui pourroit des mortels troubler nostre alliance ?

Quelqu'un a-t'il à voir dessus mes actions,

Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections ?

Vefve, et qui ne dois plus de respect à personne,

Ne puis-je disposer de ce que je te donne ?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,

J'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,

Si ma foy ne fuffit, que je te donne un gage ;

Un bracelet exprès tiffu de mes cheveux

T'attend pour enchaîner et ton bras et tes vœux.

Vien le quérir, et prendre avec moy la journée

Qui termine bien-toft nostre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter,

Trop heureux, quant à moy, de les exécuter.

LA NOURRICE *seule.*

Vous contez fans vostre hofte, et vous pourrez apprendre

Que ce n'est pas fans moy que ce jour se doit prendre ;

De vos prétentions Alcidon averty

Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.

Je luy vay bien donner de plus feures adreffes

Que d'amuser Doris par de fausses careffes ;

Auffi bien, m'a-t'on dit, à beau jeu, beau retour :

Au lieu de la duper avec ce feint amour,

Elle-mefme le dupe, et, luy rendant fon change,

Luy promet un amour qu'elle garde à Florange :

Ainsi de tous coltez primé par un rival,

Ses affaires fans moy se porteroient fort mal.

SCÈNE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.



dieu, mon cher fovey, fois feure que mon ame
Jusqu'au dernier foupir confervera la flame.

DORIS.

Alcidon, cét adieu me prend au dépourveu ,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu ,
C'est m'envier trop toft le bien de ta préfence ;
De grace, oblige-moy d'un peu de complaifance,
Et, puisque je te tiens, fuffre qu'avec loifir
Je puiffe m'en donner un peu plus de plaifir.

ALCIDON.

Je t'explique fi mal le feu qui me confume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire eft plus que je n'ay dit ;
J'en hay les vains efforts de ma langue groffière ,
Qui manquent de juffeffe en fi belle matière ,
Et, ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent fi peu le fond de ma langueur.
Doris, fi tu pouvois lire dans ma penfée ,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame bleffée ,
Tu verrois un brafier bien autre, et bien plus grand ,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois auffi pénétrer mon courage ,
Et voir jusqu'à quel point ma paffion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
Ne te fembleroit plus que de triftes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles ;
Par un malheur égal ainfi tu me consoles,
Et de mille defauts me fentant accabler
Ce m'eft trop d'heur qu'un d'eux me fait te reffembler.

ALCIDON.

Mais quelque reffemblance entre nous qui furviennne ,
Ta paffion n'a rien qui reffemble à la mienne,

Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toy mon amour,
Ma mère en ma faveur brulle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous une autre asservie,
Dont je ne puis encor à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne sçaurois user.
Je dépens d'un vieil oncle, et, s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise.
Tu sçais que tout son bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant la mort je vy dessous la loy,
Mais nous le gagnerons, et mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de la forte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.

Je connoy ce qu'au monde aujourd'buy vaut le bien,
Conserve ce vieillard. Pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir la haine?
Ce qui te plaist m'agrée, et ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy! c'est offenser une pure innocence.
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gêne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sçay quelle est ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoistre...

DORIS.

J'en croy fi fortement ce que j'en voy paroître ,
 Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
 Adieu , va deormais où tu voulois aller,
 Si pour te retenir j'ay trop peu de mérite ,
 Souvien-toy pour le moins que c'est moy qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque adieu m'étonne, et je n'entens pas bien...

SCÈNE VI.

LA NOURRICE, ALCIDON.

LA NOURRICE.

Je te prens au sortir d'un plaifant entretien.

ALCIDON.

Plaifant de vérité, veu que mon artifice
 Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
 Et de tous mes foupirs qui fe portent plus loin,
 Elle fe croit l'objet, et n'en eft que témoin.

LA NOURRICE.

Ainfi ton feu fe jouë ?

ALCIDON.

Ainfi quand je foupire,
 Je la prens pour une autre, et luy dis mon martyre,
 Et fa réponfe au point que je puis fouhaïter
 Dans cette illufion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

Elle t'aime ?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque
 Luy fait aifément croire un amour réciproque.
 Elle fe penfe belle, et cette vanité
 L'affeure imprudemment de ma captivité,
 Et, comme fi j'étois des amans ordinaires,
 Elle prend fur mon cœur des droits imaginaires,
 Cependant que le fien fent tout ce que je feins,
 Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te répons que non ; fi tu n'y mets remède,

Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,

C'est luy qui fourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu vouloit dire,

Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,

Et, comme j'étois las de me contraindre tant,

La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.

Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maitresse ?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse ;

Philiste affeurement tient son esprit charmé :

Je n'aurois jamais crû qu'elle l'eust tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,

Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,

Jusqu'à s'entredonner la parole et la foy.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moy ?

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vray, ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon, nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier : mon esprit épuisé

Pour divertir ce coup n'est point assez rusé.

Je n'en scay qu'un moyen, mais je ne l'ose dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'est un second martyr.

LA NOURRICE.

Clarice, tous les soirs, relvant à les amours,

Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.
Aurois-tu du courage allez pour l'enlever?

ALCIDON.

Ouy, mais il faut retraite après où me sauver,
Et je n'ay point d'amy si peu jaloux de gloire
Que d'estre partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dy pas
Que quelqu'un abusé n'accompagna mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, et ta feinte colère
Manqueroit de prétexte à quereller son frère !
Fais-en sonner par tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et, sans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flame.
Sers-toy de leur erreur, et dupe-les si bien...

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de nostre intelligence
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dès demain...

ALCIDON.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse, ou la sœur, ou le
Dont l'infidélité fait naître ta colère ; (frère ,
Mais, à ne point mentir, ton dessein, à l'abord,
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.

Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa maîtresse
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse :
Ce mot d'enlèvement me faisoit de l'horreur ;
Mes sens embarrassés dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raison de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmois ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait, amusant ma pitié,
Retardoit les effets deus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon âme inquiète,
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiste en te volant ton bien
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien ;
Après son action la tienne est légitime,
Et l'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, et me promet la sœur
Pour en faire sous main Florange possesseur,
Ah ciel ! fut-il jamais un si noir artifice ?
Il luy fait recevoir mes offres de service ,
Cette belle m'accepte, et, fier de son aveu ,
Je me vante par tout du bon-heur de mon feu ,
Cependant il me l'oste, et, par cette pratique,
Plus mon amour est sçeu, plus ma honte est publique.

CORNEILLE, I.

15

CÉLIDAN.

Après la trahison voy ma fidélité :
 Il t'enlève un objet que je t'avois quitté.
 Ta Doris fut toujours la reine de mon ame,
 J'ay toujours eu pour elle une secrete flamme,
 Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
 Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix.
 Mais je te l'ay quittée, et non pas à Florange.
 Quand je t'auray vengé, contre luy je me venge,
 Et je lui fais sçavoir que jusqu'à mon trépas
 Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte est venue !
 Que je te veux du mal de cette retenue !
 Est-ce ainli qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CÉLIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert,
 Et si cette beauté malgré moy l'a fait naître,
 J'ay sçeu pour ton respect l'empêcher de paroître.

ALCIDON.

Hélas ! tu m'as perdu me voulant obliger :
 Nostre vieille amitié m'en eust fait dégager ;
 Je souffre maintenant la honte de la perte,
 Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
 De te l'avoir cédée, et réduit mes desirs
 Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
 Faites, Dieux tous-puissants, que Philiste se change,
 Et, l'inspirant bien-tost de rompre avec Florange,
 Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
 Je sçay pour un amy contraindre mon amour.

CÉLIDAN.

Tes souhaits arrivent, nous t'en verrions dedire ;
 Doris sur ton esprit reprendroit son empire :
 Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
 D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CÉLIDAN.

Un amy tel que toy m'est plus que cent maitresses ;
 Il n'y va pas de tant ; résolvons seulement

Du jour et des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ay point lieu de craindre aucune résistance:
La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ay sçu de luy-mesme ouvrir la fausse porte;
Étant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir, le plutôt vaut le mieux,
Et sur tout, déguisez, dérobons à ses yeux
Et de nous et du coup l'entière connoissance.

CÉLIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Croy que c'est un bon gage à moyenner l'accord
Et rendre en le faisant ton party le plus fort.
Mais, pour la seureté d'une telle surprise,
Aussi-tôt que chez-moy nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, et soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la même prudence,
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

CÉLIDAN.

Adieu, j'y vay mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ay goutte de sang que pour toy je n'épanche.

SCÈNE II.

ALCIDON.



ons Dieux! que d'innocence et de simplicité!
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache et se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise!

Que Célidan est bon! que j'aime sa candeur!
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur!

O qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
 A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
 Et qui nous font souvent cent protestations,
 Et contre les effets ont mille inventions !
 Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
 Et l'attente déjà de me servir le tuë.
 J'admire cependant par quel secret ressort
 Sa fortune et la mienne ont cela de rapport
 Que celle qu'un amy nomme ou tient sa maîtresse,
 Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
 Et qu'ayant comme moy caché sa passion,
 Nous n'avons différé que de l'intention,
 Puisqu'il met pour autrui son bon-heur en arrière,
 Et pour moy...

SCÈNE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens, rêveur.

ALCIDON.

Ouy, par derrière,

C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,
 Que j'excuse aisément ta réponse un peu cruë.
 Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue ?
 Quelque penser fâcheux te servoît d'entretien ?

ALCIDON.

Je revois que le monde en l'ame ne vaut rien,
 Du moins pour la plupart ; que le siècle où nous sommes
 A bien diffimuler met la vertu des hommes ;
 Qu'à peine quatre mots se peuvent échaper
 Sans quelque double sens afin de nous tromper,
 Et que souvent de bouche un dessein se propose
 Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit ? laissons courir le temps,
 Et malgré les abus vivons toujours contents.

Le monde est un chaos, et son desordre excède
 Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
 N'ayons l'œil, cher amy, que sur nos actions,
 Aussi-bien, s'offenser de les corruptions
 A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
 Mais pour te retirer de ta mélancolie,
 Je te veux faire part de mes contentemens.
 Si l'on peut en amour s'asseurer aux sermens,
 Dans trois jours au plus tard, par un bon-heur étrange,
 Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te decoit,
 J'auray perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace;
 Philiste, vois-tu bien, je sçay ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mère en a reçu de vray quelque propos,
 Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.
 Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
 De régler sur les biens une pareille affaire;
 Un si honteux motif leur fait tout décider,
 Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
 Mais comme son éclat n'ébloüit point mon ame,
 Que je voy d'un autre œil ton mérite et ta flamme,
 Je lui fis bien sçavoir que mon consentement
 Ne dépendroit jamais de son avenglement,
 Et que jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
 Je maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
 Ma sœur accortement feignoit de l'écouter;
 Non pas que son amour n'osât luy résister,
 Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
 Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie;
 Ce petit aiguillon quelquefois en passant
 Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule;
 Soit que ta sœur l'accepte ou qu'elle dissimule,

Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en fâcher.
 Rien de mes sentimens ne ſçauroit approcher;
 Comme, alors qu'au théâtre on nous fait voir *Mélite*,
 Le discours de Cloris quand Philandre la quitte,
 Ce qu'elle dit de luy, je le dy de ta ſœur,
 Et je la veux traiter avec meſme douceur.
 Pourquoi m'aigrir contre elle? en cét indigne change
 Le beau choix qu'elle fait la punit et me venge,
 Et ce ſexe imparfait, de ſoy-meſme ennemy,
 Ne poſſéda jamais la raïſon qu'à demy.
 J'aurois tort de vouloir qu'elle en euſt davantage:
 Sa foibleſſe la force à devenir volage.
 Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy;
 Et mon courroux entier ſe réſerve pour toy;
 Toy, qui trahis ma flamme après l'avoir fait naiſtre,
 Toy, qui ne m'éſ amy qu'afin d'eſtre plus traître,
 Et que tes lâchetes tirent de leur excès
 Par ce damnable appas un facile succès.
 Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe
 Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtreſſe,
 Et ton perfide cœur, masqué juſqu'à ce jour,
 Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipez par des effets contraires,
 Nous renouërions bien-toſt une amitié de frères.
 Puiſſe deſſus ma teſte éclater à tes yeux
 Ce qu'a de plus mortel la colére des cieux,
 Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie;
 A cauſe de ſon bien ma mère en meurt d'envie,
 Mais malgré...

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
 Ces proteſtations ne m'ébloüiſſent plus,
 Et ma ſimplicité, laiſſe d'eſtre dupée,
 N'admet plus de raïſons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impreſſion d'une jalouſe erreur
 Dont ton eſprit atteint ne ſuit que la fureur!
 Et bien, tu yeux ma vie, et je te l'abandonne;
 Ce courroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,

Contente-le par là, pousse, mais n'attens pas ;
 Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
 Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
 Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
 Toujours à ces deffis j'ay couru sans effroy,
 Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage :
 On n'a point encor veu que ce manque de cœur
 M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
 Je te veux bien ôter tout sujet de colère,
 Et, quoy que de ma sœur ait résolu ma mère,
 Deust mon peu de respect irriter tous les Dieux,
 J'affronteray Géron et Florange à ses yeux.
 Mais, après les efforts de cette déférence,
 Si tu gardes encor la même violence,
 Peut-estre scaurons-nous apaiser autrement ;
 Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON *seul*.

Je crains son amitié plus que cette menace.
 Sans doute il va chasser Florange de ma place ;
 Mon prétexte est perdu s'il ne quitte les soins,
 Dieux ! qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins !

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.



e meure, mon enfant, si tu n'es admirable !
 Et ta dextérité me semble incomparable :
 Tu mérites de vivre après un si beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en sçait guère en amour ;
 Vous n'eussiez pu m'entendre et vous garder de rire.
 Je me tuois moy-même à tous coups de luy dire
 Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,

Et que je luy reffemble en ce que noſtre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il eſt donc une fouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-eſtre y meſſois-tu quelques obſcuritez ?

DORIS.

Pas une, en mots exprès je luy rendois ſon change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange ! et comment en oſois-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien céler,
Mais nous nous ſceulmes lors jeter ſur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop ! c'eſt ainſi qu'il faut, quand on ſe moque,
Que le moqué toûjours forte fort ſatisfait ;
Ce n'eſt plus, autrement, qu'un plaifir imparfait,
Qui ſouvent malgré nous ſe termine en querelle.

DORIS.

Je luy prépare encor une rufe nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais pour en dire trop tu pourras tout galter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoy que l'on ſe propoſe,
Aſſez ſouvent l'iſſuë...

DORIS.

On vous vent quelque choſe,
Madame, je vous laiſſe.

CHRYSANTE.

Ouy, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCÈNE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Ue devine à peu près le sujet qui t'amène,
Mais, sans mentir, mon fils me donne un
[peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un amy
Que je n'ay sçeu gagner son esprit qu'à demy.
Encor une remise, et que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change;
Moi-mesme j'ay tant fait que ma fille aujourd'huy,
Le croirois-tu, Géron ? a de l'amour pour luy.

GÉRON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t'il auprès de sa maitresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller ?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles :
Je ne fus jamais homme à porter des paroles
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir.
Si monsieur vostre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçoy venir.

GÉRON.

Tant mieux, nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ses regards ne sont que de colére. '

SCÈNE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GÉRON, LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc icy, peste du bien public,
 Qui réduis les amours en un sale trafic!
 Va pratiquer ailleurs tes commerces infames:
 Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des

GÉRON. [femmes.]

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
 Je ne fortis jamais des termes de l'honneur,
 Et Madame elle-même a choisi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups de plat d'épée.*
 Tien, porte ce revers à celui qui t'envoye,
 Ceux-cy feront pour toy...

SCÈNE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne,
 Mais si jamais je trouve icy ce courratier,
 Je luy sçauray, Madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe,
 C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte;
 Autrement il sçaura ce que pésent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne souffre aucune tache;
Je suis prest d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle vostre courage.
Confidérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à vostre sœur.
Le bien est en ce siècle une grande douceur,
Étant riche on est tout¹, ajoutez qu'elle mesme
N'aime point Alcidon et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer son inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-mesme à cette élection,
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy prescrire une si duré loy?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse sans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?

1. Boileau a dit après Chrysante :

Quiconque est riche est tout.

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traitresse.
Lycas, cours chez Florange, et dy-luy de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que, s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu. Mon fils...

PHILISTE à Lycas.

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE seule.

Dieux! que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille : hélas! pour ta misère
Les destins ennemis ont fait naître ce frère;
Déplorable, le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, et tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et talchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCÈNE VIII.

CLARICE dans son jardin.



hers confidens de mes desirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquié-
Ce n'est plus avec des soupirs, [tude,
Que je viens abuser de vostre solitude :

Mes tourmens sont passez,

Mes vœux sont exaucez,

La joye aux maux succède.

Mon sort en ma faveur change la dure loy,
Et, pour dire en un mot le bien que je possède,
Mon Philiste est à moy.

En vain nos inégalitez
M'avoient avantagée à mon désavantage,
L'amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle fortune,
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que, quand il nous faillit, l'autre nous importune
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par tes rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goute au fortir des supplices !
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices !
Qu'un si doux souvenir
M'appreste à l'avenir
D'amoureuses tendresses !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'estimeray chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté !

Mon heur me semble sans pareil
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure,
Je ne croy pas que le soleil...

SCÈNE IX.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE,
LA NOURRICE.

CÉLIDAN *dit ces mots derrière le théâtre.*



ocher, atten nous-là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON.

Il est temps d'avancer, baïffons le tapabort ¹.

Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs ! au secours !

LA NOURRICE.

Quoy ? des voleurs, Madame ?

CLARICE.

Ouy, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice
et l'empesche de fuir.*

Ah, de frayeur je pafme.

CLARICE.

Laisse-moy, misérable.

CÉLIDAN.

Allons, il faut marcher,

Madame, vous viendrez.

CLARICE. *Célidan luy met la main sur la bouche.*

Aux vo...

CÉLIDAN. *Il dit ces mots derrière le théâtre.*

Touche, cocher.

1. « C'est une sorte de bonnet à l'anglaise, qui était fort commode et qu'on portait sur mer, il y a environ 52 ou 53 ans. On dit qu'on portait des *tapabords* au dernier siège de La Rochelle, au moins M. Bouillaud, qui était alors dans sa verte jeunesse, me l'a assuré. » (*Dictionnaire de Richelet*, 1680.)

SCÈNE X.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS,
LISTOR.

LA NOURRICE *seule.*

Sortons de palmoison, reprenons la parole ;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connoy rien, ou j'ay bien pris mon
[temps.

Ils n'en feront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette nouvelle sœur,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en seureté
Je fasse aller après par un autre côté.
A présent il est temps que ma voix s'évertuë.
Aux armes! aux voleurs! on m'égorge, on me tuë,
On enlève Madame; amis, secourez-nous;
A la force! aux brigands! au meurtre! accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.

Qu'as-tu, nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravy Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravy Clarice?

LA NOURRICE.

Ouy, suivez promptement.

Bons Dieux! que j'ay reçu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favorise.

Elle est seule.

O qu'ils en vont abatre! ils sont morts, c'en est fait,

Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourvu que le bon-heur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
 Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel
 indice ? [bruit.
 Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux, hélas ! que trop instruit ;
 Les cris de la nourrice en la maison déserte
 M'ont trop suffisamment averti de la perte.
 Seule en ce grand logis elle court haut et bas,
 Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
 Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître.
 A peine devant elle oseroit-on paroître ;
 De furie elle écume, et fait sans cesse un bruit
 Que le desespoir forme, et que la rage suit,
 Et parmy les transports son hurlement farouche
 Ne laisse distinguer que Clarice en la bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a veu,
 Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu :
Va lui dire qu'il perd sa maîtresse et la nôtre.
 Et puis incontinent me prenant pour un autre,
 Elle m'alloit traiter en auteur du forfait,
 Mais ma fuite a rendu la fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne ?

CORNEILLE, I.

16

LYCAs.

Ses confufes clameurs n'en accufent perfonne,
Et mefme les voifins n'en fçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens feulemment ce qui peut m'affliger,
Traître, fans que je fçache où, pour mon allégeance,
Adreffer ma pourfuite et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper : deffus toy ma douleur
Faute d'un autre objet euft vengé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que la fource ignorée
Ne laiffe aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laiffe à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt fecours.
Foible foulagement en un coup fi funeste¹,
Mais il s'en faut fervir, puisque feul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne font impuiffans;
Fay qu'à force de cris poulfez jusqu'en la nuë
Ton mal foit plus connu que la caufe inconnuë,
Fay que chacun le fçache et que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle foit², apprenne que tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tiens en fervice,
Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon defefpoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger peut-estre eft-ce ta feinte
Qui me porte à deffein cette crüelle atteinte,
Et ton amour, qui doute encor de mes fermens,
Cherche à s'en affeurer par mes reffentiments.
Soupçonneufe beauté, contente ton envie,
Et pren cette affeurance aux dépens de ma vie,
Si ton feu dure encor par mes derniers foupirs

1. Toutes les éditions jusqu'en 1654 inclusivement portent :

Vain et foible foulas en un coup fi funeste.

2. *Où que pour en quelque lieu que, quelque part que*, locution rapide que Corneille a déjà employée Acte IV, sc. 8 de *Clitandre*, qu'il emploiera encore Acte I, sc. 9 de *la Galerie du Palais*, dont J.-J. Rousseau et Buffon ont fait usage après lui, et qu'on aurait bien tort de laiffer disparaître de notre langue.

Reçois ensemble et perds l'effet de tes desirs.
Alors, ta flamme en vain pour Philiste allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et seure d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.
Que ce penser flateur me dérobe à moy-mesme !
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime,
Et dans mon desespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort à son tour la fera soupirer !

Simple, qu'espères-tu ? la perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
Ton déplaisir luy plaît, et tous autres tourmens
Luy sembleroient pour toy de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle palme de joye au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa condition.

Pauvre desespéré, que ta raison s'égare !
Et que tu traites mal une amitié si rare !
Après tant de sermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foy,
Tu veux seul avoir part à la douleur commune,
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs
Diminuer les siens et l'oster aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infame
A mis en son pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-estre déjà ce corsaire effronté
Triomphe insolamment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminuë

SCÈNE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS,
LISTOR.

PHILISTE.



ais voicy de les gens. Qu'est-elle devenuë ?
Amis, le savez-vous ? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE.

Nous avons fait, Monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite ?

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sçauriez le trépas.
Mais, hélas ! quelque soin, et quelque diligence...

PHILISTE.

Ce sont là des effets de vostre intelligence.
Traîtres, ces feints hélas ne sçauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monsieur, de quoy nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prétez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrète,
Mais voicy... Vous fuyez ! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maitresse, ou mourir.

DORASTE *rentrant avec ses compagnons cependant
que Philiste les cherche derrière le théâtre.*
Cédons à la fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage,
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant
avec ses compagnons.*
Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main et seul.*
Qui les ôte à ma juste colère ?

Venez de vos forfaits recevoir le salaire...
 Infames scélérats, venez, qu'espérez-vous ?
 Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCÈNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN, PHILISTE.

ALCIDON met l'épée à la main.

Philiste, à la bonne heure ! un miracle visible
 T'a rendu maintenant à l'honneur plus sen-
 [sible
 Puisqu'ainsi tu m'attens les armes à la main.
 J'admire avec plaisir ce changement soudain,
 Et vay...

CÉLIDAN.

Ne pense pas ainsi...

ALCIDON.

Laisse-nous faire,
 C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire,
 Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction.
 Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle :
 Ma maîtresse perduë, un amy me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtresse perduë !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs..

ALCIDON.

Je n'en veux rien sçavoir, va le conter ailleurs ;
 Je ne prens point de part aux intérêts d'un traître,
 Et puis qu'il est ainsi, le ciel fait bien connoître
 Que son juste courroux a soin de me venger,

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager ?
 Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte :
 Mon ame pour sortir ne cherche qu'une porte ;
 Ne me presse donc plus dans un tel desespoir :

J'ay déjà fait pour toy par-delà mon devoir;
 Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
 J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
 J'ay menacé Florange, et rompu les accords
 Qui t'avoient lçeu causer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offense receuë
 Ne le contente point d'une si lâche issue,
 Va m'attendre...

CÉLIDAN.

Arrêtez, je ne permettray pas
 Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire icy du fendant tandis qu'on nous sépare,
 C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
 Adieu, mauvais, adieu, nous nous pourrons trouver,
 Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
 J'apprendray seul à seul dans peu de tes nouvelles.
 Mon honneur souffriroit des taches éternelles
 A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCÈNE IV.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.



on cœur à les douleurs s'attendrit de pitié;
 Il montre une franchise icy trop naturelle
 Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
 L'affaire se traitoit sans doute à son desçeu,
 Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu :
 Va retrouver Doris, et rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
 A ce piège qu'il dresse afin de me duper?

CÉLIDAN.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper?
 Que vois-tu là qui sente une supercherie?

ALCIDON.

Je n'y voy qu'un effet de la poltronnerie,

Qu'un lasche désaveu de cette trahison
De peur d'estre obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressay dès hier, mais son peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,
Par où m'éblouissant il pût un de ces jours
Renoüer lourdement ces müettes amours.
Il en donne en secret des avis à Florange;
Tu ne le connois pas, c'est un esprit étrange.

CÉLIDAN.

Quelque étrange qu'il soit, si tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes desirs le trouveront contens,
Ses offres acceptez, que rien ne le diffère :
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cét ordre est infailible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Longtemps à mon sujet tes passions contraintes
Ont souffert et caché leurs plus vives atteintes;
Il me faut à mon tour en faire autant pour toy :
Hiér devant tous les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me fera possible ¹.

CÉLIDAN.

Ta perte en mon bonheur me seroit trop sensible,
Et je m'en haïrois, si j'avois consenty
Que mon hymen laissast Alcidon sans party.

ALCIDON.

Et bien, pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
J'épouseray Clarice. Ainsi puisque mon sort
Veut qu'à mes amitez je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la maitresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste est un parjure, et moy ton obligé,

1. On lit dans l'édition originale les deux vers suivants, remplacés dès l'édition de 1644 :

Et, pour la maintenir, j'éteindrai bien ma braise.

CÉLIDAN.

Mais je ne veux point d'heur aux dépens de ton aise.

Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
 Balancer un tel choix avec inquiétude,
 Ce seroit me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir en quittant ma Doris,
 Et me venger d'un traître épousant la Clarice.
 Mes discours ny mon cœur n'ont aucun artifice.
 Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
 Employer vers Doris mon reste de crédit.
 Si je la puis gagner, je te réponds du frère,
 Trop heureux à ce prix d'appaîser la colére.

CÉLIDAN.

C'est ainfi que tu veux m'obliger doublement.
 Voy ce que je pourray pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire, à mon avis, deviendroit plus aisée,
 Si Clarice apprenoit une mort supposée...

CÉLIDAN.

De qui? de son amant? va, tien pour affeuré
 Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura sçeu la nouvelle funeste,
 Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
 On a beau nous aimer, des pleurs sont tost séchez,
 Et les morts soudain mis au rang des vieux péchez.

SCÈNE V.

CÉLIDAN.



Il me cède à mon gré Doris de bon courage.
 Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,
 Pour estre fait sur l'heure et tout noncha-
 [lamment,

Est conduit, ce me semble, assez acortement.
 Qu'il en sçait de moyens! qu'il a ses railons prestes!
 Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnestes
 Pour ne point rapprocher de son premier amour!

Plus j'y porte la veuë, et moins j'y voy de jour.
 M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée ?
 Ouy, sans doute Clarice a son ame bleffée;
 Il se venge en paroles et s'oblige en effet.
 On ne le voit que trop, rien ne le satisfait:
 Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
 Je jouïrois, à ce conte, un joly personnage!
 Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
 Tandis que le succès est encor en ma main,
 Si mon soupçon est vray, je luy feray connoître
 Que je ne suis pas homme à seconder un traître.
 Ce n'est point avec moy qu'il faut faire le fin,
 Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
 Il ne vouloit que moy pour luy servir d'escorte,
 Et, si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
 Nous estions attendus, on secondoit nos coups:
 La nourrice parut en mesme temps que nous,
 Et se palma soudain avec tant de justesse
 Que cette palmoison nous livra la maitresse.
 Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
 Que nous verrions demain des gens bien étonnez!

SCÈNE VI.

CÉLIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.



h!

CÉLIDAN.

J'entens des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins!

CÉLIDAN.

C'est la nourrice.

Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice!

CÉLIDAN.

Il la faut aborder.

LA VEFVE.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN.

Qu'est-ce ? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger si fort ?
 Quel funeste accident ? quelle perte arrivée ?

LA NOURRICE.

Perfide, c'est donc toi qui me l'as enlevée ?
 En quel lieu la tiens-tu ? dy moy, qu'en as-tu fait ?

CÉLIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait,
 Car enfin je t'entends, tu cherches ta maitresse ?

LA NOURRICE.

Ouy, je te la demande, ame double et traltresse.

CÉLIDAN.

Je n'ay point eu de part en cet enlèvement,
 Mais je t'en diray bien l'heureux événement.
 Il ne faut plus avoir un visage si triste,
 Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CÉLIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit, que ce rusé flatteur
 Devoit estre du coup le véritable auteur.

CÉLIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice ; du contraire,
 Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoy ? l'a-t-il délivrée ?

CÉLIDAN.

Ouy.

LA NOURRICE.

Bons dieux !

CÉLIDAN.

Sa valeur

Oste ensemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carosse roulant comme il est advenu...

CÉLIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu;
Peut être un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verser leur carosse et les jeta par terre,
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux et ta maîtresse étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CÉLIDAN.

C'est... je l'aurois nommé mille fois en un jour...
Que ma mémoire icy me fait un mauvais tour !
C'est un des bons amis que Philiste eut au monde...
Reve un peu comme moy, nourrice, et me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CÉLIDAN.

Il se termine en *don*.

C'est... j'y suis, peu s'en faut, atten, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon ?

CÉLIDAN.

T'y voila justement.

LA NOURRICE.

Est-ce luy ? quel dommage,
Qu'un brave gentilhomme en la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et, graces aux bons dieux, son dessein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma son complice.

CÉLIDAN.

C'est-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy !

CÉLIDAN.

Pour toy, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traître !

CÉLIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire ?

CÉLIDAN.

Ouy, son rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CÉLIDAN.

En effet ce rapport n'est qu'une calomnie ;
 Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton sçu
 Ce malheureux dessein avoit été conçu,
 Et que, pour empêcher la fuite de Clarice,
 Ta feinte pafmoifon luy fit un bon office ;
 Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cét imposteur se sert !
 Non , Monfieur, à présent il faut que je le die,
 Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
 Ce traître aimoit Clarice, et brullant de ce feu,
 Il n'amuloit Doris que pour couvrir fon jeu ;
 Depuis près de fix mois il a tafché fans cefle
 D'acheter ma faveur auprès de ma maitrefle ;
 Il n'a rien épargné qui fust en fon pouvoir.
 Mais, me voyant toujours ferme dans le devoir,
 Et que pour moy les dons n'avoient aucune amorce ,
 Enfin il a voulu recourir à la force.
 Vous fçavez le furplus, vous voyez fon effort
 A fe venger de moy pour le moins en fa mort ;
 Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
 Et mon crime ne vient que d'estre trop fidelle.
 Mais, Monfieur, le croit-on ?

CÉLIDAN.

N'en doute aucunement :

Le bruit est qu'on t'apreste un rude chafiment.

LA NOURRICE.

Las ! que me dites-vous ?

CÉLIDAN.

Ta maîtresse en colère

Jure que tes forfaits recevront leur salaire.

Surtout elle s'aigrit contre ta palmoison :

Si tu veux éviter une infame prison ,

N'atten pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me voy-je réduite,

Si mon salut dépend d'une soudaine fuite ?

Et mon esprit confus ne sçait où l'adresser !

CÉLIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent presser.

Nourrice, fay chez moy, si tu veux, ta retraite,

Autant qu'en lieu du monde elle y fera secrette.

LA NOURRICE.

Oserois-je espérer que la compassion...

CÉLIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.

Va, ne pers point de temps : estre icy davantage

Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage;

Je te suivray de l'œil, et ne dis encor rien

Comme après je sçauray m'employer pour ton bien.

Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ferez , Monsieur, comme un Dieu tutélaire.

CÉLIDAN.

Trêve pour le present de ces remercimens,

Va, tu n'as pas loisir de tant de complimens.

SCÈNE VII.

CÉLIDAN.



oilà mon homme pris, et ma vieille attrapée.

Vraiment, un mauvais conte aisément l'a

[dupée,

Je la croyois plus fine, et n'eusse pas pensé

Qu'un discours sur le champ par hazard commencé,

Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'aventure,

Pût donner à son ame une telle torture,
 La jetter en desordre, et brouiller les ressorts.
 Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords;
 Le cuisant souvenir d'une action méchante
 Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
 Mettons-la cependant en lieu de feureté,
 D'où nous ne craignons rien de sa subtilité;
 Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
 Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
 Et que, depuis qu'on joue à surprendre un amy,
 Un trompeur en moy trouve un trompeur et demy.

SCÈNE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.



'est donc pour un amy que tu veux que mon
 Allume à ta prière une nouvelle flame? [ame

ALCIDON.

Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens con-

DORIS.

[jurer.

A ce coup, Alcidon, voila te déclarer;
 Ce compliment, fort beau pour des ames glacées,
 M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte : il n'appartient qu'à toy
 D'estre dissimulée et de manquer de foy.
 L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,

Quand on feint avec moy, que je lçay bien le rendre.
 Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit
 Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
 Et c'est à ce dessein que ta faulx colère
 Abuse insolemment de l'esprit de mon frère?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
 Apporte seul du trouble à tes contentemens,

Et pour moy, qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal; mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moy ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens; je te prie, est-ce à toy,
A l'objet de ma haine, à disposer de moy?

ALCIDON.

Non, mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirois mon mal puissamment foulagé,
Si du moins un amy m'en étoit obligé.
Ce cavalier au reste a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaîse,
Mais il en a de plus une autre fort mauvaîse,
C'est qu'il est ton amy : cette seule raison
Me le feroit haïr si j'en sçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut icy le taire?

DORIS.

Et de plus luy donner cet avis salutaire,
Que, s'il est vray qu'il m'aime et qu'il veuille estre aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ay dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainfi malgré moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu feras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu. Quoy qu'il en soit, souvien-toy, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCÈNE IX.

DORIS.



u'aux filles comme moy le sort est inhumain !
 Que leur condition se trouve déplorable !
 Une mère aveuglée, un frère inexorable,
 Chacun de son côté, prennent sur mon de-
 Et sur mes volontez un absolu pouvoir. [voir
 Chacun me veut forcer à suivre son caprice.
 L'un a les amitez, l'autre a son avarice :
 Ma mère veut Florange, et mon frère Alcidon.
 Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon.
 N'attend que leur accord pour souffrir et pour feindre.
 Je n'ose qu'espérer et je ne sçay que craindre,
 Ou plutôt je crains tout et je n'espère rien ;
 Je n'ose fuir mon mal ny rechercher mon bien.
 Dure sujétion ! étrange tyrannie !
 Toute liberté donc à mon choix se dénie !
 On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
 Et par force un amant n'a de moy que rigueur.
 Cependant il y va du reste de ma vie,
 Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie.
 Il faut que mes desirs toujours indifférens
 Aillent sans résistance au gré de mes parens,
 Qui m'appresentent peut-estre un brutal, un sauvage,
 Et puis, cela s'appelle une fille bien sage.
 Ciel, qui vois ma misère, et qui fais les heureux,
 Pren pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'espérez pas, Madame, avec cét artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ny le com-
plice, [permis
Je chéris l'un et l'autre, et croy qu'il m'est
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui luy ravissoit l'ame,
Et l'autre l'affista par importunité :
C'est ce que vous sçaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente,
Et, me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée
C'est assez que je sçay qu'à vostre heureux secours
Je doy tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moy vous en est redevable;
S'il a sçeu mon malheur il est inconsolable,
Et dans son desespoir sans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Disposez du pouvoir et de l'un et de l'autre;
Ce que vous y verrez tenez-le comme au vostre,

Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir,
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-temps régne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir :
Ainsi dorenavant, quelque espoir qui me flate,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoy que mon service oblige vostre amour,
Vos seuls remercimens me mettent à retour.

SCÈNE II.

CÉLIDAN.



u'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice
Qu'il ait de son party la traîtresse nourrice,
Que d'un amy trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste et néglige sa sœur ;
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, seigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon conte dans la ruse ;
Son artifice m'aide, et succède si bien
Qu'il me donne Doris et ne luy laisse rien.
Il sembler n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont les transports
Et les faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise :
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise.
Il suffit que ta ruse ait dégagé la foy ;
Cesse tes complimens, je l'auray bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frère ;
Nostre heur s'accorde mal avecque la misère,
Et ne peut s'avancer qu'en luy disant le sien.

SCÈNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.

[tien,



h, je cherchois une heure avec toy d'entre-
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CÉLIDAN.

Tout va le mieux du monde; il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas:
Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup?

CÉLIDAN.

Celuy qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jeté des injures en l'air?

CÉLIDAN.

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'appaise?

CÉLIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aïse.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loy.

CÉLIDAN.

Dans ce grand desespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy!

CÉLIDAN.

J'ay perdu ce que j'aime,

*(Dit elle) mais du moins si cet autre luy-mesme,
Son fidelle Alcidon, m'en consoloit icy!*

ALCIDON.

Tout de bon?

CÉLIDAN.

Son esprit en paroît adoucy.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans la mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le party par curiosité.
Dérobons-nous ce soir pour luy rendre visite.

CÉLIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer,
Mais comme sans dessein...

CÉLIDAN.

J'entens, à t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de la prison ;
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison,
Et que, s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront la délivrance,
Pourveu qu'un prompt hymen succède à mes desirs.

CÉLIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs !
Une subtilité si dextrement tissée
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CÉLIDAN.

Ne diffère donc point, je t'attens vers le soir ;
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *seul.*

O l'excellent amy ! qu'il a l'esprit docile !
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy !
Je trompe tout le monde avec la bonne foy :
Et quant à la Doris, si la poursuite est vaine,
C'est dequoy maintenant je ne suis guère en peine,

Puisque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
Si la coquette agréée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joye imprudente
Laisse en perplexité ma chère confidente,
Avant que de partir il faudra sur le tard
De nos heureux succès luy faire quelque part.

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis céler, bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de
[justice,
Le ciel venge ta sœur : ton fol emportement
A rompu sa fortune et chassé son amant,
Et tu vois aussi-tôt la tienne renversée,
Ta maîtresse par force en d'autres mains passée ¹.
Cependant Alcidon, que tu crois r'appeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre :
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Éteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice,
Mais du reste acculez vostre seule avarice.
Madame, nous perdons par vostre aveuglement,
Vostre fils un amy, vostre fille un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amour : le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage,
Et nous étions tous deux semblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune dissimulée,

1. Toutes les éditions jusqu'à 1654 inclusivement portent :

Ta maîtresse ravie et peut-être forcée.

Falloit-il donc souffrir d'en estre cajolée ?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous desobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCÈNE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN,
DORIS.

PHILISTE à *Célidan*.



t bien, que dit, que fait nostre amant irrité ?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité ?

CÉLIDAN.

Quitte pour aujourd'huy le soin de tes que-
J'ay bien à te conter de meilleures nouvelles : [relles,
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Amy, que me dis-tu ?

CÉLIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace, où voit-on le sujet que j'adore ?
Dy-moy le lieu.

CÉLIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy.

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moy,
Mon possible est à luy.

CÉLIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta maîtresse.
Ambassadeur exprès...

SCÈNE VI.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité

Luy fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonneriez à cette ardeur trop forte,
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour ;
Un feu moindre eut souffert quelque plus long séjour,
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais, puis qu'ainsi le ciel rejoint ces deux amans
Et que tout le dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flamme,
Un cœur sur qui les yeux, de tout temps absolus,
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier son desir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité :
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre, en sa place receu,
Me fait voir clairement combien j'étois déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence,
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes desirs, si long-temps retenus,
Rendent à sa beauté des vœux qui luy sont dûs ;
Et, du moins par pitié d'un si cruel martire,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Vostre amour pour Doris est un si grand bonheur
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur ;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud amy qu'il est, il s'emporte à tous coups

Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
 Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
 Je n'ose vous donner une réponse expresse,
 Tant je crains de la part un desordre nouveau.

CÉLIDAN.

Vous me tûiez, Madame, et cachez le couteau;
 Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, Monsieur, croyez-moy, vostre offre nous honore,
 Aussi dans le refus j'aurois peu de raison;
 Je connoy vostre bien, je sçay votre maison;
 Vostre père jadis (hélas, que cette histoire
 Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire !)
 Vostre feu père, dy-je, eut de l'amour pour moy;
 J'étois son cher objet, et maintenant je voy
 Que, comme par un droit succésif de famille,
 L'amour qu'il eut pour moy vous l'avez pour ma fille.
 S'il m'aimoit je l'aimois, et les seules rigueurs
 De ses cruels parens divisèrent nos cœurs.
 On l'éloigna de moy par ce maudit usage
 Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
 Et son père jamais ne souffrit son retour
 Que ma foy n'eust ailleurs engagé mon amour.
 En vain à cet hymen j'opposay ma constance,
 La volonté des miens vainquit ma résistance.
 Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
 De ses perfections les plus aimables traits :
 Afin de vous ôter deormais toute crainte
 Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
 Allons trouver Philiste, et vous verrez alors
 Comme en vostre faveur je feray mes efforts.

CÉLIDAN.

Si de ce cher objet j'avois mesme assurance,
 Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sçay qu'obéir, et n'ay point de vouloir.

CÉLIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir !
 Ma flame d'y penser se tiendrait criminelle.

CHRYSANTE.

Je connoy bien ma fille, et je vous réponds d'elle,
Dépêchons seulement d'aller vers ces amans.

CÉLIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCÈNE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.



a douleur, qui s'obstine à combattre ma joye,
Pousse encor des soupirs bien que je vous
revoye, [mer

Et l'excès des plaisirs qui me viennent char-
Messe dans ces douceurs je ne sçay quoy d'amer.

Mon ame en est ensemble et ravie et confuse :

D'un peu de lâcheté vostre retour m'accuse,

Et vostre liberté me reproche aujourd'huy

Que mon amour la doit à la pitié d'antruy.

Elle me comble d'aïse et m'accable de honte ;

Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte.

Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy ?

Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,

Et disposent ta bouche à ce fascheux langage ?

Ton amour et tes soins trompez par mon malheur,

Ma prison inconnue a bravé ta valeur ;

Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,

Puisque c'est pour toy seul que Clarice veut vivre,

Et que d'un tel orage en bonace réduit

Célidan a la peine et Philiste le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige

C'est la reconnoissance où l'honneur vous oblige ;

Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir

Luy garder en vostre ame un peu de souvenir.

La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,

Quelque inégal qu'il soit, à son desavantage,

Je ne puis le souffrir : nos penfers à tous deux
Ne devroient, à mon gré, parler que de nos feux ;
Tout autre objet que moy dans voftre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce conte, eft un peu tyrannique ;
Penfes-tu que je veuille un amant fi jaloux ?

PHILISTE.

Je tafche d'imiter ce que je vois en vous ;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour fa reine,
Fait de vos actions fa règle fouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jaloufe afin d'être ombrageux ?

PHILISTE.

Quoy ! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en vilite
J'entretins quelque temps Bélinde et Chryfolite ?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cét excès à mon tour.
Eft-il rien de plus juste, ou de plus équitable ?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu feras fort traitable,
Et n'és pas maladroit en ces doux entretiens
D'accufer mes defauts pour excufer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque, laiffant les vœux et les fubmiffions,
Tu me dis feulelement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puiffance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence ;
Nous avons notre hymen à demain arrêté,
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais fi durant ce temps quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous feureté que pour voftre fecours
Le mefme Célidan fe rencontre toûjours ?

CLARICE.

Il faut fçavoir de luy s'il prendroit cette peine.

Voy ta mère et ta sœur, que vers nous il amène.
Sa réponse rendra nos débats terminez.


PHILISTE.

Ah ! mère, sœur, amy, que vous m'importunez !

SCÈNE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CÉLIDAN,
CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE à *Clarice*.

 e viens après mon fils vous rendre une assurance,
De la part que je prens en votre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne sçauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE à *Chrysante*.

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de la vie,
Que son retour rend moins à soy-mesme qu'à vous :
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moy désormais, entrant dans la famille,
A vous rendre un devoir de servante et de fille ;
Heureuse mille fois, si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,
Et si vostre bonté d'un tel choix se contente.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Dans ce bien excessif qui passe mon attente
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille,
Mon ame en est ravie, et ces ravissements
M'ostent la liberté de tous remerciemens.

DORIS à *Clarice*.

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
A vous offrir, Madame, un fidelle service.

CLARICE à *Doris*.

Et moy sans compliment qui vous farde mon cœur
Je vous offre et demande une amitié de sœur.

PHILISTE à Célidan.

Toy, sans qui mon malheur étoit inconsolable,
 Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
 Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
 Puis que je te doy tout, que je t'ay tout promis,
 Cesse de me tenir dedans l'incertitude,
 Dy moy par où je puis sortir d'ingratitude,
 Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
 De réduire pour toy ma parole en effet.

CÉLIDAN à Philiste

S'il est vray que ta flame et celle de Clarice
 Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
 Qu'un bon succès par moy réponde à tous vos vœux,
 J'ose t'en demander un pareil à mes feux:
 J'ose te demander, sous l'aveu de Madame,
 Ce digne et seul objet de ma secrette flame,
 Cette sœur que j'adore, et qui, pour faire un choix,
 Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE à Célidan.

Ta demande m'étonne ensemble et m'embarrasse,
 Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
 Et tu sçais que ma foy la réserve pour luy.

CHRYSANTE à Philiste.

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
 Ne te fay point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE à Célidan.

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
 Dispense-moy, de grace, et songe qu'avant toy
 Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
 Si mon amour est grand, l'excuse t'est sensible,
 Mais je ne t'ay promis que ce qui m'est possible,
 Et cette foy donnée oste de mon pouvoir
 Ce qu'à nostre amitié je me sçay trop devoir.

CHRYSANTE à Philiste.

Ne te ressouvien plus d'une vieille promesse,
 Et juge en regardant cette belle maîtresse
 Si celui qui pour toy l'oste à son ravisseur
 N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE à Chrysante.

Je ne sçaurois souffrir qu'en ma présence on die

Qu'il doive m'acquérir par une perfidie;
 Et pour un tel amy luy voir si peu de foy,
 Me feroit redouter qu'il en eust moins pour moy,
 Mais Alcidon survient: nous l'allons voir luy-mesme
 Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCÈNE IX.

CLARICE, ALCIDON,
 CHRYSANTE, CÉLIDAN, PHILISTE,
 DORIS.

CLARICE à *Alcidon*.

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur,
 Tu me croyois sans doute encor dans le mal-
 [heur;
 Voicy qui m'en délivre, et n'étoit que Philiste
 A les nouveaux desseins en ta faveur réliste,
 Cét amy si parfait qu'entre tous tu chéris
 T'auroit pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le desordre éclatant qu'on voit sur mon visage
 N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage :
 Je forcène de voir que sur vostre retour
 Ce traître assure ainsi ma perte et son amour.
 Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtresses,
 Et, mon honneur perdu, tu gagnes leurs caresses?

CÉLIDAN à *Alcidon*.

Quoy, j'ay sçeu jusqu'icy cacher tes lâcheté,
 Et tu m'oses couvrir de ces indignitez!
 Cesse de m'outrager, ou le respect des dames
 N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE à *Alcidon*.

Cher amy, ne crains rien, et demeure assuré
 Que je sçay maintenir ce que je t'ay juré;
 Pour t'enlever ma sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON à *Philiste*.

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme,
 Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
 Que si mon cœur brulloit, c'étoit d'un autre feu.

Amy, ne cherche plus qui t'a ravy Clarice :
Voici l'auteur du coup, et voila le complice.
Adieu, ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCÈNE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE,
CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE à *Philiste*.



t bien, rebelle, enfin sortiras tu d'erreur?

CÉLIDAN à *Philiste*. [mystère]

Puis que son desespoir vous decouvre un
Que ma discrétion vous avoit voulu taire,
C'est à moy de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vray qu'en ce coup je luy prêtay la main :
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvast ailleurs trop fidelle assistance...

PHILISTE à *Célidan*.

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité le fait assez connoître.
Je m'obstinois tantost dans le party d'un traître,
Mais, au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plain moy, plain mon malheur, plain mon trop de
Qu'un amy déloyal a tellement surpris; [franchise]
Voy par là comme j'aime, et ne te souvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuste refus.
Fay malgré mon erreur que ton feu persévère;
Ne puny point la sœur de la faute du frère,
Et reçois de ma main celle que ton desir
Avant mon imprudence avoit daigné choisir.

CLARICE à *Célidan*.

Une pareille erreur me rend toute confuse,
Mais ici mon amour me servira d'excuse.
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,

Un mot me satisfait de cette belle bouche ;
Mais hélas, quel espoir ose rien présumer
Quand on a pu servir et qu'on n'a fait qu'aimer ?

DORIS.

Reünir les esprits d'une mère et d'un frère,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir sçeu me défaire,
M'arracher à Florange et m'ôter Alcidon ,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don ,
C'est avoir sçeu me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice,
Et, puisque on me l'ordonne, on peut vous asseurer
Qu'alors que j'obéis c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême, et que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux presens !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos la faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double hyménée
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée.

CLARICE à *Chrysante*.

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquième et dernier acte.



EXAMEN DE LA VEFVE

Cette comédie n'est pas plus régulière que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le même défaut au cinquième acte, qui le passe en complimens pour venir à la conclusion d'un amour épisodique; avec cette différence toutefois que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justesse dans celle-cy, que celui d'Éraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si vague que dans *Mélite*, et a ses intervalles mieux proportionnez par cinq jours consécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois lors fort raisonnable entre la rigueur des vingt et quatre heures, et cette étendue libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, et paroît en la dernière scène avec elle au sortir de ces visites qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son chasteau, où il la croit encore prisonnière, et se résout de faire part de sa joye à la nourrice, qu'il n'oseroit voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrète et criminelle qu'ils ont ensemble; et environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit estre qu'environ midy quand il en a formé

le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice (ce que vray-semblablement il a fait le plutôt qu'il a pû, ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son amant), et quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans *Mélite*, c'est qu'il n'y a point de liaison de scènes, et par conséquent point de continuité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces scènes détachées qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entre suivent pas immédiatement, et qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ay toujours eue pour les *à parte*¹. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque, qui parust dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligez par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues : cependant j'ay si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes artificielles, et des réflexions qui les ont suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, et le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La dixième scène du quatrième acte semble commencer par ces *à parte*, et n'en a toutefois aucun. Célidan et la nourrice parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des

1. Voir *Histoire de Corneille*, page 22.

marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir; et Célian de son côté veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, et qu'ainfi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit par la manière dont il dupe cette vieille, et luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-mesme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encor quelque pièce qui trouble son dessein, et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième. Mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de sçavoir leurs sentimens sur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux; et d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs, et renduë à son amant, pour penser en la présence à cette nourrice, et prendre garde si elle est en la maison, ou si elle n'y est pas.

Le stile n'est pas plus élevé icy que dans *Mélite*, mais il est plus net, et plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, et Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe qu'Éraste de la sienne.



LA GALERIE DU PALAIS¹

COMÉDIE

— 1634. —

1. *La Galerie du Palais*, bien que jouée avec succès en 1634, ne fut imprimée qu'en 1637. Le privilège, accordé à Augustin Courbé, qui y associa François Targa, est du 21 janvier 1637, et comprend « trois comédies, savoir : *la Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, *la Place Royale ou l'Amoureux extravagant* et *la Suivante*, et une tragi-comédie intitulée *le Cid*, composées « par Monsieur Corneille. » Ces quatre pièces furent publiées presque en même temps, patronnées par l'immense succès de la dernière. L'achevé d'imprimer de *la Galerie du Palais ou l'Amie rivale* est du 20 février 1637. Dans les *Œuvres* de Corneille de 1644 elle ne conserva que le premier de ses deux titres.



A MADAME
DE LIANCOUR¹

Madame,

Je vous demande pardon si je vous fais un mauvais présent; non pas que j'aye si mauvaise opinion de cette pièce, que je veuille condamner les applaudissemens qu'elle a reçeus, mais parce que je ne croiray jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous estre présenté. Aussi vous supplieray-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part : c'est tout ce que peut vous offrir un homme de ma sorte; et, Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour estre utile à vostre service, je me tiendray trop récompensé d'ailleurs si je

1. Mme de Liancourt était la femme du personnage à qui Corneille avait, quatre ans auparavant, dédié *Mélite*. Née vers 1660, elle était fille du premier maréchal de Schomberg et sœur du second. Tallemant lui a consacré une Historiette. C'était une femme spirituelle, très-pieuse, qui, pour arracher son mari aux dissipations de la cour, avait cherché à lui rendre son château de Normandie le plus délicieux séjour, et y avait attiré dans ce but « des gens d'esprit, savants, d'humeur et de conversation agréables. » Nous nous servons là des termes de l'abbé Boileau dans l'Avertissement biographique qu'il a placé en tête du *Règlement donné par une dame de haute qualité* (Mme de Liancourt) à *Mad.* *** (la princesse de Marsillac) *sa petite-fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison*; Paris, 1718, in-12. La duchesse mourut le 14 juin 1674.

puis contribuer en quelque façon à vos divertissemens. De six comédies qui me sont échappées ¹, si celle-cy n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, et toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'estre vue de vous, il luy manque vostre approbation, sans laquelle la gloire est encore douteuse, et n'ose s'asseoir sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, Madame, avec cette protection qu'autrefois *Mélite* a trouvée si favorable. J'espère que votre bonté ne luy refusera pas l'une et l'autre, ou que, si vous desapprouvez la conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,

Madame,

Vostre très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

1. Les six comédies qui étaient échappées à Corneille en 1637 étaient : *Mélite*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante*, *la Place Royale* et *l'Illusion comique*, qui, représentée en 1636, ne fut imprimée qu'en 1639. Il avait fait de plus, comme il les appelait alors, deux tragi-comédies : *Clitandre* et *le Cid*.



ACTEURS

PLEIRANTE, père de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.
CHRYSANTE, mère d'Hippolyte.
CÉLIDÉE, fille de Pleirante.
HIPPOLYTE, fille de Chryfante.
ARONTE, écuyer de Lyfandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant.
FLORICE, suivante d'Hippolyte ¹.
LE LIBRAIRE du Palais.
LE MERCIER du Palais.
LA LINGÈRE du Palais.

La scène est à Paris.

1. Voir pour ce personnage de Suivante, se produisant pour la première fois sur la scène française, p. 29 de l'*Histoire de Corneille*.



LA
GALERIE DU PALAIS

COMÉDIE

—
ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis, que veux-tu que j'y fasse ?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que
glace ; [chasser,
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en peut
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ay beau devant les yeux luy remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien,
Je n'avance non plus qu'à ne luy dire rien :
L'amour dont malgré-moy son ame est possédée
Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant : à la longue on fait tout ;
La gloire suit la peine : espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,

L'amour le plus parfait n'est pas un mariage;
Fort souvent moins que rien cause un grand changement,
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendray toujours quand je les verray naître.

FLORICE.

Hippolyte en ce cas saura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétens c'est un entier secret.
Adieu, je vay trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître ?

ARONTE.

Ouy.

FLORICE.

Si j'ay bonne veuë,
La voilà que son père amène vers la ruë.
Tirons-nous à quartier, nous jouons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCÈNE II.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne pense plus, ma fille, à me cacher ta flame,
N'en conçois point de honte, et n'en crains
[point de blâme ;

Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations,
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais son vilage.
Confesse donc, ma fille, et croy qu'un si beau feu
Veut estre mieux traité que par un desaveu.

CÉLIDÉE.

Monsieur, il est tout vray, son ardeur légitime
A tant gagné sur moy que j'en fais de l'estime ;
J'honore son mérite, et n'ay pû m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher ;
J'aime son entretien, je chéris sa présence ;

Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandemens produiront mon amour ;
Et votre volonté de la mienne suivie...

PLEIRANTE.

Favorisant les vœux seconde ton envie.
Aime, aime ton Lyfandre, et, puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocens,
Donne-luy hardiment une entière assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance :
Engage-luy ta foy. Mais j'aperçoy venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu ; les yeux d'un homme de mon âge
Peut-estre empêcheroient la moitié du message.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de luy qu'il faille vous céler.

PLEIRANTE.

Mais tu feras sans moy plus libre à luy parler,
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCÈNE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.



ue fait ton maistre, Aronte ?

ARONTE.

Il m'envoye aujourd'huy

Voir ce que la maîtresse a résolu de luy,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE.

Je seray chez Daphnis toute l'apresdisnée,
Et s'il m'aime, je croy que nous l'y pourrons voir.
Autrement...

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons disner fort bonne compagnie,

J'y mène du quartier Hippolyte et Cloris.

ARONTE.

Après elles et vous il n'est rien dans Paris,
Et je n'en sçache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puissent attirer les yeux d'un honneste homme.

CÉLIDÉE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaisir à m'entendre flater,
Sans que ton bel esprit tasche plus d'y paroître,
Messe-toy de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE *seul*.

Quelle superbe humeur ! quel arrogant maintien !
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien ;
Il changera d'objet, ou j'y perdray ma peine.
Aussi bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCÈNE IV.

LA LINGÈRE, LE LIBRAIRE.

*On tire un rideau, et l'on voit le Libraire, la Lingère
et le Mercier, chacun dans sa boutique.*

LA LINGÈRE.



ous avez fort la presse à ce livre nouveau ;
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui le voye.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soye !

LA LINGÈRE.

De vray, bien que d'abord on en vendist fort peu,
A présent Dieu nous aime ; on y court comme au feu.
Je n'en sçaurois fournir autant qu'on m'en demande :
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour estre trop étroite empesche ma pratique ;
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois :

Je veux changer de place avant qu'il soit un mois ;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison, mais, à ce que j'entens...
Monfieur, vous plaist-il voir quelques livres du temps ?

SCÈNE V.

DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voicy ceux de la mode.

DORIMANT.

Ostez-moy cét autheur, son nom seul m'incommode,
C'est un impertinent, ou je n'y connoy rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne songent qu'à la rime.

CLÉANTE.

Monfieur, en voicy deux dont on fait grande estime.
Confidérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin,
Sa veine, au demeurant, me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pas tant mal pour un commencement :
La plupart de ses vers coulent fort doucement ;
Qu'il a de mignardise à décrire un visage !

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT,
CLÉANTE, LE LIBRAIRE,
LA LINGÈRE.

HIPPOLYTE.



adame, montrez-nous quelques collets d'ou-

LA LINGÈRE. [vrage.

Je vous en vay montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au libraire.*

Ce vilage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGÈRE *à Hippolyte.*

Voila du point d'Esprit, de Gènes, et d'Espagne.

HIPPOLYTE.

Cecy n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGÈRE.

Voyez bien s'il en est deux pareils dans Paris...

HIPPOLYTE.

Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.

LA LINGÈRE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLYTE.

Que t'en semble, Florice ?

FLORICE.

Ceux-là sont assez beaux, mais de mauvais service,
En moins de trois savons on ne les connoit plus.

HIPPOLYTE.

Celui-cy, qu'en dis-tu ?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus,

Bien que l'invention de près soit assez belle.

Voicy bien vostre fait, n'étoit que la dentelle

Est fort mal assortie avec le passément ;

Cét autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGÈRE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,

Il m'en vient, mais qui sont dans la mesme excellence.

Dorimant parle à l'oreille au libraire.

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HIPPOLYTE.

Et bien nous attendrons ;
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

FLORICE.

Mercredy j'en attens de certaines nouvelles ;
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles ?

HIPPOLYTE.

J'en ay ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE à *Dorimant*.

J'en vay subtilement prendre l'occasion.

La connois-tu, voisine ?

LA LINGÈRE.

Ouy, quelque peu de veuë,
Quant au reste elle m'est tout à fait inconnuë.

*Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre
et luy parle à l'oreille.*

Ce cavalier sans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs.

CLÉANTE.

Je n'y manqueray pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je seray dans la salle.

Il prend un livre sur la boutique du libraire.

Je connoy celui-cy, la veine est fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans !
J'ay veu que nostre peuple en étoit idolatre.

LE LIBRAIRE

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT.

De vray, chacun s'en pique, et tel y met la main
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain¹.

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 27.

SCÈNE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE,
LE MERCIER.

LYSANDRE.

Ue te prens sur le livre.

DORIMANT.

Et bien, qu'en veux-tu dire?

Tant d'excellens esprits qui se meslent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir?
Beaucoup font bien des vers, et peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goust, je m'en aiseure, est pour la Normandie¹?

LYSANDRE.

Sans rien spécifier, peu méritent le voir;
Souvent leur entreprise excède leur pouvoir,
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sçait guère alors que la vieille rubrique;
Faute de le connoître on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie on nous en fait horreur.
Luy seul de ses effets a droit de nous instruire;
Notre plume à luy seul doit se laisser conduire:
Pour en bien discourir il faut l'avoir bien fait,
Un bon poète ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de forte d'appas, de doux saisissemens,
D'agréables langueurs et de ravissemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne sçauroit dire,
(Quoy que tous nos rimeurs en mettent par écrit,)
Ne se sçeurent jamais par un effort d'esprit,

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 28.

Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poètes.
C'est tout un autre jeu. Le stile d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour
Ait rien à démesler avecque nostre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines !
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original,
A qui, pour dire vray, tu ressembles fort mal.

DORIMANT.

Laiïsons la muse en paix, de grace, à la pareille ;
Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'est pas merveille
Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles succès.
Le jugement de l'homme, ou plutôt son caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice :
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état ;
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'État ;
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des pièces d'éloquence ?

LYSANDRE *ayant regardé le titre d'un livre
que le libraire luy présente.*

J'en leus hier la moitié, mais son vol est si haut
Que presque à tous momens je me trouve en défiant.

DORIMANT.

Voicy quelques auteurs dont j'aime l'industrie.
Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie ;
Tantost un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE *se retirant d'auprès les boutiques.*
Le reste du matin, où veux-tu l'employer ?

LE MERCIER.

Voyez deçà, Messieurs ; vous plaist-il rien du nostre ?
Voyez : je vous ferai meilleur marché qu'un autre.
Des gands, des baudriers, des rubans, des castors.

SCÈNE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne sçaurois encor te suivre si tu lors ;
 Faisons un tour de salle, attendant mon
 LYSANDRE. [Cléante.
 Qui te retient icy ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante :
 Tantost, comme j'étois sur le livre occupé,
 Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question, mais il faut s'en remettre
 A ce qu'à mes regards la coiffe a pû permettre ¹ ;
 Je n'ay rien veu d'égal : mon Cléante la fuit,
 Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
 Qu'il n'en sçache le nom, le rang et la demeure.

LYSANDRE.

Amy, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure.
 Voyant je ne sçay quoy de rare en la beauté,
 J'ay voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bien-tost flame ;
 C'est par là que l'amour se glisse dans une ame.
 A la première veuë un objet qui nous plaît
 N'inspire qu'un desir de sçavoir quel il est ;
 On en veut aussi-tost apprendre davantage,
 Voir si son entretien répond à son visage,
 S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
 Éprouver son esprit, connoître son humeur :

1. On lit encore dans l'édition de 1654 *son masque* au lieu de *sa coiffe*.

De là cet examen se tourne en complaisance ;
 On cherche si souvent le bien de sa présence
 Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir,
 Quelque regret commence à se faire sentir :
 On revient tout resveur, et nostre ame blessée,
 Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
 Ayant resvé le jour, la nuit à tous propos
 On sent je ne sçay quoy qui trouble le repos ;
 Un sommeil inquiet sur de confus nuages
 Éleve incessamment de flatueuses images,
 Et, sur leur vain rapport, fait naître des souhaits
 Que le réveil admire et ne dédit jamais ;
 Tout le cœur court en halte après de si doux guides,
 Et le moindre larcin que font les vœux timides
 Arrête le larron et le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu fers ?

LYSANDRE.

C'est un autre discours ; à présent je ne touche
 Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,
 Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
 Et contre les froideurs combattre finement.
 Des naturels plus doux...

SCÈNE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Et bien ! elle s'appelle ?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
 Trois filoux rencontrez vers le milieu du pont,
 Chacun l'épée au poin, m'ont voulu faire affront,
 Et, sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
 Contr'eux ma résistance eust peut-être été vaine ;
 Ils ont tourné le dos me voyant secouru,
 Mais ce que je suivois tandis est disparu.

DORIMANT.

Les traitres ! trois contre un ! t'attaquer ! te surprendre !
 Quels insolens vers moy s'osent ainsi méprendre ?

CORNEILLE, I.

CLÉANTE.

Je ne connoy qu'un d'eux, et c'est là le retour
De quelques tours de main qu'il recent l'autre jour,
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrogne,
Nous eulmes prise ensemble à l'Hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il soit; qu'une gresse de bois
Assemble sur luy seul le châtiment des trois,
Et que sous l'étrivière il puisse tost connoître,
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur

LYSANDRE. [maître.

J'aime à te voir ainsi décharger ton couroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous?

DORIMANT.

Quoy! tu doutes encor de ma juste colère?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'est que légère.
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé;
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé;
Cét accident fâcheux te vole une maîtresse:
Confesse ingénûment, c'est là ce qui te presse.

DORIMANT.

Pourquoy te confesser ce que tu vois assez?
Au point de se former, mes desseins renversez
Et mon desir trompé poussent, dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce desir, à vray dire, est un amour naissant
Qui ne sçait où se prendre, et demeure impuissant.
Il s'égare et se perd dans cette incertitude,
Et, renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité
Que plus sa connoissance a de difficulté.
C'est par là que ton feu davantage s'allume:
Moins on l'a pû connoître, et plus on en présume;
Nostre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu sçais, cher amy, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une secrète flamme,
Tu pénètres avant dans les ressorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'est pas encor tout : je veux te secourir.

DORIMANT.

O, que je ne suis pas en état de guérir !
L'amour use sur moy de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous.
Les divertissemens t'y sembleront si doux,
Ton ame en un moment en sera si charmée,
Que, tous les déplaisirs dissipez en fumée,
On gagnera sur toy fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toy sur tout d'une jeune voisine
Que ma maîtresse y mène ; elle est et belle et fine,
Et sçait si dextrement ménager les attraits
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hazard, fay de moy tout ce que bon te semble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.



u me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,

Dites assurement que je n'y connoy rien.

Je le considérois tantost chez ce libraire.

Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire,

Et son maintien étoit dans une émotion

Qui m'instruisoit assez de son affection.

Il vouloit vous parler et n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLYTE.

Toy, ne me parle point, ou parle de Lysandre :

C'est le seul dont la veuë excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.

Célidée est son ame, et tout autre vilage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage ;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir :
En vain son écuyer tasche à l'en divertir ;
En vain, jusques aux cieux portant vostre loüange,
Il tasche à luy jeter quelque amorce du change,
Et luy dit jusques-là que dans vostre entretien,
Vous témoignez souvent de luy vouloir du bien ;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perduës.

HIPPOLYTE.

Faute d'être sans doute assez bien entendues !

FLORICE.

Ne le préfumez pas : il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, et depuis mon vefvage
Ma rufe chaque jour s'eft accruë avec l'âge :
Je me connois en monde, et fçay mille refforts
Pour débaucher une ame et brouiller des accords.

HIPPOLYTE.

Dy promptement, de grace.

FLORICE.

A present, l'heure presse,
Et je ne vous sçaurois donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine et vous... Mais déjà la voicy.

SCÈNE XI.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

A force de tarder tu m'as mise en soucy;
Il est temps, et Daphnis par un page me
mande [bande.
Que, pour faire servir, on n'attend que ma
Le carosse est tout prest; allons, veux-tu venir?



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon village est
beau : [de nouveau ;
Ces discours n'ont pour moy rien du tout
Je le sçay bien sans vous, et j'ay cét avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon village,
Que je suis la première à m'en apercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir¹ ;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites ;
Cét esprit tout divin et ce doux entretien
Ont des charmes puissants dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez assez par cette apresdînée
Qu'à causer avec moy vous vous êtes donnée ;
Si mon discours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendrait pas si longtemps attaché.
Je vous juge plus sage, et plus aimer vostre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaîse ;
Et si je présumois qu'il vous plût sans raison,
Je me ferois moy-mesme un peu de trahison,
Et, par ce trait badin qui sentiroit l'enfance ,
Vostre beau jugement recevrait trop d'offense.

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, portent :

Pour me galantiser il suffit d'un miroir.

Je suis un peu timide, et, deust-on me joüer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT.

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse, en vous louant, ny vous flater, ny feindre;
On voit un tel éclat en vos brillans appas
Qu'on ne peut l'exprimer, ny ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE.

Ny ne l'adorer pas ! par là vous voulez dire ?

DORIMANT.

Que mon cœur deforma vit dessous vostre empire,
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'assez fort contre vostre beauté.

HIPPOLYTE.

Quoy ? mes perfections vous donnent dans la veuë ?

DORIMANT.

Les rares qualitez dont vous êtes pourveuë,
Vous ostent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE.

Cessez aussi, Monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brulez pour moy, ce ne sont pas merveilles ;
J'ay de pareils discours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les surpasse tous.
Je n'ay point consulté pour vous donner mon ame ;
Vostre premier aspect sceut allumer ma flamme,
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à bruler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à vostre avis il soit inexprimable !
Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de vostre jugement.
Pour moy, que la nature a faite un peu grossière,
Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumière,
Conduit trop pesamment toutes les fonctions
Pour m'avertir si-tôt de vos perfections.
Je voy bien que vos feux méritent récompense,
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse !

HIPPOLYTE.

Excusez-moy, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raison,
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs et finir mes supplices.

SCÈNE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE,
FLORICE.

*Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter,
leur donnant seulement un coup de chapeau.*

HIPPOLYTE.

Peut-estre l'avenir.... Tout beau, coureur,
tout beau, [chapeau :
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de
Vous aimez l'entretien de vostre fantaisie ;
Mais pour un cavalier c'est peu de courtoisie,
Et cela messied fort à des hommes de cour,
De n'accompagner pas leur salut d'un bon-jour.

LYSANDRE.

Puisqu'auprès d'un sujet capable de nous plaire
La presence d'un tiers n'est jamais nécessaire,
De peur qu'il en receut quelque importunité,
J'ay mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galand artifice,
Comme si je pouvois... Que me veux-tu, Florice ?

Florice sort et parle à Hippolyte à l'oreille.

Dy-luy que je m'en vay. Messieurs, pardonnez-moy,
On me vient d'apporter une faucheuse loy ;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte,
Une mère m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte,

Adieu , souvenez-vous...

HIPPOLYTE.

Mais vous, n'y songez plus.

SCÈNE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.



uoy, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus?

DORIMANT.

Ce mot à mes desirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toy Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis

Hier dans son entretien des charmes infinis.

Je te l'avois bien dit, que ton ame à la veuë

Demeureroit ou prise, ou puissamment emeuë.

Mais tu n'as pas si-tost oublié la beauté

Qui fit naître au Palais ta curiosité!

Du moins ces deux objets balancent ton courage!

DORIMANT.

Sçais-tu bien que c'est là justement mon visage,

Celuy que j'avois veu le matin au Palais?

LYSANDRE.

A ce conte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bien-tost à perdre ta franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont

LYSANDRE. [prise.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'est plus à la tortur

De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah ! que tu ne sçais pas de quel air on me traite ?

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort fatistaite,
Et cette gaye humeur qui brilloit dans ses yeux
M'en promettoit pour toy quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vray, quoy que toute de glace,
Messe dans les froideurs je ne sçay quelle grace
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, pen s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir, mon amour s'en augmente ;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente ;
Je pourrois de toute autre estre le possesseur,
Que la possession auroit moins de douceur.
Je ne suis plus à moy quand je vois Hippolyte
Rejeter ma louange et vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir et m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon chois¹ en méprisant ma flamme.
Hélas ! en voila trop : le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puissans attraits ;
Trop heureux d'avoir veu la froideur enjoinée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée !

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense !
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense,
Et, par ce mot d'avis, son cœur sans amitié

1. *Chois*, qu'on lit dans l'édition de 1682, au lieu de *choir* que Corneille avait écrit dès l'édition originale, est une forme appartenant au nouveau système orthographique qu'il avait adopté.

Du temps que j'y perdray montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense ou conseil, de rien ne desespère ;
 Je te répons déjà de l'esprit de la mère.
 Pleirante son voisin luy parlera pour toy ;
 Il peut beaucoup sur elle et fera tout pour moy.
 Tu sçais qu'il m'a donné la fille pour maitresse.
 Taische à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse,
 Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup :
 Tu verras la froideur se perdre tout d'un coup.
 Elle ne se contraint à cette indifférence
 Que pour rendre une entière et pleine déférence,
 Et cherche, en déguisant son propre sentiment ,
 La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flates, amy, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur sur ta parole
 Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il se peut affeurer du bonheur qu'il prétend ;
 J'y donneray bon ordre. Adieu, le temps me presse,
 Et je vien de sortir d'auprès de ma maitresse ;
 Quelques commiffions dont elle m'a chargé
 M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCÈNE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT *seul*.

[teinte



ieux, qu'il est mal-aisé qu'une ame bien at-
 Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte!
 Je doy toute croyance à la foy d'un amy,
 Et n'ole cependant m'y fier qu'à demy.
 Hippolyte d'un mot chasseroit ce caprice.
 Est-elle encor en haut ?

FLORICE.

Encor.

DORIMANT.

Adieu, Florice,

Nous la verrons demain.

SCÈNE V.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

Il vient de s'en aller,

Sortez.

HIPPOLYTE.

Mais falloit-il ainsi me rappeler,
Me supposer ainsi des ordres d'une mère ?
Sans mentir, contre toy j'en suis toute en colère :
A peine ay-je attiré Lyandre en nos discours,
Que tu viens par plaisir en arrêter le cours.

FLORICE.

Et bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma science :
Cet avis important, tombé dans mon esprit,
Méritoit qu'aussi-tôt Hippolyte l'apprit ;
Je vay sans perdre temps y disposer Aronte.

HIPPOLYTE.

J'ay la mine, après tout, d'y trouver mal mon conte.

FLORICE.

Je sçay ce que je fais, et ne perds point mes pas :
Mais de vostre côté ne vous épargnez pas ;
Mettez tout vostre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLYTE.

Il ne faut point par là te préparer d'excuse.
Va, suivant le succès je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPPOLYTE *frappant à la porte de Célidée.*



élidée, es-tu là ?

CÉLIDÉE.

Que me vent Hippolyte ?

HIPPOLYTE.

Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ay depuis un jour un importun amant,
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant !

CÉLIDÉE.

Ma sœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoy ! j'enviois déjà ton heureuse fortune,
Et déjà dans l'esprit je sentoie quelque ennuy
D'avoir connu Lyfandre auparavant que luy.

HIPPOLYTE.

Ah ! ne me raille point. Lyfandre, qui t'engage,
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant,
Et, pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'est plus que ma foy qui conserve ma flame.
Lyfandre me déplaisoit de me vouloir du bien ;
Plût aux Dieux que son change autorisast le mien,
Ou qu'il usast vers moy de tant de négligence,
Que ma légéreté se pût nommer vengeance.
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-tost résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.

Simple, présumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage ?
Ta flame trop visible entretient les ferveurs,
Et les feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.

Il semble à t'écouter que rien ne le retienne
Que parce que sa flame a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.

Que ſçay-je ? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs ;
L'amour en meſme temps ſçeut embraser vos cœurs,
Et meſme j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flame vers toy ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir ;
Il ne vit rien à craindre, il n'eût rien à ſouffrir ;
Il vit la récompene acquie avant la peine,
Et devant le combat la victoire certaine.
Un homme eſt bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on luy demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la conſtance eſt une choſe aiſée,
Et qu'autrefois par là je me vis abuſée !
Alcidor, que mes yeux avoient ſi fort épris ,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paroît dans la ſouffrance.
Je le tiens fort douteux ſ'il a tant d'aſſurance.
Qu'on en voit ſ'afſoiblir pour un peu de longueur,
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CÉLIDÉE.

Je connoy mon Lyſandre, et ſa flame eſt trop forte
Pour tomber en ſoupçon qu'il m'aime de la forte.
Touteſſois un dédain éprouvera ſes feux :
Ainſi, quoy qu'il en ſoit, j'auray ce que je veux ;
Il me rendra conſtante, ou me fera volage :
S'il m'aime, il me retient ; ſ'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je ſuivray ma nouvelle ou ma première ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu ty réſous ; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux luy trahira ta ſeinte,
L'un d'eux dédira l'autre, et toujours un ſouris
Luy fera voir aſſez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'eſt qu'un faux ſoupçon qui te le perſuade ;
J'armeray de rigueurs juſqu'à la moindre œillade,
Et régleray ſi bien toutes mes actions
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins auſſi-toſt que, par cette conduite,

Tu feras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renouèront l'amitié?

CÉLIDÉE.

Il va bien-toft venir. Va-t'en, et sois certaine
De ne voir d'aujourd'huy Lylandre hors de peine.

HIPPOLYTE.

Et demain?

CÉLIDÉE.

Je t'iray conter les mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes sentimens.
O Dieux ! si je pouvois changer sans infamie !

HIPPOLYTE.

Adieu, n'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCÈNE VII.

CÉLIDÉE.



quel étrange combat ! je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut mal traiter.
Mon ame veut et n'ose, et, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris, si je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lylandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je voy mieux ce qu'il vaut lors que je l'abandonne,
Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attens les mouvemens sur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie.
Hélas ! les yeux me font une nouvelle playe.
Prépare-toy, mon cœur, et laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCÈNE VIII.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.



Quoi ! j'auray donc de vous encore une visite ?
Vraiment, pour aujourd'huy, je m'en esti-

LYSANDRE. [mois quitte.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Appren ce que j'ay fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeay qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant et qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens ?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CÉLIDÉE.

Ne vous flatez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ay dans l'esprit, je ne le puis céler,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoy ! que vous ay-je fait ? d'où provient ma disgrâce ?
Quel sujet avez-vous d'estre pour moy de glace ?
Ay-je manqué de soins ? ay-je manqué de feux ?
Vous ay-je dérobé le moindre de mes vœux ?
Ay-je trop peu cherché l'heur de votre présence ?
Ay-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance ?

CÉLIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus ;

Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même ;
Si l'un eut quelque excès, je rendray l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE.

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous, de qui le serment m'a reçu pour époux ?

CÉLIDÉE.

J'en perds le souvenir aussi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Évitez-en la honte et fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE.

Je veux les accepter pour peines de ma flamme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

Ah, cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE.

Et bien, soit ! un adieu les va faire cesser.

Aussi-bien ce discours ne fait que me laisser :

LYSANDRE.

Ah, redouble plutôt ce dédain qui me tue,

Et laisse-moy le bien d'expirer à ta veue.

Que j'adore tes yeux, tous cruels qu'ils me font ;

Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font ;

Invente à me gâter quelque rigueur nouvelle ;

Traite, si tu le veux, mon âme en criminelle ;

Dy que je suis ingrat ; appelle-moy léger ;

Impute à mes amours la honte de changer ;

Dedans mon desespoir fais éclater ta joye,

Et tout me sera doux, pourveu que je te voye.

Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy,

Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toy.

Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure :

Je ne t'appelleray ny lasche, ny parjure ;
 Mon feu supprimera ces titres odieux ;
 Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux,
 Et mon fidelle amour, malgré leur vive atteinte,
 Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE.

Adieu ; quelques encens que tu veuilles m'offrir,
 Je ne me sçaurois plus résoudre à les souffrir.

SCÈNE IX.

LYSANDRE.



élidée, ah tu fuis ! tu fuis donc, et tu n'oses
 Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu
 [causes ;

Ton esprit, insensible à mes feux innocens,
 Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens.
 Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame
 N'y rejette un rayon de ta première flamme,
 Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
 Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
 Tu vois qu'un desespoir dessus mon front exprime
 En mille traits de feu mon ardeur et ton crime,
 Mon visage t'accuse, et tu vois dans mes yeux
 Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
 Tous mes soins, tu le sçais, furent pour Célidée ;
 La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
 Et tout ce que Paris a d'objets ravissans
 N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
 Ton exemple à changer en vain me sollicite,
 Dans ta volage humeur j'adore ton mérite,
 Et mon amour, plus fort que mes ressentimens,
 Conserve sa vigueur au milieu des tourmens.
 Revien, mon cher soucy, puisqu'après tes défenses
 Mes plus vives ardeurs sont pour toy des offenses ;
 Voy comme je persiste à te desobeïr,
 Et par là, si tu peux, pren droit de me haïr.
 Fol, je présume ainsi r'appeler l'inhumaine,
 Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine ?

Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il luy suffit de dire : *ainsi je l'ay voulu.*
Crüelle, tu le veux ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les sincères ardeurs d'une amour si parfaite !
Tu me veux donc trahir ! tu le veux, et ta foy
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loy !
Mais je veux l'endurer sans bruit, sans résistance ;
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance,
Et, de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendray ce bonheur de mon funeste sort.
Jusque-là, mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pallissant élèveront ta gloire,
Et sçauront en tous lieux hautement témoigner
Que sans me refroidir tu m'as pu dédaigner.

second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède !
 ARONTE.
 Souverain toutefois au mal qui vous possède.
 Croyez-moy, j'en ay vu des succès mer-
 A remettre au devoir ces esprits orgueilleux. [veilleux
 Quand on leur sçait donner un peu de jalousie,
 Ils ont bien-tost quitté ces traits de fantaisie ;
 Car enfin, tout l'éclat de ces emportemens
 Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par là mon ingrate maîtresse ?

ARONTE.

Elle vous jouë un tour de la plus haut adresse.
 Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris ?
 Tant qu'elle vous a crû légèrement épris,
 Que vostre chaîne encor n'étoit pas assez forte,
 Vous a-t'elle jamais gouverné de la sorte ?
 Vous ignoriez alors l'usage des soupirs ;
 Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaisirs :
 Son esprit avisé vouloit par cette ruse
 Établir un pouvoir dont maintenant elle use.
 Remarquez-en l'adresse ; elle fait vanité
 De voir dans ses dédains vostre fidélité.
 Vostre humeur endurente à ces rigueurs l'invite,
 On voit par là vos feux, par vos feux son mérite
 Et cette fermeté de vos affections

Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,
Puisque la gloire augmente augmentant votre peine ?
Rabatez cet orgueil ; faites-luy soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner :
La crainte d'en voir naître une si juste suite
A vivre comme il faut l'aura bien-tôt réduite ;
Elle en fuira la honte , et ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte ?

ARONTE.

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

LYSANDRE.

Je trouve les mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconstant pour la rendre fidelle ?

ARONTE.

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

LYSANDRE.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que son premier vainqueur !
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moy : va trouver mon ingrate,
Mets-luy devant les yeux mes services passez,
Mes feux si bien reçus, si mal récompensez,
L'excès de mes tourmens et de ses injustices ;
Employe à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité ?

ARONTE.

Mais, mon possible fait, si cela ne succède ?

LYSANDRE.

Je feindray dès demain qu'Aminte me possède.

ARONTE.

Aminte ! Ah, commencez la feinte dès demain ,
 Mais n'allez point courir au fauxbourg saint Germain.
 Et quand penseriez-vous que cette ame crüelle
 Dans le fond du Marais en receust la nouvelle ?
 Vous seriez tout un siècle à luy vouloir du bien ,
 Sans que vostre arrogante en apprist jamais rien.
 Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à la veüe ,
 Qu'aussi-tost votre feinte en puisse estre aperceüe ,
 Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux ,
 Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
 Ce sera faire au vostre un peu de violence ,
 Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

Hippolyte en ce cas seroit fort à propos ,
 Mais je crains qu'un amy en perdist le repos ;
 Dorimant, dont les yeux ont charmé le courage ,
 Autant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour ,
 Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour ,
 Et vous aurez après un sujet de risée
 Des soupçons mal fondez de son ame abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons
 En ces extrémités quel avis nous prendrons.

SCÈNE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE *seul*.

Sans que pour l'appaiser je me rompe la teste ,
 Mon message est tout fait, et la réponse preste.
 Bien loin que mon discours pût la persuader ,
 Elle n'aura jamais voulu me regarder.

Une promptre retraite au seul nom de Lysandre ,
 C'est par où les dédains se feront fait entendre.
 Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
 Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris ;

A peine faisoit-on semblant de me connoître,
De forte...

FLORICE.

Aronte, et bien, qu'as-tu fait vers ton maître?
Le verrons-nous bien-tôt?

ARONTE.

N'en fais plus en foucy,
Dans une heure au plus tard je te le rends icy.

FLORICE.

Prest à luy temoigner...

ARONTE.

Tout prest. Adieu, je tremble,
Que de chez Célidée on ne nous voye ensemble.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter?
FLORICE. [conter...
Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me
Toutefois, je ne sçay si je vous le doy dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyr!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissements...

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,
Dépêche, ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite,

HIPPOLYTE.

L'insupportable femme! enfin diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! enfin tout ira bien.

HIPPOLYTE.

Enfin tout ira bien, ne sçauray-je autre chose?

FLORICE.

Il faut que vostre esprit là-dessus se repose,

Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et, pour vous obliger, j'ay tout dit en trois mots.
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien-tôt plus au long de Lyfandre.

HIPPOLYTE.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez plus.

SCÈNE IV.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

M

on abord importun rompt votre conférence.
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal? et l'apparence?

Je ne sçay pas aimer de si mauvaise foy,
Et tout à l'heure encor je luy parlois de toy.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc afin que sans contrainte....

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte :
Tu fais la réservée en ces occasions,
Mais tu meurs de sçavoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moy de l'apprendre,
Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité...

HIPPOLYTE.

Vraiment, tu me confonds de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, et comme tu diffères
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant.
Tu l'as veu réussir à ton contentement?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issuë.

Que je m'en fuis trouvée heureusement déceü !
 Je préfumois beaucoup de ses affections,
 Mais je n'attendois pas tant de submiffions.
 Jamais le defefpoir qui laifit fon courage
 N'en pût tirer un mot à mon defavantage;
 Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
 Et les reproches même étoient officieux.
 Auffi ce grand amour a rallumé ma flame;
 Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
 Il n'a plus de douceurs pour mon esprit flotant,
 Auffi ferme à préfent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoy que vous ayez veu de la perfévérance,
 N'en prenez pas encore une entière affeurance.
 L'efpoir de vous fléchir a pu le premier jour
 Jetter fur fon dépit ces beaux dehors d'amour;
 Mais vous verrez bien-toft que pour qui le méprife
 Toute légéreté luy femblera permife.
 J'ay veu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE.

Cette bizarre ¹ humeur n'est jamais fans foupçons!
 L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
 Tient éternellement fon ame en défiance;
 Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne fuis pas fille à m'en épouvanter.
 Je veux que ma rigueur à tes yeux continuë,
 Et lors la fermeté te fera mieux connuë.
 Tu ne verras des traits que d'un amour fi fort
 Que Florice elle-même avouëra qu'elle a tort.

HIPPOLYTE.

Ce fera trop long-temps luy paroître crüelle.

CÉLIDÉE.

Tu connoiftras par là combien il m'est fidelle.
 Le ciel à ce deffein nous l'envoye à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te réfous-tu de le mettre en repos ?

1. On lit jufqu'en 1654 *bigearre* au lieu de *bizarre*.

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent sans contrainte,
Et, pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas ¹.

SCÈNE V.

LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE,
FLORICE.

LYSANDRE.



erveille des beautez, seul objet qui m'en-

CÉLIDÉE.

[gage...

N'oubliez-vous jamais cet importun lan-

Vous obstiner encore à me persécuter, [gage?

C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.

Perdez mon souvenir avec votre espérance,

Et ne m'accablez plus de cette déférence :

Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoy ! vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs ?

Adore qui voudra votre rare mérite,

Un change heureux me donne à la belle Hippolyte.

Mon sort en cela seul a voulu me trahir,

Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,

Et que mon feu passé va vous rendre si vaine

Que vous imputerez ma flamme à votre haine,

A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentimens,

L'effet de ma raison à vos commandemens.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire ;

Je chasse mes dédains même de ma mémoire,

Et dans leur souvenir rien ne me semble doux,

Puisqu'en le conservant je penserois à vous.

LYSANDRE à Hippolyte.

Beauté de qui les yeux, nouveaux rois de mon ame,

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654, portent :

S'il m'échape un baiser, ne t'en offense pas.

Me font estre léger sans en craindre le blâme...

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui luy sont dûs ;
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vostre,
Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien ;
Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE.

Que son exemple encor réglait mes actions !
Cela fut bon du temps de mes affections.
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

HIPPOLYTE.

C'est elle seulement que vous voulez flater.

LYSANDRE.

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Sçavez-vous donc à quoy la raison vous oblige ?
C'est à me négliger comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à vostre tour vous m'offriez des vœux ;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issuë.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderois fort d'estre trop bien receuë,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, et que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincray vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité...

CÉLIDÉE.

Viens avec moy, Florice :

J'ay des nippes en haut que je veux te montrer.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.



Quoy ! sans la retenir, vous la laissez rentrer !
Allez, Lyandre, allez, c'est assez de contraintes ; [feintes.

J'ay pitié du tourment que vous donnent ces
Suivez ce bel objet dont les charmes puissans
Sont et seront toujours absolus sur vos sens.
Quoy qu'après les dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie ;
Elle a des qualitez, et de corps et d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes et des autres
Les liennes désormais n'ont qu'un éclat terny ;
Que son mérite est grand, et le vôtre infiny.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence !
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence ;
Elle me passe en tout, et, dans ce changement,
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas c'est en manquer soy-mesme,
Et choquer la raison qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur,
Et, l'ayant avenglé, luy donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame et surprise et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas ;
C'est par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas :
Lors nostre esprit en juge, et, suivant le mérite,
Il fait croistre une ardeur que cette veuë excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croiray manquer de jugement,
Et la mesme raison qui vous rend admirable

Doit rendre comme vous ma flamme incomparable.

HIPPOLYTE.

Épargnez avec moy ces propos affétez.

Encor hier Célidée avait ces qualitez;

Encor hier en mérite elle étoit sans pareille.

Si je suis aujourd'huy cette unique merveille,

Demain quelqu'autre objet, dont vous suivrez la loy,

Gagnera vostre cœur, et ce titre sur moy :

Un esprit inconstant a toujours cette adresse.

SCÈNE VII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE,
LISANDRE.

CHRYSANTE.

M

onsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous sçavez ses inclinations,
Elle voudra vous plaire, et je l'en voy sourire.
Allons, mon cavalier, j'ay deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCÈNE VIII.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.

D

evinerois-tu bien quels étoient nos discours?

HIPPOLYTE.

Il vous parloit d'amour, peut-estre?

CHRYSANTE.

Ouy, que t'en semble?

HIPPOLYTE.

D'âge presque pareils, vous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour!

C'étoit pour ton fujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moy ? Ces jours paffez un poëte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égalait à l'aurore ;
Je me raillois alors de fa comparaifon :
Mais fi cela fe fait, il avoit bien raifon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie.
Le bon-homme eft bien loin de cette maladie ;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant :
Voy fi tu te réfous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE.

Dessus tous mes defirs vous êtes abfoluë,
Et, fi vous le voulez, m'y voilà réfoluë ;
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dy fans fard ;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyfandre fi longtemps a brûlé pour la fille
Qu'il en faisoit déjà l'appuy de fa famille ;
A prefent que les feux ne font plus que pour moy,
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foy,
Afin que, fans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous difant adieu ,
Qu'il a presque arraché Lyfandre de ce lieu ?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'est qu'à la prière,
Et Lyfandre tient même à faveur lingulière...

HIPPOLYTE.

Je fçay que Dorimant eft un de fes amis ;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que, pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,
Lyfandre me faisoit fes offres de fervice.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'est homme à fe joüer de nous ;
Quelque fecret mystère eft caché là-deffous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire ;
Ici quelque importun pourroit nous aborder.

SCÈNE IX.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

J'auray bien de la peine à la persuader.
 Ah! Florice, en quel point laisses-tu Célidée?
 FLORICE.
 De honte et de dépit tout à fait possédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t'elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
 Selon que le hazard les mettoit sous les doigts.
 Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'estre fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus
 Son village suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne le scauroient empêcher de descendre,
 Et j'en aurois pitié si je n'aimois Lyfandre.

SCÈNE X.

CÉLIDÉE.

Infidelles témoins d'un feu mal allumé,
 Soyez-les de ma honte, et vous fondant en
 larmes, [lumé
 Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop pré-
 Du pouvoir de vos charmes.

De quoy vous a servy d'avoir sceu me flater,
 D'avoir pris le party d'un ingrat qui me trompe,
 S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
 Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant;
 Quand je veux le garder, il n'en fait plus de conte;
 Et, n'ayant pu le perdre avec contentement,
 Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joye augmente mon regret;
 Par là mon desespoir davantage se pique.
 Quand je le crus constant, mon plaisir fut secret,
 Et ma honte est publique.

Le traître avoit senty qu'alors me négliger
 C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame;
 Et la constance plût à cet esprit léger,
 Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
 Autant m'en faudra-t'il à la faire renaître;
 De peur qu'à cet amour d'estre encor impuissant
 Il n'ose plus paroître.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
 Et n'y conservant plus aucune intelligence,
 Il est trop glorieux pour n'estre rappelé
 Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'aperçoy celui qui le porte en ses yeux.
 Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux.
 Je sens bien que déjà devers luy tu t'envoies;
 Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles:
 Ma honte et ma douleur, surmontant mes desirs,
 N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCÈNE XI.

DORIMANT, CÉLIDÉE, CLÉANTE.

DORIMANT.



ans ce profond penser, passe, triste, abatuë,
 Ou quelque grand malheur de Lyfandre vous
 tuë, [nuis.
 Ou bien-tost vos douleurs l'accableront d'en-

CÉLIDÉE.

Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un amy s'imagine,
Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point, faut-il que je devine ?

CÉLIDÉE.

Permettez que je cède à la confusion
Qui m'étouffe la voix en cette occasion,
J'ay d'incroyables traits de Lyfandre à vous dire,
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT.

De sorte qu'à présent on n'en peut rien sçavoir ?
Dieux ! elle se dérobe, et me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois notre première route ;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.

A Cléante.

Frape.

SCÈNE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.

Que vous plaist-il ?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolyte ?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.

Ainsi tout aujourd'huy mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut fay-luy mes baïse-mains.

FLORICE *seule.*

Ce sont des complimens qu'il fait mauvais luy faire :
Depuis que ce Lyfandre a tâché de luy plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour luy,
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.

Acét excès d'amour qu'il me faisoit paroître,
Je me croyois déjà maitresse de ton maistre;
Tu m'as fait grand dépit de me défabuser.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser!
Et que, pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il fait bien ajuster les yeux à les paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bien-tost la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer : sa passion trop forte
Déjà vers son objet malgré moy le remporte ;
Et, comme s'il avoit reconnu son erreur,
Vos yeux luy sont à charge, et sa feinte en horreur.
Même il m'a commandé d'aller vers la crûelle,
Luy jurer que son cœur n'a brûllé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des submissions...

HIPPOLYTE.

J'entens assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour luy d'amollir son courage ?

ARONTE.

J'employe auprès de vous le temps de ce message
Et la feray parler tantost à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour ;
Mais, après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message luy-mesme,

CORNEILLE, I.

21

Je ne répons de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra nostre artifice, et parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maitresse éblouye ignore encor ma flame,
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empescher
Qu'un si fidelle amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lyfandre,
Ce seroit le plus leur.

HIPPOLYTE.

N'oses-tu l'entreprendre ?

ARONTE.

Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après fraper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux son ame étoit égale ;
Mais Lyfandre depuis, endurant sa rigueur,
Luy montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée et Dorimant ensemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les assemble.

HIPPOLYTE.

Fay-les voir à ton maitre, et ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bon-heur que j'attens.

SCÈNE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

[voye ?



ronte, un mot. Tu fuis. Crains-tu que je te

ARONTE.

[m'envoye,

Non, mais pressé d'aller où mon maitre
J'avois doublé le pas sans vous apercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu ?

ARONTE.

D'un legis vers la Croix du Tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage ?

ARONTE.

Non, je cours au Palais faire encor un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par icy ?

ARONTE.

Souffrez que j'aïlle ôster mon maître de soucy ;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre ?
As-tu veu depuis peu l'objet que je chéris ?

ARONTE.

Ouy, tantost en passant j'ay rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.
 Tu t'enfermes, Aronte, et, pris au dépourveu,
 En vain tu veux cacher ce que nous avons veu.
 Va, ne sois point honteux des crimes de ton maître :
 Pourquoi défavouer ce qu'il fait trop paroître ?
 Il la sert à mes yeux, cet infidelle amant,
 Et te vient d'envoyer luy faire un compliment.

Aronte rentre.

SCÈNE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.



près cette retraite et ce morne silence,
 Pouvez-vous bien encor demeurer en ba-

DORIMANT.

[lance ?

Je n'en ay que trop veu, mes yeux m'en
 Aronte en me parlant étoit tout interdit, [ont trop dit,
 Et la confusion portoit sur son visage
 Assez et trop de jour pour lire son message.
 Traître, traître Lyfandre, est-ce là donc le fruit
 Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit ?

CÉLIDÉE.

Connoissez tout à fait l'humeur de l'infidelle;
 Votre amour seulement la luy fait trouver belle :
 Cét objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
 N'a des charmes pour luy que depuis qu'il vous plaist;
 Et votre affection, de la sienne suivie,
 Montre que c'est par là qu'il en a pris envie,
 Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT *monstrant son épée.*

Voicy, dans ce larcin, qui le fait succomber.
 En ce dessein commun de servir Hippolyte,
 Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite :
 Son sang me répondra de son manque de foy,
 Et me fera raison et pour vous et pour moy.
 Nostre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame,
 Et mon amitié meurt voyant naistre la flame.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide et vous,
 Est-ce faire justice à ce juste courroux ?
 Pouvez-vous préfumer, après sa tromperie,
 Qu'il ait dans les combats moins de supercherie ?
 Certes pour le punir c'est trop vous négliger,
 Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
 Pour immoler ce traître à mon peu de courage ?
 J'achéteroïs trop cher la mort du suborneur,
 Si, pour avoir la vie, il m'en coûtoit l'honneur,
 Et montreroïs une ame et trop basse et trop noire,
 De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ny l'autre en péril exposez,
 Il est pour vous venger des moyens plus aisez.
 Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
 Vous auriez bien-tost pris une juste vengeance,
 Et vous pourriez sans bruit ôster à l'inconstant...

DORIMANT.

Quoy ? ce qu'il m'a volé ?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du lèxe en ce point vous conseille :
 Il se croit trop vengé quand il rend la pareille ;
 Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
 C'est imiter son crime au lieu de le punir ;
 Au lieu de luy ravir une belle maitresse ,
 C'est prendre à son refus une beauté qu'il laisse.

Lysandre vient avec Aronte qui luy fait voir

Dorimant avec Célidée.

C'est lui faire plaisir au lieu de l'affliger,
 C'est souffrir un affront, et non pas se venger.
 J'en perds icy le temps. Adieu, je me retire ;
 Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire
 Qu'un coup fatal et juste ait puny l'imposteur,
 Vous pourrez aisément en devenir l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grace, encor un mot. Hélas ! il m'abandonne
 Aux cuisans déplaisirs que ma douleur me donne ;
 Rentre, pauvre abusée, et dedans tes malheurs,
 Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCÈNE IV.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

[d'elle ?



t bien, qu'en dites-vous, et que vous semble

LYSANDRE.

[fidelle.

Hélas ! pour mon malheur, tu n'es que trop
 N'exerce plus tes soins à me faire endurer ;
 Ma plus douce fortune est de tout ignorer ;
 Je serois trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor, pour Dorimant, il en a quelque honte :
 Vous voyant, il a fuy.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors
 Pour empêcher sa fuite a fait tous les efforts ,
 Aronte, et tu prenois ses dédains pour des feintes !

Tu croyois que son cœur n'eust point d'autres atteintes,
Que son esprit entier le conservoit à moy,
Et parmy les rigueurs n'oublioit point la foy !

ARONTE.

A vous dire le vray, j'en suis trompé moy-mesme.
Après deux ans passez dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vint à changer,
Je me fusse tenu coupable d'y songer.
Mais, puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous venge.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Misérable, est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage ?
Ay-je trop peu souffert sous cette humeur volage,
Et veux-tu désormais que par un second choix
Je m'engage à souffrir encor une autre fois ?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendroit plus sensible, ou seroit plus fidelle ?

ARONTE.

Vous en devez, Monsieur, présumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conseiller importun, oste-toy de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Oste-toy, dy-je, et dérobe ta teste
Aux violens effets que ma colère apreste :
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet ;
Vas, tu l'attirerois sur un sang trop abjet.

SCÈNE V.

LYSANDRE.



I faut à mon courroux de plus nobles vic-
times : [crimes ;
Il faut qu'un mesme coup me venge de deux
Qu'après les trahisons de ce couple indiscret,
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.

Ouy, la mort de l'amant punira la maitresse,
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse ;
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront les tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens ;
Ce visage si beau, si bien pourveu de charmes,
N'en aura plus pour moy s'il n'est couvert de larmes ;
Ses douleurs vraiment ont droit de me guérir ;
Pour me relâcher à vivre il faut la voir mourir.
Frénétiques transports, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence ?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moy :
Doy-je estre sans raison parce qu'ils sont sans foy ?
Dorimant, Célidée, amy, chère maitresse,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me presse ?
Quoy ! vous ayant aimez, pourrois-je vous hair ?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'osez trahir ?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage !
Ma jalousie augmente et redouble ma rage ;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... ah ! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense ;
Un mouvement secret prend toujours sa defense :
L'amant souffre tout d'elle, et, dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide ;
Arrachez luy mon bien ; une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par les artifices
Il recueillist les fruits dûs à mes longs services ?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux ,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime :
Contre sa lâcheté tout vous est légitime ,
Et quelques châtimens... Mais, Dieux ! que voy-je icy ?

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LISANDRE.

HIPPOLYTE.



ous avez dans l'esprit quelque pesant foucy,
Ce visage enflamé, ces yeux pleins de colére
En font voir au dehors une marque trop
[claire.

Je prens assez de parts en tous vos intérêts,
Pour vouloir en aveugle y meller mes regrets;
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines...

LYSANDRE.

Ah. ne m'imposez point de si crüelles gesnes;
C'est irriter mes maux que de me secourir.
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPPOLYTE.

Laissez-le moy par tout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demy qu'aimer avec réserve,
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve.
Il faut m'apprendre tout, et, lors que je vous voy,
Estre de belle humeur, ou n'estre plus à moy.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence,
Vous useriez sur moy de trop de violence,
Adieu : je vous ennuye, et les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCÈNE VII.

HIPPOLYTE.



'est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte?
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me
[quitte !
Qu'Aronte jugeoit bien que les saintes amours,

Avant qu'il fust long-temps, interromproient leur cours !
 Dans ce peu de succès des ruses de Florice
 J'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
 Et si j'en puis jamais trouver l'occasion,
 J'y mettray bien encor de la division.
 Si nostre pauvre amant est plein de jalousie,
 Ma rivale qui sort n'en est pas moins faisie.

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.



'ay-je pas tantost veu mon perfide avec vous ?
 Il a bien-tost quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE.

Qu'y feroit-il, ma sœur ? ta fidelle Hippolyte
 Traite cét inconstant ainsi qu'il le mérite ;
 Il a beau m'en conter de toutes les façons,
 Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange ?

HIPPOLYTE.

Il ne tient pas à luy que je ne sois un ange ;
 Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
 Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
 Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
 Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige :
 C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment ;
 Et moy, qui t'ay toujours chérie uniquement,
 Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure ;
 Laisse-le mépriser celle dont les mépris
 Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
 Si Lyandre te plaist, possède le volage,
 Mais ne me traite point avec desavantage ;
 Et si tu te résous d'accepter mon amant,
 Relasche-moy du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourveu que leur vouloir se range sous le nôtre,
 Je te donne le choix et de l'un et de l'autre;
 Ou, si l'un ne suffit à ton jeune desir,
 Défay-moy de tous deux : tu me feras plaisir.
 J'estimay fort Lyfandre avant que le connoître,
 Mais, depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
 Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
 Que son humeur est vaine, et qu'il fait l'entendu !
 Que son discours est fade avec les flatteries !
 Qu'on est importuné de ses afféteries !
 Vraiment, si tout le monde étoit fait comme luy,
 Je croy qu'avant deux jours je lécherois d'ennuy.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
 A pris pour nos malheurs une route inégale !
 L'un et l'autre me fuit, et je brulle pour eux,
 L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes !

CÉLIDÉE.

Outre, hélas ! que le ciel s'oppose à nos attentes,
 Lyfandre n'a plus rien à rengager ma foy.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrois...

SCÈNE IX.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moy ;
 Craignez-vous qu'un amy sçache de vos nouvelles ?

HIPPOLYTE.

Nous cautions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
 De ménages de fille.

PLEIRANTE.

Et, parmy ces discours,
 Vous confériez ensemble un peu de vos amours.
 Et bien, ce serviteur, l'aura-t'on agréable ?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.
Vraiment c'est bien à moy d'avoir des serviteurs ?

PLEIRANTE.

Parlons, parlons françois. Enfin, pour cette affaire,
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère ?

HIPPOLYTE.

J'obéiray toujours à son commandement.
Mais de grace, Monsieur, parlez plus clairement :
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux soupire...

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par là.

PLEIRANTE.

Ce n'est point fiction
Que ce que je vous dy de son affection.
Vostre mère sçeut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous même.

HIPPOLYTE.

Et c'est ce que ma mère, afin de m'expliquer ,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer ;
Mais, pour l'amour de vous , je vay le sçavoir d'elle.

SCÈNE X.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.
CÉLIDÉE.
Elle a bien sçeu de vray se défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-estre innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre,

Je suis des plus trompez si Dorimant luy plaist.

CÉLIDÉE.

Y prenez-vous, Monsieur, pour luy quelque intérêt?

PLEIRANTE.

Lyfandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE.

Lyfandre!

PLEIRANTE.

Ouy, ton Lyfandre.

CÉLIDÉE.

Et luy-mesme cajole...

PLEIRANTE.

Quoy! que cajole-t'il?

CÉLIDÉE.

Hippolyte à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toy deffous les cieux,
Et nous sommes tous prests de choisir la journée
Qui bien-tost de vous deux termine l'hyménée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur,
Mais, pour l'amour de moy, montre-luy plus d'ardeur;
Parle : ma volonté sera-t'elle obéie?

CÉLIDÉE.

Hélas! qu'on vous abuse après m'avoir trahie!
Il vous fait, cét ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au mesme objet il s'offre pour amant,
Et traverse par là tout ce qu'à sa prière
Vostre vaine entremise avance vers la mère.
Cela, qu'est-ce, Monsieur, que se jouer de vous?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux!
Et quoy! pour un amy s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte?

CÉLIDÉE.

Je sçay ce que j'ay veu.

PLEIRANTE.

Je sçay ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de vostre hymen en sa faveur dispose.

CELIDÉE.

Commandez-moy plutôt, Monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité,
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité !
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices ;
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdy qui vous flate un peu mieux ;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions vous et moy de promesse ?
Quittez, pour votre bien, ces fantasques refus.

CÉLIDÉE.

Monsieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dy-je, et ne contestez plus.

SCÈNE XI.

CÉLIDÉE.

Enfacheux commandement d'un incrédule père,
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me desespère !
J'avois, auparavant qu'on m'eust manqué de foy,
Le devoir et l'amour tout d'un party chez moy,
Et ma flamme, d'accord avecque la puissance,
Unissoit mes desirs à mon obeïssance ;
Mais, hélas ! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité !
Mon esprit s'en révolte, et ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit !
On donne mes faveurs à celui qui les fuit ;
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaîne.
Mais, s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour ?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolyte ?
Mon cœur en mesme temps se retient et s'excite.
Je ne sçay quoy me flate, et je sens déjà bien

Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
 Tout-beau, ma passion, c'est déjà trop paroître;
 Attens, attens du moins la lienne pour renaître.
 A quelle folle erreur me laissay-je emporter?
 Il fait tout à dessein de me persécuter.
 L'ingrat cherche ma peine, et veut par sa malice
 Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
 Rentrons, que son objet présenté par hazard
 De mon cœur ébranlé ne reprenne une part:
 C'est bien assez qu'un père à souffrir me destine,
 Sans que mes yeux encor aident à ma ruine.

SCÈNE XII.

LA LINGÈRE, LE MERCIER.

LA LINGÈRE, *après qu'ils se sont entrepouffé
 une boete qui est entre leurs boutiques.*



'envoierai tout à bas, puis après on verra.
 Ardez ¹, vraiment c'est mon ², on vous l'en-
 durera! [craindre!
 Vous êtes un bel homme, et je doy fort vous

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGÈRE.

Aussi vostre tapis est tout sur mon batant:
 Je ne m'étonne plus dequoy je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
 Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGÈRE.

Je voudrois l'avoir veu, que quelqu'un s'y fust mis!

1. Ardez, pour : Regardez, par apocope. Ardez le beau mu-
 seau, dit Marinette du *Dépit amoureux*, A. IV, sc. 4.

2. C'est mon, ou çamon, comme Molière le dit dans le *Bour-
 geois gentilhomme*, A. III, sc. 3, et dans le *Malade imaginaire*,
 A. I, sc. 2, pour n'est-ce pas? Voir *Lexique comparé de la
 langue de Molière*, par Génin, Paris, F. Didot frères, 1846,
 p. 57.

Pour en avoir raison nous manquerions d'amis ?
On joue ainsi le monde ?

LE MERCIER.

Après tout ce langage
Ne me repoussez pas mes boetes davantage.
Vostre caquet m'enlève à tous coups mes chalands ;
Vous vendez dix rabats contre moy deux galands¹,
Pour conserver la paix depuis fix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure,
Et vous me harcelez, et sans cause et sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin !
Nous n'appaiserons point cette humeur qui vous pique
Que par un entre-deux mis à vostre boutique ;
Alors, n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoy me quereller.

LA LINGÈRE.

Justement.

SCÈNE XIII.

LA LINGÈRE, FLORICE, LE MERCIER,
LE LIBRAIRE, CLÉANTE.

LA LINGÈRE.

De tout loin je vous ay reconnuë.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoy je suis venuë ?
Les avez-vous receus, ces point-coupez nouveaux ?

LA LINGÈRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER à *Cléante qui passe*.

Ne vous vendray-je rien, Monsieur ? des bas de soye,
Des gands en broderie, ou quelque petite-oye² ?

1. *Galant*, suivant l'orthographe de Corneille, ou *galant*, comme Molière l'écrit A. IV, sc. 4 du *Dépit amoureux*, un nœud de rubans.

2. La *petite-oye* était les accessoires de la toilette, les ornements qui la complétaient, comme plumes, rubans, den-

CLÉANTE *au libraire.*

Ces livres que mon maître avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor ?

LE LIBRAIRE *empaquetant ses livres.*

Ah, que vous venez tard !
Encor un peu, ma foy, je m'en allois les vendre :
Trois jours sans revenir, je m'ennuyoïis d'attendre.

CLÉANTE.

Je l'avois oublié. Le prix ?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sçait,
Autant de quarts-d'écus, c'est un marché tout fait.

LA LINGÈRE *à Florice.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ay rien encor veu de pareil en ma vie.
Vous aurez nostre argent si l'on croit mon rapport.
Que celui-cy me semble et délicat et fort !
Que cét autre me plaist ! que j'en aime l'ouvrage !
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÈRE.

Voicy dequoy vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense en vérité qu'il ne feroit pas laid ;
Que me coûtera-t'il ?

LA LINGÈRE.

Allez, faites-moy vendre,
Et pour l'amour de vous je n'en voudray rien prendre ;
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser.
Vous me verrez demain avecque ma maitresse.

telles. Mascarille, des *Précieuses ridicules* (sc. 10), dit : « Que
« vous semble de ma petite-oye ? La trouvez-vous congruante à
« l'habit ? »

SCÈNE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER,
LA LINGÈRE.

FLORICE.



ronte, et bien, quels fruits produira nostre

ARONTE.

[adresse ?

De fort mauvais pour moy : mon maître au

[desespoir

Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de nostre conte ?

ARONTE.

Ouy, mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez la Célidée,

Je te rends aussi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup là, que ton pouvoir est grand !

Vien, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER.

Voyez, monsieur, j'en ay des plus beaux de la terre.

En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé une boete de galands.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.

Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGÈRE.

Ainsi, faute d'avoir de bonne marchandise,

Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu fait comment.

Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,

Et je n'attire point, avec une promesse,

De suivante qui m'aide à tromper la maitresse.

LA LINGÈRE.

Quand il faut dire tout, on s'entre-connoît bien,
Chacun sçait son métier, et... Mais je ne dy rien ¹.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE.

Je ne réplique point à des gens en colère.

1. *S'entre-connoître*. Corneille, qui cherchait à enrichir la langue, et auquel sont dus beaucoup de mots utiles, s'est servi d'un grand nombre de verbes ainsi composés. Dans le jeu de scène qui ouvre la scène ¹² de ce même acte, la lingère et le mercier *s'entre-pouffent* une boîte; dans *Clitandre*, on a lu dans l'Argument : *s'entr'aimer*, et A. III, sc. 1 : *s'entre-devoir*; dans *la Vefve* : *s'entre-payer*, *s'entre-donner*, *s'entr'appeler*; on trouvera plus tard *s'entre-dire* dans l'Examen de *la Suivante*, *s'entre-choquer*, A. V, sc. 9 de la même pièce, et *s'entre-produire* au commencement de l'épître dédicatoire de *Cinna*. L'Académie n'a sanctionné que quelques-unes de ces créations, qui ont toutes cependant au même degré la même raison d'être.

Fin du quatrième acte.

Peut-être mes douleurs ont changé mon visage,
 Mais en revanche aussi je l'aime davantage.
 Mon respect s'est accru pour un objet si cher ;
 Je ne me venge point de peur de la faïcher.
 Un infidèle amy tient son ame captive,
 Je le ſçay, je le vois, et je ſouffre qu'il vive.

Je tarde trop ; allons, ou vaincre les refus,
 Ou me venger ſur moy de ne luy plaire plus,
 Et tirons de ſon cœur, malgré la flamme éteinte,
 La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte :
 Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCÈNE II.

- DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.



t quoy ! pour m'avoir veu vous changez de
 deſſein ? [Hippolyte ;

Ne craignez point pour moy d'entrer chez
 Vous ne m'apprendrez rien en luy faiſant
 [viſite ;

Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
 Comme un amy ſi rare auprès d'elle me ſert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement : ma rencontre importune
 Auprès d'un autre objet trouble voſtre fortune,
 Et vous montrez aſſez, par ces foibles détours,
 Qu'un témoin comme moy déplaît à vos amours.
 Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Célidée ;
 La querelle entre nous ſera bien-toſt vuidée :
 Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
 Ou ma juſte vengeance un funeſte ſuccès.

DORIMANT.

Qu'eſt-ce-cy, déloyal ? quelle fourbe eſt la voſtre ?
 Vous m'en diſputez une afin d'acquérir l'autre !
 Après ce que chacun a veu de voſtre ſeu,
 C'eſt une laſcheté d'en faire un déſaveu.

LYSANDRE.

e ne me connoy point à combattre d'injures :

DORIMANT.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures :
Le ciel, le juste ciel ennemy des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moy seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hippolyte.

DORIMANT.

Et toy ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat !

LYSANDRE.

Laissions à part les noms, disputons la maitresse,
Et pour qui que ce soit montre icy ton adresse.

DORIMANT.

C'est comme je l'entens.

SCÈNE III.

CÉLIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.

O dieux ! ils font aux coups.

Ah perfide ! sur moy détourne ton courroux,
La mort de Dorimant me seroit trop funeste.

DORIMANT.

Lyandre, une autre fois nous vuidérons le reste.

CÉLIDÉE à *Dorimant*.

Arreste, cher ingrat.

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuy cette importune, et non pas ta valeur.

SCÈNE IV.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

LYSANDRE.



e suivez pas du moins ce perfide à ma veuë :
 Avez-vous résolu que sa fuite me tuë,
 Et qu'ayant sceu braver son plus vaillant
 [effort,

Par sa retraite infame il me donne la mort ?
 Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE.

Je tiens des gens sans foy si peu dignes de vivre,
 Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
 De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE.

Et bien, voyez-le donc; ma lame toute presse
 N'attendoit que vos yeux pour immoler ma teste.
 Vous lirez dans mon sang, à vos pieds répandu,
 Ce que valoit l'amant que vous avez perdu,
 Et, sans vous reprocher un si cruel outrage,
 Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
 Trop heureux mille fois si je plais en mourant
 A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant,
 Et si ma prompte mort, secondant son envie,
 L'assure du pouvoir qu'elle avoit sur ma vie.

CÉLIDÉE.

Moy, du pouvoir sur vous! vos yeux se sont mépris,
 Et quelque illusion qui trouble vos esprits
 Vous fait imaginer d'estre auprès d'Hippolyte.
 Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
 Dans ces doux entretiens recherchez vos plaisirs,
 Et ne m'empeschez plus de suivre mes desirs.

LYSANDRE.

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
 A jetté cette erreur dedans vostre pensée.
 Il est vray, devant vous forçant mes sentimens,
 J'ay présenté des vœux, j'ay fait des complimens;
 Mais c'étoient complimens qui partoient d'une fource;

Mon cœur que vous teniez desavoüoit ma bouche.
 Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
 Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours;
 Contre vostre froideur une modeste plainte
 Fut tout nostre entretien au sortir de la feinte,
 Et je le priay lors...

CÉLIDÉE.

D'user de son pouvoir?

Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir;
 Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE,

Confus, desespéré du mépris de mes flames,
 Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
 Q'un naufrage abandonne à la mercy des flots,
 Je me suis pris à tout ne sçachant où me prendre.
 Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre:
 J'ay creu que vous seriez d'un naturel plus doux
 Pourveu que vostre esprit devint un peu jaloux;
 J'ay fait agir pour moy l'autorité d'un père;
 J'ay fait venir aux mains celui qu'on me préfère,
 Et puisque ces efforts n'ont réüssi qu'en vain,
 J'auray de vous ma grace, ou la mort de ma main.
 Choisissez, l'une ou l'autre achevera mes peines.
 Mon sang brulle déjà de sortir de mes veines:
 Il faut pour l'arrester me rendre vostre amour;
 Je n'ay plus rien sans luy qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudesse
 Vous porter si soudain à changer de maitresse?
 Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
 Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur?
 Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
 A dessein d'éprouver quelle étoit vostre atteinte?
 Les dieux m'en soient témoins, et ce nouveau sujet
 Que vos feux inconstans ont choisi pour objet,
 Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable
 Avant que vostre amour parust si peu durable!
 Qu'Hippolyte vous die avec quels sentimens
 Je luy fus raconter vos premiers mouvemens;
 Avec quelles douceurs je m'étois préparée

A redonner la joie à vostre ame éplorée.
Dieux ! que je fus surprise et mes sens éperdus
Quand je vy vos devoirs à la beauté rendus !
Vostre légèreté fut soudain imitée.
Non-pas que Dorimant m'en eust sollicitée ;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cède au peu que j'ay d'appas.
Mais hélas ! plus il fuit, plus son portrait s'efface.
Je vous sens malgré moy reprendre vostre place ;
L'aveu de vostre erreur desarme mon courroux ;
Ne redoutez plus rien , l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublieray la vostre.
Moy-mesme je l'avouë à ma confusion ,
Mon imprudence a fait nostre division.
Tu ne méritois pas de si rudes alarmes :
Accepte un repentir accompagné de larmes ,
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
Par ce petit divorce augmenter nostre amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez ! ô ciel ! est-il possible
Que je vous trouve encor à mes desirs sensible ?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi !

CÉLIDÉE.

Et pour l'amour de toy, que je les aime aussi !

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop désormais ton repos et le mien ;
Tous mes soins n'iront plus qu'à nostre commun bien.
Voudrois-je après ma faute une plus douce amende
Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande ?
Je t'accusois en vain d'une infidélité :
Il agissoit pour toy de pleine autorité,
Me traitoit de parjure et de fille rebelle.
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle :
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en haste on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CÉLIDÉE.

Non, je fuy Dorimant qu'ensemble j'aperçoy ;
Jé ne veux plus le voir, puisque je suis à toy.

SCÈNE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

DORIMANT.



Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

HIPPOLYTE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en

DORIMANT. [courroux ?]

Elles m'ont le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une course inutile ;
J'apprens cent fois le jour que vous êtes en ville :
En voicy presque trois que je n'ay pu vous voir
Pour rendre à vos beautés ce que je scay devoir ;
Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre,
Je croy que ce jour même auroit encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPPOLYTE.

Ma libre et gaye humeur hait le ton de la plainte ;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs ?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je sans languir ma flamme qu'on néglige ?

HIPPOLYTE.

Éteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.

HIPPOLYTE.

Ouy, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fasche et vous est odieuse.

HIPPOLYTE.

Non; mais tout ce discours peut la rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je voy bien ce que c'est, je ly dans vostre cœur :
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur ;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes submissions vous fait inexorable ;
C'est pour luy seulement que vous voulez brulser.

HIPPOLYTE.

Il est vray, je ne puis vous le dissimuler :
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit prise ;
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez préfumer de vos perfections,
Que, si vous attaquiez un cœur qui fust à prendre,
Il seroit mal-aisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eust été donné ;
Mais puisque les destins ainli l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moy que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lyfandre est cet objet charmant
Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée.
Vous exposer aux coups d'un duel hazardeux,
Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un et l'autre ;
Je chéris sa personne, et hay si peu la vostre

Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mère y consent, Hippolyte est à vous.
Mais aussi jusque là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refusez plus de me le déclarer :
Que je sache en quel temps j'auray droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine,
Et lors j'étoufferay si bien toute ma haine
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCÈNE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE,
DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne luy voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut estre décidée;
Voicy le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE.

Disse, cher amy, cette jalouse atteinte;
C'est l'objet de tes feux et celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, et moy je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle receut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ay fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous :
Je vay dans ce logis dire un mot à madame.

SCÈNE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE,
HIPPOLYTE.

DORIMANT.



infi, loin de m'aider, tu traversois ma flame !

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma prière a faits
T'auroient acquis déjà le but de tes souhaits;
Mais tu dois acculer les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE.

Qu'auray-je cependant pour satisfaction
D'avoir servi d'objet à votre fiction ?
Dans votre différent je suis la plus blessée,
Et me trouve, à l'accord, entièrement laissée.

CÉLIDÉE.

N'y songe plus, de grace, et, pour l'amour de moy,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne ?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne :
Tous prests d'estre assemblez d'un lien conjugal,
Tu ne peux le haïr sans me vouloir du mal.
J'ay feint par ton conseil, luy par celui d'un autre,
Et, bien qu'amour jamais ne fut égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si-tôt nostre division.

HIPPOLYTE.

De sorte qu'à présent le ciel y remédie ?

CÉLIDÉE.

Tu vois ; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE.

Excuse, chère amie, un esprit amoureux ;
Lysandre me plaïoit, et tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos esprits ;
J'ay, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris ;

Mais puisqu'ainfi le ciel rejoint vostre hyménée...

DORIMANT.

Vostre rigueur vers moy doit estre terminée.
Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Vostre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder ;
Vous sçavez trop à quoy la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vray, j'ay fait une folie :
Je les croyois encor loin de se reünir,
Et moy, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous pour la rompre une ame assez légère ?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ay promis, vous pouvez voir ma mère.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je croy qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je croy que mes devoirs ne se peuvent remettre ;
J'espère tout de luy, mais, pour un bien si doux,
Je ne sçaurois...

LYSANDRE.

Arreste, ils s'avancent vers nous.

SCÈNE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE,
DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE,
FLORICE.

DORIMANT à *Chrysante*.

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle ;
Tenant ses volonte, vous gouvernez mon fort :
J'attends de vostre bouche ou la vie ou la

· CHRYSANTE à *Dorimant*. [mort.

Un homme tel que vous et de vostre naissance
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.
Si vous avez gagné ses inclinations,

Soyez leur du succès de vos affections :
 Mais je ne suis pas femme à forcer son courage ;
 Je sçay ce que la force est en un mariage ;
 Il me souvient encor de tous mes déplaîsirs,
 Lors qu'un premier hymen contraignit mes desirs,
 Et, sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
 Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
 Ainsi présumez tout de mon consentement,
 Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT à *Hippolyte*.

Après un tel aveu ferez-vous inhumaine ?

HIPPOLYTE à *Chryfante*.

Madame ¹, un mot de vous me mettroit hors de peine.
 Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
 Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE à *Chryfante*.

Elle vous montre assez où son désir le porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y réfout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
 De tout ce que jamais on a veu d'amoureux.

1. Dans les comédies de Corneille (comme du reste c'était assez généralement l'usage dans les familles à cette époque), les enfants disent souvent : *Monsieur, Madame* en parlant à leur père ou à leur mère. Dans la scène 2 de l'Acte I de cette même pièce, Célidée dit à son père :

Monsieur, il est tout vrai ; son ardeur légitime...

Un commentateur de Corneille a fait à ce sujet la curieuse note que voici :

« *Monsieur*. En se servant de cette expression respectueuse, Célidée fait pressentir qu'elle est peu disposée à suivre les conseils de son père. Cette nuance délicate, dont on chercherait vainement le modèle dans les écrivains antérieurs à Corneille, aurait disparu si Célidée avait dit simplement : *Mon père*. »

Cet ingénieux commentateur, qui savait voir tant de choses dans un : *Monsieur*, ne s'est pas aperçu que, dans la même pièce, Hippolyte dit *Madame* à sa mère, dont cependant elle est fort contente de suivre les conseils, et que par là la *nuance délicate* qu'il avait découverte se trouve effacée.

LYSANDRE.

J'en sens croistre la joye au milieu de mon ame,
Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flame.

HIPPOLYTE à *Lyandre*.

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moy?

LYSANDRE.

Tout, horsmis ce seul point de luy manquer de foy.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui, gagnez par Florice,
Lors que je vous aimois, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE.

Je vous entens assez, soit. Aronte impuny,
Pour les mauvais conseils ne fera point banny.
Tu le souffrirais bien, puisqu'elle m'en supplie

CÉLIDÉE.

Il n'est rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur est tout ravy de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joye en soit égale à tous,
Faites encor celui de Monsieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge, en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop la fin de comédie.

Fin du cinquième et dernier acte.



EXAMEN DE LA GALERIE DU PALAIS

Ce titre seroit tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des anciens, qui étoient sans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme *les Trachiniennes* et *les Phœniciennes*. L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre, la Mort d'Ajax, qui est la principale action, mais *Ajax porte-fouët*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des *Nuës*, des *Guespes*, et des *Grenouilles* d'Aristophane; cecy doit suffire pour montrer que les Grecs, nos premiers maîtres, ne s'attachoient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardoient aucune règle sur cet article. J'ay donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire, et agréable pour la naïfveté, devoit exciter vray-semblablement la curiosité des auditeurs, et c'a été pour plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroître ce même spectacle à la fin du quatrième acte, où il est entièrement inutile, et n'est renoué avec celui du premier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir si les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouement luy étoit nécessaire, afin qu'il eust quelque liaison qui luy fît trouver sa place, et qu'il ne fust pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu là,

et, sans cet incident, il eust été aussi propre à la fin du second et du troisième qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la pièce auroit été très régulière pour l'unité du lieu et la liaison des scènes, qui n'est interrompue que par là. Célidée et Hippolyte sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une chambre, ou dans une salle, et même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elle devroient estre retranchées, et viennent parler au milieu de la scène; mais c'est un accommodement de théâtre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vray-semblance, et de la bien-séance même; mais il est presque impossible d'en user autrement, et les spectateurs y sont si accoutumés qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur les exemples desquels on a formé les règles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs comédies, et même de leurs tragédies, une place publique: mais je m'affaire qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produiray qu'un exemple sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les nocces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, et retient avec luy Sosie, pour luy apprendre que ces nocces ne sont que des nocces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa salle à luy faire confidence de ce secret, que dans une rue. Dans la seconde scène, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces nocces: il le menaceroit plus à propos dans la maison qu'en public; et la seule raison qui le fait parler de-

vant son logis, c'est afin que ce Davus, demeuré seul, puisse voir Myfis sortir de chez Glycère, et qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scènes, ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, et qui est plutôt du dessein du poëte, qui force un peu la vray-semblance pour observer les règles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, et qui ne seroient pas où les met le poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence, et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est à dire dans cinq jours consécutifs. Le stile en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice qui est de la vieille comédie, et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve icy métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son visage¹. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'estre veüe méprisée par son amant, qui, en sa présence même, a conté des fleurettes à une autre, et j'aurois de plus à dire que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits qu'ils ne soient sujets à des défauts, et aux foiblelles qu'impriment les passions; mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bien-séance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense, le cinquième acte est moins traînant que celui des précédentes et conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent; ce qui n'arrive pas dans celles-là.

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 29.

LA SUIVANTE¹

COMÉDIE

— 1634 —

1. Nous avons mentionné et daté, page 275 ci-dessus, le privilège en vertu duquel fut imprimée *la Suivante*, privilège commun à *la Galerie du Palais*, à *la Place Royale* et au *Cid*. L'achèvement d'imprimer de cette pièce est du 9 septembre 1637. La première édition est de Paris, Augustin Courbé, 1637, in-4°.

ÉPISTRE¹

MONSIEUR,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes sortes d'esprits; beaucoup, et de fort bons, n'en ont pas fait grand état, et beaucoup d'autres l'ont mise au-dessus du reste des miennes. Pour moi, je laisse dire tout le monde, et fais mon profit des bons avis, de quelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon sujet le moins mal qu'il m'est possible; et, après y avoir corrigé ce qu'on me fait connoître d'inexcusable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'une autre fasse mieux; je feray des vers à la louange, au lieu de le censurer. Chacun a sa méthode; je ne blâme point celle des autres, et me tiens à la mienne: jusques à présent je m'en suis trouvé fort bien; j'en chercheray une meilleure quand je commenceray à m'en trouver mal. Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment; ceux qui ne les approuvent pas peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine; ils épargneront de l'argent, et me feront plaisir. Les jugements sont libres en ces matières, et les goûts divers. J'ay vu des personnes de fort bon sens admirer des endroits sur qui j'aurois passé l'éponge, et j'en connoys dont les poèmes

1. Il est très-probable que cette *Épître* n'a jamais été à une autre adresse qu'à celle du public, ou plutôt des censeurs, dont Corneille commençait à ne plus subir les critiques qu'avec quelque impatience. Voir pages 29 et 30 de l'*Histoire de Corneille*.

réussissent au théâtre avec éclat, et qui, pour principaux ornemens, y employent des choses que j'évite dans les miens. Ils pensent avoir raison, et moy aussi : qui d'eux ou de moy se trompe ? c'est ce qui n'est pas aisé à juger. Chez les philosophes, tout ce qui n'est point de la foy ny des principes est disputable ; et souvent ils soutiendront, à vostre choix, le pour et le contre d'une mesme proposition : marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raisons à défendre tout ; ou plutôt de sa foiblesse, qui n'en peut trouver de convaincantes, ny qui ne puissent estre combattues et détruites par de contraires. Ainsi ce n'est pas merveille si les critiques donnent de mauvaises interprétations à nos vers, et de mauvaises faces à nos personnages. « Qu'on me « donne (dit Monsieur de Montagne, au chapitre XXXVI « du premier livre) l'action la plus excellente et pure, « je m'en voys y fournir vraysemblablement cinquante « vicieuses intentions. » C'est au lecteur désintéressé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'ose dire que, pour reconnoissance, il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espèce d'ingratitude s'il ne se montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, et s'il n'applique la subtilité de son esprit plutôt à colorer et justifier en quelque sorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choses aux anciens ; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne souffririons pas dans les nôtres ; nous faisons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins, et de moins sçavants que lui en remarqueroient bien dans les grecs, et dans son Virgile même, à qui il dresse des autels sur le mépris des autres. Je vous laisse donc à penser si nostre présomption ne seroit pas ridicule, de prétendre qu'une exacte censure ne peut mordre sur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne se peuvent pas soutenir contre un rigoureux examen. Je ne me suis jamais imaginé avoir rien mis au jour

de parfait, je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver; je fais néanmoins mon possible pour en approcher, et les plus beaux succès des autres ne produisent en moy qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils :

Je voys d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme luy,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette *Suivante* que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un stile naïf que pompeux. Les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie; les passions n'y entrent que par accident. Les règles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le temps n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner, qui se passe entre le premier et le second acte. La liaison même des scènes, qui n'est qu'un embellissement, et non pas un précepte, y est gardée; et si vous prenez la peine de conter les vers, vous n'en trouverez pas en un acte plus qu'en l'autre. Ce n'est pas que je me sois assujetty depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à suivre les règles; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des événemens que je décris. Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes; et peut-être que pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. J'espère un jour traiter ces matières plus à fond, et montrer de quelle espèce est la vraisemblance qu'ont suivie ces

grands maîtres des autres siècles , en faisant parler des bestes et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence. Puisque nous faisons des poèmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux sçavans, et recevoir un applaudissement universel; mais surtout gagnons la voix publique; autrement notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les sçavants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voyent la comédie que pour se divertir.

Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

CORNEILLE.

ACTEURS.

GÉRASTE, père de Daphnis.

POLÉMON, oncle de Clarimond.

CLARIMOND, amoureux de Daphnis.

FLORAME, amant de Daphnis.

THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.

DAMON, amy de Florame et de Théante.

DAPHNIS, maîtresse de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.

AMARANTE, luivante de Daphnis.

CÉLIE, voiline de Géraste et sa confidente.

CLÉON, domestique de Damon.

La scène est à Paris.



LA SUIVANTE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.

Amy, j'ay beau relver, toute ma relverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maitresse engager un amy
C'est, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demy.
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite,
Et, n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE.

Amy, n'y relve plus; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puiffans appas que possède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante,
Et je ne puis longer à sa condition
Que mon amour ne cède à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ay levé les yeux sur sa maitresse,
Où mon dessein plus haut et plus laborieux
Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amaranteeust pour moy quelque flame,
Soit qu'elle pénétrast jusqu'au fond de mon âme,

Et que, malicieuse, elle prit du plaisir
 A rompre les effets de mon nouveau desir,
 Elle sçavoit toujours m'arrêter auprès d'elle
 A tenir des propos d'une suite éternelle.
 L'ardeur qui me brulloit de parler à Daphnis
 Me fournissoit en vain des détours infinis,
 Elle uisoit de ses droits, et, toute impérieuse,
 D'une voix demy-gaye et demy-sérieuse,
Quand j'ay des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
Disoit-elle; autrement je les sçay bien punir;
Leurs devoirs près de moy n'ont rien qui les excuse.

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruse
 Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THÉANTE.

Écoute, et tu verras si je suis mal adroit.
 Tu sçais comme Florame à tous les beaux visages
 Fait par civilité toujours de feints hommages,
 Et, sans avoir d'amour, offrant par tout des vœux,
 Traite de peu d'esprit les véritables feux.
 Un jour qu'il se vantoit de cette humeur étrange,
 A qui chaque objet plaist, et que pas un ne range,
 Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
 Luy laissoit si long-temps garder sa liberté,
Florame, dy-je alors, ton ame indifférente
Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante.
Théante, me dit-il, il faudroit l'éprouver,
Mais l'éprouvant peut-estre on te feroit résver,
Mon feu, qui ne seroit que pure courtoisie,
La rempliroit d'amour, et toy de jalousie.
 Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
 Qu'au hazard du succès il y feroit effort.
 Ainsi je l'introduis, et par ce tour d'adresse
 Qui me fait pour un temps luy céder ma maitresse,
 Engageant Amarante et Florame au discours,
 J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle sur ce point ou fascheuse ou facile?

THÉANTE.

Plus que je n'espérois je l'y trouvay docile;

Soit que je luy donnasse une fort douce loy,
Et qu'il fust à ses yeux plus aimable que moy ;
Soit qu'elle fît dessein sur ce fameux rebelle
Qu'une simple gageure attachoit auprès d'elle,
Elle perdit pour moy son importunité,
Et n'en demanda plus tant d'affiduité.
La douceur d'estre seule à gouverner Florame
Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flamme,
Et ce qu'elle goûtoit avec luy de plaisirs
Luy fit abandonner mon ame à mes desirs.

DAMON.

On t'abuse, Théante ; il faut que je te die
Que Florame est atteint de même maladie,
Qu'il roule en son esprit mêmes desseins que toy,
Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foy.
A servir Amarante il met beaucoup d'étude ;
Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude :
Il accoutume ainsi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richesse l'attire, et sa beauté le blesse ;
Elle le passe en biens, il l'égale en noblesse,
Et cherche, ambitieux, par sa possession,
A relever l'éclat de son extraction.
Il a peu de fortune et beaucoup de courage,
Et hors cette espérance il hait le mariage.
C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit :
Tu peux sur cet avis lire dans son esprit.

THÉANTE.

Parmy ses hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toy de telle confidence.

DAMON.

Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point
Lorsque ton intérêt ne s'y meslera point.

THÉANTE.

Je doy l'attendre icy ; quitte moy, je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie.

DAMON.

Adieu, je suis à toy.

SCÈNE II.

THÉANTE.

Par quel malheur fatal

Ay-je donné moy-mesme entrée à mon rival ?
De quelque trait rusé que mon esprit se vante ,
Je me trompe moy-mesme en trompant Amarante ,
Et choisis un amy qui ne veut que m'ôter
Ce que par luy je tasche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brulle et qu'il soupire ?
Je sçay trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arreste, et j'arreste Daphnis :
Ainsi tous entretiens d'entr'eux deux sont bannis,
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer ?
Que faut-il aux amans de plus pour s'expliquer ?
Mesme ceux de Daphnis à tous coups luy répondent ;
L'undans l'autre à tous coups leurs regards se confondent,
Et, d'un commun aveu, ces muets truchemens
Ne se disent que trop leurs amoureux tourmens.

Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie ?
Que l'amour aisément penche à la jalousie !
Qu'on croit tost ce qu'on craint en ces perplexitez,
Où les moindres soupçons passent pour vérités !
Daphnis est toute aimable, et, si Florame l'aime,
Doy-je m'imaginer qu'il soit aimé de mesme ?
Florame avec raison adore tant d'appas,
Et Daphnis sans raison s'abaisseroit trop bas ;
Ce feu, si juste en l'un, en l'autre inexculpable,
Rendroit l'un glorieux et l'autre méprisable.

Simple, l'amour peut-il écouter la raison ?
Et mesme ces raisons sont-elles de saison ?
Si Daphnis doit rougir en brulant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en secondant ma flame ?
Étant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Luy fassent mesme honte, ou mesme honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux mesme droit de luy plaire :

Si l'espoir m'est permis il y peut aspirer,
 Et s'il pretend trop haut je doy desespérer.
 Mais le voicy venir.

SCÈNE III.

THÉANTE, FLORAME.

THÉANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encor est-ce à regret qu'icy je viens me rendre,
 Et comme un criminel qu'on traîne à la prison.

THÉANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaïson.

FLORAME.

Elle n'est que trop vraie.

THÉANTE.

Et ton indifférence ?

FLORAME.

La conserver encor ! le moyen ! l'apparence !
 Je m'étois plû toujours d'aimer en mille lieux :
 Voyant une beauté, mon cœur suivoit mes yeux ;
 Mais, de quelques attraits que le ciel l'eust pourveuë,
 J'en perdois la mémoire aussi-tost que la veuë,
 Et, bien que mes discours luy donnassent ma foy,
 De retour au logis, je me trouvois à moy.
 Cette façon d'aimer me sembloit fort commode,
 Et maintenant encor je vivois à ma mode :
 Mais l'objet d'Amarante est trop embarrassant ;
 Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant ;
 Un je ne sçay quel charme auprès d'elle m'attache ;
 Je ne la puis quitter que le jour ne se cache ;
 Mesme alors, malgré moy, son image me suit,
 Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
 Le sommeil n'oseroit me peindre une autre idée ;
 J'en ay l'esprit remply, j'en ay l'ame obsédée¹.

1. Dans toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, on lit, au lieu de ces deux derniers vers, ceux que voici :

Théante, ou permets-moy de n'en plus approcher,
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THÉANTE.

Devien-le si tu veux, je suis assuré d'elle;
Et, quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendray du plaisir à te voir soupirer,
Tandis que, pour tout fruit, tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir,
Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place
Qu'il ne soit plus en toy de retrouver ta glace.
Tu te défens encor, et n'en tiens qu'à demy.

FLORAME.

Crüel, est-ce là donc me traiter en amy?
Garde pour châtiment de cét injuste outrage
Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
Et, se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux...

THÉANTE.

A cela près, poursuy, gagne-la, si tu peux;
Je ne m'en prendray lors qu'à ma seule imprudence,
Et, demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'auray mérité,
J'aimeray le rival qui m'aura supplanté.

FLORAME.

Amy, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine !
Je me confesse pris, je quitte, j'ay perdu :
Que veux-tu plus de moy ? repren ce qui t'est dû.
Séparer plus long-temps une amour si parfaite !
Continuer encor la faute que j'ay faite !
Elle n'est que trop grande ; et, pour la réparer,
J'empêcheray Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous jouïrez vous deux d'un entretien paisible ;
Je sçauray l'amuser, et vos feux redoublez

Elle entre effrontément jusque dedans ma couche,
Me redit ses propos, me présente sa bouche

Par son facheux abord ne seront plus troublez.

THÉANTE.

Ce seroit prendre un soin qui n'est pas nécessaire;
Daphnis sçait d'elle-mesme assez bien se distraire,
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes desirs.

SCÈNE IV.

FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Déploye, il en est temps, tes meilleurs artifices,
(Sans mettre toutefois en oubly mes services)
Je t'amène un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ay vu d'échapez que j'ay sceu r'atraper.

THÉANTE.

Voy qu'en sa liberté ta gloire se hazarde.

AMARANTE.

Allez, laissez-le-moy, j'en feray bonne garde,
Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous desfunir,
Souffre qu'au lieu de toy je l'aille entretenir.

SCÈNE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Laissez, mon cavalier, laissez aller Théante :
Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante ;
Je n'apprehende point qu'on l'en puisse effacer.
C'est au vostre à présent que je le veux tracer,
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croist la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir ?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaidez-vous à ceux d'une ame si contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte ?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux,
Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME.

De vray, contre les droits mon esprit se rebelle ;
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle ?

AMARANTE.

Je ne prendray jamais pour un manque de foy
D'oublier un amy pour se donner à moy.

FLORAME.

Encor si je pouvois former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous pûssiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais amy faire un heureux amant !
Mais, hélas ! je vous lers, je vy sous vostre empire,
Et je ne puis prétendre où mon desir aspire :
Théante (ah, nom fatal pour me combler d'eunuy !)
Vous demandez mon cœur, et le vostre est à luy !
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'est un foible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage ;
Le mérite y fait tout, et tel plaît à mes yeux,
Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
Luy seul de mes amans règle la différence,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flatez mes sens que pour m'embarasser.

AMARANTE.

Peut-estre, mais enfin, il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtresse.

FLORAME.

Ne pensez pas...

AMARANTE.

Non, non, c'est là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.

(A part.)

Que j'ay sceu dextrement à les yeux la cacher!

SCÈNE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.

Voyez comme tous deux ont fuy nostre rencontre: [montre,
Je vous l'ay déjà dit, et l'effet vous le
Vous perdez Amarante, et cét amy fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé :
Vous devez vous lasser de tant de patience,
Et vostre seureté n'est qu'en la défiance.

THÉANTE.

Je connois Amarante, et ma facilité
Établit mon repos sur sa fidélité :
Elle rit de Florame et de ses flateries,
Qui ne sont, après tout, que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vray, n'aime pas à changer,
Mais vostre peu de soin l'y pourroit engager ;
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain, et qui la sert l'oblige.
D'ailleurs les nouveautez ont de puissans appas.
Théante, croyez-moy, ne vous y fiez pas.
J'ay sceu me faire jour jusqu'au fond de son ame,
Où j'ay peu remarqué de sa première flamme,
Et, s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle seroit bien fille à vous joüer d'un tour.
Mais afin que l'issuë en soit pour vous meilleure,
Laissez-moy ce causeur à gouverner une heure ;
J'ay tant de passion pour tous vos intérêts,
Que j'en sçauray bien-tost pénétrer les secrets.

THÉANTE.

C'est un trop bas employ pour de si hauts mérites ;

Et , quand elle aimeroit à souffrir les visites,
 Quand elle auroit pour luy quelque inclination ,
 Vous m'en verriez toujours sans appréhension.
 Qu'il se mette à loisir s'il peut dans son courage;
 Un moment de ma veuë en efface l'image.
 Nous nous ressemblons mal , et , pour ce changement ,
 Elle a de trop bons yeux et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop : je trouve en luy des charmes
 Qui vous devroient du moins donner quelques alarmes.
 Clarimond n'a de moy que haine et que rigueur,
 Mais, s'il luy ressembloit, il gagneroit mon cœur.

THÉANTE.

Vous en parlez ainsi faite de le connoître.

DAPHNIS.

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paroître.

THÉANTE.

Quoy qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons-là ce discours, je l'aperçoy venir.
 Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THÉANTE,
 AMARANTE.

THÉANTE.

Je t'attendois, amy, pour faire la retraite.
 L'heure du dîner presse, et nous incommodons
 Celles qu'en nos discours icy nous retar-

DAPHNIS.

[dons.

Il n'est pas encor tard.

THÉANTE.

Nous ferions conscience
 D'abuser plus long-temps de vostre patience.

FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité
 Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse, et je ly dans vostre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flame.

SCÈNE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.



ette affidnité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en feroit point tou-
Je viens d'examiner son esprit en passant, [chée?
Mais vous ne croiriez pas l'ennuy qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir, et, si vous êtes sage,
Il faut à cét amy faire mauvais visage,
Luy fausser compagnie, éviter les discours :
Ce sont pour l'appaiser les chemins les plus courts :
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il seroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A la prière seule, et pour le contenter,
J'écoute cét amy quand il m'en vient conter;
Et, pour vous dire tout, cét amant infidelle
Ne m'aime pas assez pour en estre en cervelle:
Il forme des desseins beaucoup plus relevez,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravez.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop foibles armes,
Il voudroit pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes,
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,
Ne fust point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin (que serviroit aussi-bien de le taire?)
Sa vanité le porte au foucy de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas il verra que je sçay comme il faut
Punir des insolens qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je luy veux quelque bien, puisque, changeant de flame,
Vous voyez, par pitié, qu'il me laisse Florame,
Qui, n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, disons la vérité :
 Théante n'est si vain qu'en vostre fantaisie ;
 Et la froideur pour vous naît de la jalousie.
 Mais, soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien,
 Et ce que je vous dy n'est que pour vostre bien.

SCÈNE IX.

AMARANTE.

Pour peu sçavant qu'on soit aux mouvemens
 de l'ame, [rame.
 On devine aisément qu'elle en veut à Flo-
 Sa fermeté pour moy, que je vançois à faux,
 Luy portoit dans l'esprit de terribles assauts.
 Sa surprise à ce mot a paru manifeste ;
 Son teint en a changé, sa parole, son geste :
 L'entretien que j'en ay luy sembleroit bien doux,
 Et je croy que Théante en est le moins jaloux.
 Ce n'est pas d'aujourd'huy que je m'en suis doutée.
 Estre toujours des yeux sur un homme arrêtée ;
 Dans son manque de biens déplorer son malheur,
 Juger à la façon qu'il a de la valeur,
 Demander si l'esprit en répond à la mine,
 Tout cela de ses feux eust instruit la moins fine.
 Florame en est de même, il meurt de luy parler,
 Et s'il peut d'avec moy jamais se démeller,
 C'en est fait, je le perds. L'impertinente crainte !
 Que m'importe de perdre une amitié si feinte ?
 Et que me peut servir un ridicule feu,
 Où jamais de son cœur la bouche n'a l'aveu ?
 Je m'en veux mal en vain ; l'amour a tant de force,
 Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce,
 Et fera son possible à toujours conserver
 Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRASTE, CÉLIE.

CÉLIE.

Et bien j'en parleray ; mais songez qu'à vostre [âge
Mille accidens fascheux suivent le mariage :
On aime rarement de si fages époux,
Et leur moindre malheur c'est d'estre un peu
Convaincus au dedans de leur propre foiblesse, [jaloux.
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse,
Et cet heureux hymen qui les charmoit si fort
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GÉRASTE.

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie ;
Le sort en est jetté : va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous la loy,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy :
Dy-luy que si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à sa bonne fortune ;
Que l'excès de mes biens, à force de présens,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans ;
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure aventure.

CÉLIE.

Ne m'importunez point de vostre tablature :
Sans vos instructions je fais bien mon métier,
Et je n'en laisseray pas un trait à quartier.

GÉRASTE.

Je ne suis point ingrat quand on me rend office.
Peins-luy bien mon amour, offre bien mon service,

Dy bien que mes beaux jours ne sont pas si passez ,
Qu'il ne me reste encor...

CÉLIE.

Que vous m'étourdissez !
N'est-ce point assez dit que votre ame est éprise ?
Que vous allez mourir si vous n'avez Florise ?
Reposez-vous sur moy.

GÉRASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment.

CÉLIE.

S'il faut aller plus vite, allons, je voy son frère ,
Et vay, tout devant vous, luy proposer l'affaire.

GÉRASTE.

Ce seroit tout gaster; arreste, et, par douceur,
Essaye auparavant d'y résoudre la sœur.

SCÈNE II.

FLORAME.



amais ne verray-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion ?
Je feins, et je fais naître un feu si véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.

Toy, qui m'assièges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus,
Je te voudray du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes desirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard et de deux soupirs,
Et que je souffre encor cet injuste partage,
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage ?


Si j'ay feint pour toy quelques feux,
C'est à quoy plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ces vœux
Ce qu'on adoroit se néglige.
Je ne voulois de toy qu'un accès chez Daphnis :
Amarante, je l'ay ; mes amours sont finis.

Théante, repren ta maitresse,
N'oste plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-estre est las des tiens ;
Et toy, puissant amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCÈNE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

ue vous voilà soudain de retour en ces lieux !

FLORAME.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne caule mon martyre.


AMARANTE.

Vostre martyre donc est de perdre avec moy
Un temps dont vous voulez faire un meilleur employ.

SCÈNE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

marante, allez voir si dans la galerie
Ils ont bien-tost tendu cette tapisserie :
Ces gens-là ne font rien si l'on n'a l'œil sur eux.
Amarante rentre et Daphnis continuë.
Je romps pour quelque temps le discours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaisance
Que détruit vostre abord, qu'éteint vostre présence.

DAPHNIS.

Vostre amour est trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez, étant dans l'impoffible,
Vous rendent bien flateur, mais non pas insensible.

FLORAME.

Quoy que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité;
J'aime, il n'est que trop vray, je brulle, je soupire,
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ry de ces amans
Dont le trop de respect redouble les tourmens,
Et qui, pour les cacher, se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moy, j'ay toujours creu qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'estre présumptueux;
Je veux bien vous nommer le bel cœil qui me dompte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut sujet...

AMARANTE *revenant brusquement.*

Tout est presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guère de temps perdu.

AMARANTE.

J'ay veu qu'ils l'employoient, et je suis revenuë.

DAPHNIS.

J'ay peur de m'enrheumer au froid qui continuë:
Allez au cabinet me querir un mouchoir;
J'en ay laissé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

Amarante rentre et Daphnis continuë.

J'ay crû que cette belle

Ne pouvoit à propos se nommer devant elle,
Qui, recevant par là quelque espèce d'affront,

En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et luy préfère une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au vostre,
L'esprit et les attraits également puissans
Ne devoient de ma part avoir que de l'encens :
Ouy, la perfection, comme la vostre extrême,
N'a que vous de pareille, en un mot, c'est...

DAPHNIS.

Moy-mesme.

Je voy bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger comme pour me punir.
Ma curiosité devenuë indiscrete
A voulu trop sçavoir d'une flame secrete :
Mais bien qu'elle en recoive un juste châtiment
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un cruel reproche au peu que j'ay d'appas.

FLORAME.

Veu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire ?
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient désavouer leurs coups,
Ou peut-estre mon sort me rend si méprisable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais quoy que deormais il m'en puisse arriver,
Je fais ferment...

AMARANTE.

Vos clefs ne sçauroient le trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Cecy servira donc de mouchoir de parade.
Enfin, ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez comme moy qu'il ne danse pas mal ?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.

A Amarante.

A propos de Clarine, il m'étoit échapé
Qu'elle en a deux à moy d'un nouveau point-coupé ;
Allez, et dites-luy qu'elle me les renvoye.

AMARANTE.

Il est hors d'apparence aujourd'huy qu'on la voye ;
Dès une heure au plus tard elle devoit sortir.

DAPHNIS.

Son cocher n'est jamais si-tost prest à partir,
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde ;
Vous perdrez peu de pas. Quoy qu'elle vous réponde ,
Dites-luy nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les rapporter je feray mon pouvoir.

SCÈNE V.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.



'est à vous maintenant d'ordonner mon sup-
plice, [tice.
Seure que la rigueur n'aura point d'injus-

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'estre tost de retour.
Bien que je pûsse encor ufer de ma puissance,
Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
Donc, pour n'en perdre point en discours superflus,
Je croy que vous m'aimez ; n'attendez rien de plus :
Florame, je suis fille, et je dépens d'un père.

FLORAME.

Mais de vostre costé que faut-il que j'espère?

DAPHNIS.

Si ma jalouse encor vous rencontroit icy,
Ce qu'elle a de soupçons seroit trop éclaircy :
Laissez-moy seule, allez.

FLORAME.

Se peut il que Florame
Souffre d'estre si-tost séparé de son ame?

Ouy, l'honneur d'obéir à vos commandemens
Luy doit estre plus cher que les contentemens.

SCÈNE VI.

DAPHNIS.

Mon amour par les yeux plus forte devenuë
L'eust bien-tost emporté dessus ma retenuë,
Et je sentoïis mon feu tellement s'augmenter
Qu'il n'étoit plus en moy de le pouvoir domp-
J'avois peur d'en trop dire; et, crûelle à moy-mesme, [ter.
Parce que j'aime trop, j'ay banny ce que j'aime.
Je me trouve captive en de si beaux liens,
Que je meurs qu'il le sçache, et j'en fuy les moyens.
Quelle importune loy que cette modestie,
Par qui nostre apparence en glace convertie
Étouffe dans la bouche et nourrit dans le cœur
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penser m'est doux! que je t'aime, Florame!
Et que je songe peu, dans l'excès de ma flamme,
A ce qu'en nos destins contre nous irritez
Le mérite et les biens font d'inégalité!
Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les ames basses,
Et ce penser flatteur me fait croire aisément
Que mon père sera de mesme sentiment.
Hélas : c'est en effet bien flatter mon courage
D'accommoder son sens aux desirs de mon âge ;
Il voit par d'autres yeux, et veut d'autres appas.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, AMARANTE.

AMARANTE.

Je vous l'avois bien dit, qu'elle n'y seroit pas !
DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver personne !
AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne.

Pour revenir plus viste il eust fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moy, s'est ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme luy
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennuy;
Vostre ame généreuse a trop de courtoisie.

DAPHNIS.

Et la vostre amoureuse un peu de jalousie.

AMARANTE.

De vray, je goustois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ses discours.

DAPHNIS.

Aussi je me trouvois si promptement servie
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,

Non-pas jusqu'à troubler votre contentement;
Mais si son entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder.

C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moy qu'un amant fait paroître,
Par curiosité vous le voulez connoître,
Et, quand il a gousté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainsi que Théante a négligé ma flame.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sçay tantost plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colère, Amarante; il semble à vous entendre
Qu'en mesme lieu que vous je voulusse prétendre?
Allez, asseurez-vous que mes contentemens

Ne vous desroberont aucun de vos amans,
Et, pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà vostre Théante avec qui je vous laisse.

SCÈNE VIII.

THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Tu me vois sans Florame : un amoureux ennuy
Allez adroitement m'a desrobé de luy.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois luy manquer de parole,
Je pratique un quart-d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maitresse lisoit dans tes intentions,
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite.

THÉANTE.

Je ne la scaurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne se dira-t'il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THÉANTE.

Florame?

AMARANTE.

Ouy, ce causeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le goust d'y revenir :
Elle n'a que fort peu souffert la compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant les mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'huy traiter que de mépris,
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite :
Elle ne voudroit pas te voir mal satisfait,
N'y rompre sur le champ le dessein qu'elle a fait.

THÉANTE.

J'ay regret que Florame ait receu cette honte,
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal son conte?

AMARANTE.

Auffi c'est un discours ennuyeux que le tien ;
 Il parle incessamment sans dire jamais rien,
 Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
 Je l'envoierois bien-tôt porter ailleurs les feintes.

THÉANTE.

Et je m'affeure auffi tellement en ta foy,
 Que, bien que tout le jour il cajole avec toy,
 Mon esprit te conserve une amitié si pure,
 Que, sans estre jaloux, je le vois et l'endure.

AMARANTE.

Comment le ferois-tu pour un si triste objet ?
 Ses imperfections t'en ostent tout sujet.
 C'est à toy d'admirer qu'encor qu'un beau visage
 Dedans les entretiens à toute heure t'engage,
 J'ay pour toy tant d'amour et si peu de soupçon
 Que je n'en suis jalouse en aucune façon.
 C'est aimer puissamment que d'aimer de la forte ;
 Mais mon affection est bien encor plus forte.
 Tu sçais (et je le dis sans te mesestimer)
 Que quand nostre Daphnis auroit sçeu te charmer,
 Ce qu'elle est plus que toy mettroit hors d'espérance
 Les fruits qui seroient dûs à ta persévérance.
 Plût à Dieu que le ciel te donnast assez d'heur
 Pour faire naître en elle autant que j'ay d'ardeur !
 Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte
 Je pourrois librement consentir à ma perte.

THÉANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.
 Plût à Dieu que le sort te fust moins outrageux,
 Ou que jusqu'à ce point il t'eust favorisée,
 Que Florame fust prince, et qu'il t'eust épousée.
 Je prise auprès des tiens si peu mes intérêts,
 Que, bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
 Et que de déplaisir il m'en coûtast la vie,
 Je me la tiendrois lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vint avec ta mort,
 Et Damon que voilà n'en seroit pas d'accord.

THÉANTE.

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuirait, adieu, je me retire.

THÉANTE.

Arrête, nous pourrions nous voir tout à loisir ;

Rien ne le presse.

SCÈNE IX.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

Amy, que tu m'as fait plaisir !

J'étois fort à la gène avec cette suivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien pesante.

THÉANTE.

Je l'aime encor pourtant ; mais mon ambition

Ne laisse point agir mon inclination.

Ma flamme sur mon cœur en vain est la plus forte,

Tous mes desirs ne vont qu'où mon dessein les porte.

Au reste j'ay fondé l'esprit de mon rival.

DAMON.

Et connu?...

THÉANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.

Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle

Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.

Il a veu...

DAMON.

Qui ?

THÉANTE.

Daphnis, et n'en a remporté

Que ce qu'elle devoit à sa témérité.

DAMON.

Comme quoy ?

THÉANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles,

DAMON.

As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles ?

THÉANTE.

Celle dont je les tiens en parle affeurement.

DAMON.

Pour un homme si fin on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite.
Pour seconder Florame en ses intentions,
On l'avoit écartée à des commissions.
Je viens de le trouver, tout ravy dans son ame
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme,
Et qui présume tant de ses prospérités
Qu'il croit les vœux reçus puisqu'ils sont écoutés :
Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence ;
Après ce bon accueil et cette conférence
Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion,
J'en crains fort un succès à ta confusion.
Tachons d'y donner ordre, et, sans plus de langage,
Avise en quoy tu veux employer mon courage.

THÉANTE.

Luy disputer un bien où j'ay si peu de part,
Ce seroit m'exposer pour quelqu'autre au hazard.
Le duel est fâcheux, et, quoyqu'il en arrive,
De la possession l'un et l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.
A croire son courage en amour on s'abuse ;
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

THÉANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention ?

DAMON.

Ouy, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis ; il l'aime, il la courtise,
Et, quoy qu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur luy peut gagner ce prix.

THÉANTE.

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre ;

N'est-ce pas le plus feur qu'un duel hazardeux
Entre Florame et luy les en prive tous deux ?

THÉANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage ?

DAMON.

Je l'y résoudray trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme les offenses,
Et, pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par là, l'un et l'autre écartez,
Laisser la place libre à tes félicitez.

THÉANTE.

Ouy, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas ;
Et moy, pour te servir, je courrois au trépas.

THÉANTE.

En même occasion dispose de ma vie,
Et sois feur que pour toy j'auray la même envie.

DAMON.

Allons ; ces complimens en retardent l'effet.

THÉANTE.

Le ciel ne vit jamais un amy si parfait.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

Enfin quelque froideur qui paroisse en Florise,
Aux volontez d'un frère elle s'en est remise.

CÉLIE.

Quoy qu'elles'en rapporte à vous entièrement,
Vous luy feriez plaisir d'en user autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu ? son esprit se fait un peu de force.
Elle se sacrifie à mes contentemens,
Et pour mes intérêts contraint les sentimens.
Affeure donc Géraste, en me donnant la fille,
Qu'il gagne en un moment toute nostre famille,
Et que, tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre,
A moins que se résoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE.

Plaifez-vous à Daphnis ? C'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal :
D'ailleurs sa résistance obscurceroit sa gloire ;
Je la mériterois si je la pouvois croire.
La voila qu'un rival m'empesche d'aborder :
Le rang qu'il tient sur moy m'oblige à luy céder,
Et la pitié que j'ay d'un amant si fidelle
Luy veut donner loisir d'estre dédaigné d'elle.

SCÈNE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours ?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos

CLARIMOND. [amours.

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines !

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finiray leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination ?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination ?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstineroit en vous voyant si belle ?

DAPHNIS.

Qui vous pourroit aimer vous voyant si rebelle ?

CLARIMOND.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu ?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour et m'obéir trop peu.

CLARIMOND.

La puissance sur moy que je vous ay donnée...

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND.

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS.

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'est un injuste essai qui feroit ma ruine.

DAPHNIS.

Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.

CLARIMOND.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moy je me défens un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau visage avoir le cœur de roche !

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre approche.

CLARIMOND.

Que je sçache du moins d'où naissent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-estre du fujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brulle, Daphnis, c'est de nous voir ensemble.

DAPHNIS.

Et c'est de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Votre contentement n'est qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le votre n'est qu'à me persécuter.

CLARIMOND.

Quoy ! l'on vous persécute à force de services ?

DAPHNIS.

Non, mais de votre part ce me sont des supplices.

CLARIMOND.

Hélas ! et quand pourra venir ma guérison ?

DAPHNIS.

Lors que le temps chez vous remettra la raison.

CLARIMOND.

Ce n'est pas sans raison que mon ame est éprise.

DAPHNIS.

Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Juste ciel ! et que doy-je espérer désormais.

DAPHNIS.

Que je ne suis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre ?

DAPHNIS.

Comme je perds le mien icy à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous si-tôt sans me vouloir guérir ?

DAPHNIS.

Clarimond sans Daphnis peut et vivre et mourir.

CLARIMOND.

Je mourray toutefois si je ne vous possède.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède¹.

SCÈNE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné je l'aime, et, malgré la rigueur,
Ses charmes plus puissans luy conservent
mon cœur; [retiennent
Par un contraire effet dont mes maux s'en-
Sa bouche le refuse, et les yeux le retiennent;
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,
Ny le faire accepter, ny ne le donner pas;
Et, comme si l'amour faisoit naître la haine,
Ou qu'elle mesurast les plaisirs à ma peine,
On voit paroître ensemble, et croître également,
Ma flame et les froideurs, la joye et mon tourment.
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême.
Et je ne scaurois plus disposer de moy-mesme;
Mon désespoir trop lasche obéît à mon sort,
Et mes ressentimens n'ont qu'un débile effort.
Mais, pour foibles qu'ils soient, aidons leur impuissance:
Donnons-leur le secours d'une éternelle absence.
Adieu, crüeile ingrate, adieu. Je fuy ces lieux
Pour desrober mon ame au pouvoir de tes yeux.

1. On verra Corneille, dans l'Examen de cette pièce, faire bon marché de ce feu roulant d'égales réparties.

SCÈNE IV.

CLARIMOND, AMARANTE.

AMARANTE.



onfieur, Monfieur, un mot : l'air de voftre
 vilage [rage.
 Témoigne un déplairir caché dans le cou-
 Vous quittez ma maîtrefle un peu mal fatis-

CLARIMOND.

[fait.

Ce que voit Amarante en eft le moindre effet ;
 Je porte, malheureux, après de tels outrages,
 Des douleurs fur le front, et, dans le cœur, des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur, c'eft trop defefpérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'eft trop endurer ?
 Je devrois eftre las d'un fi cruel martyre,
 Brifer les fers honteux où me tient fon empire,
 Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyois homme à garder un fecret,
 Vous pourriez fur ce point apprendre quelque chofe,
 Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'ofe.
 L'erreur où je vous voy me fait compaffion ;
 Mais pourriez-vous avoir de la difcrétion ?

CLARIMOND.

Prens-en ma foy de gage avec... Laille-moy faire.

*Il veut tirer un diamant de fon doigt pour le
 luy donner, et elle l'en empêche.*

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire.
 Aux filles de ma forte il fuffit de la foy ;
 Réservez vos préfens pour quelqu'autre que moy.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dy-je, ou je vous abandonne.
 Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne,

Mais vous aurez bien plus de quoy vous étonner,
 Quand vous sçaurez comment il faut la gouverner.
 A force de douceurs vous la rendez crüelle,
 Et vos submissiions vous perdent auprès d'elle :
 Épargnez désormais tous ces pas superflus ;
 Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.
 Toutes les crüautez ne sont qu'en apparence ;
 Du costé du vieillard tournez vostre espérance.
 Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
 Un prompt amour naîtra de son commandement.
 Elle vous fait tandis cette galanterie
 Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
 Et gagner d'autant plus de réputation
 Qu'on la croira forcer son inclination.
 Nommez cette maxime ou prudence ou sottise,
 C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Hélas ! et le moyen de croire tes discours ?

AMARANTE.

De grace, n'usez point si mal de mon secours :
 Croyez les bons avis d'une bouche fidelle,
 Et, songeant seulement que je viens d'avec elle,
 Derechef épargnez tous ces pas superflus ;
 Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez seulement deux mots sur ma parole,
 Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais si j'en recevois, je serois bien confus,
 Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par luy ménagez bien le père.

SCÈNE V.

AMARANTE.

Qu'aîsément un esprit qui se laisse flater
 S' imagine un bon - heur qu'il pense mériter !
 Clarimond est bien vain ensemble et bien cré-
 De se persuader que Daphnis dissimule, [d'ule
 Et que ce grand dédain déguise un grand amour
 Que le seul choix d'un père a droit de mettre au jour.
 Il s'en palme de joye, et dessus ma parole
 De tant d'affronts receus son ame se console ;
 Il les chérit peut-estre et les tient à faveurs,
 Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs !
 S'il rencontroit le père, et que mon entreprise...

SCÈNE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GÉRASTE.



marante.

AMARANTE.

Monsieur.

GÉRASTE.

Vous faites la surprise,

Encor que de si loin vous m'ayez veu venir
 Que Clarimond n'est plus à vous entretenir !
 Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content !

AMARANTE.

A moy ? mes vanitez jusque là ne se montent.

GÉRASTE.

Il sembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Ouy, mais qu'estimez-vous de son intention ?

GÉRASTE.

Je croy que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vray.

GÉRASTE.

Quelque foy qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, et, sous ce faux appas,
Il cache des projets que vous n'entendez pas¹.

AMARANTE.

Vostre âge soupçonneux a toujours des chimères
Qui le font mal juger des cœurs les plus sincères.

GÉRASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guère avec sincérité.

AMARANTE.

Polé que cela soit : Clarimond me caresse;
Mais si je vous disois que c'est pour ma maltresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis, l'arreste en mes discours?

GÉRASTE.

S'il a besoin de toy pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flame est assez mal reçue.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît, et que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflamez,
Mais Daphnis se contraint de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toujours à ses desirs contraire,
Horsmis lors qu'avec moy s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tasche par tous moyens d'avoir mes bonnes grâces,
Et moy je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GÉRASTE.

A ce conte Daphnis est fort dans le devoir :
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je luy seray bon père, et, puisque ce party
A sa condition se rencontre afforty,
Bien qu'elle pût encor un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

1. Au lieu de ces derniers vers, on lit dans l'édition originale :

Ce n'est qu'un faux appas, et, sous cette couleur,
Il ne veut cependant que surprendre une fleur.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
 Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
 Elle s'en défendra de toute la puissance.
 N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance;
 Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant
 Vos ordres produiront un prompt consentement.
 Mais on ouvre la porte, hélas! je suis perduë,
 Si j'ay tant de malheur qu'elle m'ait entenduë.

Elle rentre dans le jardin.

GÉRASTE.

Luy procurant du bien elle croit la fascher,
 Et cette vaine peur la fait ainsi cacher.
 Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
 Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
 Toutefois disons-luy quelque mot en passant
 Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCÈNE VII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

Ma fille, c'est en vain que tu fais la discrète,
 J'ay découvert enfin ta passion secrète.
 Je ne t'en parle point sur des avis douteux.
 N'en rougy point, Daphnis, ton choix n'est
 [pas honteux;

Moy-mesme je l'agrée, et veux bien que ton ame
 A cet amant si cher ne cache plus la flame.
 Tu pouvois en effet prétendre un peu plus haut,
 Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut;
 Ses belles qualitez, son crédit et sa race
 Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace.
 Adieu; si tu le vois, tu peux luy témoigner
 Que, sans beaucoup de peine, on me pourra gagner.

SCÈNE VIII.

DAPHNIS.



'aïse et d'étonnement je demeure immobile.
D'où luy vient cette humeur de m'estre si
facile? [penfer?

D'où me vient ce bon-heur où je n'osois
Florame, il m'est permis de te récompenser,
Et, sans plus déguiser ce qu'un père autorise,
Je puis me revancher du don de ta franchise;
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens;
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles.
Mais est-il vray, mes sens? m'étes-vous si fidelles?
Mon heur me rend confuse, et ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace,
Florame, il est tout vray; d'ellors que je te vis
Un batement de cœur me fit de cét avis;
Et mon père aujourd'huy souffre que dans son ame
Les mêmes sentimens...

SCÈNE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoy, vous voila, Florame!
Je vous avois prié tantost de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ay quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si-tost c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurois sur ce point reçu quelque défense,
Si vous scaviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles
Pour me persuader des flammes sans pareilles :
Je croy que vous m'aimez, et c'est en croire plus,
Que n'en exprimeroient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublé ces propos adorables,
A force d'être crûs deviennent incroyables,
Et vous n'en croyez rien qui n'en soit au dessous.
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous ?

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraie.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa playe.
Un homme si sçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puis qu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, asseurez-vous que votre amour me touche.
Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, si vous le voulez, un peu plus hardiment ;
Aussi j'ay vu mon père, et, s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos desirs la volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravy, confus, je n'ay que repartir.
Être aimé de Daphnis ! un père y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacle !
Mon espoir n'eût osé concevoir ce miracle.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits ;
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon père a trompé la malice ;
Du moins je le présume, et ne puis soupçonner
Que mon père sans elle ait pu rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flamme,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur,

Et tout autre qu'un Dieu n'en peut estre l'autheur.

DAPHNIS.

C'en est un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-estre
Que son pouvoir divin se fait icy paroistre ,
Dont quelques grands effets avant qu'il soit long-temps
Vous rendront étonnée et nos desirs contents.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux et l'aveu de mon père,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, et recevez la foy
D'un bien-heureux amant qu'il met sous vostre loy.

DAPHNIS.

Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoyque dorenavant Amarante surviene,
Je croy que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rheume, ou gauchir sur le bal ?

DAPHNIS.

Si je puis tant soit peu diffimuler ma joye,
Et que dessus mon front son excès ne se voye,
Je me joüray bien d'elle et des empeschemens
Que son adresse apporte à mes contentemens.

FLORAME.

J'en apprendray de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre nécessaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le succès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame et qu'un vouloir nous
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre, [deux !
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand doy-je espérer de vous revoir icy ?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc, la voicy.

SCÈNE X.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.



marante, vrayment vous êtes fort jolie;
 Vous n'égayez pas mal vostre mélancolie.
 Vostre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
 Et choisit assez bien ses divertillemens:
 Vostre esprit pour vous mesme a force complaisance,
 De me faire l'objet de vostre médifance;
 Et, pour donner couleur à vos détractions,
 Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moy ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS.

Voyez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire.
 Vous avez vu mon père, avec qui vos discours
 M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
 Quoy ! souffrir un moment l'entretien de Florame,
 Vous le nommez bien-tost une secrette flame ?
 Cette jalouse humeur dont vous suivez la loy
 Vous fait en mes secrets plus scavante que moy.
 Mais passe pour le croire, il falloit que mon père
 De vostre confidence apprît cette chimère.

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon
 Où je ne contribuë en aucune façon.
 Je sçay trop que le ciel, avec de telles graces,
 Vous donne trop de cœur pour des flames si basses,
 Et, quand je vous croirois dans cet indigne choix,
 Je sçay ce que je suis et ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainsi de la respectueuse :
 Vostre peine, après tout, vous est bien fructueuse ;
 Vous la devez chérir, et son heureux succès.
 Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
 Mon père le bannit et de l'une et de l'autre.
 Pensant nuire à mon feu vous ruinez le vostre.

Je luy viens de parler, mais c'étoit seulement
 Pour luy dire l'arrest de son bannissement.
 Vous devez cependant estre fort satisfaite
 Qu'à vostre occasion un père me maltraite ;
 Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit,
 C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on sçait rien de ma bouche ,
 Que je puisse à vos yeux devenir une foudre !
 Que le ciel...

DAPHNIS.

Finissez vos imprécations,
 J'aime vostre malice et vos délations.

Ma mignonne, apprenez que vous êtes deceuë :
 C'est par vostre rapport que mon ardeur est sceuë ,
 Mais mon père y consent, et vos avis jaloux
 N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCÈNE XI.

AMARANTE.



y-je bien entendu ? la belle humeur se jouë,
 Et par plaisir soy-mesme elle se desavouë.
 Son père la mal-traite, et consent à ses vœux !
 Ay-je nommé Florame en parlant de ses feux ?

Florame, Clarimond ; ces deux noms, ce me semble,
 Pour estre confondus n'ont rien qui se ressemble.
 Le moyen que jamais on entendist si mal
 Que l'un de ces amans fust pris pour son rival ?
 Je ne sçais où j'en suis, et toutefois j'espère ;
 Sous ces obscuritez je soupçonne un mystère,
 Et mon esprit confus, à force de douter,
 Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flater.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS.

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
 Une heure est fâcheuse à passer !
 Qu'elle ennuye une amour extrême [ser.
 Dont la joye est réduite aux douceurs d'y pen-

Le mien, qui fuit la défiance,
 La trouve trop longue à venir,
 Et s'accuse d'impatience
 Plûtôt que mon amant de peu de souvenir.

Ainsi moy-mesme je m'abuse
 De crainte d'un plus grand ennuy,
 Et je ne cherche plus de ruse
 Qu'à m'ôter tout sujet de me plaindre de luy.

Aussi-bien, malgré ma colère,
 Je brulerois de m'appaiser,
 Et la peine la plus levée
 Ne seroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuser.

Je doy rougir de ma foiblesse ;
 C'est estre trop bonne en effet ;
 Daphnis, fais un peu la maîtresse,
 Et souvien-toy du moins... ¹

1. Dans toutes les éditions jusqu'en 1654, on lit, au lieu de ces cinq derniers vers, ceux qui suivent :

SCÈNE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

GÉRASTE à Célie.

Adieu, cela vaut fait,

Tu l'en peux asseurer.

Célie rentre, et Géraste continue à parler à Daphnis.

Ma fille, je présume,

Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voudrois pas sortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'est ce que le passé vous a pû faire voir.

GÉRASTE.

Mais si, pour en tirer une preuve plus claire,
Je disois qu'il faut prendre un sentiment contraire,
Qu'une autre occasion te donne un autre amant?

DAPHNIS.

Il feroit un peu tard pour un tel changement.
Sous vostre autorité j'ay dévoilé mon ame,
J'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flame,
Et c'est sous vostre aveu qu'il a reçu ma foy.

GÉRASTE.

Ouy; mais je viens de faire un autre choix pour toy.

DAPHNIS.

Ma foy ne permet plus une telle inconstance.

GÉRASTE.

Et moy je ne scaurois souffrir de résistance.
Si ce gage est donné par mon consentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous soupirez en vain, vos soupirs et vos larmes
Contre ma volonté sont d'impuissantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs

Pour criminel qu'il fust, ne feroit qu'un baiser.

Dieux! je rougis d'une parole
Dont je meurs de goûter l'effet,
Et, dans cette honte frivole,
Je prépare un refus...

Vostre rebellion s'exprimer par vos pleurs.

Daphnis rentre, et Gèraste continuè.

La pitié me gaignoit. Il m'étoit impossible
De voir encor les pleurs, et n'estre pas sensible :
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir ;
Et, de peur de me rendre, il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie,
Et mon amour ainsi l'a promis à Célie ;
Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix,
Si Florame...

SCÈNE III.

GÉRASTE, AMARANTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous êtes mépris ;
C'est Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine ;
Dans la rebellion à mon autorité
L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avoit moins de flamme,
Elle agréeroit le choix que je fais de Florame,
Et, prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle ;
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GÉRASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison
C'est luy seul dont je fais l'appuy de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toy qu'à présent Daphnis traite de confidence,
Et dont le seul avis gouverne les secrets,
Je te prie, Amarante, adoucy les regrets,
Réfous-la, si tu peux, à contenter un père ;
Fay qu'elle aime Florame, ou craigne ma colère.

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y feray mon pouvoir :

C'est chose toutefois dont j'ay si peu d'espoir,
Que je craindrois plutôt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage...
Trouve pour la gagner quelque subtil appas,
La récompense après ne te manquera pas.

SCÈNE IV.

AMARANTE.



ccorde qui pourra le père avec la fille;
L'égarement d'esprit règne sur la famille.
Daphnis aime Florame, et son père y consent;
D'elle-même j'ay scéu l'aïse qu'elle en ressent;

Et, si j'en croy ce père, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opposer à ses propres desirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle :
Leur méconte pourtant, quel qu'il soit, me console,
Et, bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendray la fin.

SCÈNE V.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.



ans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me sauve de ses yeux et de sa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ses discours,
A moins que sa maîtresse en vînt rompre le

DAMON.

[cours.

Je voudrois t'avoir vu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-estre voudrois-tu qu'elle empeschast ma plainte?

DAMON.

Si Théante scait tout, sans raison tu t'en plains;
Je t'ay dit ses secrets, comme à luy tes desseins.

Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage,
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME.

Toutefois au combat tu n'as pu l'engager?

DAMON.

Sa générosité n'en craint pas le danger ;
Mais cela choque un peu la prudence amoureuse,
Veu que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire pais.

FLORAME.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher amy, qu'avec toy je ne rie
Des subtiles raisons de la poltronnerie.
Nous faire ce duel sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en savoir plus que nous,
Et te mettre en la place avec assez d'adresse.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtresse ?
Que les rivaux entr'eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout luy semblera bon, pourveu que sans en estre
Il puisse de ces lieux les faire disparoître.

FLORAME.

Mais ton service offert hazardoit bien ta foy,
Et, s'il eust eu du cœur, t'engageoit contre moy.

DAMON.

Je savois trop que l'offre en seroit rejetée.
Depuis plus de dix ans je connoy la portée ;
Il ne devient mutin que fort malaisément,
Et préfère la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conserver la vie
T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Luy, qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond et Florame
Disputent loin d'icy le sujet de leur flame,
Seroit-il homme à perdre un temps si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,

Et, seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martire?

FLORAME.

Mais, s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conceut quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon sur le passage.

Théante approche-t'il?

CLÉON.

Il est en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc, nous pourrons le jouer tour à tour.

FLORAME *seul*.

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre amant sont si mal assorties,
Qu'il a si mauvais cœur avec de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition, c'est bien peu de courage.

SCÈNE VI.

FLORAME, THÉANTE.

FLORAME.



uelle surprise, amy, paroît sur ton visage?

THÉANTE.

[fus

T'ayant cherché long-temps, je demeure con-

De t'avoir rencontré quand je n'y pensois

FLORAME.

[plus.

Parle plus franchement. Fâché de ta promesse,

Tu veux, et n'oserois reprendre ta maîtresse :

Ta passion, qui souffre une trop dure loy,

Pour la gouverner seul te desroboit de moy ?

THÉANTE.

De peur que ton esprit formast cette croyance

De l'aborder sans toy je faisois conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeoit sans doute à me chercher?

Mais ne te prive plus d'un entretien si cher.
 Je te cède Amarante, et te rends ta parole.
 J'aime ailleurs, et, lassé d'un compliment frivole,
 Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
 Ma flame est véritable, et son effet permis.
 J'adore une beauté qui peut disposer d'elle,
 Et seconder mes feux sans se rendre infidelle.

THÉANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te céler

Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THÉANTE.

Le bruit vole déjà qu'elle est pour toi sans glace,
 Et déjà d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne, ce rival, apprendre, à son malheur,
 Que, s'il me passe en bien, il me cède en valeur :
 Que sa vaine arrogance, en ce duel trompée,
 Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
 Par là je gagne tout ; ma générosité
 Suppléera ce qui fait notre inégalité ;
 Et son père, amoureux du bruit de ma vaillance,
 La fera sur les biens emporter la balance.

THÉANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre événement :
 L'heur fuit dans les duels le plus heureux amant.
 Le glorieux succès d'une action si belle,
 Ton sang mis au hazard, ou répandu pour elle,
 Ne peut laisser au père aucun lieu de refus.
 Tien ta maîtresse acquise et ton rival confus ;
 Et, sans t'épouvanter d'une vaine fortune,
 Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
 Ne fay de son orgueil qu'un sujet de mépris,
 Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
 Adieu : puisse le ciel à ton amour parfaite
 Accorder un succès tel que je le souhaite.

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir :
 Mon courage bouillant ne se peut contenir ;

Enflé par tes discours, il ne sçauroit attendre
Qu'un insolent deffi l'oblige à se défendre.
Va donc, et, de ma part, appelle Clarimond ;
Dy-luy que, pour demain, il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au chasteau de Biffestre.

THÉANTE.

J'adore ce grand cœur qu'icy tu fais paroître,
Et demeure ravy du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant ; pense à quoy tu t'engages.
Si Clarimond, lassé de souffrir tant d'outrages,
Éteignant son amour, te cédoit ce bonheur,
Quel besoin seroit-il de le piquer d'honneur ?
Peut-estre qu'un faux bruit nous apprend la menace :
C'est à toy seulement de défendre ta place.
Ces coups du désespoir des amans méprisez
N'ont rien d'avantageux pour les favorisez.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes ;
Ne luy querelle point un bien que tu possèdes :
Ton amour, que Daphnis ne sçauroit dédaigner
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Avise encor un coup ; ta valeur inquiète
En d'extrêmes périls un peu trop tost te jette.

FLORAME.

Quels périls ? L'heur y suit le plus heureux amant.

THÉANTE.

Quelquefois le hazard en dispose autrement.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE.

La valeur aux duëls fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE.

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner son père.

THÉANTE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

FLORAME.

Acceptant un cartel suis-je plus affeuré ?

THÉANTE.

Où l'honneur souffriroit rien n'est considéré.

FLORAME.

Je ne puis résister à des raisons si fortes,
 Sur ma bouillante ardeur malgré moy tu l'emportes.
 J'attendray qu'on m'attaque.

THÉANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas.

Souvien-t'en, cher amy, tu me promets ton bras ?

THÉANTE.

Dispose de ma vie.

FLORAME *seul*.

Elle est fort affeurée,

Si rien que ce duël n'empêche sa durée.

Il en parle des mieux, c'est un jeu qui luy plaît :

Mais il devient fort sage aussi-tôt qu'il en est,

Et montre cependant des graces peu vulgaires

A battre les raisons par des raisons contraires.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Jen'osois t'aborder les yeux baignez de pleurs,
 Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

[mes!

Vous me jettez, Madame, en d'étranges alar-
 Dieux ! et d'où peut venir ce déluge de larmes ?
 Le bon-homme est-il mort ?

DAPHNIS.

Non, mais il se dédit :

Tout amour désormais pour toy m'est interdit ;
 Si-bien qu'il me faut estre ou rebelle ou parjure,
 Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
 Mettre un autre en ta place, ou luy desobéir,

L'irriter, ou moy-mesme avec toy me trahir.
A moins que de changer, la haine inévitable
Me rend de tous costez ma perte indubitable,
Je ne puis conserver mon devoir et ma foy,
Ny, sans crime, brusler pour d'autres ny pour toy.

FLORAME.

Le nom de cet amant, dont l'indiscrette envie
A mes ressentimens vient apporter la vie!
Le nom de cet amant, qui, par sa prompte mort,
Doit, au lieu du vieillard, me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,
N'a que jusqu'à ma veuë à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer ;
Je t'aurois fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en sçavois le nom , ta juste defiance
Pourroit à ses defauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit reçu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le ciel a fait paroître en terre
De mérites, de biens, de grandeurs et d'appas,
En mesme objet uny ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit luy seul de captiver mon ame,
Florame vaut luy seul à ma pudique flame
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens et de grandeurs

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'étes inhumaine!
Vous me comblez de joye et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour hors de vostre pouvoir
Irrite d'autant plus mon sanglant desespoir;
L'excès de vostre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moy crüeille, afin que je guérisse.
Guérir! ah, qu'ay-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur,
Aimez toujours Florame; et, quoy qu'il ait pû dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martire.
Peut-il rendre la vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous et par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop sévère
 Oppose à nos desirs l'autorité d'un père,
 Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?
 Être à toy malgré luy ? c'est ce que je ne puis ;
 Mais je puis empêcher qu'un autre me possède,
 Et qu'un indigne amant à Florame succède.
 Le cœur me manque. Adieu. Je sens faillir ma voix.
 Florame, souvien-toy de ce que tu me dois,
 Si nos feux sont égaux, mon exemple t'ordonne,
 Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à personne.

SCÈNE VIII.

FLORAME.

Dépourveu de conseil comme de sentiment,
 L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
 De tant de biens promis je n'ay plus que la veuë,
 Et mes bras impuissans ne l'ont pas retenuë ;

Et même je luy laisse abandonner ce lieu,
 Sans trouver de parole à luy dire un adieu !
 Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance ;
 Mon desespoir n'osoit agir en sa présence,
 De peur que mon tourment aigrît les déplaisirs ;
 Une pitié secrète étouffoit mes soupirs :
 Sa douleur, par respect, faisoit taire la mienne ;
 Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.

Sors, infame vieillard, dont le consentement
 Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment ;
 Sors, que tu sois puny de cette humeur brutale
 Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
 A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
 Barbare ? mais plutôt qui t'en fait repentir ?
 Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son père
 Débilite ma force, ou rompe ma colère ?
 Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû ;
 En luy manquant de foy ton crime l'a perdu.
 Plus j'ay d'amour pour elle, et plus pour toy de haine
 Enhardit ma vengeance, et redouble ta peine :

Tu mourras; et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où te me réduis.

Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôster la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient pas suspectes;
De plus réglez transports me feroient trahison;
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raison:
C'est peu que de la perdre, après t'avoir perduë;
Rien ne sert plus de guide à mon ame éperduë;
Je condamne à l'instant ce que j'ay résolu;
Je veux, et ne veux plus si-tôt que j'ay voulu:
Je menace Géraste, et pardonne à ton père;
Ainsi rien ne me venge, et tout me désespère.

SCÈNE IX.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME *en soupirant.*



élie...

CÉLIE.

Et bien, Célie? enfin elle a tant fait
Qu'à vos desirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? vostre aile vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flame en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De se jouer de moy par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fay-luy tenir promesse:
Vous me rendrez tous deux la vie ou ma maitresse;
Et ce jour expiré, je vous feray sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CÉLIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

CÉLIE, *seul.*

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir luy-mesme à se joüer de moy.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foy;
Et, s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encor heureusement acquise.
D'ailleurs ce grand courroux pourroit-il estre feint?
Auroit-il pû si-tost falsifier son teint,
Et si bien ajuster les yeux et son langage
A ce que sa fureur marquoit sur son visage?
Quelqu'un des deux me jouë; épions tous les deux,
Et nous éclaircissions sur un point si douteux.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

[de forte

Croirois-tu qu'un moment m'ait pu changer
Que je passe à regret par devant cette porte?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plutôt
Nous aurions veu l'effet où tu m'as engagé. [changé!
Tantôt quelque démon, ennemy de ta flamme,
Te faisoit en ces lieux accompagner Florame:
Sans la crainte qu'alors il te prit pour second,
Je l'allois appeler au nom de Clarimond;
Et, comme si depuis il étoit invisible,
Sa rencontre pour moy s'est renduë impossible.

THÉANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien considérer,
Qu'ils se batent ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moy séduite,
Ne pourroit l'oublier, quand il seroit en fuite.
Leur amour est trop forte; et d'ailleurs son trépas,
Le privant d'un tel bien ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'est cette belle,
Et déjà par malheur assez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je, après tout, prétendre de ses pleurs,
Et quel espoir pour moy naistroit de ses douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour luy qui ne peut expirer
A tout autre qu'à moy me le fait préférer,

Et j'aurois peine à voir un troisi  me en sa place.

DAMON.

Tu t'avises trop tard ; que veux-tu que je fasse ?
J'ay pou     Clarimond à luy faire un appel ;
J'ay charge de sa part de luy rendre un cartel ,
Le puis-je supprimer ?

THÉANTE.

Non , mais tu pourrois faire...

DAMON.

Quoy ?

THÉANTE.

Que Clarimond prêt un sentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où seul je l'ay porté !
Mon courage est mal propre à cette lascheté.

THÉANTE.

A de telles raisons je n'ay de repartie ,
Sinon que c'est à moy de rompre la partie.
J'en vay semer le bruit.

DAMON.

Et sur ce bruit tu veux... ?

THÉANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux ,
Et qu'une main puissante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu , cher amy ?

DAMON.

L'invention est belle ,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord ;
Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort :
Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse
Par où , sans en rougir , du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous ,
Et   achons seulement à quoy tu te résous.

THÉANTE.

A les laisser en paix , et courir l'Italie
Pour divertir le cours de ma mélancolie ,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante , à ce conte , est hors de ta pensée ?

THÉANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée.
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duël.

THÉANTE.

Railler un malheureux, c'est être trop cruel.
Bien que les yeux encor régner sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le ciel ne nous fit point et pareils et rivaux
Pour avoir des succès tellement inégaux.
C'est me perdre d'honneur, et, par cette poursuite,
D'égal que je luy suis, me ranger à sa suite.
Je donne désormais des règles à mes feux;
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux;
Et rien dorenavant n'affervira mon ame
Qui ne me puisse mettre au-dessus de Florame.
Allons, je ne puis voir sans mille déplaisirs
Ce possesseur du bien où tendoient mes desirs.

DAMON.

Arrête. Cette fuite est hors de bienléance,
Et je n'ay point d'appel à faire en ta présence.

Théante le retire du théâtre comme par force.

SCÈNE II.

FLORAME.

Jetteray-je toujours des menaces en l'air,
Sans que je sache enfin à qui je doy parler?
Auroit-on jamais crû qu'elle me fust ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie?
Le possesseur du prix de ma fidélité,
Bien que je sois vivant, demeure en seureté;
Tout inconnu qu'il m'est, il produit ma misère;
Tout mon rival qu'il est, il rit de ma colère.
Rival! ah quel malheur! j'en ay pour me bannir,
Et celle d'en avoir quand je le veux punir.

Grands dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant supplanté tire de la vengeance,

Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
 Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous ?
 Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphèmes,
 Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes;
 Qu'à mille impiétés osant me dispenser,
 A votre foudre oisif je donne où se lancer ?
 Ah ! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable
 Je demeure innocent encor que misérable :
 Destinez à vos feux d'autres objets que moy ;
 Vous n'en sauriez manquer quand on manque de foy.
 Employez le tonnerre à punir les parjures,
 Et prenez intérêt vous même à mes injures :
 Montrez, en me vengeance, que vous êtes des dieux,
 Ou conduisez mon bras, puisque je n'ay point d'yeux,
 Et qu'on sçait desrober d'un rival qui me tuë
 Le nom à mon oreille, et l'objet à ma veuë.

Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
 Idolatre un soleil et n'ose voir le jour,
 N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui me presse;
 Fay toy, fay toy connoître allant voir ta maîtresse.

SCÈNE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.



amarante (aussi-bien te faut-il confesser
 Que la seule Daphnis avoit sçeu me blesser),
 Dy-moy qui me l'enlève; appren-moy quel
 mystère

Me cache le rival qui possède son père;
 A quel heureux amant Géraste a destiné
 Ce beau prix que l'amour m'avoit si bien donné.

AMARANTE.

Ce dût vous estre assez de m'avoir abusée,
 Sans faire encor de moy vos sujets de risée.
 Je sçay que le vieillard favorise vos feux,
 Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu ? luy seul, et la rigueur nouvelle

Empelchant les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec ce feint courroux?

Luy-mesme il m'a prié de luy parler pour vous.

FLORAME.

Voy-tu, ne t'en ry plus; ta seule jalousie

A mis à ce vieillard ce change en fantaisie;

Ce n'est pas avec moy que tu te dois jouer,

Et ton crime redouble à le desavoüer;

Mais sçache qu'aujourd'huy, si tu ne fais en sorte

Que mon fidelle amour sur ce rival l'emporte,

J'auray trop de moyens à te faire sentir

Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.

SCÈNE IV.

AMARANTE.



oilà dequoy tomber en un nouveau dédale.

O ciel! qui vit jamais confusion égale! [sant

Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puis-

La brulle pour Florame, et qu'un père y

Si j'écoute Géraste, il luy donne Florame, [consent;

Et se plaint que Daphnis en rejette la flame;

Et si Florame est crû, ce vieillard aujourd'huy

• Dispose de Daphnis pour un autre que luy.

Sous un tel embarras je me trouve accablée,

Eux ou moy nous avons la cervelle troublée;

Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertez

Pour me faire enrager par ces diversitez.

Mon foible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre;

Pour en venir à bout il me les faut surprendre,

Et, quand ils se verront, écouter leurs discours,

Pour apprendre par là le fond de ces détours.

Voici mon vieux resveur; fuyons de sa présence,

Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:

De crainte que j'en ay d'icy je me bannis,

Tant qu'avec luy je voye ou Florame, ou Daphnis.

SCÈNE V.

GÉRASTE, POLÉMON.

POLÉMON.

J'ay grand regret, monsieur, que la foy qui vous lie [s'allie, Empesche que chez vous mon neveu ne Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet. [fait

GÉRASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole,
Et, si l'honneur souffroit un manque de parole,
L'avantageux party que vous me présentez
Me verroit aussi-tôt prest à les volonte.

POLÉMON.

Mais si quelque hazard rompoit cette alliance?

GÉRASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrois heureux, et ma foy vous répond
Que Daphnis, sans tarder, épouse Clarimond.

POLÉMON.

Adieu, faites état de mon humble service.

GÉRASTE.

Et vous pareillement d'un cœur sans artifice.

SCÈNE VI.

CÉLIE, GÉRASTE.

CÉLIE.

De sorte qu'à mes yeux vostre foy luy répond
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

GÉRASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus, et le rend moins sensible;
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits!

Il vous faudroit du charme, au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GÉRASTE.

J'ay promis, et tiendrois ce que j'ay protesté,
Si Florame rompoit le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle;
J'en viendray trop à bout.

CÉLIE.

Impudence nouvelle!

Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur;
Et je sçay que sans vous leur mutuelle flamme
Uniroit deux amants qui n'ont déjà qu'une ame.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister!
Vous m'en aviez promis une toute autre issue,
J'en ay porté parole après l'avoir reçuë:
Qu'avois-je, contre vous, ou fait, ou projeté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise?
Avisé: il y va de plus que de Florise.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ny que de cette sorte on se laisse affronter.

GÉRASTE.

Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle?
Va, fay venir Florame; à ses yeux, tu verras
Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiteray Daphnis en sa présence
D'avoir pour son amour si peu de complaisance.
Qu'il vienne seulement voir un père irrité,
Et joindre sa prière à mon autorité;
Et lors, soit que Daphnis y résiste ou consente,
Croy que ma volonté sera la plus puissante.

CÉLIE.

Croyez que nous tromper ce n'est pas votre mieux.

GÉRASTE.

Me foudroye en ce cas la colère des cieux!

SCÈNE VII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

GÉRASTE *seul*.

éraсте, sur le champ il te falloit contraindre
 Celle que ta pitié ne pouvoit oïr plaindre.
 Tu n'as pû refuser du temps à ses douleurs;
 Ton cœur s'attendrissoit de voir couler les
 Et, pour avoir usé trop peu de ta puissance, [pleurs;
 On t'impute à forfait la désobéissance.
 Un traitement trop doux te fait croire sans foy.

Daphnis vient.

Faudra-t'il que de vous je reçoive la loy,
 Et que l'aveuglement d'une amour obstinée
 Contre ma volonté régle vostre hymenée?
 Mon extrême indulgence a donné par malheur
 A vos rebellions quelque foible couleur;
 Et, pour quelque moment que vos feux m'ont sçeu plaire
 Vous pensez avoir droit de braver ma colère:
 Mais sçachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours
 Ou ne m'obéir point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,
 C'est l'effet de ma foy sous vostre aveu donnée.
 Quoy que mette en avant vostre injuste courroux
 Je ne veux opposer à vous-mesme que vous.
 Vostre permission doit estre irrévocable:
 Devenez seulement à vous-mesme semblable.
 Il vous falloit, monsieur, vous-mesme à mes amours
 Ou ne consentir point, ou consentir toujours.
 Je choisiray la mort plutôt que le parjure;
 M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
 Ne veuillez point combattre ainsi hors de saison
 Vostre vouloir, ma foy, mes pleurs, et la raison.
 Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
 Que pour luy vous vouliez que j'éteigne ma flame?

GÉRASTE.

Mais que vous a-t'il fait, que pour luy seulement

Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
 Ma foy n'est-elle rien au dessus de la vostre?
 Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre,
 Qui le doit emporter, ou de vous ou de moy,
 Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foy?
 Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuse.
 Mais à trop raisonner moy-mesme je m'abuse:
 Il n'est point de raison valable entre nous deux,
 Et, pour toute raison, il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime;
 Une excuse ne peut justifier un crime.
 Malgré vos changemens, mon esprit résolu
 Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCÈNE VIII.

GÉRASTE, DAPHNIS, FLORAME,
 CÉLIE, AMARANTE.

DAPHNIS.



Voicy ce cher amant qui me tient engagée,
 A qui sous vostre aveu ma foy s'est obligée,
 Changez de volonté pour un objet nouveau:
 Daphnis épousera Florame ou le tombeau.

GÉRASTE.

Que voy-je icy, bons dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GÉRASTE.

Et sur quoy donc fonder ta défobéissance?
 Quel envieux démon, et quel charme assez fort
 Faisoit entrechoquer deux volontez d'accord?
 C'est luy que tu chéris et que je te destine,
 Et ta rébellion dans un refus s'obstine!

FLORAME.

Appelez-vous refus de me donner la foy
 Quand vostre volonté se déclara pour moy?
 Et cette volonté pour un autre tournée,
 Vous peut-elle obéir après la foy donnée?

GÉRASTE.

C'est pour vous que je change, et pour vous seulement
 Je veux qu'elle renonce à son premier amant.
 Lors que je consentis à la secrète flamme
 C'étoit pour Clarimond qui possédoit son ame;
 Amarante du moins me l'avoit dit ainfi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez, que tout soit éclaircy.
 Une telle imposture est-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable :
 Mon esprit l'adoroit; et vous étonnez-vous
 S'il devient inventif, puisqu'il étoit jaloux?

GÉRASTE.

Et par là tu voulois...

AMARANTE.

Que vostre ame deceuë
 Donnast à Clarimond une si bonne issue,
 Que Florame, frustré de l'objet de ses vœux,
 Fust réduit deormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-luy, Monsieur; et vous, daignez, Madame,
 Justifier son feu par vostre propre flamme.
 Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
 Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? ah! ce doute m'offense!
 D'Amarante avec toy je prendray la défense.

GÉRASTE.

Et moy dans ce pardon je vous veux prévenir;
 Vostre hymen aussi-bien sçaura trop le punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom teu par hazard nous a donné de peine!

CÉLIE.

Mais que, lceu maintenant, il rend la ruse vaine,
 Et donne un prompt succès à vos contentemens!

FLORAME à *Gérante*.

Vous de qui je les tiens...

GÉRASTE.

Trève de compliments;
Ils nous empêcheroient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler; elle vous est acquise.

GÉRASTE.

Allons donc la trouver; que cet échange heureux
Comble d'aïse à son tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoy! je ne sçavois rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je pense toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fust longtemps,
Vous rendroit étonnée, et nos desirs contens.
Mais différez, Monsieur, une telle visite;
Mon feu ne souffre point que si-tôt je la quitte;
Et d'ailleurs je sçay trop que la loi du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE à Célie.

Va donc luy témcigner le délir qui me presse.

FLORAME.

Plûtôt fay-la venir saluer ma maîtresse:
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flamme et vos souhaits.

GÉRASTE.

Je dois estre honteux d'attendre qu'elle vienne.

CÉLIE.

Attendez-la, Monsieur, et qu'à cela ne tienne;
Je cours exécuter cette commission.

GÉRASTE.

Le temps en fera long à mon affection.

FLORAME.

Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.

GÉRASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennuy que j'en pourray sentir
Parmy vostre entretien trouve à se divertir.

SCÈNE IX.

AMARANTE.

Je le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice
 Ait tiré de les maux aucun soulagement ;
 Sans que pas un effet ait suivy ma malice ,
 Ou ma confusion n'égalast son tourment.

Pour agréer ailleurs, il taschoit à me plaire ;
 Un amour dans la bouche, un autre dans le sein :
 J'ay servy de prétexte à son feu téméraire,
 Et je n'ay pû servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,
 Non par son bel esprit ou les doux entretiens,
 Non que sur moy sa race ait aucun avantage,
 Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles que la nature a si bien partagées ,
 Vous devez présumer fort peu de vos attraits ;
 Quelque charmans qu'ils soient, vous êtes négligées,
 A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eust captivé Florame ,
 Le moyen qu'inégal il en fust possesseur ?
 Destins, pour rendre aisé le succès de la flame,
 Falloit-il qu'un vieux fou fust épris de sa sœur ?

Pour tromper mon attente, et me faire un supplice ,
 Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour ;
 Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
 Et ce vieillard pour luy suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce :
 Et Théante et Florame ont feint pour moy des feux ;
 L'un m'échape de gré, comme l'autre de force ;
 J'ay quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne fois séduite.
Si je prens quelque peine, une autre en a les fruits;
Et, dans le triste état où le ciel m'a réduite
Je ne lens que douleurs, et ne prévoy qu'ennuis¹.

Vieillard, qui de ta fille achètes une femme
Dont peut-estre auffi-toft tu feras mécontent,
Puisse le ciel aux soins qui te vont ronger l'ame
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moy-mesme à déplorer ton fort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
Ufer toute sa vie à souhaiter ta mort²!

1. On lit à la place de ce vers dans toutes les éditions jusqu'en celle de 1654 :

J'auray bien à passer encor de tristes nuits.

2. La pièce se termine ainsi dans toutes les éditions jusqu'en 1654 inclusivement :

Puisse enfin ta foiblesse et ton humeur jalouse
Te priver deormais de tout contentement,
Te remplir de soupçons, et cette jeune épouse
Joindre à mille mépris le secours d'un amant.

Fin du cinquième et dernier acte.



EXAMEN DE LA SUIVANTE

Ue ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le stile en est plus foible que celui des autres. L'amour de Géraste pour Florise n'est point marqué dans le premier acte, et ainsi la protase comprend la première scène du second, où il se présente avec la confidente Célie, sans qu'on les connoisse ny l'un ny l'autre. Cela ne seroit pas vicieux s'il ne s'y présentoit que comme père de Daphnis, et qu'il ne s'expliquast que sur les intérêts de la fille; mais il en a de si notables pour luy, qu'ils font le nœud et le dénoûement. Ainsi, c'est un défaut, selon moy, qu'on ne le connoisse pas dès ce premier acte. Il pourroit estre encor souffert, comme Célidan dans *la Vefve*, si Florame l'alloit voir pour le faire consentir à son mariage avec la fille, et que, par occasion, il luy proposast celui de sa sœur pour luy-mesme; car alors ce seroit Florame qui l'introduiroit dans la pièce, et il y seroit appelé par un acteur agissant dès le commencement. Clarimond, qui ne paroît qu'au troisième, est infinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, et avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas s'il ressembloit à Florame. Ce mesme Clarimond fait venir son oncle Polémon au cinquième, et ces deux acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis, au troisième, avec cet amant dédaigné, a une affectation assez dangereuse, de ne dire que chacun un vers à la fois; cela sort tout-à-fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne peut estre si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples

d'Euripide et de Sénèque pourroient autoriser cette affectation, qu'ils pratiquent si souvent, et même par discours généraux, qu'il semble que leurs acteurs ne viennent quelquefois sur la scène que pour s'y battre à coups de sentences : mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier ; elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prend pas assez de soin pour cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend être considérable que par son bien, et qu'il ne se produit point aux yeux de la maîtresse, de peur de lui donner du dégoût par sa présence. On peut douter s'il ne soit point du caractère des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils considèrent le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs enfans, et que celui-cy donne assez libéralement sa fille à Florame, malgré son peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne sa sœur. En cela, j'ay suivi la peinture que fait Quintilien d'un vieux mary qui a épousé une jeune femme, et n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gâter par ma traduction : *Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, et flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus*. C'est sur ces deux lignes que je me suis cru bien fondé à faire dire de ce bon-homme :

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encor heureusement acquise.

Il peut naître encor une autre difficulté sur ce que Théante et Amarante forment chacun un dessein, pour traverser les amours de Florame et Daphnis, et qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons, premièrement, que ces deux desseins formez en même temps, et continuëz tous deux jusqu'au bout, sont une concurrence qui n'empêche pas cette unité ; ce qui ne seroit pas si, après celui de

Théante avorté, Amarante en formoit un nouveau de la part; en second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondés sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un et à l'autre; et enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre le détruisant de soy-mesme; et qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable épisode de deux honnestes gens qui jouent tour à tour un poltron, et le tournent en ridicule.

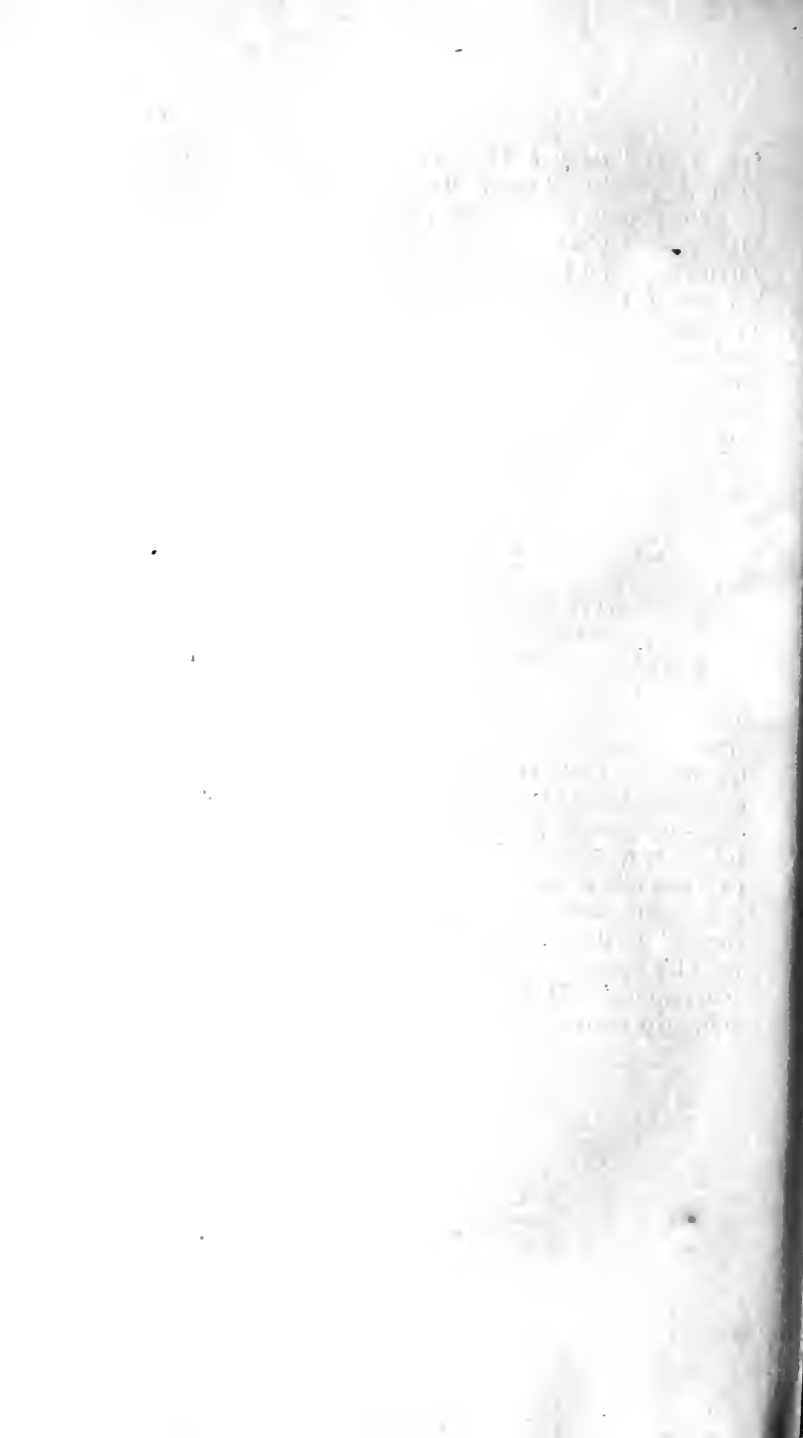
Il y avoit icy un aussi beau jeu pour les *à parte* qu'en *la Vefve*; mais j'y en fais voir la mesme aversion, avec cet avantage qu'une seule scène qui ouvre le théâtre donne icy l'intelligence du sens caché de ce que disent mes acteurs, et qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce paffedroit toutefois dont j'ay déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à la porte, où en la ruë, seroit mieux dit dans la chambre, où les scènes qui se font sans elle et sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir et unité de lieu entière, et liaison de scène perpétuelle dans la pièce : ce qui ne pourroit estre, si elle parloit dans la chambre, et les autres dans la ruë.

J'ay déjà dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène que cet inconvenient n'arrive; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaison de scènes est ici perpétuelle, et j'y en ay mis de deux sortes, de présence et de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur sort du théâtre pour n'estre point veu de celuy qui y vient, cela fasse une liaison; mais je ne puis estre de leur avis sur ce point, et tiens que c'en est une suffisante quand l'acteur qui entre sur le théâtre voit celuy qui en sort, ou que celuy qui sort voit celuy qui entre: soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuye, soit qu'il le voye simplement,

sans avoir intérêt à le chercher ny à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de veuë ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avouë que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence et de discours, qui se fait lors qu'un acteur ne sort point du théâtre sans y laisser un autre à qui il aye parlé; et dans mes derniers ouvrages je me suis arrêté à cellecy sans me servir de l'autre; mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, et je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable s'il n'y a de tres-justes et de tres-importantes occasions qui obligent un acteur à sortir du théâtre quand il en entend; car d'y venir simplement par curiosité pour sçavoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si foible liaison que je ne conseillerois jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette comédie celle de la représentation, si l'heure du dîner n'y séparoit point les deux premiers actes. Le reste n'emporte que ce temps-là; et je n'aurois pû luy en donner davantage que mes acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir, ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu qui ne peut subsister qu'autant que Géraste, Florame, et Daphnis ne le trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservy à faire les actes si égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre; c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut, à la vérité, les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'est pas besoin de cette exactitude; il suffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques uns, et ne la remplisse pas dans les autres.



LA
PLACE ROYALE¹

COMÉDIE

— 1635. —

1. *La Place royale ou l'Amoureux extravagant*, dont le privilège est commun à trois autres pièces de Corneille (voir précédemment page 275), fut achevée d'imprimer le 20 février 1637 et parut sous cette date à Paris, chez Augustin Courbé, in-4°. Elle perdit, dès le recueil de 1644, le second des titres qu'elle portait dans son édition originale.



A MONSIEUR ***

Monsieur ,

U'observe religieusement la loy que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le mesme secret que je traiterois un amour, si j'étois homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans le faire connoître à tout le monde, et sans que, par cette publication, je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes graces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maximes qui leur sont trop défavantageuses pour nommer son protecteur: elles s'imagineroient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentimens, et que toute la morale seroit plutôt un portrait de vostre conduite qu'un effort de mon imagination; et véritablement, Monsieur, cette possession de vous-mesme, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ay appris que l'amour d'un honneste homme doit estre toujours volontaire; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas; que, si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de nostre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qu

nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne l'cauroit nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître : il sembleroit que j'entreprendrois la justification de mon *Alidor* ; et ce n'est pas mon dessein de mériter, par cette défense, la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poète n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs, et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant¹ celui dont ils partent, et que, par d'autres poèmes, j'ay assez relevé leur gloire, et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-cy leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par là, et que je n'ajoute à cette prière que je leur fais, que la protestation d'estre éternellement,

Monfieur,

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

1. Nous venons de dire que la pièce avait d'abord un second titre : ou *l'Amoureux extravagant*.

ACTEURS

ALIDOR, amant d'Angélique.

CLÉANDRE, amy d'Alidor.

DORASTE, amoureux d'Angélique.

LYSIS, amoureux de Phylis.

ANGÉLIQUE, maitresse d'Alidor et de Doraste.

PHYLIS, sœur de Doraste.

POLYMAS, domestique d'Alidor.

LYCANTE, domestique de Doraste.

La scène est à Paris dans la Place Royale.



LA
PLACE ROYALLE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Ton frère, je l'avouë, a beaucoup de mérite;
Mais souffre qu'envers luy cét éloge m'ac-
quitte, [pour moy.
Et ne m'entretien plus des feux qu'il a

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loy.
Puis-jè, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure?
Quoy! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir,
Et sans t'importuner je le verrois périr!
Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre?

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je sçay qu'il le devoit; mais avec tant d'appas,
Le moyen qu'il te voye et ne t'adore pas?

Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace;
On ne pourroit aussi m'y résoudre, en la place,
Et tes regards, sur moy plus forts que tes mépris,
Te scauroient conserver ce que tu m'aurois pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée,
Je puis bien m'empêcher d'en estre importunée,
Feindre un peu de migraine, ou me faire céler;
C'est un moyen bien court de ne luy plus parler :
Mais ce qui m'en déplaist, et qui me desespere,
C'est de perdre la sœur pour éviter le frère,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puisque te voir encor, c'est m'exposer au sien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubly l'amitié d'Angélique,
Et croy que les effets auront leur premier cours
Aussi-tost que ton frère aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange et presque insupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toy-mesme pourtant dois trouver équitable.
Mais la raison sur toy ne scauroit l'emporter;
Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raison négliger son martire?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez te dire.
Le reste des mortels pourroit m'offrir des vœux,
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux;
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des sentimens desrobez à ma flame.
On ne doit point avoir des amans par quartier;
Alidor a mon cœur et l'aura tout entier;
En aimer deux, c'est estre à tous deux infidelle.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle,
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurcy..

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il faut il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te voy réduite
J'admire ton amour et ry de ta conduite.

Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à luy,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennuy;
Il nous faut de tout point vivre à la fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre la jalousie,
Et, de peur que le temps n'emporte les ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs;
Notre ame, s'il s'éloigne, est chagrine, abatuë,
Sa mort nous desespere, et son change nous tuë.
Et, de quelques douceurs que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre nostre avis;
C'est rarement qu'un père à nos goûts s'accommode;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.

Pour moy, j'aime un chacun, et, sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a dequoy m'engager;
Ainsi tout contribué à ma bonne fortune;
Tout le monde me plaist, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous;
Ainsi tous à l'envy s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire;
L'éloignement d'aucun ne scauroit m'affliger,
Mille encore présens m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change;
Un monde m'en console aussi-tost, ou m'en venge.
Le moyen que de tant, et de si différens,
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes parens?
Et, si quelque inconnu m'obtient d'eux pour maitresse,
Ne croy pas que j'en tombe en profonde tristesse;
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joye accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaifamment tailler cette matière,
Et donner à ta langue une libre carrière;

Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer
Est bon à faire rire, et non à pratiquer.
Simple! tu ne sçais pas ce que c'est que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceurs l'union de deux ames;
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourrissent les feux des fidelles amans.
Qui peut en avoir mille en est plus estimée;
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée;
Elle voit leur amour soudain se dissiper.
Qui veut tout retenir laisse tout échaper.

PHYLIS.

Défay-toy, défay-toy de tes fausses maximes;
Ou, si ces vieux abus te semblent légitimes,
Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux,
Conserve-luy ton cœur, mais partage tes yeux :
De mon frère par là soulage un peu les playes;
Accorde un faux remède à des douleurs si vraies;
Feins, déguise avec luy, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance et par inimitié.

ANGÉLIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie!
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec luy je vivray franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'est à dire avec mille rudesses,
Le mépriser, le fuir, et, par quelques adresses
Qu'il tâche d'adoucir... Quoy, me quitter ainsi!
Et sans me dire adieu! Le fujet?

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voicy,
Ma sœur, ne cherche plus une chose trouvée:
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée;
Ma présence la chasse; et son muët départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entremise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es :
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre la haine;
Je blâme, flate, prie, et perds toujours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'estre en tes malheurs avec toy de moitié.

DORASTE.

Ah ! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse ?

Ry des miens, si jamais tu me vois en ta place.
Que serviroient mes pleurs ? veux-tu qu'à tes tourmens
J'ajoute la pitié de mes ressentimens ?
Après mille mépris qu'a receus ta folie,
Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie ;
Si j'y joiguois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplairir le tien redoubleroit.
Contraindre mon humeur me seroit un supplice
Qui me rendroit moins propre à te rendre service.
Vois-tu ? par tous moyens je te veux soulager ;
Mais j'ay bien plus d'esprit que de m'en affliger.
Il n'est point de douleur si forte en un courage
Qui ne perde sa force auprès de mon visage ;
C'est toujours de tes maux autant de rabatu :
Confesse, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu ?
Ne sens-tu point déjà ton ame un peu plus gaye ?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aye.
Je souffre tout de toy, mais à condition
D'employer tous tes soins à mon affection.
Dy-moy par quelle ruse il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frère :
Un de mes amans vient qui pourroit nous distraire.

SCÈNE III.

CLÉANDRE.



ue je dois bien faire pitié [nique !
 De souffrir les rigueurs d'un sort si tyran-
 J'aime Alidor, j'aime Angélique;
 Mais l'amour cède à l'amitié,
 Et jamais on n'a veu sous les lois d'une belle
 D'amant si malheureux, ny d'amy si fidelle.

Ma bouche ignore mes desirs ;
 Et de peur de se voir trahy par imprudence,
 Mon cœur n'a point de confidence
 Avec mes yeux, ny mes soupirs :
 Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma flamme
 S'enferme toute entière au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux ;
 Et, pour en quelque sorte alléger mon supplice,
 Je porte du moins mon service
 A celle qu'elle aime le mieux.
 Phylis, à qui j'en conte, a beau faire la fine,
 Son plus charmant appas, c'est d'estre sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,
 Jusque-là seulement me laisse aller ma chaîne,
 Trop récompensé, dans ma peine,
 D'un de ses regards en passant :
 Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique ;
 Et mon feu, qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Amy, mieux aimé mille fois,
 Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
 Que vos volontez soient unies
 Jusqu'à faire le même choix ?
 Vien quereller mon cœur d'avoir tant de foiblesse
 Que de le laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt voy te préférer
 A celle que le tien préfère à tout le monde,

Et ton amitié sans seconde
N'aura plus de quoy murmurer,
Ainsi je veux punir ma flamme déloyale;
Ainsi.....

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la Place Royale
Solitaire, et si près de ta douce prison,
Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas ! c'est mon malheur ! son objet trop charmant,
Quoy que je puisse faire, y règne absolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine ?

ALIDOR.

Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine :
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir ;
Un moment de froideur, et je pourrais guérir ;
Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,
Et j'en aurois soudain passé ma fantaisie.
Mais las ! elle est parfaite, et la perfection
N'approche point encor de son affection ;
Point de refus pour moy, point d'heures inégales ;
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaisirs,
Je voy qu'elle devine et prévient mes desirs,
Et si j'ay des rivaux, la dédaigneuse veüe
Les desespère autant que son ardeur me tuë.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la forte enflamé,
Qui se tint malheureux pour être trop aimé ?

ALIDOR.

Contes-tu mon esprit entre les ordinaires ?

Penfes-tu qu'il s'arreste aux fentimens vulgaires ?
 Les règles que je fuis ont un air tout divers ;
 Je veux la liberté dans le milieu des fers.
 Il ne faut point fervir d'objet qui nous poffède ;
 Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède ;
 Je le hay s'il me force , et , quand j'aime , je veux
 Que de ma volonté dépendent tous mes vœux ;
 Que mon feu m'obéiffe , au lieu de me contraindre ;
 Que je puiffe à mon gré l'enflamer et l'éteindre ,
 Et , toujours en état de difpofer de moy ,
 Donner , quand il me plaift , et retirer ma foy .
 Pour vivre de la forte Angélique eft trop belle :
 Mes penfers ne fçauroient m'entretenir que d'elle ;
 Je fens de fes regards mes plaifirs fe borner ;
 Mes pas d'autre côté n'oferoient fe tourner ;
 Et de tous mes foudis la liberté bannie
 Me foumet en efclave à trop de tyrannie .
 J'ay honte de fouffrir les maux dont je me plains ,
 Et d'éprouver les yeux plus forts que mes deffeins .
 Je n'ay que trop languy fous de fi rudes gelfes ;
 A tel prix que ce foit , il faut rompre mes chaînes ,
 De crainte qu'un hymen , m'en oftant le pouvoir ,
 Filt d'un amour par force un amour par devoir .

CLÉANDRE.

Crains-tu de pofféder un objet qui te charme ?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le feul nom m'alarme .
 J'idolatre Angélique : elle eft belle aujourd'huy ,
 Mais la beauté peut-elle autant durer que luy ?
 Et pour peu qu'elle dure , aucun me peut-il dire
 Si je pourray l'aimer jufqu'à ce qu'elle expire ?
 Du temps , qui change tout , les révolutions
 Ne changent-elles pas nos réfolutions ?
 Eft-ce une humeur égale et ferme que la nôtre ?
 N'a-t'on point d'autres goufts en un âge qu'en l'autre ?
 Juge alors le tourment que c'eft d'eftre attaché ,
 Et de ne pouvoir rompre un fi fâcheux marché .
 Cependant Angélique , à force de me plaire ,
 Me flate doucement de l'efpoir du contraire ;
 Et , fi d'autre façon je ne me fçay garder ,

Je sens que les attrait m'en vont persuader.
Mais, puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir la haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrest de mon bannissement.
Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire :
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut luy déplaire.
Tant que j'auray chez elle encor le moindre accès,
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLÉANDRE.

Étrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Étrange, mais utile.

Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour se venger de toy, cette belle offensée
Sous les loix d'un mary fera bien-tost passée;
Et lors, que de soupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Dy mieux, que, pour rentrer dans mon indifférence,
Je perdray mon amour avec mon espérance,
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette assurance, amy, je me déclare
Amoureux dès long-temps d'une beauté si rare;
Toy seul de la servir me pouvois empêcher;
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que, pour mon allégeance,
Je prenne, si je puis, le temps de la vengeance;
Que des ressentimens qu'elle aura contre toy
Je tire un avantage en luy portant ma foy;
Et que cette colère, en son ame conçuë,
Puisse de mes desirs faciliter l'issuë.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,
Ce supplice éternel, ne te fait point de peur,

A moy ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bien-tost pour un autre moy-mesme.
Tu portes en bon lieu tes desirs amoureux;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux;

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essay; mais d'ailleurs, quand j'y
Peut-estre seulement le nom d'époux t'offense; [pense,
Et tu voulois qu'un autre...

ALIDOR.

Amy, que me dis-tu?

Connoy mieux Angélique et sa haute vertu;
Et sçache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connoy plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as veu caresser,
En pas une un mary pouvoit-il s'offenser?
J'évite l'apparence autant comme le crime;
Je fuis un compliment qui semble illégitime;
Et le jeu m'en déplaist quand on fait à tous coups
Causer un médifant et resver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse,
Et garder, si je puis, parmy ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Amy, soupçon à part et sans plus de replique,
Si tu veux en ma place estre aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre, et de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ay dit n'estoit que par risée.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahison ton maître est donc l'auteur?
 POLYMAS.
 Assez imprudemment il m'en fait le porteur;
 Comme il se rend par là digne qu'on le pré-
 Je veux bien en faire une en haine de la sienne; [vienn
 Et mon devoir, mal propre à de si lâches coups,
 Manque aussi-tôt vers luy que son amour vers vous.

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je voy le mien encor s'obstine.
 Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine,
 Et qu'ainsi d'Angélique il se voulust jouer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le désavouer.
 Opposez-luy ces traits, batez-le de ses armes;
 Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes:
 Mais surtout cachez-luy ce que je fais pour vous,
 Et ne m'exposez point aux traits de son courroux;
 Que je vous puisse encor trahir son artifice,
 Et pour mieux vous servir rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher;
 Je sçay ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
 Et que...

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruy point; et va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus, et va-t'en.

POLYMAS.

J'obéis.

ANGÉLIQUE *seule*.

Mes feux, il est donc vray que l'on vous a trahis?
 Et ceux dont Alidor montroit son ame atteinte
 Ne sont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte?
 Que la foy des amans est un gage pipeur!
 Que leurs sermens sont vains, et nostre espoir trompeur!
 Qu'on est peu dans leur cœur pour estre dans leur bouche,
 Et que malaisément on sçait ce qui les touche!
 Mais voicy l'infidelle. Ah! qu'il se contraint bien!

SCÈNE II.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.



uis-je avoir un moment de ton cher entretien?
 Mais j'appelle un moment, de mesme qu'une
 année [journée.
 Passe entre deux amans pour moins qu'une

ANGÉLIQUE.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder,
 Perfide, et sans rougir peux-tu me regarder?
 As-tu crû que le ciel consentist à ma perte
 Jusqu'à souffrir encor ta lascheté couverte?
 Appren, perfide, appren que je suis hors d'erreur;
 Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur.
 Je ne suis plus charmée, et mon ame, plus saine,
 N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toy de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des complimens
 Qui seroient pour tout autre un peu moins que charmans.
 Quel en est le sujet?

ANGÉLIQUE.

Le sujet! ly, parjure!
Et puis accuse-moy de te faire une injure;

ALIDOR lit la lettre entre les mains d'Angélique.

LETTRE SUPPOSÉE D'ALIDOR A CLARINE.



larine, je suis tout à vous;
Ma liberté vous rend les armes :
Angelique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups;

Ce n'est qu'une idole mouvante;
Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas;
Alors que je l'aimay je ne la connus pas,
Et de quelques attraits que ce monde vous vante,
Vous devez mes affections
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.

ANGÉLIQUE.

Et bien, ta perfidie est-elle en évidence?

ALIDOR.

Est-ce là tant dequoy?

ANGÉLIQUE.

Tant dequoy! l'impudence!
Après mille sermens il me manque de foy,
Et me demande encor si c'est-là tant dequoy!
Change, si tu le veux; je n'y perds qu'un volage;
Mais en m'abandonnant, laisse en paix mon visage;
Oublie avec ta foy ce que j'ay de défauts;
N'étably point tes feux sur le peu que je vaux;
Fay que sans m'y mêler ton compliment s'explique,
Et ne le grossy point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGÉLIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchans!
Ce traître vit encor, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avouë, il rit quand je soupire.

ALIDOR.

Vraiment, le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lors que vous tempestez, la foudre à gouverner;

Il devroit avec vous estre d'intelligence.

Angélique déchire la lettre, et en jette les morceaux, et Alidor continuë.

Le digne et grand objet d'une haute vengeance !
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur !

ALIDOR.

Qui ne vous flate point, puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite
Commets-on des forfaits si grands et si nouveaux
Qu'on doive tout à l'heure estre mis en morceaux ?
Si ce crime autrement ne scauroit le remettre,

Il luy présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture.

Cassez ; cecy vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.

S'il me dit mes defauts autant ou plus que toy,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moy,
C'est dedans son cristal que je les étudie ;
Mais après il s'en taist, et moy j'y remédie ;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colére, et vous dites des pointes !
Ne présumiez-vous point que j'irois, à mains jointes,
Les yeux enflez de pleurs, et le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs ?
Que vous êtes à plaindre étant si fort déceüe !

ANGÉLIQUE.

Insolent, oste-toy pour jamais de ma veüe.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment ?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice ;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que bien que je renonce à vivre sous vos lois,
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE.

Commandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de
[puissance,
Où ton bannissement a pour toy des appas,
Et me devient cruel de ne te l'estre pas!
A quoy se résoudra désormais ma colère,
Si ta punition te tient lieu de salaire ?
Que mon pouvoir me nuit ! et qu'il m'est cher vendu !
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu :
Je devois prévenir ton outrageux caprice ;
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice.
Je chasse un fugitif avec trop de raison,
Et luy donne les champs quand il rompt sa prison.

Ah ! que n'ay-je eu des bras à suivre mon courage !
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage !
Que j'eusse retranché de les propos railleurs !
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs ;
Puisqu'il m'étoit donné, je m'en fusse saisie,
Et, sans prendre conseil que de ma jalousie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chassé ce voleur de mon bien ;
Vains projets, vains discours, vaine et fausse allégeance !
Et mes bras et son cœur manquent à ma vengeance !

Ciel, qui m'en vois donner de si justes sujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets,
Où me doy-je adresser ? qui doit porter la peine ?
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine ?
De mille desespoirs mon cœur est assailli.
Je suis seule punie, et je n'ay point failli ;
Mais j'ose faire au ciel une injuste querelle ;
Je n'ay que trop failli d'aimer un infidelle,
De recevoir un traître, un ingrat, sous ma loy,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foy.
Ciel, encor une fois, écoute mon envie ;
Oste-m'en la mémoire, ou le prive de vie ;

Fay que de mon esprit je puisse le bannir,
 Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir.
 Que je m'anime en vain contre un objet aimable,
 Tout criminel qu'il est, il me semble adorable;
 Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
 En demandant la mort n'y sauroient consentir.
 Restes impertinens d'une flamme insensée,
 Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée;
 Ou si vous m'en peignez encor quelques traits,
 Laissez-là les vertus, peignez-moy les forfaits.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirois-tu, Phylis, Alidor m'abandonne ?
 PHYLIS. [m'étonne,
 Pourquoi non ? je n'y voy rien du tout qui
 Rien qui ne soit possible, et, de plus, fort
 La constance est un bien qu'on ne voit en pas un. [commun.
 Tout change sous les cieus, mais par tout bon remède.

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

PHYLIS.

Choisy de mes amans, sans t'affliger si fort,
 Et n'appréhende pas de me faire grand tort;
 J'en pourrois au besoin fournir toute la ville,
 Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGÉLIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos;
 Ah ! laisse-moy plutôt soupirer en repos,
 Ma sœur.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'estre !

ANGÉLIQUE.

Et quoy ! tu ris encor ? c'est bien faire paroître...

PHYLIS.

Que je ne sçaurois voir d'un visage affligé
 Ta cruauté punie, et mon frère vengé.

Après tout, je connoy quelle est ta maladie;
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie,
Mais je mets dans deux jours ma teste à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine;
Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te pléger¹ encor son retour dans deux jours;
Et lors ne pense pas, quoy que tu te proposes,
Que de tes volontez devant luy tu disposes.
Prépare tes dédains, arme-toy de rigueur,
Une larme, un soupir, te percera le cœur;
Et je seray ravie alors de voir vos flames
Brûler mieux que devant, et rejoindre vos ames :
Mais j'en crains un succès à ta confusion :
Qui change une fois, change à toute occasion;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entresuivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour estre rémissible,
Ma sœur; je ne suis pas de la sorte insensible;
Et si je présumois que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,
J'en prévierois le coup, m'en ôtant la puissance.
Adieu : dans la colère où je suis aujourd'huy,
J'accepterois plutôt un barbare que luy.

1. *Pléger*, garantir, cautionner. Nous en avons déjà vu le substantif dans *Mélite*, page 35 et note.

SCÈNE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS.



*Il faut donc se hâter, qu'elle ne refroidisse.
Elle frappe du pied à la porte de son logis
et fait sortir son frère.*
Frère, quelque inconnu t'a fait un bon office :
Il ne tiendra qu'à toy d'estre un second Médor ;
On a fait qu'Angélique...

DORASTE.

Et bien ?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor ! Angélique !

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où luy vient cette humeur ? qui les a mis en pique ?

PHYLIS.

Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoy ;
Parle au père d'abord : tu sçais qu'il te souhaite ;
Et s'il ne s'en dédit, tien l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,
Je crains...

PHYLIS.

Lyfis m'aborde, et tu me veux causer !
Entre chez Angélique, et pousse ta fortune :
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

SCÈNE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.



omme vous le chassez !

PHYLIS.

Qu'eust-il fait avec nous?

Mon entretien sans luy te semblera plus doux;
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te sens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te soulager.
Regarde maintenant si je fais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation seroit bien plus extrême
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De souffrir avec vous vint frères qu'un amant.

PHYLIS.

Nous sommes donc, Lysis, d'une humeur bien contraire.
J'y souffrirois plutôt cinquante amans qu'un frère;
Et puis que nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtresse, et mes flammes discrettes
Doivent un tel respect aux loix que vous me faites,
Que, pour leur obéir, mes sentimens domptez
N'osent plus se régler que sur vos volontez.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtresse,
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensez,
Souvien-toy... Qu'est-ce-cy? Cléandre, vous passez?

*Cléandre va pour entrer chez Angélique,
et Phylis l'arreste.*

SCÈNE VII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

L me faut bien passer, puis que la place est

PHYLIS. [prise.

Venez; cette raison est de mauvaise mise,
D'un million d'amans je puis flater les vœux,
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux ?
Sortez de cette erreur, et souffrant ce partage,
Ne faites pas icy l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

PHYLIS.

Quoy! pour l'entretenir ne vous aimay-je point ?

CLÉANDRE.

Encor que vostre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous,
Je n'aime, pour le moins personne plus que vous;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Ouy bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent vilages;
Mais ceux dont un objet possède tous les soins,
Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vray, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des vôtres;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traitez,
Et ne murmurent point contre mes volontez.
Est-ce à moy, s'il vous plaist, de vivre à vostre mode ?
Vostre amour, en ce cas, seroit fort incommode :
Loin de la recevoir, vous me feriez la loy.
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moy.

LYSIS à Cléandre.

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille

A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bien-toſt ſeul, ſ'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoy donc! c'eſt tout de bon que tu me veux quitter!

Tu ne dis mot, reſveur, et, pour toute replique

Tuournes tes regards du coſté d'Angélique :

Eſt-elle donc l'objet de tes légéretez?

Veux-tu faire d'un coup deux infidélitez,

Et que dans mon offense Alidor ſ'intéreſſe?

Cléandre, c'eſt aſſez de trahir ta maitreſſe;

Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,

Et ne l'adreſſe point en lieu qui ſoit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vay voir cette belle,

Laiſſe-m'en avec luy démeſſer la querelle,

Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puis qu'il me faut réſoudre en mes afflictions,

Et que, pour te garder, j'ay trop peu de mérite,

Du moins, avant l'adieu, demeurons quitte à quitte;

Que ce que j'ay du tien je te le rende icy:

Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre auſſi,

Et faiſons entre nous toutes choſes égales.

LYSIS.

Et moy, durant ce temps, je garderay les balles?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, ſi tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hazard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

[nuye

Pour deux, pour quatre, ſoit; ne crains pas qu'il m'en-

SCÈNE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arreste Cléandre qui tafche de s'échaper
pour entrer chez Angélique.*



ais je ne confens pas cependant qu'on me
fuye; [congé.

Tu perds temps d'y tafcher, fi tu n'as mon
Inhumain! eft-ce ainfi que je t'ay négligé?
Quand tu m'offrois des vœux, prenois-je ainfi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste pourfuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter!
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter!

CLÉANDRE.

Va te joüer d'un autre avec tes railleries;
J'ay l'oreille mal faite à ces galanteries :
Ou cefle de m'aimer, ou n'aime plus que moy.

PHYLIS.

Je ne t'impose pas une fi dure loy;
Avec moy, fi tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en faffe la guerre.
Je reconnois affez mes imperfections;
Et, quelque part que j'aye en tes affections,
C'est encor trop pour moy; feulemeut ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLÉANDRE.

Qui te rend obftinée à me perfécuter?

PHYLIS.

Qui te rend fi cruel que de me rebuter?

CLÉANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu fçais t'en aller, je fçauray bien te fuivre;
Et quelque occafion qui t'amène en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand fecret à mes yeux.
Je fuis plus incommode encor qu'il ne te femble.
Parlons plutôt d'accord, et compofons enfemble.

Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait :

Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, et que de ta pensée
Mon image n'est pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHYLIS.

Plains-tu tant un moment!

Et, m'attachant à toy, si je te desespère,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère?

CLÉANDRE.

Allons, puis qu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce soit il me faut racheter.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, et ne suit point mes pas.

PHYLIS.

En quoy que désormais ma présence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, suivant notre accord, me laisse en liberté.

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE sort de chez Angélique.

Tout est gagné, ma sœur; la belle m'est acquise:
Jamais occasion ne le trouva mieux prise;
Je possède Angélique.

CLÉANDRE.

Angélique?

DORASTE.

Ouy; tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,


Et qu'au sortir du bal que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle;
Dy-luy qu'il s'en console. Adieu : je vay pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

PHYLIS.

Ce soir j'ay bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux :
Je ne t'arrétois pas icy pour tes beaux yeux;
Mais jusqu'à maintenant j'ay voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompist mon frère.
Quelque fin que tu ferois, tien-toy pour affiné.

SCÈNE III.

CLÉANDRE.

iel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné !
Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre
La peine soit pour nous, et les fruits pour un au-
Et que nôtre artifice ait si mal succédé, [tre,
Qu'il me desrobe un bien qu'Alidor m'a cédé ?
Officieux amy d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cét objet adorable !
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend !
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole.
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me jouë, on me brave, on me tuë, on s'en rit :
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit,
L'un et l'autre à la fois me perd, me desespère.
Et je puis épargner ou la sœur ou le frère,
Estre sans Angélique, et sans ressentiment !
Avec si peu de cœur aimer si puissamment !
Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse ?
Craignois-tu d'avouer une telle maîtresse,
Et cachois-tu l'excès de ton affection,
Par honte, par dépit, ou par discrétion ?
Pouvois-tu desirer occasion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle ?

Si pour tes feux cachez tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs intérêts; fuy ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence,
Et sans ressentiment tu souffres cette offense!
Ton courage est muet, et ton bras endormy!
Pour être amant discret tu parois lasche amy!
C'est trop abandonner ta renommée au blâme;
Il faut sauver d'un coup ton honneur et ta flamme,
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soutenant un amy, tu t'oltes un rival.
Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande;
Et luy gagne Angélique, afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Et bien, Cléandre, ay-je sceu t'obliger?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé, que je vay t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Après?

CLÉANDRE.

Après cela tu veux que je m'explique?

ALIDOR.

Qu'en a-t'il obtenu?

CLÉANDRE.

Par delà son espoir;
Il l'épouse demain, luy donne bal ce soir:
Juge, juge par là si mon mal est extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain?

CLÉANDRE.

J'ay tout sceu de luy-mesme.

ALIDOR.

Que je serois heureux si je ne t'aimois point!
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point;

La prison d'Angélique auroit rompu la mienne.
 Quelque empire sur moy que son vilage obtienne,
 Ma passion fust morte avec la liberté;
 Et, trop vain pour souffrir qu'en la captivité
 Les restes d'un rival m'eussent enchainé l'ame,
 Les feux de son hymen auroient éteint ma flamme¹.

Pour forcer la colère à de si doux effets,
 Quels efforts, cher amy, ne me suis-je point faits?
 Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche;
 L'adorer dans le cœur et l'outrager de bouche;
 J'ay souffert ce supplice, et me suis feint léger,
 De honte et de dépit de ne pouvoir changer.
 Et je voy, près du but où je voulois prétendre,
 Les fruits de mon travail n'estre pas pour Cléandre!
 A ces conditions mon bonheur me déplaît.
 Je ne puis estre heureux si Cléandre ne l'est.
 Ce que je t'ay promis ne peut estre à personne;
 Il faut que j'é périsse, ou que je te le donne.
 J'auray trop de moyens de te garder ma foy;
 Et, malgré les destins, Angélique est à toy.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moy le repos de ton ame;
 Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flamme.
 Sans que ton amitié fasse un second effort,
 Voicy de qui j'auray ma maitresse ou la mort.
 Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
 Et que l'épée au poin il la gague ou la rende.

ALIDOR.

Simple! par le chemin que tu penfes tenir,
 Tu la luy peux oster, mais non pas l'obtenir.
 La suite des duels ne fut jamais plaissante:
 C'étoit ces jours passez ce que disoit Théante².
 Je veux prendre un moyen et plus court et plus seur,
 Et sans aucun péril t'en rendre possesseur.

1. On lit dans l'édition originale, au lieu de ces deux vers :

Les restes d'un rival eussent fait mon servage,
 Elle eust perdu mon cœur avec son pucelage.

2. Alidor, de *la Place Royale*, s'appuie ici de l'autorité de Théante, de *la Suivante*, A. II, sc. 9.

Va-t'en donc, et me laisse auprès de ta maîtresse
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher amy...

ALIDOR.

Va-t'en, dy-je, et par tes complimens
Cesse de t'opposer à tes contentemens;
Deformais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vay donc te laisser ma fortune à conduire.
Adieu. Puissay-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toy que toy pour mon amour!

ALIDOR *seul.*

Que pour ton amitié je vay souffrir de peine!
Déjà presque échapé, je rentre dans ma chaîne.
Il faut encore un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'est-ce qu'à mes desseins un chemin tout contraire?
Allons-y toutefois, puisque je l'ay promis,
Et que la peine est douce à qui sert les amis.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, *dans son cabinet.*



quel malheur par tout m'accompagne!
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dé-
[pens!

Que de pleurs en vain je répans,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne!
L'un m'est plus doux que l'autre, et j'ay moins de tourment
Du crime d'Alidor que de son châtement.

Ce traître alluma donc ma flamme!
Je puis donc consentir à ces tristes accords!

Hélas! par quelques vains efforts
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve seulement, afin de m'en punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.



Qu'à viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
 Oses-tu redoubler mes maux par ta présence?
 Qui te donne le front de surprendre mes pleurs!
 Cherches-tu de la joye à mesme mes douleurs,
 Et peux-tu conserver une ame assez hardie
 Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
 Après que tu m'as fait un insolent aveu
 De n'avoir plus pour moy ny de foy, ny de feu,
 Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable,
 Que ton feint repentir m'en donne un véritable?
 Va, va, n'espère rien de tes submiffions;
 Porte-les à l'objet de tes affections;
 Ne me présente plus les traits qui m'ont deceuë;
 N'attaque point mon cœur en me blessant la veuë.
 Penses-tu que je sois, après ton changement,
 Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment?
 S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
 Dy-moy, que viens-tu faire au lieu de ton supplice?
 Garde un exil si cher à tes légéretez.
 Je ne veux plus sçavoir de toy mes véritéz.

Quoy! tu ne me dis mot! crois-tu que ton silence
 Puisse de tes discours réparer l'insolence?
 Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant?
 Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant?
 Pour triompher de moy veux-tu, pour toutes armes,
 Employer des sôupirs et de müettes larmes?
 Sur nostre amour passé c'est trop te confier;
 Du moins dy quelque chose à te justifier;
 Demande le pardon que tes regards m'arrachent;
 Explique leur discours; dy-moy ce qu'ils me cachent.
 Que mon courroux est foible! et que leurs traits puissans
 Rendent des criminels aisément innocens!
 Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse;
 Et, de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient, comme elle veut s'en aller.*

Quoy ! vostre amour renait, et vous m'abandonnez !
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.

Je sçay ce que j'ay fait, et qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de jouir de ma grace ;

Mais demeurez du moins tant que vous ayez sceu
Que par un feint mépris vostre amour fut deceu,
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre ;
Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos ressentimens.

Dites, quand je la vis entre vos mains remise,
Changeay-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?

Ma parole plus ferme et mon port affermé
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé ?

Que Clarine vous die, à la première veüe
Si jamais de mon change elle s'est aperceüe.

Ce mauvais compliment flatoit mal les appas ;

Il vous faisoit outrage et ne l'obligeoit pas,

Et les termes piquans, mal conçus pour luy plaire,
Au lieu de son amour cherchoient vostre colére.

ANGÉLIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret ;

En te montrant fidelle, il accroist mon regret :

Je perds moins, si je croy né perdre qu'un volage,

Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.

Que me sert de sçavoir que tes vœux sont constans ?

Que te sert d'estre aimé, quand il n'en est plus temps ?

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner vostre ame :

Préférez-moy Doraste, et devenez sa femme ;

Je vous viens, par ma mort, en donner le pouvoir :

Moy vivant, vostre foy ne le peut recevoir ;

Elle m'est engagée ; et, quoy que l'on vous die,

Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie ;

Mais voicy qui vous rend l'une et l'autre à la fois.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ce cruel discours me réduit aux abois.

Ma colére a rendu ma perte inévitable,

Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer,
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède.

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il possède.
Si vous m'aimez encor, vous sçavez dès ce soir
Rompre les noirs effets d'un juste desespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre,
Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.
Mettez-vous en ma mort vostre contentement?

ANGÉLIQUE.

Non; mais que dira-t'on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie?
Il y va de vostre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira!
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira:
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de vostre peu d'amour;
Si vous n'êtes à moy, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.

Retien ce coup fatal; me voila résoluë :
Use sur tout mon cœur de puissance absoluë :
Puis qu'il est tout à toy, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'ose tout hazarder.
Cét éclat du dehors n'a rien qui m'embarasse ;
Mon honneur seulement te demande une grace :
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite et ton dessein ;
Que mes parens surpris trouvent icy ce gage
Qui les rende aiseurez d'un heureux mariage,
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
Ma faute en fera moindre, et mon trop de constance
Paroîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin, par ce dessein vous me refusez :

CORNEILLE, I.

30

Agissez pleinement dessus mes volontez ;
 J'avois pour vostre honneur la mesme inquiétude,
 Et ne pourrois, d'ailleurs, qu'avec ingratitude,
 Voyant ce que pour moy vostre flâme résout,
 Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
 Donnez-moy... sur le champ je vous veux satisfaire.

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantost se diffère.
 Je manque icy de tout, et j'ay le cœur tranfi
 De crainte que quelqu'un ne te découvre icy.
 Mon dessein généreux fait naître cette crainte ;
 Depuis qu'il est formé j'en ay senty l'atteinte.
 Quitte-moy, je te prie, et coule toy sans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

ANGÉLIQUE. *Alidor s'en va, et Angélique continuë.*

Que promets-tu, pauvre aveuglée ?
 A quoy t'engage icy ta folle passion,
 Et de quelle indiscretion
 Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée ?
 Tu cours à ta ruïne, et vas tout hazarder
 Sur la foy d'un amant qui n'en sçauroit garder.

Je me trompe, il n'est point volage ;
 J'ay veu sa fermeté, j'en ay crû les soupirs
 Et si je flate mes desirs,
 Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
 Me manquast-il de foy, je la luy doy garder,
 Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

ALIDOR, *sortant de la porte d'Angélique,
 et repassant sur le théâtre.*

Cléandre, elle est à toy ; j'ay fléchy son courage.
 Que ne peut l'artifice et le fard du langage ?
 Et si pour un amy ces effets je produis,
 Lors que j'agis pour moy, qu'est-ce que je ne puis ?

SCÈNE VII.

PHYLIS.



lidor à mes yeux fort de chez Angélique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique;
Et mesme, à son visage, il semble assez content.
Auroit-il regagné cét esprit inconstant?

O! qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, eust changé de courage!
Que mon frère en tiendrait, s'ils s'étoient mis d'accord!
Il faut qu'à le sçavoir je fasse mon effort.
Ce soir je sonderay les secrets de son ame;
Et si son entretien ne me trahit sa flame,
J'auray l'œil de si près dessus les actions,
Que je m'éclairciray de ses intentions.

SCÈNE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.



uooy! Lylis, ta retraite est de peu de durée!

LYSIS.

L'heure de mon congén n'est qu'à peine expirée;
Mais vous voyant icy sans frère et sans amant..

PHYLIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne sçay quoy me brouille la cervelle.

Va, ne me conte rien de ton affection;

Elle en auroit fort peu de satisfaction.

LYSIS.

Cependant sans parler il faut que je soupire?

PHYLIS.

Réserve pour le bal ce que tu me veux dire.

LYSIS.

Le bal! où le tient-on?

PHYLIS.

Là dedans.

LYSIS.

Il fuffit;

De voftre bon avis je feray mon profit.

Fin du troifième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIDOR, CLÉANDRE,
Troupe d'armez.

ALIDOR.

L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre; et, l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.

Atten sans faire bruit que je t'en avertisse ¹.
Enfin la nuit s'avance, et son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attens,
Pour rendre heureux Cléandre, et mes desirs
Mon cœur, las de porter un joug si tyrannique, [contens.
Ne fera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vay faire un amy possesseur de mon bien.
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien;
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le luy donner qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroîtra lasche et plein de trahison,
Mais cette lascheté m'ouvrira ma prison,
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traitresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que luy fay-je, après tout, qu'elle n'ait mérité
Pour avoir, malgré moy, fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude;
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, portent :

Atten là de pied coy quo je t'en avertisse.

Que rompre son dessein comme elle a fait le mien,
 Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien,
 Et ne luy pas laisser un si grand avantage
 De suivre son humeur, et forcer mon courage.
 Le forcer ! mais, hélas ! que mon contentement,
 Par un si doux effort fut surpris aisément !
 Quel excès de plaisirs gôûta mon imprudence
 Avant que réfléchir sur cette violence ?
 Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds ,
 Et qu'il m'est cher vendu de connoître mes fers !
 Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice,
 Et je doute s'il est ou raison, ou caprice.
 Je crains un pire mal après ma guérison,
 Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
 Alidor, tu consens qu'un autre la possède !
 Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède ¹ !
 Ne romps point les effets de son intention,
 Et laisse un libre cours à ton affection.
 Fay ce beau coup pour toy ; fuy l'ardeur qui te presse.
 Mais trahir ton amy ! mais trahir ta maîtresse !
 Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
 Et ne sçay qui des deux, ou servir, ou trahir.
 Quoy ! je balance encor, je m'arreste, je doute !
 Mes résolutions, qui vous met en déroute ?
 Revenez, mes desseins, et ne permettez pas
 Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
 En vain pour Angélique ils prennent la querelle ;
 Cléandre, elle est à toy, nous sommes deux contre elle.
 Ma liberté conspire avecque tes ardeurs ;
 Les miennes désormais vont tourner en froideurs ;
 Et, lassé de souffrir un si rude servage,
 J'ay l'esprit assez fort pour combattre un visage.
 Ce coup n'est qu'un effet de générosité,

1. Corneille a supprimé ici les quatre vers suivants, qu'on
 lit encore dans l'édition de 1654 :

A de vains repentirs, d'inutiles regrets,
 De steriles remords et des bourreaux secrets,
 Cependant qu'un amy, par tes lâches menées
 Cueillira les faveurs qu'elle t'a destinées.

Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.

Amour, que ton pouvoir tasche en vain de paroître !
Fuy, petit insolent, je veux estre le maître;
Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moy,
En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loy.
Je ne me résoudray jamais à l'hyménée
Que d'une volonté franche et déterminée,
Et celle à qui les nœuds m'uniront pour jamais,
M'en fera redevable, et non à ses attrait;
Et ma flame...

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

Alidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle ?

CLÉANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop tost.

CLÉANDRE.

Je me lasse d'attendre.

ALIDOR.

Laisse-moy, cher amy, le soin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra sortir.

CLÉANDRE.

My-nuit vient de sonner; et, par expérience,
Tu sçais comme l'amour est plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prest à faire un si beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Il livre entre tes mains cette belle maitresse,
Si tost que j'auray pû luy rendre ta promesse:
Sans lumière, et d'ailleurs s'assurant en ma foy,
Rien ne l'empeschera de la croire de moy.
Après, achève seul; je ne puis sans supplice,
Forcer ici mon bras à te faire service;

Et mon reste d'amour, en cét enlèvement,
Ne peut contribuer que mon contentement.

CLÉANDRE.

Amy, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.

Cléandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous ressemblons mal, et de taille et de voix;
Angélique soudain pourra te reconnoître:
Regarde après les cris si tu serois le maître.

CLÉANDRE.

Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.

ALIDOR.

Amy, séparons-nous, je pense l'entrevoir.

CLÉANDRE.

Adieu. Fay promptement.

SCÈNE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que la nuit est obscure !

Alidor n'est pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'estre connu, je défens à mes gens
De paroître en ces lieux avant qu'il en soit temps.
Tenez.

Il luy donne la promesse de Cléandre.

ANGÉLIQUE.

Je prens sans lire, et ta foy m'est si claire,
Que je la prens bien moins pour moy que pour mon père;
Je la porte à ma chambre : épargnons les discours;
Fais avancer tes gens, et dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

Lors que de son honneur je luy rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance;
Mais, puisqu'au lieu de moy je luy donne un amy,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demy.

SCÈNE IV.

PHYLIS.



Angélique ! C'est fait, mon frère en a dans l'aile ;
 La voyant échaper je courois après elle,
 Mais un maudit galand m'est venu brusque-
 [ment

Servir à la traverse un mauvais compliment,
 Et par les vains discours m'embarrasser de forte
 Qu'Angélique à son aile a sceu gagner la porte.
 Sa perte est affeurée, et le traître Alidor
 La posséda jadis et la possède encor.
 Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente ?
 Il n'en faut point douter, la perte est évidente ;
 Le cœur me le disoit, le voyant en sortir,
 Et mon frère dès lors se devoit avertir :
 Je te trahis, mon frère, et par ma négligence,
 Étant sans y penser de leur intelligence...

*Alidor paroît avec Cléandre accompagné d'une
 troupe, et, après luy avoir montré Phylis qu'il
 croit estre Angélique, il se retire en un coin
 du théâtre, et Cléandre enlève Phylis, et luy
 met d'abord la main sur la bouche.*

SCÈNE V.

ALIDOR.



n l'enlève, et mon cœur, surpris d'un vain re-
 Fait à ma perfidie un reproche secret ; [gret
 Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle !
 Parny mes trahisons il veut estre fidelle ;
 Je le sens, malgré moy, de nouveaux feux épris,
 Refuser de ma main la franchise à ce prix,
 Defavoïer mon crime, et, pour mieux s'en défendre,
 Me demander son bien, que je cède à Cléandre.
 Hélas ! qui me prescrit cette brutale loy
 De payer tant d'amour avec si peu de foy ?
 Qu'envers cette beauté ma flamme est inhumaine !

Si mon feu la trahit, que luy feroit ma haine ?
 Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
 La va précipiter ton infidélité.
 Écoute les soupirs, considère les larmes,
 Laisse-toy vaincre enfin à de si fortes armes;
 Et va voir si Cléandre, à qui tu lers d'appuy,
 Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy.
 Mais mon esprit s'égare, et, quoy qu'il se figure,
 Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
 Et qu'Alidor, de nuit plus foible que de jour,
 Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?
 Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée !
 J'ay d'autres repentirs que de l'avoir aymée !
 Suis-je encor Alidor après ces sentimens,
 Et ne pourray-je enfin régler mes mouvemens ?
 Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
 Qui pense triompher d'un cœur mélancolique !
 Téméraire avorton d'un impuissant remords,
 Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
 Après de tels appas, qui ne m'ont pû séduire,
 Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont sceu produire ?
 Pour un méchant soupir que tu m'as desrobé,
 Ne me présume pas tout-à-fait succombé :
 Je sçay trop maintenir ce que je me propose,
 Et, souverain sur moy, rien que moy n'en dispose,
 En vain un peu d'amour me déguise en forfait
 Du bien que je me veux le généreux effet,
 De nouveau j'y consens, et prest à l'entreprendre...

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
 D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque
 [bruit,
 Et qu'un peu de lumière en effaçoit la nuit;
 Je n'osois avancer, de peur d'être aperçue.

Allons, tout est-il prêt? Personne ne m'a veuë :
De grace, dépêchons, c'est trop perdre de temps,
Et les momens icy nous sont trop importants ;
Fuyons vite, et craignons les yeux d'un domestique.
Quoy ! tu ne répons point à la voix d'Angélique ?

ALIDOR.

Angélique ! Mes gens vous viennent d'enlever ;
Qui vous a fait si-tost de leurs mains vous sauver ?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruse enfin vous desrobe à ma flamme ?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foy,
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moy ?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent veuë eu faisie,
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ay veu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit :
Et quelqu'autre sans doute, après moy descenduë
Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.
Mais, ingrat, pour toy seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux !
Pour marque d'un amour que je croyois extrême,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toy-mesme !
Je suis donc un larcin indigne de tes mains !

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour ôter tout soupçon et tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruse !

ALIDOR.

Ajoutez, et vaine, et sans adresse,
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGÉLIQUE.

Quel étoit donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre icy le bruit
Que les premiers soupçons auront bien-tôt produit ;
Et, d'un autre côté me jettant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris.

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, et confus et surpris,
Je voy tous mes desseins succéder à ma honte ;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte :
Permettez...

ANGÉLIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu ?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu ;
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant icy, me livre à mon supplice !
L'hymen (ah ! ce mot seul me réduit aux abois !)
D'un amant odieux me va soumettre aux loix ;
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !
De l'erreur de tes gens je me verray punie !

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil desespoir !
Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir.
J'en ay manqué le coup ; et, ce que je regrette,
Mon carolle est party, mes gens ont fait retraite.
A Paris, et de nuit, une telle beauté
Suivant un homme seul est mal en seureté ;
Doraste, ou, par malheur, quelque rencontre pire,
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire :
Évitons ces périls en différant d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant !) n'ose me posséder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder,
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée ?

Peut-estre le desordre et la confusion
Qui naissent dans le bal de cette occasion
Le remettront pour vous, et, l'autre nuit, je jure...

ANGÉLIQUE.

Que tu feras encor ou timide ou parjure.
Quand tu m'as résoluë à tes intentions,
Lâche, t'ay-je opposé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu! tu le fais bien paroître,
Rejettant mon bonheur ainsi sur un peut-estre!

ALIDOR.

Quoy qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y résous;
Et, malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'est Doraste qui sort, et nous suit à main forte.

*Alidor s'échape, et Angélique le veut
suivre; mais Doraste l'arreste.*

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, DORASTE, LYCANTE,
Troupe d'amis.

DORASTE.



Quoy! ne m'attendre pas? c'est trop me dé-
daigner; [gner;
Je ne viens qu'à dessein de vous accompa-
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage

Que pour vous préparer à nostre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ferez jamais assez tost de retour;
Vous vous éloignez trop, veu que l'heure nous presse.
Infidelle! est-ce-là me tenir ta promesse?

ANGÉLIQUE.

Et bien, c'est te trahir. Penfes-tu que mon feu
D'un généreux dessein te fasse un desaveu?
Je t'acquis par dépit, et perdrois avec joye.
Mon desespoir à tous m'abandonnoit en proye,
Et, lors que d'Alidor je me vis outrager,
Je fis arme de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptay de rage;

Je te donnay son bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon couroux jettoit un faux appas;
Je le nommois sa peine, et c'étoit mon trépas:
Je prenois pour vengeance une telle injustice,
Et, deffous ces couleurs, j'adorois mon supplice.
Aveugle que j'étois ! mon peu de jugement
Ne se laissoit guider qu'à mon ressentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que son ame,
En feignant un mépris n'avoit pas moins de flamme;
Il a repris mon cœur en me rendant les yeu
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieu

DORASTE.

Tu suivois Alidor !

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,

En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée,
Mais si...

DORASTE.

Tu le suivois !

ANGÉLIQUE.

Ouy : fait tous tes efforts :

Luy seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traitresse,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse ?
Est-elle de sa main, parjure ? De bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce premier vainqueur ;
Mais suivre un inconnu ! me quitter pour Cléandre !

ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre !

DORASTE.

J'ay tort ; je tache à te surprendre.

Voy ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard ;
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ :
C'est là qu'au lieu de toy j'ay trouvé sur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.

Ly, mais ne rougy point ; et me sôùtiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor !

BILLET DE CLÉANDRE A ANGÉLIQUE.



*ngélique, reçois ce gage
De la foy que je te promets
Qu'un prompt et sacré mariage
Unira nos jours désormais.*

*Quittons ces lieux, chère maitresse ;
Rien ne peut que ta fuite affermer mon bonheur :
Mais laisse aux tiens cette promesse
Pour seureté de ton honneur,
Afin qu'ils en puissent apprendre
Que tu suis ton mary lors que tu suis Cléandre.*

CLÉANDRE.

ANGÉLIQUE,

*Que je fuy mon mary lors que je fuy Cléandre !
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur,
Je voy la trahison, et doute de l'auteur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire ;
Je le pris d'Alidor, et le pris sans le lire ;
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.
Le traître ! j'étois donc destinée à Cléandre
Hélas ! mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre,
Et, ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ses mains !*

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie ?

ANGÉLIQUE.

*J'en ignore le nom , mais elle m'a suivie,
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...*

DORASTE.

*C'en est assez ; mes yeux du reste m'ont instruit.
Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée ;
Après toy de la salle elle s'est dérobée.
J'arreste une maitresse, et je perds une sœur !
Mais allons promptement après le ravisseur.*

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

Dure condition de mon malheur extrême !
Si j'aime, on me trahit ; je trahis si l'on m'aime.
Qu'accuseray-je icy, d'Alidor ou de moy ?
Nous manquons l'un et l'autre également de
Si j'ose l'appeler lasche, traître, parjure, [foy ;
Ma rougeur aussitôt prendra part à l'injure ;
Et les mêmes couleurs qui peindront les forfaits,
Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour luy seul que je suis déloyale ?
L'amour m'a fait trahir (qui n'en trahiroit pas ?),
Et la trahison seule a pour luy des appas.
Son crime est sans excuse, et le mien pardonnable :
Il est deux fois (que dis-je ?), il est le seul coupable ;
Il m'a prescrit la loy, je n'ay fait qu'obéir ;
Il me trahit luy-même, et me force à trahir.

Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincère et ton peu de beauté
N'ont pu te garantir d'une déloyauté ?
Doraste tient ta foy ; mais si ta perfidie
A jusque à te quitter son ame refroidie,
Suy, luy dorenavant de plus saines raisons,
Et sans plus t'exposer à tant de trahisons,
Puisque de ton amour on fait si peu de conte,
Va cacher dans un cloître et tes pleurs et ta honte.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

A

ccordez-moy ma grace avant qu'entrer chez

PHYLIS.

[vous.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à

[tous?

Craignez-vous qu'à vos feux ma flamme ne réponde?

Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde?

CLÉANDRE.

Vostre bel esprit raille, et, pour moy seul cruel,
Du rang de vos amans sépare un criminel :
Touteffois mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime,
Soyez, quoy qu'il en soit, d'un naturel plus doux :
L'amour a pris le soin de me punir pour vous ;
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après vostre beauté, sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais veu dessein plus renversé ?
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé ;
Je croy prendre une fille, et suis pris par une autre ;
J'ay tout pouvoir sur vous, et me remets au vostre.

CORNEILLE, I.

31

Angélique me perd, quand je croy l'acquérir;
 Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
 Dans un enlèvement je hay la violence;
 Je suis respectueux après cette insolence;
 Je commets un forfait, et n'en sçaurois user;
 Je ne suis criminel que pour m'en accuser.
 Je m'expose à ma peine; et, négligeant ma fuite,
 Aux vostres offenzez j'épargne la poursuite.
 Ce que j'ay pû ravir, je viens le demander;
 Et, pour vous devoir tout, je veux tout hazarder.

PHYLIS.

Vous ne me devez rien, du moins si j'en suis creuë¹;
 Et si mes propres yeux vous donnent dans la veuë,
 Si vostre propre cœur soupire après ma main,
 Vous courez grand hazard de soupirer en vain.
 Toutefois, après tout, mon humeur est si bonne
 Que je ne puis jamais desespérer personne.
 Sçachez que mes desirs, toujours indifférens,
 Iront sans résistance au gré de mes parens;
 Leur choix fera le mien: c'est vous parler sans feinte.

CLÉANDRE.

Je voy de leur costé mesmes sujets de crainte;
 Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parens sont vieux.

1. On lit encore dans l'édition de 1654, au lieu des trois vers qui suivent celui-ci, ceux que nous allons rapporter :

CLÉANDRE.

Mais, après le danger où vous vous êtes veuë,
 Malgré tous vos mépris, les soins de vostre honneur
 Vous doivent désormais refoudre à mon bonheur.
 La moitié d'une nuit passée en ma puissance
 A d'étranges soupçons porte la médifauce:
 Cela sceu, présumez comme on pourra causer.

PHYLIS.

Pour étouffer ce bruit, il vous faut épouser,
 Non pas ! mais, au contraire, après ce mariage
 On présumeroit tout à mon desavantage;
 Et vous voir refusé fera mieux croire à tous
 Qu'il ne s'est rien passé que de juste entre nous.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cét espoir...

PHYLIS.

C'est assez vous en dire.

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.



léandre a-t'il enfin ce que son cœur desire?
Et les amours changez, par un heureux hazard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as veü en un mépris extrême,
Et maintenant, amy, c'est encor elle-mesme :
Son orgueil se redouble étant en liberté,
Et devient plus hardy, d'agir en secreté.
J'espère toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous luy rendez conte,
Je vay voir mes parens, que ce coup de malheur
A mon occasion accable de douleur ;
Je n'ay tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR *retenant Cléandre qui la veut suivre.*
Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ay pas sujet de me desespérer.
Va voir ton Angélique, et la conte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLÉANDRE.

Doraste tient la foy :
Tu possèdes son cœur ; qu'auroit-elle pour moy ?
Quelques charmans appas qui soient sur son visage,
Je n'y scaurois avoir qu'un fort mauvais partage :
Peut-estre elle croiroit qu'il luy feroit permis

De ne me rien garder ne m'ayant rien promis;
Il vaut mieux que ma flame à son tour te la cède.
Mais, derechef, adieu.

SCÈNE III.

ALIDOR.


Ainsi tout me succède;
Ses plus ardens desirs se réglent sur mes vœux:
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux;
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire;
Quand je l'aime, elle cesse aussi-tôt de luy plaire.
Mon cœur prest à guérir, le sien se trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le sien se trouve éteint;
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime,
Et, sans estre rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en est fait, Angélique, et je ne sçaurois plus
Rendre contre tes yeux des combats superflus.
De ton affection cette preuve dernière
Reprend sur tous mes sens une puissance entière.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie, et que je vis d'amour!
Quand je sceus que Cléandre avoit manqué sa proie,
Que j'en eus de regret, et que j'en ay de joye!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chériffois,
Et ton ardeur croissoit, plus je te trahiffois.
Aussi j'en suis honteux; et, confus dans mon ame,
La honte et le remords rallumèrent ma flame.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers!
Et que malaisément on rompt de si beaux fers!
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage;
En vain, à son pouvoir refusant son courage,
On veut éteindre un feu par les yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé:
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force,
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.

Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flate;
 Le grand soin que j'en eus partoît d'une ame ingrate;
 Et mes desseins, d'accord avecque mes desirs,
 A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs.
 Mais, hélas! ma raison est-elle assez hardie
 Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie?
 Quelque secret instinct, à mon bonheur fatal,
 Ne la porte-t'il point à me vouloir du mal?
 Que de mes trahisons elle seroit vengée,
 Si, comme mon humeur, la sienne estoit changée!
 Mais qui la changeroit, puis qu'elle ignore encor
 Tous les lâches complots du rebelle Alidor?
 Que dy-je, malheureux? ah! c'est trop me méprendre.
 Elle en a trop appris du billet de Cléandre;
 Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
 Ne luy montre que trop le fond de mon esprit.
 Sur ma foy toutefois elle le prit sans lire;
 Et, si le ciel vengeur contre moy ne conspire,
 Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien leu.
 Entrons, quoy qu'il en soit, d'un esprit résolu;
 Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime:
 Et si pour l'avoir leu la colère s'anime,
 Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
 Nous sçavons les moyens de regagner son cœur.

SCÈNE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

 e sollicite plus mon ame refroidie.
 Je méprise Angélique après sa perfidie;
 Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits;
 Et qui n'a point de foy n'a point pour moy d'at-
 [traits.

Veux-tu qu'on me trahisse, et que mon amour dure?
 J'ay souffert sa rigueur, mais je hay son parjure,
 Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
 D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
 Qu'Alidor la possède : il est traître comme elle;

Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
 Pourrois-je avec raison luy vouloir quelque mal
 De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
 Ma colère l'épargne et n'en veut qu'à Cléandre:
 Il verra que son pire étoit de se méprendre;
 Et, si je puis jamais trouver ce ravisseur,
 Il me rendra soudain et la vie, et ma sœur.

LYCANTE.

Faites mieux; puisque à peine elle pourroit prétendre¹
 Une fortune égale à celle de Cléandre,
 En faveur de ses biens calmez vostre courroux,
 Et de son ravisseur faites-en son époux.
 Bien qu'il eust fait dessein sur une autre personne,
 Faites-luy retenir ce qu'un hazard luy donne;
 Je croy que cét hymen pour satisfaction
 Plaina mieux à Phylis que la punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en foyez point en peine;
 Où que soit la retraite, il n'est pas toujours nuit:
 Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
 Mais, dieux! voilà Phylis qu'il a déjà renduë.

1. Dans toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, la réponse de Lycante commence par les vers suivants, que Corneille a retranchés depuis :

Écoutez un peu moins vostre ame généreuse.
 Que feriez-vous par là qu'une sœur malheureuse?
 Les soins de son honneur que vous devez avoir
 Pour d'autres intérêts vous doivent émouvoir.
 Après que par hazard Cléandre l'a ravie,
 Elle perdrait l'honneur s'il en perdoit la vie,
 On la croiroit son reste, et, pour la posséder,
 Peu d'amans sur ce bruit se voudroient hasarder.

SCÈNE V.

DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

DORASTE.



a sœur, je te retrouve après t'avoir perduë !
Et, de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui, pour s'estre mépris a causé ton malheur ?
Que son trépas...

PHYLIS.

Tout beau; peut-estre ta colére,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frère.
En un mot, tu sçauras qu'en cét enlèvement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant;
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.
Il fait tous les efforts pour gagner mes parens,
Et, s'il les peut fléchir, quant à moy, je me rends;
Non, à dire le vray, que son objet me tente;
Mais, mon père content, je dois estre contente.
Tandis, par la fenestre ayant veu ton retour,
Je t'ay voulu sur l'heure apprendre cét amour,
Pour te tirer de peine, et rompre ta colére.

DORASTE.

Crois-tu que cét hymen puisse me fatisfaire ?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemy de mes contentemens,
Ne pren mes interests que dans mes sentimens;
Ne fay point le mauvais, si je ne suis mauvaïse,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaïse.
En cette occasion, si tu me veux du bien,
C'est à toy de régler ton esprit sur le mien.
Je respecte mon père, et le tiens assez sage
Pour ne résoudre rien à mon desavantage;
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je croy de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçoy venir,
Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle desire.

SCÈNE VI.

DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS,
LYCANTE.

CLÉANTE.

Si vous n'êtes d'humeur, madame, à vous
dédire, [ment.
Tout me rit deormais, j'ay leur consente-
Mais excusez, monfieur, le transport d'un
Et souffrez qu'un rival, confus de fon offense, [amant;
Pour en perdre le nom entre en vofre alliance.
Ne me refusez point un oubly du paffé;
Et, fon refsouvenir à jamais effacé;
Banniffant toute aigreur, recevez un beau-frère
Que vofre fœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurois fur ce point des avis différens,
Je ne puis contredire au choix de mes parens;
Mais, outre leur pouvoir, vofre ame généreufe,
Et ce franc procedé qui rend ma fœur heureufe,
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordez,
Et me font fouhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'oter Angélique;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique:
Je n'y prens plus de part, après fa trahifon,
Je l'aimay par malheur, et la hay par raifon.
Mais la voicy qui vient, de fon amant fuivie.

SCÈNE VII.

ALIDOR, ANGÉLIQUE,
DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS,
LYCANTE.

ALIDOR.

Einiffez vos mépris, ou m'arrachez la vie.
ANGÉLIQUE.
Nem'importune plus, infidelle. Ah! ma fœur!
Comme as-tu pû fi-toft tromper ton raviffeur?

PHYLIS, à *Angélique*.

Il n'en a plus le nom; et son feu légitime,
 Autorisé des miens, en efface le crime;
 Le hazard me le donne, et, changeant les desseins,
 Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en les mains.
 Son erreur fut soudain de son amour suivie;
 Et je ne l'ay ravy qu'après qu'il m'a ravie.
 Jusque-là tes beautés ont possédé les vœux;
 Mais l'amour d'Alidor faisoit taire les feux.
 De peur de l'offenser te cachant son martire,
 Il me venoit conter ce qu'il ne t'osoit dire;
 Mais nous changeons de sort par cet enlèvement:
 Tu perds un serviteur, et j'y gagne un amant.

DORASTE à *Phylis*.

Dy-luy qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en console,
 Puisqu'avec Alidor je luy rends sa parole.

A *Angélique*.

Satisfaites sans crainte à vos intentions;
 Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
 Si vous fausiez déjà la parole donnée,
 Que ne ferez-vous point après nostre hyménée?
 Pour moy, mal-aisément on me trompe deux fois:
 Vous l'aimez, j'y consens, et luy cède mes droits.

ALIDOR.

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,
 Pouvez-vous consentir que vostre rigueur dure?
 Vos yeux sont-ils changés? vos feux sont-ils éteints?
 Et quand mon amour croît, produit-il vos dédains?
 Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre,
 Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre.
 Quel espoir mal conçu te rapproche de moy?
 Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy?

DORASTE.

Quoy! le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble?
 Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.
 Pour ce manque de foy c'est trop le rejeter:
 Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée
 La faute où la porta son ardeur aveuglée.
 Vous seul avez ma foy, vous seul à l'avenir
 Pouvez à vostre gré me la faire tenir;
 Si toutefois, après ce que j'ay pû commettre,
 Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
 Un cloistre désormais bornera mes desseins;
 C'est là que je prendray des mouvemens plus sains;
 C'est là que, loin du monde et de la vaine pompe,
 Je n'auray qui tromper, non-plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon foucy.

ANGÉLIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, à *Angélique*.

De grace, pren pour luy des sentimens meilleurs.

DORASTE, à *Phylis*.

Nous leur nuifons, ma sœur; hors de nostre présence
 Elle se porteroit à plus de complaisance;
 L'amour seul, assez fort pour la persuader,
 Ne veut point d'autre tiers à les r'accommoder.

CLÉANDRE, à *Doraste*.

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
 Adore la raison où vostre avis se fonde.
 Adieu, belle Angélique, adieu, c'est justement
 Que vostre ravisseur vous cède à vostre amant.

DORASTE, à *Angélique*.

Je vous eus par dépôt, luy seul il vous mérite;
 Ne luy refusez point ma part que je luy quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma sœur, fais-en autant que moy,
 Et laisse à tes parens à disposer de toy.
 Ce sont des jugemens imparfaits que les nostres :
 Le cloistre a ses douceurs; mais le monde en a d'autres,
 Qui, pour avoir un peu moins de solidité,
 N'accommodent que mieux nostre instabilité.
 Je croy qu'un bon dessein dans le cloistre te porte :
 Mais un dépôt d'amour n'en est pas bien la porte;
 Et l'on court grand hazard d'un cuissant repentir

De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE, à *Phylis*.

N'acheverez-vous point ?

PHYLIS.

J'ay fait, et vous vay suivre.

Adieu. Par mon exemple appren comme il faut vivre,
Et pren pour Alidor un naturel plus doux.

Cléandre, Doraste, Phylis et Lycante rentrent.

ANGÉLIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoy je me résous :
Je me veux exempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté si pleinement s'exerce ;
Un cloître est désormais l'objet de mes desirs.
L'ame ne goute point ailleurs de vrais plaisirs.
Ma foy qu'avoit Doraste engageoit ma franchise ;
Et je ne voy plus rien, puis qu'il me l'a remise,
Qui me retienne au monde, ou m'arreste en ce lieu :
Cherche une autre à trahir ; et pour jamais, adieu.

SCÈNE VIII.

ALIDOR.



ue par cette retraite elle me favorise !
Alors que mes desseins cèdent à mes amours,
Et qu'ils ne scauroient plus défendre ma
[franchise,

Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avois beau la trahir, une secrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié ;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon ame peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;
Je suis libre à présent qu'elle est desabusée,
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemy de mon indifférence,
Je brave, vain amour, ton débile pouvoir :
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'huy m'oste son desespoir.

Je cesse d'espérer, et commence de vivre;
Je vy dorenavant, puisque je vis à moy;
Et quelques doux affauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moy seulement que je prendray la loy.

Beutez, ne pensez point à rallumer ma flame;
Vos regards ne scauroient asservir ma raison;
Et ce sera beaucoup emporté sur mon ame
S'ils me font curieux d'apprendre vostre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu;
Mais nous scaurons toujours rebrousser en arrière,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.

Cependant Angélique enfermante dans un cloistre
Ses yeux, dont nous craignons la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroistre
Serviront de remparts à nostre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy;
Et ne seray jamais sujet à cette rage
Qui naist de voir son bien entre les mains d'autrui.

Ravy qu'aucun n'en ait ce que j'ay pû prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnois sans regret à Cléandre,
Je verray sans regret qu'elle se donne à Dieu.

Fin du cinquième et dernier acte.



EXAMEN

DE LA PLACE ROYALLE

Je ne puis dire tant de bien de celle-cy que de la précédente. Les vers en sont plus forts; mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son amy Cléandre; et c'est pour cela qu'il luy fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légèreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins, formez ainsi l'un après l'autre, sont deux actions, et donnent deux ames au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paroissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de *la Suivante*, qui, ayant été tres-intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse et de son père, qui ont tous deux leur conte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, et fait par là connoître au spectateur l'affliction de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon amy pour estre si

mauvais amant. Puisque la passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devroit se contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarasser de nouveau pour l'intérêt d'un amy, et hazarder en la considération un repos qui luy est si précieux. Cét amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne le montre encor passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il luy a faites; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bienfiance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tost à se faire enlever par un homme qui luy doit estre suspect. Cét enlèvement luy réussit mal; et il a été bon de luy donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature, et elles pourroient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus, introduit par la nécessité, et légitimé par l'usage, de faire dire dans la rue à nos amantes de comédies ce que vray-semblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine : j'ay mieux aimé rompre la liaison des scènes et l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce poëme, à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienfiance pour elle, et plus de secreté pour l'entretien d'Alidor. Philis, qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop vu, si elle les avoit aperceus tous deux sur le théâtre; et, au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entr'eux qui la porte à l'observer durant le bal,

elle auroit eu fujet d'en prendre une entière certitude, et d'y donner un ordre qui eust rompu tout le nouveau dessein d'Alidor et l'intrigue de la pièce. En voila assez sur celle-cy ; je passe aux deux qui restent dans ce volume ¹.

1. Dans l'édition de 1664, puis dans celle de 1682, le premier volume renferme, outre les six pièces contenues dans celui-ci, *Médée et l'illusion comique*.





TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

	Pages
Avertissement de l'éditeur.....	j
Préface de Corneille (1644).....	1
Préface de Corneille (1663, 1664, 1682).....	2
MÉLITE, comédie.....	7
CLITANDRE, tragédie.....	91
LA VEFVE, comédie.....	173
Vers adressés à Corneille par les poètes con- temporains à l'occasion de cette pièce.....	179
LA GALERIE DU PALAIS, comédie.....	275
LA SUIVANTE, comédie.....	355
LA PLACE ROYALLE, comédie.....	431

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librarian
University of C
Date Due

NOV 16 1973
NOV 02 1973



a39003



001002301b

CE PQ 1103

.B5C675 1857 V001

COO CORNEILLE, P CEUVRES CO

ACC# 1344848

